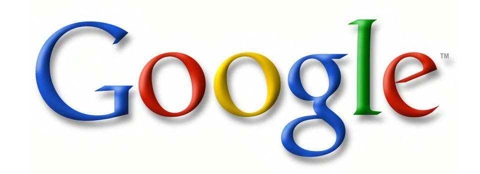
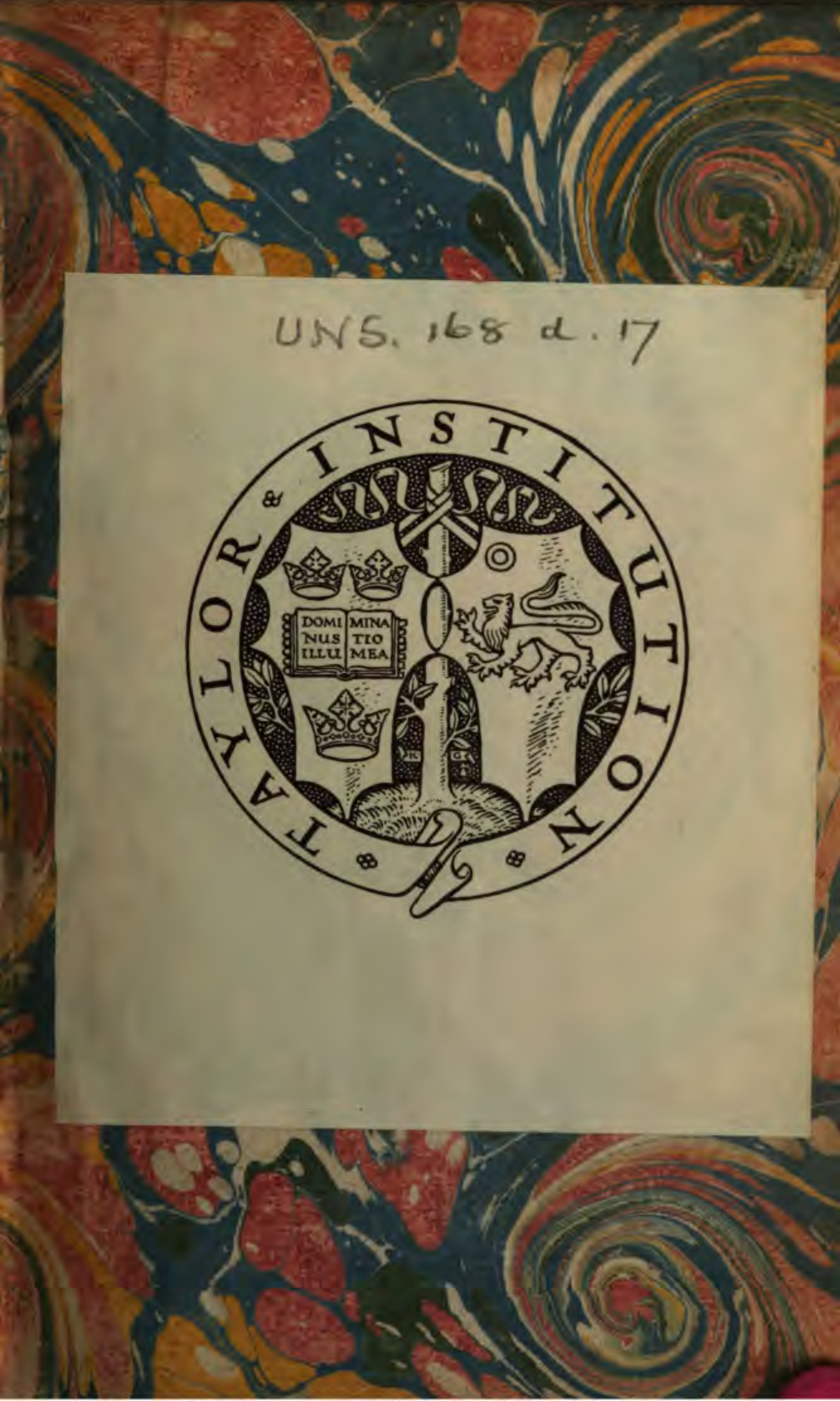





EX LIBRIS
ALBRECHT
MENDELSSOHN
BARTHOLDY.


UNS. 168 d. 17
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
K G

HARANGUES

TIRÉES

DES HISTORIENS GRECS.

TOME PREMIER.

Prix des différens formats de cet ouvrage.

In-8°. papier ordinaire, *veau écaille, filets*, 15 l.
In-8°. grand papier, 2 vol. *veau écaille, filets*, 30
In-4°. *pap. velin*, 2 vol. *veau écaille, filets*, 60

Il n'y en a qu'un très-petit nombre tiré tant de l'in-8°. grand papier, que de l'in-4°. *papier velin*.

HARANGUES

TIRÉES

D'HÉRODOTE, DE THUCYDIDE, DES HISTOIRES GRECQUES DE XÉNOPHON, DE SA RETRAITE DES DIX MILLE, ET DE SA CYROPÉDIE,

Insérées dans un abrégé des Histoires de ces mêmes auteurs, avec des Notes sur le texte des Harangues de Thucydide;

Traduites par M. l'Abbé AUGER, *Vicaire-Général de Lescar, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME PREMIER.

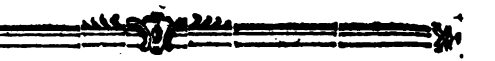


A PARIS,

Chez NYON l'aîné & fils, Libraires, rue du Jardinet, près l'Imprimeur du Parlement.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

LORSQU'UN voyageur ſe frayant un chemin à travers une haute & rude montagne, après de longs & pénibles efforts eſt enfin arrivé au ſommet, où il trouve une plaine unie qui lui ſemble d'autant plus douce & d'autant plus agréable que les routes qu'il a parcourues étoient plus eſcarpées & plus difficiles, il s'arrête, regarde d'un œil tranquille, mais avec quelque étonnement, l'eſpace immenſe qu'il vient de franchir, & s'applaudit du courage qui lui a fait vaincre les difficultés de tous les genres qu'il a rencontrées depuis le pié de la montagne juſqu'à la cime où il ſe voit enfin parvenu. Qu'il me ſoit permis auſſi, dans ce dernier ouvrage, le complément de toute l'éloquence grecque ancienne que j'ai tâché de faire connoître, de m'arrêter quelques inſtans, & d'examiner dans un court précis toute l'étendue d'un travail épineux.

J'ai traduit tout ce qui nous eſt reſté de Démoſthene, c'eſt-à-dire environ ſoixante diſcours plus ou moins longs. Tourreil en avoit traduit avant moi les douze les plus connus, & en général les plus faciles. Tous les autres étoient un champ

inculte qu'il m'a fallu défricher. Chercher partout les sens véritables & des locutions dans notre langue pour rendre des idées qu'elle ignoroit, qu'elle n'avoit jamais exprimées; préparer à l'intelligence des discours par des préliminaires généraux, travaillés avec soin, les expliquer plus particuliérement par des sommaires mis à la tête de chacun, & par des notes claires & précises, placées au bas des pages; c'est un travail dont celui seul qui l'a entrepris & conduit à sa fin, peut connoître la difficulté. Après Démosthene, j'ai publié tout Isocrate, avec quelques discours tirés de Platon, de Xénophon, & d'autres écrivains grecs. Il n'y avoit que quatre ou cinq discours traduits en François de cet orateur élégant & poli, regardé, par Cicéron, comme le pere & le maître de l'éloquence. Lysias, Isée, Andocide, Antiphon, Lycurgue, & autres orateurs grecs anciens, dont quelques discours, échappés au naufrage des temps, sont venus jusqu'à nous, étoient un champ absolument neuf dans toutes ses parties; les altérations du texte sans nombre, indépendamment de la difficulté des choses, étoient capables d'effrayer & de rebuter l'homme le plus laborieux. J'ai entrepris courageusement ce travail, j'ai tâché de tout débrouiller, de tout éclaircir, & en procurant quelque plaisir aux amateurs de la

ſaine éloquence, de leur épargner toute la peine que j'avois priſe pour moi-même. Dans cette multitude de diſcours de différente eſpece, je ne me ſuis pas attaché ſeulement à la clarté & à la netteté du ſtyle, je me ſuis efforcé encore d'exprimer le caractere de chaque orateur, de chaque diſcours, de rendre l'élégance & l'harmonie; enfin, pour répéter ce que j'ai déja dit ailleurs, il n'y a pas de diſcours, dans cette nombreuſe collection, que je n'aie travaillé comme ſi je n'avois eu que celui-là ſeul à traduire. Outre les traductions dont je viens de parler, j'ai donné les éditions grecques de tout Iſocrate & de tout Lyſias, avec une verſion latine, des analyſes, des notes, des tables de diverſe nature. Ceux qui connoiſſent ce genre de travail ſavent combien il en coûte pour donner des éditions ſoignées d'auteurs anciens. J'ai encore toutes prêtes les éditions grecques & latines de Démoſthene, d'Eſchine, & de ce qu'on appelle les petits orateurs grecs, dont j'ai épuré le texte, autant qu'il m'a été poſſible, par mes propres efforts & par l'inſpection des manuſcrits que j'ai pu conſulter. J'aurois publié ces éditions en tout ou en grande partie, ſi ma fortune eût été plus conſidérable, ſi je n'euſſe pas été déja épuiſé par les avances d'impreſſion que j'ai faites au-deſſus de mes forces & dont je ſuis loin d'avoir retiré les frais.

Qu'on me permette ici de rappeller en peu de mots quelques circonſtances de ma vie, & la maniere dont j'ai entrepris les traductions que j'ai données au public. Je ne ſongeois nullement à être traducteur ; une paſſion ardente pour l'éloquence avoit tourné toute mon activité vers la prédication, & j'aurois pourſuivi cette carriere, ſinon avec ſuccès, du moins avec zèle, ſi j'avois eu aſſez de force pour prononcer mes diſcours. Ç'a été pour moi, je l'avoue, une vraie peine d'être obligé de l'abandonner, & j'ai ſouvent tourné les yeux avec regret vers ce noble exercice des fonctions de mon état. J'avois déja traduit, uniquement pour m'amuſer & m'exercer, les deux harangues ſur la couronne ; je repris mon travail, & je me propoſai auſſi-tôt de faire connoître à mes compatriotes l'éloquence des anciens Grecs, dont la noble ſimplicité m'enchantoit. J'étois encore dans cet âge où une ſurabondance de vie & de mouvement nous fait complaire dans les plus vaſtes entrepriſes, où rien n'épouvante, où une imagination active nous fait jetter au loin nos yeux dans l'avenir, & nous les ferme ſur la briéveté de nos jours. Heureux quand on a l'eſprit aſſez juſte pour ne former que des projets utiles, & l'ame aſſez courageuſe pour n'être point rebuté dans l'exécution par les difficultés de détail ! J'allai trouver

M. le Beau, mon ancien maître, que j'aimois & respectois, & que je regretterai toujours; je lui dis avec toute la confiance d'un jeune homme, que je voulois traduire, en accompagnant mes traductions de remarques sur l'éloquence, Démosthene, Eschine, Isocrate, Lysias, & les autres orateurs de l'ancienne Grece, un choix des principaux Peres Grecs, & tous les discours de Cicéron: je ne lui parlai point des éditions grecques auxquelles je ne pensois pas alors. M. le Beau me répondit tranquillement; ce sont ses propres paroles que je me rappelle: Mon cher abbé, il n'y a qu'une difficulté, c'est qu'il faudroit la vie de cinq hommes pour exécuter votre projet.

Malgré mon respect pour un personnage d'un aussi grand poids, je n'écoutai que mon activité & mon ardeur, dans lesquelles je trouvai des ressources que je n'aurois pu imaginer moi-même. Une difficulté que je n'avois pas prévue, & que M. le Beau ne m'avoit pas fait envisager, c'étoit celle de faire imprimer mes ouvrages. Je n'ai point trouvé de libraire qui ait voulu se charger de cette entreprise: je savois alors fort mauvais gré aux libraires, & je les blâmois; mais j'ai reconnu depuis, par ma propre expérience, qu'ils n'avoient pas si grand tort. J'ai donc imprimé à mes frais; la lenteur des rentrées m'a appris à mes dépens

quelle étoit l'indifférence de notre siecle pour la littérature ancienne, grecque & latine. Un de mes amis intimes, plus instruit que moi de l'état de notre littérature, m'avoit averti que mon entreprise me produiroit peu d'argent, qu'elle ne me procureroit pas, à beaucoup près, une gloire proportionnée au travail; je lui avois répondu avec fierté que je n'étois pressé ni de gloire, ni d'argent. Mais j'ai vu avec peine qu'il n'avoit que trop raison. D'abord, les avances considérables que j'ai faites & que je suis loin d'avoir retirées, me gênent extrêmement; &, malgré les graces ecclésiastiques que j'ai reçues du roi & du clergé, je me trouve obligé de me refuser le commode & même le nécessaire. Je ne me repentirai pas néanmoins de mes sacrifices, pourvu que mes travaux puissent être utiles aux bonnes études. Ensuite, si j'ai été flatté du suffrage d'un petit nombre de personnes éclairées, j'ai remarqué qu'en général mon travail m'a fait beaucoup plus d'honneur auprès des étrangers qu'auprès de mes compatriotes. Cependant il y a deux vérités également incontestables. La premiere, c'est que les François ayant beaucoup d'esprit naturel, sont peut-être le peuple de l'Europe le plus fait pour goûter les beautés simples & naturelles des anciens Grecs. Mais la plupart de nos François sont gâtés par le faux bel esprit de quelques écri-

vains qui a dénaturé leur goût : d'ailleurs cette foule de journaux, de brochures, de mémoires, & d'autres écrits frivoles dont nous sommes inondés, épuisent leur attention & ne leur en laissent plus pour les ouvrages solides (1). La seconde vérité, c'est que les Grecs ont toujours été & doivent être toujours nos modeles du vrai beau dans les lettres comme dans les arts. C'est sur les Grecs que se sont formés nos meilleurs écrivains ; ceux qui n'ont jamais lu ces grands originaux en ont lu du moins des traductions & des copies, ou se sont formés sur des auteurs qui s'étoient formés sur les Grecs. Les Romains ont voulu avoir plus d'esprit que les Grecs, nous avons voulu en avoir plus que les Grecs & les Romains, & nous nous sommes éloignés d'autant de la belle & simple nature : il faut donc, pour nous en rapprocher, remonter aux premiers modeles. *Lisons*, dit Rousseau de Geneve, qui avoit l'esprit des anciens, quoiqu'il ne les eût

(1) Il y a toute apparence que l'étude de la langue grecque va se ranimer dans l'Université de Paris : cette mere des bonnes études a applaudi & contribué avec zele au projet d'éditions de livres grecs classiques. Le roi, vraiment pere de tous ses sujets, veut bien lui-même contribuer à l'entreprise, & invite, par son exemple, les peres de famille, comme plusieurs ont déja fait, à entrer dans cette contribution utile.

pas lus en original, ſes études ayant été fort mauvaiſes, *liſons les anciens; quand ils n'auroient que cet avantage, ils étoient plus près de la nature.* Cette parole d'un grand écrivain m'a toujours paru auſſi ſenſée que frappante & déciſive; je ne ceſſe de me la répéter à moi-même & aux autres.

Mais c'eſt aſſez parler de moi & de mes anciens ouvrages; je vais dire un mot de celui que j'offre maintenant au public, après avoir rendu juſtice à M. Nyon l'aîné, libraire eſtimable, qui s'eſt déja chargé volontiers de pluſieurs ouvrages d'une ſolide littérature, & qui a traité pour le mien avec une franchiſe honnête & facile dont j'ai été extrêmement ſatisfait. M'étant propoſé de publier les harangues des principaux hiſtoriens grecs, & de terminer par là mon cours d'éloquence grecque ancienne, j'ai imaginé de compoſer, pour y inſérer leurs harangues, un abrégé de leurs hiſtoires qui, ſans être ni trop long ni trop court, pût intéreſſer le lecteur par une ſuite de faits non interrompue. Thucydide ſe lie naturellement à Hérodote, & Xénophon à Thucydide. Xénophon finit ſes hiſtoires grecques à la bataille de Mantinée, dans laquelle périt Epaminondas. J'ai continué mon abrégé, dans un précis court & rapide, depuis cette derniere époque, juſqu'au tems où les Romains aſſujettirent la Grece & en firent une de leurs pro-

vinces. Ainſi, dans un ſeul & même ouvrage, on aura les harangues des principaux hiſtoriens grecs, & l'abrégé de l'hiſtoire de la Grece, en commençant à l'époque où commence Hérodote.

Je vais donner, à la tête de tout l'ouvrage, une idée de mes trois hiſtoriens : je ferai des réflexions ſur leurs perſonnes, leurs hiſtoires & leurs harangues. Je devrois commencer par Hérodote; mais comme je m'étendrai un peu plus ſur l'article de Thucydide, qui mérite, à ce qu'il me ſemble, une attention plus particuliere, c'eſt par lui que je commencerai. Je mettrai d'abord un mémoire ſuccinct, que j'avois compoſé précédemment, ſur la maniere d'écrire l'hiſtoire d'après la maniere de Thucydide; je répondrai enſuite aux reproches que lui a faits Denys d'Halicarnaſſe, j'examinerai ſi ces reproches ſont fondés & juſqu'à quel point ils le ſont; ici j'aurai occaſion de parler des harangues de l'hiſtorien, & en général des harangues inſérées dans les hiſtoires anciennes; je finirai par Hérodote & Xénophon, dont les deux articles ſeront très-courts. Une narration du ſiege de Sphacterie, traduite en François, pour donner une idée des principaux récits dans Thucydide, & un mémoire ſur Périclès, dont le même Thucydide parle ſi avantageuſement, & dont il nous repréſente l'éloquence vive & noble dans trois

ſont d'une certaine étendue, c'eſt l'artifice avec lequel, dans les grands événemens, il amene les obſtacles & les reſſources. Il s'interrompt préciſément dans l'endroit où l'eſprit conſent à ſe repoſer, & veut bien permettre qu'on l'occupe d'objets moins eſſentiels, en attendant qu'on reprenne le fait intéreſſant, dont il verra la ſuite avec un plaiſir d'autant plus vif que ſa curioſité aura été ſuſpendue. On a pris toutes les meſures pour faire réuſſir un grand projet, tout annonce qu'il aura une iſſue heureuſe; il ſurvient tout-à-coup un obſtacle qui ruine les meſures déja priſes, qui oblige de recourir à de nouvelles, & qui réveille l'attention du lecteur. Celui-ci eſt impatient de ſavoir quels nouveaux moyens on imaginera & quel en ſera le ſuccès. Un des deux partis eſt dans le plus cruel embarras, il ſemble qu'il a tout à craindre, rien à eſpérer, lorſqu'au moment où on ne l'attendoit pas, il vient s'offrir une reſſource, qui fait renaître dans le parti malheureux un eſpoir que le lecteur partage, & qui le rend plus attentif à ce qui va ſuivre.

Pluſieurs récits de notre hiſtorien démontrent ce que je viens de dire; mais il n'en eſt point de preuve plus frappante que ſa narration du ſiege de Syracuſe. Quelle variété d'événemens, & comme ils ſont auſſi bien amenés que bien conduits! quelle adreſſe ſur-tout, avant le dernier

combat naval qui va décider du sort d'Athenes, d'avoir fait une énumération de tous les peuples qui combattent dans l'une & l'autre armée! comme cela met de l'importance & de la dignité dans le récit! l'attention du lecteur est réveillée, & il attend, avec une curiosité impatiente, quelle sera l'issue de cette grande bataille.

De ce caractere de Thucydide, tracé d'après l'opinion que j'ai conçue de lui en le lisant, je vais tirer quelques réflexions générales sur la maniere d'écrire l'histoire. Ce même sujet a déja été traité par un écrivain de nos jours (M. l'abbé de Mably), à qui, je pense, on ne peut faire d'autre reproche, dans son excellent ouvrage, que d'être quelquefois un peu trop sévere en appliquant ses principes. On ne doit pas attendre de moi que je traite cette matiere avec la même étendue: on ne verra ici qu'un petit nombre d'idées, que j'ai recueillies, & que je hasarde d'après la lecture de Thucydide sur-tout, & de quelques autres historiens anciens & modernes.

Un historien peut être regardé comme un témoin qui, en présence de la vérité sous les yeux de laquelle il écrit, rapporte, pour l'instruction des peuples, des monarques, des républiques, des royaumes & des empires, une suite de faits qu'il sait par lui-même ou qu'il connoît par d'autres. Il doit donc être grave & sérieux, ne

jamais ſe permettre un ton de plaiſanterie & encore moins de bouffonnerie, qui annonceroit un écrivain trop peu convaincu de la vérité ou de l'importance des faits qu'il raconte; il doit éviter un ſtyle fleuri, plus propre à amuſer qu'à inſtruire, une diction de rhéteur & de déclamateur qui le feroit ſoupçonner d'avoir groſſi ou diminué les objets ſelon qu'il auroit eu envie d'en donner une idée grande ou une opinion médiocre, d'avoir composé à loiſir, dans le cabinet, des deſcriptions agréables, dont l'imagination, plutôt que la vérité, auroit fourni les circonſtances. Son ton doit être ferme, ce doit être celui d'un homme franc & ſincere, qui, ſans ſe permettre de réflexions que celles qui ſont compatibles avec ſa qualité de témoin, ſans vouloir charger & ménager perſonne, raconte les faits tels qu'ils ſe ſont paſſés, avec tout l'intérêt qu'ils peuvent inſpirer par eux-mêmes. Il faut qu'il ſe trace un plan dont il ne s'écarte jamais, & que, ſans aucune conſidération, il rejette tout ce qui n'entre pas dans ce plan. C'eſt pour les hommes d'état qu'il écrit & non pour les particuliers; les perſonnages qu'il fait agir, il doit les faire connoître comme hommes d'état & non comme particuliers. Ainſi tout ce qui n'eſt qu'anecdote, tous les détails de vie privée doivent être exclus de ſon hiſtoire, ou n'y être admis qu'autant qu'ils

ſont liés avec un grand événement dont ils ſont la cauſe auſſi réelle qu'extraordinaire. S'il y inſere quelquefois des diſcuſſions critiques, elles doivent être peu étendues, faites en paſſant, & ne ſervir qu'à y jetter de la variété, à rompre l'uniformité de la narration. Il diſcute les faits avant que d'écrire, il examine avec lui-même, il balance; mais dès qu'il a choiſi ce qui lui paroît le plus probable, il l'expoſe ſimplement, ſans fatiguer le lecteur du récit des doutes & des incertitudes par où il lui a fallu paſſer, & des motifs qui ont déterminé ſon choix. Dès qu'un édifice eſt achevé, c'eſt la penſée d'un écrivain judicieux, on abat les échafaudages; on fait diſparoître les traces du travail, loin de les montrer avec affectation. Un philoſophe peut raiſonner ſur les faits dont il a été le témoin, ou que d'autres lui ont appris; un critique peut les diſcuter; l'auteur des vies particulieres peut entrer dans mille détails qui font connoître l'homme tel qu'il eſt dans le ſein de ſa famille & avec ſes amis; celui qui écrit des mémoires peut rapporter une infinité d'anecdotes curieuſes & intéreſſantes; le panégyriſte peut adoucir les vices & les défauts, exagérer un peu les vertus, employer à propos les lieux communs & tous les artifices de l'éloquence, pour l'agrément & l'inſtruction de ſes auditeurs & pour la gloire de ſon

héros : l'hiſtorien doit inſtruire par le ſimple récit des faits principaux & eſſentiels, il doit ſe circonſcrire dans cet eſpace ; & rejetter tout ce qui ne ſauroit y être admis. Mais comment intéreſſera-t-il, étant reſſerré dans des bornes auſſi étroites ? C'eſt en imitant le plus qu'il pourra la maniere de Thucydide, c'eſt par l'intelligence à diſtribuer les faits qui compoſent ſon hiſtoire, par le choix heureux des circonſtances principales, & par l'art de les rapprocher ; c'eſt par l'adreſſe avec laquelle il coupera les faits lorſqu'ils ſeront d'une certaine étendue, par l'artifice dont il uſera dans les grands événemens, pour amener les obſtacles & les reſſources. Nous ne répéterons pas ce que nous avons déja dit ; qu'il ſuffiſe d'en avoir rappellé la ſubſtance. Pour moi, je trouve dans Thucydide ſeul cette perfection qui doit le faire regarder comme la regle & le modele de la maniere d'écrire l'hiſtoire.

Hérodote, ſon prédéceſſeur, n'eſt pas à beaucoup près auſſi élevé, auſſi nerveux, auſſi rapide, & ne met pas autant d'art dans la diſpoſition des faits. Il a de la douceur, des graces, de la préciſion même, quoiqu'avec de l'abondance ; il ſemble que les Muſes, dont ſes neuf livres portent le nom, aient préſidé elles-mêmes à la compoſition de ſon ouvrage, qu'elles aient choiſi & arrangé les mots qui forment ſes phraſes : mais

on

on ne peut diſconvenir que ſouvent il adopte trop facilement, s'il ne les rapporte pas d'après lui-même, des fables qu'il auroit dû rejetter comme étant au-deſſous de la dignité de l'hiſtoire. Je verrai par la ſuite ce qu'on doit penſer des digreſſions fréquentes par leſquelles il coupe ſes principales narrations; obſervons ſeulement ici qu'elles ne devoient pas être déſagréables aux Grecs pour leſquels il écrivoit : elles rappelloient à leur ſouvenir l'origine & la conſtitution des différens peuples de la Grece, d'Europe & d'Aſie; elles leur faiſoient connoître le caractere, les loix, les coutumes & les uſages des peuples barbares avec leſquels ils avoient eu divers rapports, & dont la ſingularité étoit intéreſſante.

Xénophon, le continuateur de Thucydide, n'a pas cherché, dans ſes hiſtoires grecques, à imiter la maniere de ſon prédéceſſeur; il a ſuivi ſon propre génie : plus doux, plus ſimple, plus tranquille, moins vif, moins rapide, moins grave & moins majeſtueux, il raconte les faits naturellement, ſans preſque aucun art. A l'exemple de Thucydide, il ne ſe permet aucuns détails étrangers à ſon objet. En voici une preuve frappante. Il avoit été diſciple & ami de Socrate, il étoit ſon admirateur & rival de Platon dans cette partie : il avoit occaſion, dans le cours de ſon hiſtoire, de parler d'un maître qui lui avoit

je veux m'occuper uniquement de Thucydide ; que je tâcherai de faire connoître par des détails un peu plus particuliers, après avoir essayé de le peindre par des traits généraux. Je vais néanmoins dire auparavant un mot de ce que je pense sur l'état où est maintenant l'histoire chez nos François.

Nous avons une infinité de mémoires & autres ouvrages de cette nature, écrits d'une maniere piquante & originale ; & il n'est pas de nation en Europe qui puisse nous le disputer dans cette partie: mais en reconnoissant la supériorité marquée de notre nation dans ce genre comme dans beaucoup d'autres, & en lui rendant le juste hommage que lui rendent à l'envi les étrangers eux-mêmes, je dois convenir que nous avons aussi peu de bonnes histoires que beaucoup de mémoires excellens. Si l'on vouloit chercher la raison de ce fait, on la trouveroit aisément dans le génie vif & léger de la nation françoise, qui aime sur-tout à écrire d'imagination & de caprice, à laisser conduire sa plume par l'impétuosité du sentiment qui l'affecte ; mais qui éprouve toujours quelque peine à s'assujettir long-temps à un plan sérieux & tranquille qui arrête ses saillies & qui le retienne dans de justes bornes. Malgré cet obstacle que nous présente notre caractere, nous avons produit quelques historiens qui se font lire avec un grand

intérêt, principalement dans des morceaux d'histoire isolés.

Vertot excelle à écrire des révolutions. Sa narration est vive & animée; son style, sans être extrêmement vigoureux & relevé, a de la dignité & de la noblesse; il vous mene par des détails très-bien filés jusqu'au dénouement que vous desirez avec impatience; les intrigues se démêlent sans aucun embarras; vous êtes présent par-tout, vous partagez les sentimens & les intérêts de ses principaux personnages, qu'il fait sur-tout connoître en les faisant agir & parler; les discours qu'il leur met dans la bouche, presque toujours indirects, varient la narration sans ralentir sa marche; on ne s'arrête qu'avec peine quand on a commencé à le lire, on est impatient de reprendre la lecture lorsqu'on a été obligé de l'interrompre, & tout ce qu'on regrette, quand elle est achevée, c'est d'en voir la fin. Tant que cet historien a pu suivre librement son génie & son goût, il n'a écrit que des révolutions, & il a parfaitement réussi : lorsque l'invitation d'un ordre militaire auquel il fut attaché d'abord sous le titre d'historiographe de l'ordre, & ensuite sous celui de commandeur, lui fit une espece de loi de composer une histoire plus compliquée & plus étendue, il s'est montré bien inférieur à lui-même.

Nous avons vu parmi nous un homme extraordinaire, qui tenoit au ſiecle précédent & qui a brillé dans le nôtre, à qui peu de perſonnes ont rendu une exacte juſtice, que les uns ont trop exalté, les autres trop déprimé, dont la plume féconde & infatigable s'eſt exercée dans tous les genres ſans être étrangere dans aucun : heureux ſi ſes écrits annonçoient par-tout autant de reſpect pour la religion & les mœurs, qu'ils offrent par-tout de ſel & de graces ! L'hiſtoire n'a pas dû échapper à ce génie vaſte & actif, qui a porté ſes regards ſur toutes les parties de la littérature ; je dirai avec la ſincérité & la franchiſe dont je me pique dans tous les jugemens que je haſarde, ce que j'ai éprouvé en liſant ſes principaux écrits hiſtoriques. Son hiſtoire d'un roi né ſoldat, qui, dans toute ſa vie, ne connut qu'une paſſion, celle de la gloire des armes, qui, dans la proſpérité, fit tout plier ſous ſes efforts, que l'adverſité trouva toujours également fier & inflexible ; cette hiſtoire me paroît le meilleur ouvrage, en ce genre, de cet écrivain, le meilleur même qui exiſte dans notre langue. La premiere partie ſur-tout eſt admirable ; l'hiſtorien enviſage toujours les choſes de haut, il trace tous ſes tableaux en grand ; on voit les événemens ſe préparer & s'acheminer vers leur terme ; on ſuit le prince dans ſa marche rapide, on partage ſes

exploits, on s'y intéresse, on craint cependant pour son rival, on appréhende que tant de soins & de travaux, pour changer la face de ses états, ne deviennent inutiles. Charles XII triomphe partout, il renverse tous les obstacles, tout lui devient facile dès qu'il l'entreprend, il ruine, par d'heureuses témérités, toutes les mesures de la prudence; mais enfin il est entiérement défait, & il prouve, par un nouvel exemple, que la valeur impétueuse est obligée, tôt ou tard, de céder à la sagesse courageuse. Le style de l'écrivain est toujours au niveau de ces grands objets, naturel, noble, vif, précis, rapide, offrant beaucoup de traits sublimes, avec simplicité, à la maniere de Thucydide; point de mauvais goût, point de faux brillans, point d'abus d'esprit, point de déclamations, point de ces plaisanteries basses, de ces bouffonneries indécentes qui déshonorent l'histoire universelle du même auteur; histoire qui, selon moi, est aussi vicieuse & aussi médiocre que l'autre est parfaite & supérieure. Voltaire, je le dirai avec le même esprit d'équité qui vient de lui accorder de justes éloges, Voltaire n'avoit pas un esprit assez profond, il avoit une imagination trop vive & trop mobile, pour comprendre un plan immense, pour en distribuer toutes les parties avec justesse, pour soutenir fort long-temps un ton grave & sérieux.

Aussi les différentes parties de son histoire universelle, décousues & mal liées entre elles, ne forment aucun ensemble, quoiqu'il y ait beaucoup d'endroits vraiment dignes d'un grand écrivain. Et combien de fois ne s'y permet-il pas la plaisanterie & le sarcasme dans les matieres les plus sérieuses! ce qui, indépendamment d'une pareille lecture, doit être regardé comme le comble du mauvais goût en écrivant l'histoire. Je suis loin de prétendre que tout ce que nous rapportent les historiens grecs & latins soient des vérités incontestables, mais au moins ils ont l'air & le ton de personnes qui disent la vérité; au lieu que l'historien qui plaisante, quand il ne diroit rien que de vrai, auroit l'air de se jouer de la vérité même qu'il respecteroit dans ses récits. Voltaire en général a trop sacrifié au goût de sa nation; mais il auroit dû se dire à lui-même que, si les François sont naturellement vifs, gais, point assez sérieux peut-être & trop légers, ils ont assez d'esprit & de pénétration pour connoître les convenances, & que souvent ils méprisent au fond de leur ame celui qui flatte leur frivolité, qui s'abaisse à les faire rire. Je me servirai ici, contre Voltaire, d'une comparaison qu'il me fournit lui-même dans un de ses écrits. On peut s'amuser un moment des gestes risibles & des tours plaisans d'un animal aussi méprisable qu'inutile,

mais l'œil se détourne bientôt avec dégoût d'un pareil spectacle ; au lieu qu'on ne se lasse point de contempler le coursier superbe, qui, fier de porter un homme courageux, frappe la terre en cadence, marche la tête haute, respire l'intrépidité du guerrier qui le guide, combat, triomphe ou meurt avec lui.

Je finirai ces réflexions préliminaires par une remarque qui m'a toujours frappé. Nos grandes histoires sont d'une longueur excessive, elles commencent & ne finissent presque jamais. Hérodote, Thucydide, Xénophon son continuateur, ne forment tous trois ensemble qu'un petit nombre de volumes, quoiqu'ils aient embrassé l'histoire des premiers temps de la Grece, presque jusqu'à Philippe ; si nous avions de Tite-Live ce qui est perdu, nous aurions en tout près de quatorze décades, lesquelles commenceroient à l'origine de Rome & s'étendroient jusqu'à la mort de Drusus, fils d'Auguste, en Germanie. Cependant on ne peut dire que ces historiens soient secs & décharnés ; ils contiennent d'ailleurs un assez grand nombre de harangues, quelquefois même assez longues ; & nous avons proscrit les harangues de nos histoires. Pourquoi donc nos grandes histoires sont-elles si volumineuses, tandis que celles des Grecs & des Latins l'étoient si peu ? En voici, je crois, la raison. Critiques,

ſciences, belles-lettres, philoſophie, anecdotes particulieres, détails de toutes les eſpeces, & détails fort étendus au lieu de réſultats précis : nous ne voulons rien omettre dans nos grandes hiſtoires, nous voulons tout dire ; & par-là elles ſe prolongent outre meſure. Nous confondons tous les genres ; nous ne nous traçons pas un plan ſévere, dont nous ne nous écartions jamais, dont nous rejettions tout ce qui ne ſauroit y être admis.

Je n'ai plus qu'un mot à dire avant que de revenir à Thucydide. Quelques perſonnes ſeront peut-être ſurpriſes qu'en parlant de nos principaux hiſtoriens, je n'aie rien dit de Boſſuet & de ſon diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle. C'eſt que, ſans doute, ſon ouvrage, comme l'annonce le titre même, n'eſt pas une hiſtoire univerſelle, mais des réflexions ſur l'hiſtoire univerſelle. Ce grand homme ſemble s'être élevé au-deſſus de notre globe ; ou plutôt on diroit que Dieu même l'a placé près de ſon trône, pour que de cette hauteur il voie les générations des peuples ſe ſuccéder, les empires s'écrouler les uns ſur les autres, s'attaquer & ſe détruire pour remplir les deſſeins de la providence, lorſqu'ils paroiſſent ne ſuivre que les mouvemens de leur vengeance ou de leur ambition. En un mot, Boſſuet n'eſt pas l'hiſtorien des peuples, mais l'interprete de la divinité même, un homme comme inſpiré, qui,

dans une revue générale de toute la terre, n'apperçoit & ne manifeste que les décrets du ciel.

Je termine enfin ici mes réflexions pour m'occuper de Thucydide. On sait très-peu de choses sur la vie & la personne de ce grand historien. Tout se réduit à dire qu'issu d'une famille distinguée, il comptoit Miltiade parmi ses ancêtres; qu'il eut pour pere Olorus, & pour maître Antiphon, personnage & orateur fort connu dans ce temps-là; qu'il fut chargé de plusieurs commandemens importans où il s'acquit de la gloire; qu'envoyé au secours d'Amphipolis, il fut prévenu, sans qu'il y eût de sa faute, par Brasidas, général de Lacédémone; que les Athéniens l'exilerent injustement pour ce mauvais succès, & que ce fut dans son exil qu'il composa l'histoire de la guerre du Péloponèse. On a recueilli un trait de sa vie qu'il ne faut pas omettre. Agé de quinze ans, il entendit aux jeux olympiques la lecture d'une partie de l'histoire d'Hérodote, & les applaudissemens qui lui furent donnés; il versa des larmes qui déceloient son génie, qui annonçoient le desir qu'il avoit déja de se distinguer un jour dans la même carriere.

Vie abrégée de Thucydide; reproches que lui fait Denys d'Halicarnasse, & réponse à ces reproches.

Denys d'Halicarnasse a fait un livre en particulier & assez long, où il porte son jugement sur Thucydide. Ce critique si judicieux, & pour

l'ordinaire ſi impartial dans ſes jugemens, paroît s'être attaché à condamner notre hiſtorien, s'être prévenu contre lui, & ne le juger que par les yeux de la prévention. Il débute dans ſa cenſure par un aveu qui lui ôte beaucoup de ſon poids, & qui inſpire quelque défiance contre le cenſeur. Il déclare qu'il va attaquer le préjugé général qui regarde Thucydide comme le premier écrivain en fait d'hiſtoire; qu'il va combattre l'opinion des plus grands philoſophes & des plus fameux orateurs qui propoſent ſon hiſtoire comme la vraie regle de la maniere de l'écrire, & les diſcours qu'elle renferme comme de parfaits modeles d'éloquence.

Quoi qu'il en ſoit de cet aveu de Denys d'Halicarnaſſe, après avoir rendu hommage à la véracité de Thucydide, à ce caractere, pour ainſi dire, impaſſible, qui raconte les faits ſans amour & ſans haine, qui ne lui permet pas de s'élever contre Cléon lui-même, dont les intrigues avoient cauſé ſon exil, & contre lequel tout le monde s'élevoit, il lui reproche d'avoir diviſé ſon hiſtoire en campagnes & en hivers, ce qui morcele, dit-il, les faits en trop de parties, & en rompt la ſuite lorſqu'on voudroit en voir la fin.

Attaquer Thucydide par la diſpoſition des faits, c'eſt l'attaquer, à ce qu'il me ſemble, par l'endroit où il eſt le plus à l'abri de cenſure, où il

mérite le plus d'éloges. Perſonne, non perſonne, comme nous l'avons avancé dans le mémoire qui précede, n'a mieux entendu que lui l'art de diſtribuer les faits & de les couper d'une maniere intéreſſante : il ſuffit de le lire pour s'en convaincre. Que l'on ſupprime les noms de campagnes & d'hivers, qui ne font rien à la choſe; & que l'hiſtorien n'a adoptés que parce qu'ils lui ont paru commodes pour la partie de l'hiſtoire qu'il avoit entrepriſe; que l'on ſupprime, dis-je, ces noms, & l'on verra tout procéder également dans le plus bel ordre. Denys d'Halicarnaſſe n'auroit pas voulu, ſans doute, que Thucydide eût raconté chaque fait de ſuite en entier; ç'auroit été, au lieu d'un ſeul grand corps d'hiſtoire, donner une multitude de petites hiſtoires partielles. Il falloit donc couper les faits ſuivant l'uſage des bons hiſtoriens. Voyons donc ſi Thucydide les a coupés de maniere à produire le meilleur effet dans la lecture. Prenons pour exemple le troiſieme livre que Denys d'Halicarnaſſe cite en faveur de ſon opinion. Obſervons d'abord (c'eſt une conjecture plus que probable) que l'hiſtorien, dans ce livre & dans les autres, quoiqu'il n'en avertiſſe pas, ne s'eſt point attaché à ſuivre l'ordre des campagnes & des hivers avec un tel ſcrupule qu'il ſe ſoit abſtenu de finir un fait ou une partie eſſentielle d'un fait, quand cette fin

empiétoit de quelques jours ſur l'hiver ſuivant ou ſur la campagne ſuivante. Quoi qu'il en ſoit de cette obſervation, voici l'ordre des faits du troiſieme livre de Thucydide.

La campagne s'ouvre par les incurſions ordinaires des troupes du Péloponèſe dans l'Attique. L'île de Lesbos, dont la principale ville étoit Mitylene, ſe diſpoſe à ſe révolter contre les Athéniens, à l'exception de la ville de Methymne, qui reſte fidelle à leur parti. Ils envoient quarante vaiſſeaux qu'ils deſtinoient pour le Péloponèſe, afin de ſurprendre Mitylene, qui, avertie à temps, ſe met en défenſe, & refuſe d'abattre ſes murailles, comme on le lui avoit ſignifié. Cependant comme les Mityléniens n'avoient encore fait aucune diſpoſition, & que les Athéniens ne ſe croyoient pas aſſez forts pour réduire l'île, on convint de part & d'autre d'une ſuſpenſion d'armes. Durant cette ſuſpenſion, Mitylene envoie en même temps des députés à Athenes, &, le plus ſecrettement poſſible, aux Lacédémoniens, pour obtenir l'alliance du Péloponèſe. Les députés envoyés à Athenes reviennent ſans avoir rien obtenu ; & alors les Athéniens inveſtiſſent la ville du côté de la mer, en bouchant les deux ports. Tandis que le ſiege continue, & avant le retour des députés de Mitylene, envoyés aux Lacédémoniens, Thucydide raconte quelques expédi-

tions des Athéniens dans le Péloponèse & dans l'Acarnanie. Les députés arrivent à Lacédémone; on remet leur audience aux jeux olympiques, afin que les alliés puissent entendre leurs plaintes. Ils se présentent dans le temple même de Jupiter olympien, & demandent, par un assez long discours, l'alliance du Péloponèse qu'ils obtiennent. On se prépare, pour faire diversion, à aller attaquer Athenes par terre & par mer; les Lacédémoniens se rendent les premiers à l'isthme de Corinthe, où ils attendent les troupes des alliés qui ne se pressent pas. Les Athéniens, pour faire montre de leur puissance, sans discontinuer le siege, envoient une flotte de cent voiles dans le Péloponèse, qui, ravageant plusieurs pays de cette contrée, oblige de revenir chez eux, les Lacédémoniens qui se contentent d'ordonner quarante galeres pour le secours de Mitylene. Cependant à Mitylene les assiégés font quelques tentatives qui ne leur réussissent pas. Les Athéniens envoient des troupes pour bloquer la ville du côté de la terre, & pour l'investir ainsi de toutes parts. Tandis que le blocus continue, l'historien reprend le siege de Platée qu'il a laissé pareillement à un blocus : car il faut remarquer que ce n'est jamais au milieu d'une action, mais lorsque les combattans sont dans une situation tranquille, qu'il vous transporte ailleurs. Il ra-

conte ici avec beaucoup d'intérêt l'adresse & le courage que signalent le plus grand nombre des assiégeans, pour franchir les retranchemens des Lacédémoniens & se sauver à Athenes. Il réserve pour un autre article la fin du siege. Deux raisons l'ont déterminé. Premierement, il a senti que le lecteur seroit satisfait de voir sauvés les plus braves Platéens, & qu'il devineroit sans peine que la ville ne tarderoit pas à se rendre. Secondement, comme il doit marquer la fin du siege par deux superbes harangues, mises dans la bouche des Platéens & des Thébains, il a cru que cela méritoit un article à part. Après avoir fait sauver les braves de Platée, il revient au siege de Mitylene. Les Lacédémoniens y avoient envoyé un des leurs qui étoit entré dans la place & avoit annoncé aux habitans que quarante vaisseaux arriveroient bientôt à leur secours, & qu'on ne tarderoit pas à entrer dans l'Attique. Les Lacédémoniens, en effet, après avoir dépêché Alcidas avec quarante-deux vaisseaux pour le secours de Mitylene, entrerent dans l'Attique avec leurs alliés, pour faire diversion. Mais les Myténiens, ne voyant paroître personne, & manquant absolument de vivres, furent obligés de se rendre. Alcidas avec ses navires n'arriva que lorsque la ville étoit déja prise. On lui conseilla d'essayer de surprendre la ville & de l'enlever aux vainqueurs,

queurs, ou du moins de s'emparer de quelque place des Ioniens; mais comme il ne goûta aucun de ces deux avis, on conclut à regagner en diligence le Péloponèse. Alcidas, avant de revenir, pénétra jusqu'à Ephese. Pachès, commandant de la flotte athénienne, qui avoit pris Mitylene, en ayant eu nouvelle, mit à la voile pour aller à la poursuite d'Alcidas; mais ne l'ayant pas rencontré, il fit plusieurs expéditions dans l'Ionie, & de retour à Mitylene il envoya à Athenes les factieux de cette ville qu'il avoit pris & renfermés dans Ténédos. L'historien ensuite raconte comment les Athéniens, dans leur colere, conclurent d'abord de tuer sans distinction tous les habitans, & de réduire les femmes & les enfans en servitude; & comment bientôt, se repentant de cette sévérité excessive, ils permirent qu'on remît l'affaire en délibération. Viennent les discours assez longs de Cléon & de Diodote. Celui-ci l'emporta & fit révoquer le premier décret. On avoit envoyé une galere pour exécuter ce décret; on en dépêcha une seconde qui fit assez de diligence pour que la grace arrivât avant que l'arrêt de mort fût exécuté. Après la prise de Mitylene, les Athéniens, sous la conduite de Nicias, firent, dans l'île de Minoé, qui est devant Mégare, une expédition qui leur réussit comme ils le desiroient. Thucydide conclut enfin

le ſiege de Platée. Les habitans, manquant de vivres & de ſecours, ſe rendent à condition qu'on leur permettra de parler pour leur juſtification devant des députés de Lacédémone. Les Thébains ſont écoutés à leur tour : ils l'emportent; & les malheureux Platéens ſont égorgés impitoyablement.

Une narration aſſez longue des troubles & des diſſenſions de Corcyre, eſt ſuivie d'une digreſſion ſur la nature des factions dans la Grece & ſur les effets pernicieux qu'elles produiſirent, ſur-tout dans Corcyre. La fin des troubles de cette ville infortunée, un ſecours de vingt galeres envoyé par la ville d'Athenes aux Léontins, un redoublement de la contagion dans cette même ville où elle n'avoit pas ceſſé, de fréquens tremblemens de terre, quelques exploits des Athéniens en Sicile & ailleurs, la purification de l'île de Délos, une défaite qu'ils eſſuyerent en Etolie; de la part des Lacédémoniens, la fondation d'une colonie à Traquine, une entrepriſe qu'ils firent vers Naupacte, un échec qu'ils reçurent près d'Ambracie : tous ces faits qui terminent le troiſieme livre, ſont peu étendus dans Thucydide, ils forment comme un groupe, & ſont mêlés ſans être confondus, de maniere à ne pas ennuyer le lecteur; on peut s'en convaincre en les parcourant de ſuite dans l'hiſtorien. On a

dû remarquer que dans l'analyſe de ce livre, je n'ai parlé nullement de campagnes & d'hivers.

D'aûtres reproches de Denys d'Halicarnaſſe ne ſont pas mieux fondés que celui que je viens de détruire. Thucydide, dit-il, devoit commencer par les événemens qui ont ſuivi les guerres de Perſe. Je penſe au contraire qu'on ne peut trop applaudir à l'ordre qu'a ſuivi Thucydide. Ces événemens n'étant point ſon objet principal, il n'a dû ne les préſenter qu'en abrégé & par forme de digreſſion. Or cette digreſſion ne pouvoit être mieux placée qu'après l'expoſition de la cauſe & de l'origine de la guerre du Péloponèſe, laquelle guerre eſt ſon objet véritable. Dans cette place, les événemens dont nous parlons font bien connoître les forces actuelles des deux républiques rivales, & confirment ce que vient de dire l'hiſtorien, que la vraie cauſe de la guerre du Péloponèſe étoit la jalouſie que Lacédémone avoit conçue de la puiſſance d'Athenes.

Mais pourquoi, dit encore le critique, a-t-il ſi fort étendu certains faits, tandis qu'il en a reſſerré d'autres qui étoient pour le moins auſſi importans? C'eſt qu'il n'en a pas jugé de même que vous. Par exemple, le ſiege de Sphacterie que vous lui reprochez d'avoir raconté dans un trop grand détail, eſt, après le ſiege de Syracuſe, l'événement qui a eu la plus grande

influence ſur la guerre. Les Lacédémoniens en ont jugé comme Thucydide, puiſqu'ils ont cru alors devoir ſe tranſporter à Athenes pour propoſer la paix à leurs rivaux, puiſqu'après la mort de Braſidas ils ont conclu une treve, ſur-tout pour recouvrer Pylos & leurs guerriers pris dans l'île de Sphactérie. Indépendamment de cette grande influence, le ſiege de cette île méritoit une attention particuliere, comme on peut le voir en le liſant dans l'hiſtorien avec toutes les circonſtances qui l'accompagnent.

Mais pourquoi avoir fait un ſi long préambule ? Pourquoi avoir placé une oraiſon funebre dans le ſecond livre plutôt que dans d'autres livres & dans d'autres conjonctures ? Ce préambule qu'on trouve ſi long, d'autres le trouveront très-court & fort précis, vu l'importance & la variété des objets qu'il renferme. Thucydide a choiſi le ſecond livre pour y placer une oraiſon funebre, parce qu'il vouloit la mettre dans la bouche de Périclès, en recueillant les principaux traits de celle qu'il avoit débitée réellement. Périclès méritoit bien, ſans doute, cette préférence ſur d'autres orateurs ; & puiſqu'il n'a rien laiſſé par écrit, un hiſtorien, ſon contemporain, devoit être jaloux de tranſmettre à la poſtérité quelques traits de l'éloquence de ce grand homme, recueillis dans ſa mémoire ou dans celle des autres.

Quant aux reproches d'avoir fait prononcer des discours dans telles occasions plutôt que dans telles autres, d'avoir énoncé la cause apparente de la guerre avant la vraie cause, d'avoir rapporté un long dialogue entre les députés d'Athenes & les magistrats de Mélos, sans avoir assisté au dialogue; quant à ces reproches & autres de même nature, je le dirai, malgré le respect dû à un critique tel que Denys d'Halicarnasse, ils ne méritent pas la peine d'être réfutés, & ils prouvent seulement que le meilleur esprit, dès qu'il se laisse prévenir par une passion quelconque, s'expose à raisonner très-mal.

Je passe donc aux reproches concernant l'élocution, qui, en général, me semblent un peu mieux fondés. Le critique commence par rendre justice aux grandes qualités du style de l'historien. Il reconnoît que personne ne l'égale pour la force, la noblesse, la gravité, la majesté de la diction, pour la profondeur des pensées & la beauté des mouvemens: mais il trouve qu'il met quelquefois trop d'affectation & de recherche dans le choix des mots & dans leur arrangement; que ses figures quelquefois sont forcées & seroient permises à peine dans la poésie dithyrambique; que souvent il est si subtil, si brusque, si enveloppé, si ménager de paroles, qu'il faut beaucoup d'étude & de travail pour le deviner & le

ſuivre, & que ſa lecture devient fatigante; que ſa maniere reſſemble trop à celle de Gorgias; que ſes narrations cependant, quoique ſerrées, ſont d'un ton plus ſimple; que ces vices regnent ſurtout dans ſes harangues, où, ſi l'on en excepte quelques-unes, il y a trop d'art & point aſſez de naturel.

Quoique des ſavans aient voulu décréditer ce jugement de Denys d'Halicarnaſſe, en recueillant un aſſez grand nombre d'expreſſions qu'il a blâmées dans Thucydide & qu'il a employées lui-même dans ſon hiſtoire, j'avouerai cependant que pluſieurs des défauts qu'il releve dans notre hiſtorien m'avoient frappé; mais que j'aurois craint de m'en expliquer auſſi librement, parce qu'on doit être toujours très-réſervé quand on prononce ſur le ſtyle d'auteurs célebres qui ont écrit dans des langues que nous connoiſſons toujours aſſez mal, quelque étude que nous en ayons pu faire. Je ne répéterai pas toutes les obſervations de Denys d'Halicarnaſſe, je dirai ſeulement qu'ayant lu & traduit ce qui nous eſt reſté de Gorgias, il m'a ſemblé, comme à lui, que Thucydide avoit affecté quelques-uns des défauts de cet orateur trop ſubtil, trop recherché dans ſes mots & dans ſes tours. Les périodes de Thucydide ſont plus étendues, ont plus de rondeur, de ſoutien & de poids que celles de Gorgias;

mais il est toujours vrai de dire qu'il a quelque chose de sa maniere, & plus encore de celle d'Antiphon qui avoit été son maître. Denys d'Halicarnasse a raison de distinguer les narrations des harangues. Celles-là, quoique précises, sont claires, nettes, parfaitement bien filées; aucune circonstance essentielle n'y est omise. Je les trouve beaucoup moins brusques que celles de Tacite, qui est plus vif & plus piquant dans ses récits, mais qui, voulant aller trop vîte, supprime des détails nécessaires, &, à force de briéveté, devient quelquefois obscur.

Réflexions sur les harangues de Thucydide, & en général sur les harangues insérées dans les histoires anciennes.

Mais occupons-nous un peu des harangues de Thucydide; c'est par-là que je terminerai ce qui le regarde: faisons d'abord quelques réflexions sur les harangues en général, insérées dans les histoires. Plusieurs hommes de lettres blâment, dans les historiens grecs & latins, l'usage des harangues, ils trouvent que c'est couper & interrompre désagréablement le cours des narrations. S'ils ont raison, & si les anciens se sont trompés, il faut convenir cependant que cette erreur nous a valu un riche trésor d'éloquence, d'excellens modeles de discours, habilement adaptés aux personnes, aux lieux & aux conjonctures. Mais les harangues sont-elles déplacées dans les anciennes histoires, & ne peut-on

pas dire qu'elles font & devoient faire partie de ces hiſtoires ? Dans les républiques de la Grece & de Rome, tout ſe traitoit par la parole. Les orateurs, dans la place publique ou dans le ſénat, haranguoient des ſénateurs ou des citoyens aſſemblés; les généraux, à la tête des troupes, haranguoient leurs ſoldats. On conſervoit dans la mémoire les principaux traits de ces harangues; on ſe rappelloit non-ſeulement ce qui avoit été fait, mais ce qui avoit été dit dans telle occaſion. C'étoit donc comme une obligation impoſée à l'hiſtorien de tranſmettre à la poſtérité l'un auſſi bien que l'autre. Des auteurs de notre hiſtoire de France ſe ſont crus obligés de rapporter les diſcours prononcés dans nos anciennes aſſemblées des états. Or à Athenes, & dans la plupart des villes de la Grece, les aſſemblées générales étoient habituelles, & faiſoient comme l'eſſence du gouvernement. Les anciens hiſtoriens étoient donc autoriſés à accompagner leurs récits de diſcours: nous avouerons qu'ils en ont abuſé quelquefois, qu'ils ont compoſé pluſieurs harangues uniquement pour s'amuſer & amuſer le lecteur, uniquement pour faire montre d'éloquence; mais leur droit & leur devoir n'en étoient pas moins réels.

Au reſte, dans cette partie, comme dans bien d'autres, les Grecs m'ont paru beaucoup plus ſimples & plus naturels que les Latins. Héro-

dote, Xénophon & Thucydide lui-même font parler leurs perſonnages à peu près comme ils devoient parler dans la circonſtance où ils les placent ; au lieu que les harangues de Tite-Live, de Sallufte & de Tacite paroiſſent en général des pieces travaillées à loiſir dans le cabinet & avec trop de ſoin pour être ſuppoſées avoir été dites telles qu'elles ont été écrites. J'ai dit *Thucydide lui-même*, parce que le fond des choſes m'y a paru bien plus naturel & bien plus ſimple que la diction dans laquelle j'ai trouvé à peu près les mêmes défauts que lui reproche Denys d'Halicarnaſſe. Ce critique le juge peut-être avec trop de ſévérité ; mais dans la longue ſuite d'obſervations qu'il fait ſur pluſieurs de ſes harangues, il n'en eſt preſque aucune qui ne ſoit juſte & fondée. Il n'eſt pas le ſeul qui ait trouvé ſes harangues obſcures ; elles ont ſemblé telles à Cicéron, qui, en rendant hommage aux talens diſtingués de l'écrivain, trouve qu'il a trop ménagé les mots dans ſes harangues, & qu'il les a rendues obſcures à force de préciſion. Je ſais mieux que perſonne combien elles ſont difficiles à entendre, combien il faut de travail pour ſaiſir par-tout le vrai ſens, pour ſuivre les idées & n'en point perdre le fil : mais je ſais auſſi que, quand on s'eſt rendu maître de toutes les penſées de Thucydide, qu'il ſemble vouloir cacher à des yeux

peu attentifs, on eſt amplement dédommagé par une ſuite de réflexions auſſi ſenſées que profondes, de raiſonnemens auſſi juſtes que ſubtils, de ſentimens toujours conformes au caractere de la perſonne qui parle. Quand je n'aurois pas appris d'ailleurs que Démoſthene l'avoit copié huit fois de ſa main, j'aurois vu avec Denys d'Halicarnaſſe qu'il avoit beaucoup pris de ſa maniere; mais qu'en homme habile il n'en avoit pris que ce qui lui convenoit, qu'en paſſant dans ſa ſubſtance elle étoit devenue plus molle, plus flexible, plus propre à plaire au peuple.

Vie abrégée d'Hérodote; réflexions ſur ſon hiſtoire & ſur ſes harangues.

Il me reſte à dire un mot d'Hérodote & de Xénophon. On connoît un peu plus de détails de leur vie, que de celle de Thucydide, quoique l'on en connoiſſe fort peu. M. Larcher a donné une vie aſſez détaillée d'Hérodote, dans la traduction de cet hiſtorien, qu'il vient de publier, & qu'on attendoit depuis long-temps avec impatience. Son excellent ouvrage a été accueilli du public comme il devoit l'être. La traduction eſt claire, nette, préciſe, de la plus grande exactitude: le ſtyle d'Hérodote, qui eſt varié à l'infini, eſt peut-être trop uniforme dans le traducteur; mais ce défaut eſt racheté par une foule d'autres avantages, & ſur-tout par ce riche tréſor d'érudition, où l'on ſe fera tou-

jours gloire de puiſer. La vie d'Hérodote qu'on va voir, n'eſt qu'un abrégé fort ſuccinct de celle qu'on trouve dans ce ſavant, aux lumieres duquel je me ferai toujours un plaiſir de rendre hommage.

Hérodote étoit d'Halicarnaſſe, Dorien d'origine, & d'une naiſſance illuſtre. Il eut pour pere Lyxus & pour mere Dryo, qui tenoient un rang diſtingué parmi leurs concitoyens. Quoiqu'on ignore quels furent ſes maîtres, on ne peut pas douter qu'il n'eût reçu une très-bonne éducation. Il forma fort jeune le projet d'écrire l'hiſtoire, & pour cela il entreprit courageuſement de voyager dans les pays dont il ſe propoſoit de parler, de connoître par lui-même les ſituations & les diſtances des lieux, les productions du terroir, les uſages, les mœurs & la religion des peuples; de puiſer dans leurs archives & dans leurs inſcriptions les faits importans, les ſuites des rois, leurs généalogies & celles des grands hommes; de conſulter les ſavans & les perſonnes inſtruites. Il parcourut la Grece, l'Egypte, l'Aſie, la Colchide, la Scythie, la Thrace, la Macédoine, l'Epire; il fit un voyage à Tyr, des excurſions dans la Lybie & dans la Cyrénaïque; il viſita la Paleſtine, vit les colonnes qu'y avoit fait élever Séſoſtris, & pénétra juſqu'à Babylone, qui étoit alors la plus magnifique & la plus opulente ville du monde.

De retour dans ſa patrie, & la voyant opprimée par un tyran, il n'y fit pas un long ſéjour. Il chercha un aſyle à Samos; & ce fut là que, dans une douce retraite, il mit en ordre les matériaux qu'il avoit recueillis, qu'il fit le plan de ſon hiſtoire & qu'il en compoſa les premiers livres. Ne pouvant oublier ſa patrie, affligé de la voir ſous l'oppreſſion, il y reparut tout à coup, ſe mit à la tête des conjurés & chaſſa le tyran. Mais en butte aux factions des grands & du peuple, qui ne pouvoient s'accorder, il dit au lieu de ſa naiſſance un éternel adieu, & partit pour la Grece. Il ſe tranſporta aux jeux olympiques, où il fit publiquement la lecture d'une partie de ſon hiſtoire, cette lecture qui lui attira de ſi grands applaudiſſemens, & qui fit verſer des larmes au jeune Thucydide, à ſon futur rival. Encouragé par les applaudiſſemens qu'il avoit reçus, il employa les douze années ſuivantes à continuer ſon hiſtoire & à la perfectionner. Il fit encore quelques voyages à Athenes, où il lut une autre partie de ſon hiſtoire à la fête des panathenées. Les Athéniens, ne ſe bornant pas à des louanges ſtériles, lui firent préſent de dix talens. Il ſe joignit à la colonie qu'ils envoyerent à Thurium. Ce fut dans cette ville qu'il ſe fixa, & qu'il finit ſes jours, après avoir mis la derniere main au monument immortel qu'il laiſſa après lui; ce monument que

les Muſes ſemblent avoir élevé elles-mêmes en y gravant leur nom.

M. Larcher a très-bien juſtifié Hérodote du reproche d'avoir composé ſon hiſtoire au haſard & ſans plan, d'avoir recueilli ſans examen les bruits & les fables populaires. Il ſeroit à deſirer que tous ceux qui veulent tranſmettre à la poſtérité les événemens paſſés & préſens, ſe donnaſſent la même peine pour ne recueillir que des matériaux dignes de foi, qu'ils conſacraſſent une grande partie de leur vie à aller viſiter les lieux & conſulter les perſonnes. Lorſque Hérodote fait mention de quelque fait extraordinaire & peu croyable, il a grand ſoin d'avertir qu'il ne le rapporte que ſur la foi d'autrui. On peut cependant lui faire un reproche que ne mérite jamais Thucydide, c'eſt d'avoir mis au nombre de ſes récits, des fables qui ne conviennent nullement à la dignité de l'hiſtoire. Il ne met pas autant d'art dans la diſpoſition des faits que l'hiſtorien de la guerre du Péloponèſe; mais ſon plan eſt ſimple & naturel, quoique fort vaſte. Ce ſont de grandes maſſes d'hiſtoire coupées de temps en temps par des digreſſions de toutes les eſpeces, placées à propos pour inſtruire le lecteur & jetter par-tout de la variété. Qu'on parcoure tous les livres depuis le premier juſqu'au neuvieme, depuis le regne de Créſus juſqu'à la défaite de Platée,

par laquelle les Perſes ſe virent chaſſés pour toujours de la Grece, on verra que tout défile ſelon le plan que je dis. J'avois blâmé d'abord ſes digreſſions comme étant trop fréquentes; mais en y regardant de plus près, j'ai vu qu'elles faiſoient tout l'art & tout le charme de ſon hiſtoire. Il raſſemble une multitude d'objets divers, & il court rapidement ſur chacun ſans jamais s'appeſantir. En un mot, il eſt varié, rapide, ſa diction eſt claire, pleine de graces & de douceur; & c'eſt avec cela qu'on peut faire des hiſtoires, des poëmes & des diſcours intéreſſans. Si on ne ſait pas avoir de la variété & de la rapidité, quand on écriroit très-bien d'ailleurs, on pourra être bon diſſertateur & bon critique, mais on ne ſera jamais bon hiſtorien. Denys d'Halicarnaſſe avoit un excellent jugement, il connoiſſoit ſa langue & toutes les reſſources du ſtyle: ſon hiſtoire néanmoins m'a paru traînante & languiſſante, parce que, ſans doute, il manquoit des deux qualités dont je parle & qu'on trouve dans Hérodote & dans Thucydide.

On objectera peut-être que certaines digreſſions d'Hérodote ſont extrêmement longues. Par exemple, il emploie un livre tout entier pour les ſeuls Egyptiens. A cela, je réponds qu'on ſera quelquefois trop long dans deux pages & très-court dans trente. Ce ne ſont pas les eſpaces

qu'il faut comparer, mais le nombre & la nature des objets renfermés dans tel eſpace. Ainſi le ſecond livre d'Hérodote, conſacré à faire connoître les Egyptiens, renferme une ſi grande variété de choſes curieuſes, qu'il ſemble très-court quoiqu'il ſoit réellement aſſez long.

Les diſcours, dans le même hiſtorien, ſont d'une juſte longueur ; le ton en eſt toujours vrai, toujours propre aux perſonnes qui parlent & aux circonſtances dans leſquelles elles parlent. Quelqu'un dira : Si les diſcours d'Hérodote ſont d'une juſte longueur, ceux de Thucydide ne le ſont donc pas ; car ils ſont ordinairement beaucoup plus étendus. Je répondrai que des diſcours de la longueur de ceux de Thucydide ne ſont pas trop longs dans celui-ci & le ſeroient trop dans Hérodote. Cela ſemble un paradoxe & c'eſt une vérité. Les harangues de Thucydide roulent preſque toutes ſur de grands intérêts politiques, elles attachent par un riche fonds de penſées & de maximes qui ont rapport au ſalut & à la ruine des empires. On ſent qu'elles n'ont pas été faites uniquement pour plaire, que toutes ont dû être prononcées à peu près ainſi dans les circonſtances où on les place. C'eſt par ſes harangues, ſur-tout, que Thucydide peut être regardé comme l'hiſtorien des hommes d'état. Les diſcours & les entretiens dans Hérodote ſont d'un genre beau-

coup plus ſimple. Suppoſés en grande partie, à ce qu'il eſt probable, pour varier & embellir la narration, & n'étant pas ſoutenus par le même fonds de choſes, ils devoient être courts, ou du moins pas trop longs, pour ne pas ennuyer.

Au reſte, qu'on préfere, ſi l'on veut, un grand écrivain à un autre grand écrivain, mais qu'une admiration excluſive pour certaines beautés ne nous empêche pas de goûter des beautés d'une autre eſpece. Trouvons beaux Homere & Virgile, Démoſthene & Cicéron, Corneille & Racine, Boſſuet & Fléchier, quand nous pencherions pour les uns plutôt que pour les autres. Que de petits motifs ne nous faſſent jamais décrier de grands hommes. Plutarque fait un livre où il ſe déchaîne contre Hérodote, parce que lui, Plutarque, étoit de Béotie, & qu'Hérodote n'avoit point parlé avantageuſement des Béotiens. Denys d'Halicarnaſſe préfere Hérodote à Thucydide, il déprime même celui-ci, & veut lui ôter ſon mérite réel, parce qu'Hérodote étoit d'Halicarnaſſe. On eſt fâché de voir que des motifs auſſi miſérables aient influé ſur les jugemens d'hommes auſſi éclairés. Qu'on préfere Thucydide à Hérodote, ou Hérodote à Thucydide, il faut toujours reconnoître que ce ſont deux grands hiſtoriens chacun dans leur genre.

Xénophon,

Xénophon, quoique d'un mérite rare, ne s'éleve pas jufqu'à fes deux prédéceffeurs, fans doute pour le talent d'écrire l'hiftoire ; car il avoit compofé bien d'autres ouvrages fur différens fujets, & l'on retrouve dans tous cette douceur inimitable qui l'a fait appeller l'*Abeille attique*, ou *la Mufe athénienne.* Il étoit d'ailleurs auffi grand capitaine que grand écrivain. Banni d'Athenes, il fe retira chez les Lacédémoniens, auxquels il refta toujours attaché. On fait qu'il eut la plus grande part à cette fameufe retraite des Dix-mille, dont il a écrit lui-même l'hiftoire. Il avoit accompagné Agéfilas en Afie & dans la plupart de fes expéditions : ce monarque étoit fon protecteur & fon ami.

Réflexions fur la perfonne de Xénophon, fur fes hiftoires & fur fes harangues.

Les trois ouvrages de Xénophon, dont j'ai tiré des difcours, font les hiftoires grecques, qui continuent celle de Thucydide, mais qui ne l'égalent pas à beaucoup près ; la retraite des Dix-mille, qui eft fon meilleur morceau d'hiftoire, mais qui n'eft que le récit d'un fait unique ; la Cyropédie, ou hiftoire de Cyrus, que l'auteur, dit Cicéron, avoit compofée *ad effigiem jufti imperii*, pour donner le tableau d'un gouvernement parfait ; roman politique, rempli d'excellentes inftructions & écrit avec toute la grace imaginable : il a été traduit par M. Dacier, fecrétaire perpétuel de l'académie dont j'ai l'honneur d'être

membre, avec cette élégance ſimple & piquante qu'on admire dans toutes ſes productions. Quoique les narrations de Xénophon ſoient faites avec intérêt & ſe liſent de même, ſes diſcours ſont d'un mérite bien ſupérieur; ils offrent par-tout l'éloquence la plus vraie & la plus naturelle; en les liſant on ſe dit à ſoi-même: J'aurois pu, ou du moins, j'aurois voulu parler ainſi dans les mêmes circonſtances. Il paroît que l'hiſtorien ſentoit lui-même que c'étoit-là ſon grand talent: car dans la Cyropédie, où il donnoit carriere à ſon imagination, où il étoit libre de faire parler, quand il vouloit, ſes perſonnages, une bonne moitié de l'ouvrage eſt employée en diſcours & en entretiens. Auſſi ai-je fait un choix, parce qu'autrement il auroit fallu traduire preſque tout l'ouvrage. J'ai pris beaucoup de choſes dans M. Dacier, n'ayant pas cru devoir me donner de la peine pour faire plus mal. J'ai profité des autres traductions.

Les harangues de Thucydide, la partie la plus difficile, ſont celles où j'ai trouvé moins de ſecours dans les traductions imprimées. D'Ablancourt, dans la ſienne, ſe donne tant de licence que l'on ne reconnoît plus l'original dans la copie. Un de mes amis, qui entend parfaitement Thucydide, qui même en a traduit beaucoup de morceaux, a ſuppléé heureuſement à ce défaut.

Il a eu la complaiſance de lire avec moi mes traductions, en les comparant à l'original, & de me faire part de ſes excellentes remarques. Il m'a lu tout ce qu'il a traduit de cet hiſtorien & m'a permis d'en profiter.

Comme le texte de Thucydide, dans ſes harangues ſur-tout, eſt très-difficile à entendre, j'ai cru devoir rejetter, à la fin du ſecond tome, quelques notes ſur ce texte, en faveur de ceux qui voudront lire l'original.



NARRATION

Du siege de Sphacterie, dans Thucydide.

VERS le milieu du printems, les Péloponésiens, avec leurs alliés, conduits par Agis, fils d'Archidame, roi de Lacédémone, firent une invasion dans l'Attique, & après y avoir établi leur camp, ils ravagerent le pays. De leur côté, les Athéniens ayant équipé quarante vaisseaux, les envoyerent en Sicile sous le commandement d'Eurymedon & de Sophocle. On donnoit à ceux-ci pour troisieme, Pythodore qui étoit parti d'avance. Ils avoient ordre de secourir, en passant, les habitans de Corcyre (1), qu'incommodoient fort les courses des bannis refugiés sur les montagnes. Les Péloponésiens, avec une flotte de soixante voiles, soutenoient ces derniers, & espéroient prendre la ville par famine. Démosthene (2) qui, depuis

(1) Thucydide a parlé à la fin de son troisieme livre des dissensions qui agitoient la ville de Corcyre, & des suites malheureuses de ces dissensions.

(2) Démosthene, général des Athéniens, qui, après avoir joué un grand rôle dans cette guerre, périt misérablement dans l'expédition de Sicile. Il n'étoit pas de la famille de l'orateur célebre connu sous ce nom.

son retour d'Acarnanie, étoit sans emploi, avoit demandé & obtenu de se servir des quarante vaisseaux pour quelque expédition dans le Péloponèse.

A peine arrivés aux côtes de la Laconie, Eurimedon & Sophocle apprirent que la flotte des Péloponésiens étoit déja à Corcyre, & ils vouloient qu'on s'y rendît promptement. Démosthene étoit d'avis qu'on s'emparât d'abord de Pylos, & qu'on ne partît qu'après avoir fortifié ce poste. Au milieu de ce débat, il s'éleve à propos un vent violent qui pousse les vaisseaux dans Pylos même. Démosthene insistoit pour qu'on revêtît aussi-tôt la place de murailles. Ce n'étoit que pour cela, disoit-il, qu'il s'étoit joint à la flotte: on avoit le bois & les pierres en abondance; le lieu étoit déja fortifié par la nature, & absolument abandonné, ainsi qu'une grande étendue de terres circonvoisines. Pylos, éloigné de Lacédémone de quatre cents stades environ, est situé sur l'ancien territoire de Messene; les Lacédémoniens l'appellent *Coryphase* (1). Les deux généraux objectoient qu'on ne manquoit pas de promontoires déserts dans le Péloponèse, si l'on vouloit épuiser la république par de ruineuses

(1) *L'appellent Coryphase*. D'après de savans géographes, ce n'étoit point Pylos que les Lacédémoniens appelloient Coryphase, mais le promontoire sur lequel étoit situé Pylos.

dépenſes. Démoſthene répondoit que celui-ci avoit quelque choſe de particulier, à cauſe de ſon port, ſans compter que les Meſſéniens, qui l'avoient poſſédé jadis, en ſeroient d'excellens défenſeurs, & que parlant la langue des Lacédémoniens (1), ils pourroient, dans ce poſte, leur faire beaucoup de mal.

Comme il ne réuſſiſſoit à perſuader ni les généraux, ni les ſoldats, il fit part de ſon deſſein aux chefs de bandes, & ſe tint tranquille. La mer continuoit à n'être pas navigable : l'inaction fit fermenter les eſprits. Tout à coup la fureur de fortifier la place s'empare de tous les ſoldats. Ils ſe mettent ſur le champ à l'ouvrage. On manquoit d'outils pour tailler les pierres; ils les choiſiſſent & les adaptent les unes aux autres le mieux qu'ils peuvent. Faute d'auges, ils portent le mortier ſur leurs épaules, ſe courbant quand on les chargeoit, & le ſoutenant par derriere avec leurs mains jointes pour l'empêcher de s'écouler. Ils ſe preſſoient de tout leur pouvoir & vouloient mettre la place en défenſe avant l'arrivée des Lacédémoniens. La plus grande partie étant

(1) La langue des Lacédémoniens étoit le dialecte dorique, que parloient auſſi les Meſſéniens : ceux-ci pouvoient donc avoir des intelligences avec les eſclaves des Lacédémoniens, les recevoir dans leur déſertion, & favoriſer leur révolte.

défendue par elle-même, & n'ayant pas beſoin de muraille, ils ne fortifioient que les endroits les plus foibles. On célébroit alors une fête à Lacédémone; & d'ailleurs, quand on y apprit cette nouvelle, on ne s'en mit pas fort en peine, dans la perſuaſion que les Athéniens ſe retireroient d'eux-mêmes, lorſqu'on marcheroit contre eux, ou qu'on les chaſſeroit aiſément à force ouverte. On étoit auſſi arrêté par la conſidération que les troupes du Péloponèſe étoient encore ſur le territoire d'Athenes. Cependant la flotte athénienne, après avoir employé ſix jours à fermer de murs la partie qui regardoit la terre & le reſte qui en avoit beſoin, laiſſa Démoſthene avec cinq vaiſſeaux pour garder la place, & fit voile du côté de Corcyre, pour ſe rendre de-là en Sicile. Les Péloponéſiens qui étoient dans l'Attique, à la premiere nouvelle de la priſe de Pylos, revinrent précipitamment dans leur pays. Les Lacédémoniens & Agis, leur roi, regardoient cet événement comme d'une grande conſéquence pour eux. Ajoutez que s'étant mis en campagne quand les blés étoient encore verds, la plupart manquoient de vivres, & qu'un froid extrême, pour la ſaiſon, les avoit fort incommodés. Ils ne demeurerent donc dans l'Attique que quinze jours; c'eſt la plus courte invaſion qu'ils y euſſent encore faite.

Dans le même temps, Simonide, un des généraux d'Athenes, ayant rassemblé quelques Athéniens tirés des garnisons, & un grand nombre d'alliés de ce pays-là, prit par intelligence Eione, ville de Thrace, colonie de Mende, ennemie de sa république. Mais des troupes de la Chalcide & de la Bottiée étant accourues, l'en chasserent aussi-tôt avec beaucoup de perte.

Lorsque les troupes du Péloponèse furent revenues de l'Attique, les Lacédémoniens qui étoient restés à Sparte, & leurs voisins les plus proches allerent sur le champ à Pylos; quant aux autres qui étoient fatigués de leur expédition, ils tarderent davantage, mais ils firent publier dans tout le Péloponèse qu'on se disposât au plus vîte pour marcher au secours de la place. On mande en même temps la flotte de Corcyre, qui, avec des machines, transporta ses vaisseaux par l'isthme de Leucade (1), &, sans être apperçue de la flotte athénienne en rade à Zacynthe, se rendit à Pylos, où se trouva aussi toute l'armée de terre. Avant que la flotte Lacédémonienne soit arrivée, Démosthene dépêche secrettement deux vaisseaux à Eurymedon & à la flotte de Zacynthe, pour

(1) Ce n'est pas la seule fois où nous voyons que les anciens Grecs, pour éviter un long trajet sur mer, transportoient par terre leurs vaisseaux avec des machines.

qu'ils viennent promptement ſecourir la place qui étoit en danger.

Tandis que les deux vaiſſeaux ſe hâtoient d'exécuter les ordres de Démoſthene, les Lacédémoniens ſe préparoient à áttaquer par terre & par mer un poſte qu'ils eſpéroient emporter d'autant plus aiſément, que la muraille avoit été faite à la hâte, & qu'il y avoit peu d'hommes pour la défendre. Que s'ils ne l'emportoient pas avant l'arrivée de la flotte athénienne, ils avoient deſſein de fermer les embouchures du port pour que l'armée navale d'Athenes ne pût en approcher. Car l'île de Sphacterie, voiſine du port qu'elle couvre & met à l'abri des vents, rend les embouchures fort étroites, & ne laiſſe de place, du côté de Pylos & de la fortification des Athéniens, que pour deux vaiſſeaux, & par le reſte du continent que pour huit ou neuf. Cette île eſt pleine de bois, déſerte & ſans aucune route tracée : ſa grandeur eſt d'environ quinze ſtades. Les Lacédémoniens vouloient donc fermer les paſſages par pluſieurs rangs de navires ſerrés & oppoſés par les proues. D'ailleurs, comme ils craignoient d'avoir à ſouffrir de la part des ennemis, s'ils devenoient maîtres de l'île, ils y firent paſſer une partie des ſoldats peſamment armés, & diſpoſerent le reſte ſur les côtes. Ils voyoient que par-là les Athéniens auroient contre eux l'île &

tout le continent; & que les environs de Pylos, du côté de la mer, ne leur offrant aucune rade ſûre, excepté l'embouchure même du port, ils ne ſauroient d'où partir pour ſecourir les leurs; qu'eux cependant, Lacédémoniens, emporteroient certainement, ſans combat & ſans riſque, une place où il n'y avoit que peu d'hommes & point de munitions. Cela réſolu, ils mettent dans l'île un corps de ſoldats détaché de toutes les compagnies. Le détachement fut relevé à différentes repriſes. Le dernier qui s'y trouva montoit à quatre cents vingt Lacédémoniens, ſans compter les Hilotes qui ſervoient ſous eux. Ils étoient commandés par Epitadas, fils de Molobrus.

Démoſthene voyant que les Lacédémoniens devoient l'attaquer par terre & par mer, diſpoſoit tout pour ſa défenſe. Il fit mettre à ſec les trois vaiſſeaux qui lui reſtoient, & les éleva devant les fortifications comme une eſpece de paliſſade. Quant aux matelots de ces navires, le lieu déſert ne fourniſſant pas d'armures, il les arma de méchans boucliers, dont la plupart n'étoient que d'oſier, & qu'il avoit pris dans deux vaiſſeaux pirates des Meſſéniens, qui étoient abordés là par haſard. Parmi ces Meſſéniens étoient quarante ſoldats armés peſamment, qu'il incorpora à ſa troupe. Il poſta la plus grande partie

de ſes gens, bien ou mal armés, du côté de la terre où le mur étoit le plus fort, en leur recommandant de repouſſer les Lacédémoniens s'ils attaquoient de ce côté. Pour lui, avec ſoixante de ſes meilleurs ſoldats & quelques archers, il s'avança vers la mer, par où il croyoit que les ennemis eſſaieroient de faire une deſcente. Car, quoique cette rive fût d'accès difficile & hériſſée de rochers, il penſoit qu'ils ne manqueroient point de venir par-là, vu que le mur en cet endroit étoit foible. On avoit négligé de le fortifier, parce qu'on ne pouvoit s'imaginer que les ennemis auroient l'avantage ſur mer, mais on ne doutoit pas non plus qu'ils ne priſſent aiſément la place s'ils forçoient la deſcente. Afin donc de les empêcher d'aborder, s'il le pouvoit, Démoſthene rangea ſes ſoldats ſur la rive, & les anima par ce diſcours:

Braves compagnons, qu'aucun de vous ne ſe pique d'être plus clairvoyant que d'autres, & de concevoir mieux tous les embarras de notre poſition; mais que plutôt, ſans rien examiner, il faſſe tête à l'ennemi avec une confiance qui le ſauvera de tous les dangers. Dans des extrémités pareilles, les raiſonnemens ſont inutiles; il faut agir, & ſe tirer du péril ſans délai. Ce n'eſt pas que nous n'ayons de grands avantages, ſi nous voulons tenir ferme ſans être effrayés du nombre de nos

adverſaires. Les difficultés même du lieu feront pour nous & nous ſeconderont ſi nous reſtons en place ; ſi nous lâchons pié, nos ennemis pourront les vaincre aiſément, quelque grandes qu'elles ſoient, perſonne ne défendant le poſte. Nous les trouverons, ces ennemis, d'autant plus redoutables, qu'il leur ſera moins facile de faire retraite quand même nous les y forcerions. Il eſt aiſé de les repouſſer tant qu'ils ſeront ſur leurs vaiſſeaux ; une fois débarqués, ils nous combattront avec un égal avantage. Ne craignons pas leur multitude, qui ne leur ſervira de rien dans un lieu auſſi étroit, & vu les difficultés de l'abord. Si leur armée eſt plus nombreuſe, elle n'eſt pas ſur terre comme la nôtre, mais ſur des navires dont les mouvemens, en mer, dépendent de mille circonſtances. Je crois donc que leurs embarras équivalent à notre petit nombre. Les ſoldats Athéniens ſavent, par expérience, ce que c'eſt que d'attaquer des troupes qui débarquent ; ils ſavent que des guerriers qui ne redoutent pas le bruit des vagues & l'abord impétueux des vaiſſeaux, ne peuvent jamais être forcés : je les exhorte donc à tenir ferme ſur cette rive hériſſée de rochers : qu'ils repouſſent les ennemis, qu'ils nous ſauvent nous & la place commiſe à notre défenſe.

C'eſt ainſi que Démoſthene exhortoit ſa troupe. Animés par ce diſcours, les Athéniens deſcendent

& se rangent sur le bord. Les Lacédémoniens viennent attaquer la place avec leurs troupes de terre & avec leur armée navale. Ils avoient quarante-trois vaisseaux que commandoit le Spartiate Trasymélidas, fils de Cratésiclès. L'attaque, par mer, se fit du côté qu'avoit prévu Démosthene. Les Athéniens se défendirent par-tout vigoureusement. Les Lacédémoniens ne pouvant se servir de tous leurs vaisseaux à la fois, les partagent en plusieurs divisions & viennent à la charge tour à tour, avec la plus grande ardeur, s'exhortant les uns les autres à repousser leurs adversaires & à emporter les retranchemens. Brasidas se faisoit remarquer pardessus tous. Il étoit triérarque (1); s'étant apperçu que, comme le lieu étoit de difficile accès, ses collegues & les pilotes craignoient de briser leurs vaisseaux dans les endroits même où l'abord étoit possible, il leur crioit de ne point laisser l'ennemi se fortifier dans leur pays pour épargner du bois, mais de forcer la descente en brisant leurs navires. Il exhortoit les alliés à sacrifier leurs bâtimens pour les Lacédémoniens, dont ils avoient reçu de si grands ser-

(1) On appelloit *triérarque* à Athenes, à Lacédémone; &, à ce qu'il paroît, dans plusieurs autres villes de la Grece, un citoyen qui équipoit un vaisseau à ses dépens, & qui le commandoit lui-même ou le faisoit commander par un autre.

vices, de les pouſſer contre le rivage, de deſcendre à quelque prix que ce fût, de ſe rendre maîtres & des hommes & de la place. En même temps qu'il excite les autres, il contraint ſon pilote d'échouer ſon navire ; lui, monte ſur le pont & s'efforce de prendre terre : mais repouſſé vivement, criblé de bleſſures, il tombe évanoui dans le vaiſſeau même (1), ayant laiſſé échapper dans la mer ſon bouclier, qui, porté ſur la rive, fut ramaſſé depuis par les Athéniens & employé à l'ornement de leur trophée. Les autres Spartiates, animés du même courage, vouloient aborder, mais ils ne le purent jamais, tant à cauſe de la difficulté des lieux que de la réſiſtance opiniâtre de leurs adverſaires. On voyoit donc les Athéniens de deſſus terre, ſur un domaine de Lacédémone, repouſſer les Lacédémoniens qui tâchoient d'aborder, & les Lacédémoniens, de deſſus les vaiſſeaux, s'efforcer, contre les Athéniens, de deſcendre ſur leur propre terre, devenue une terre ennemie. Etrange biſarrerie de la fortune dans l'arrangement de cette journée : car c'étoit une opinion généralement reçue, que ceux-ci, faits pour le continent, étoient les meilleurs ſoldats ſur terre, & que ceux-là, nés pour

(1) *Dans le vaiſſeau même.* Grec, dans l'eſpace vuide entre la proue & les bancs des rameurs.

la mer, étoient les marins les plus habiles. Après avoir recommencé inutilement leurs attaques ce jour même & une partie du lendemain, les Lacédémoniens envoyerent à Asine quelques navires chercher du bois pour construire des machines, afin de battre la muraille du côté du port, où elle étoit plus haute, mais aussi d'un abord plus facile.

Cependant arrivent de Zacynthe cinquante vaisseaux des Athéniens; car leur flotte avoit été renforcée de quelques bâtimens d'observation qui étoient à Naupacte & de quatre de Chio. Comme ils virent toute l'île & la terre ferme pleine de soldats, & le port couvert de vaisseaux qui ne sortoient pas pour combattre; ne sachant trop où aborder, ils allerent mouiller à Prote, île déserte & voisine, où ils passerent la nuit. Le lendemain ils remettent à la voile, prêts à accepter la bataille, si l'ennemi, gagnant la pleine mer, venoit la leur présenter : sinon, ils vouloient forcer l'entrée du port. Les Lacédémoniens, sans paroître en pleine mer, & sans fermer les embouchures du port, suivant leur premiere résolution, se tiennent tranquillement sur le rivage, disposés, si on vouloit y entrer, à combattre dans le port même qui étoit assez vaste. Les Athéniens voient quel est leur projet; ils fondent sur eux par l'une & l'autre embouchure,

mettent en fuite le plus grand nombre de leurs vaiſſeaux, qui, déja éloignés de la terre, la proue en dehors, étoient prêts pour le combat; ils les pourſuivent; & comme ils n'étoient ſéparés que par un court intervalle, ils en maltraitent une grande partie, en prennent cinq, dont un avec tout l'équipage, vont attaquer le reſte qui avoient gagné le rivage : ceux qui s'appareilloient encore, qui n'avoient pu encore faire voile, ils les fracaſſent; pluſieurs même qui ſe trouvoient vuides, dont les hommes s'étoient ſauvés, ils les attachent & les traînent après leurs navires. Les Lacédémoniens apperçoivent, de la côte, ce déſaſtre, ils en ſont déſolés; par-là leurs compagnons alloient ſe trouver pris dans l'île. Ils accourent donc en diligence ſur le rivage, entrent dans l'eau avec leurs armes, ſe ſaiſiſſent des navires pour les arracher aux ennemis : chacun s'empreſſe de mettre la main à l'œuvre, & croit que tout manquera s'il n'agit lui-même. On s'anime de part & d'autre; tout eſt en mouvement : les deux peuples ſembloient avoir fait échange de leur maniere de ſe battre. Les Lacédémoniens, éguillonés à la fois par l'eſpérance & par la crainte, donnoient, pour ainſi dire, de deſſus terre, un combat naval : les Athéniens vainqueurs, & voulant pouſſer plus loin leur victoire, combattoient ſur des navires comme

ſur un terrein ferme. Enfin, après des efforts opiniâtres de part & d'autre, & beaucoup de bleſſures reçues, ils ſe ſéparerent. Les Lacédémoniens avoient ſauvé leurs bâtimens vuides, à la réſerve de ceux qui furent pris d'abord. Chacun s'étant retiré dans ſon camp, les Athéniens dreſſerent un trophée, rendirent aux ennemis leurs morts, & recueillirent les débris de la défaite. Ils environnent l'île, & faiſant la garde tout autour, ils y tiennent les Spartiates comme priſonniers. Les Péloponéſiens qui ſe tenoient ſur la côte, & qui étoient accourus de toutes parts aux ſecours des Lacédémoniens, demeurent campés devant Pylos.

Cet événement, lorſqu'on en reçut la nouvelle à Sparte, y fut regardé comme une grande calamité; & en conſéquence les principaux magiſtrats ſe tranſporterent ſur les lieux, pour voir de plus près le parti qu'il falloit prendre. Comme ils jugeoient qu'il étoit impoſſible de ſauver leurs guerriers renfermés dans l'île, & qu'on les prendroit enfin, ſoit par famine ou autrement, ils réſolurent de propoſer aux généraux athéniens une ſuſpenſion d'armes, d'envoyer des députés à Athenes pour conclure un accord, & pour obtenir au plutôt la liberté de leurs concitoyens. Les généraux accepterent la propoſition; la ſuſpenſion d'armes fut conclue aux conditions que

les Lacédémoniens livreroient à l'armée athénienne de Pylos, les navires avec lesquels ils avoient combattu, & tous les vaisseaux longs qui se trouvoient dans la Laconie, qu'ils n'attaqueroient la place ni par terre ni par mer; que les Athéniens permettroient aux Lacédémoniens, campés dans le continent, de porter à leurs guerriers, renfermés dans l'île, une certaine quantité de farine, de vin & de viande (1) par tête, la moitié pour chaque esclave, le tout ouvertement & soumis à l'inspection de l'armée athénienne; qu'on ne feroit entrer par surprise aucun vaisseau de charge; que les Athéniens continueroient à faire la garde autour de l'île, sans se permettre aucune descente, sans attaquer l'armée du Péloponèse, ni par terre ni par mer; qu'à la moindre contravention de part ou d'autre, la suspension d'armes seroit rompue; que cette suspension auroit lieu jusqu'à ce que les députés de Lacédémone fussent revenus d'Athenes; que les Athéniens meneroient & rameneroient les

(1) En grec, *deux chœnix attique de farine, deux cotyles, & de la chair.* Le chœnix, mesure des Grecs, qui contenoit environ trois demi-septiers & un poisson de Paris: on l'évalue aussi à environ deux litrons de notre mesure. Cotyle, mesure des liquides chez les Grecs, qui tenoit environ le demi-septier de Paris: *De la chair*, sans doute, autant qu'un homme en mangeoit ordinairement par jour.

députés ſur un de leurs navires ; qu'à leur retour la ſuſpenſion d'armes ceſſeroit, & que les Athéniens rendroient les vaiſſeaux en l'état qu'ils leur auroient été remis. La ſuſpenſion d'armes fut conclue à ces conditions ; les vaiſſeaux furent livrés & les députés envoyés. Lorſqu'ils furent arrivés à Athenes, ils adreſſerent au peuple ce diſcours :

Athéniens, Lacédémone nous envoie pour traiter de nos ſoldats renfermés dans l'île, & pour vous engager à prendre un parti qui vous ſoit avantageux, ſans être déshonorant pour nous autant que la circonſtance peut le permettre. Si nous employons un long diſcours, ce n'eſt pas contre notre coutume : nous ſommes dans l'uſage de nous reſſerrer quand peu de paroles ſuffiſent, & de nous étendre quand il eſt à propos de s'expliquer ſur des objets importans. Ne regardez pas nos diſcours comme venant d'un ennemi ; & croyez que ce n'eſt point par forme de leçon & d'inſtruction, mais d'avertiſſement & de conſeil, que nous allons vous parler. Il dépend de vous de bien uſer de votre fortune, d'ajouter l'honneur & la gloire à ce que vous ont acquis vos armes, ſans imiter ces perſonnes qui ont obtenu des ſuccès nouveaux pour elles. Comme elles jouiſſent d'une félicité qu'elles n'avoient pas lieu d'attendre, elles aſpirent toujours à de plus

grands avantages : au lieu que les hommes qui, dans de fréquentes révolutions, ont éprouvé le bien & le mal, doivent tenir pour très-suspectes les faveurs du sort. Ce sont les sentimens, vu l'expérience du passé, dans lesquels doit être votre ville ; ce sont ceux dans lesquels doit être sur-tout la nôtre. Oui, nous sommes un grand exemple de l'instabilité des choses humaines, nous qui tenons le premier rang parmi les Grecs, & qui venons vous demander aujourd'hui ce que nous avons cru jusqu'à présent être en droit d'accorder. Toutefois ce n'est un excès ni d'ambition, ni d'orgueil, qui nous a occasionné la disgrace que nous éprouvons : heureux jusqu'ici, nous nous sommes persuadés, par une erreur assez naturelle, que nous continuerions de l'être. Ainsi vos forces présentes & vos nouvelles prospérités, ne doivent pas vous faire croire que la fortune vous sera constamment fidelle. L'homme sage sait mettre ses faveurs à l'abri, malgré leur incertitude ; il profite avec prudence de l'occasion qui s'offre, & ne s'imagine pas pouvoir régler selon ses desirs les événemens de la guerre que le sort conduit à son gré. Rarement éprouve-t-il des chûtes ; parce que, incapable de se fier aux plus brillans succès, loin de s'en prévaloir, c'est alors qu'il se rapproche plus volontiers de son adversaire.

Voici donc le moment, ô Athéniens! de vous rapprocher de nous. Saisissez cette circonstance; & lorsque vous pouvez, sans péril, vous assurer pour toujours la réputation d'hommes aussi prudens que puissans, craignez si, faute de nous avoir écoutés, il vous arrivoit par la suite quelque disgrace, craignez qu'on n'attribue à la fortune vos prospérités actuelles. Les Lacédémoniens vous exhortent à terminer la guerre par un traité solide: ils vous offrent, avec la paix & leur alliance, tous les avantages qui peuvent résulter d'une amitié & d'une union réciproques, & ils ne vous demandent en échange que leurs guerriers renfermés dans l'île. Ils croient qu'il vaut mieux, pour les deux peuples, ne pas attendre que ces guerriers, ou échappent par quelque ressource inespérée, ou soient pris avec l'île qui les renferme. Le plus sûr moyen de terminer les grandes querelles, ce n'est pas lorsque, employant les armes contre son ennemi, on l'oblige, après plusieurs victoires, de conclure un traité, sous la foi du serment, à des conditions désavantageuses; mais lorsque, pouvant en venir-là, on triomphe de lui par un procédé généreux, on lui accorde, contre son attente, une paix juste & raisonnable. Vaincu alors par la générosité plutôt que par la force, & songeant plus à la reconnoissance qu'à la vengeance, il rougiroit

de violer les conventions mutuelles. Plus on eſt ennemi, plus on eſt diſpoſé à prendre ces ſentimens. On cede avec plaiſir à ceux qui ſe relâchent de leurs droits & qui n'uſent pas de tout leur avantage : ceux qui ſont fiers & inflexibles, on leur réſiſte quoi qu'il puiſſe arriver.

Quant à nous, c'eſt le temps, ou jamais, de nous réconcilier ſincérement, avant qu'il ſurvienne quelque événement extraordinaire, qui joigne des motifs particuliers de haine aux motifs publics, qui la rende éternelle, & qui vous prive des avantages que nous venons vous offrir. Faiſons enſemble un accord, d'où il réſulte, pour Athenes, de la gloire avec notre amitié, & pour Lacédémone, une légere diſgrace ſans aucune honte. Procurons-nous la paix à nous-mêmes, & le repos à toute la Grece, qui vous regardera comme les principaux auteurs de ſa tranquillité. Les Grecs ſouffrent les maux de la guerre ſans ſavoir encore qui de vous ou de nous ont été les agreſſeurs; ils vous ſauront gré d'une paix dont nous vous rendons les arbitres. Faites-y attention; il eſt en votre pouvoir de vous aſſurer l'amitié des Lacédémoniens, puiſqu'ils vous l'offrent d'eux-mêmes, puiſque vous les aurez gagnés & non forcés. Quels biens ne réſulteront pas de notre réconciliation! oui, ſans doute, dès que nous nous rapprocherons & que

nous penserons de même, le reste des Grecs, contenu par notre puissance, aura pour nous les égards que nous pouvons desirer.

Voilà ce que dirent les Lacédémoniens, dans la persuasion qu'ils avoient été les seuls obstacles à la paix, que les Athéniens l'avoient desirée auparavant, qu'ils l'accepteroient avec joie de leur part, & qu'ils leur rendroient leurs guerriers. Mais les Athéniens, croyant que la paix dépendroit d'eux tant qu'ils tiendroient les Spartiates assiégés dans l'île, portoient plus haut leurs vues ambitieuses. Ils étoient sur-tout animés par Cléon, fils de Cléénete, orateur de ce temps-là, qui avoit tout crédit sur l'esprit de la multitude. D'après ses conseils, le peuple fit réponse, qu'avant toutes choses il falloit que les assiégés, après avoir livré leurs armes & leurs personnes, fussent transportés à Athenes; qu'on les renverroit si les Lacédémoniens rendoient Nisée, Pèges, Trézene, l'Achaïe, qu'ils ne possédoient pas par droit de conquête, mais qu'on avoit été contraint de leur abandonner par le dernier traité (1); qu'après cela on feroit la trève la plus longue que le desireroient les deux républiques. Les

(1) *Le dernier traité*, le traité par lequel on conclut une trève de trente ans, & les Athéniens firent les cessions dont il est parlé ici, comme nous le lisons dans Thucydide même.

Lacédémoniens, sans rien objecter, demanderent à l'assemblée qu'on leur nommât des commissaires négociateurs, avec lesquels ils pourroient discuter tranquillement les prétentions réciproques & conclure un accord. Cléon s'emporta là-dessus; il avoit toujours remarqué, disoit-il, qu'ils n'avoient aucune vue raisonnable, mais il le voyoit bien sur-tout aujourd'hui, puisque refusant de traiter avec le peuple, ils demandoient à conférer avec un petit nombre de personnes: Si vous avez quelque chose à dire, ajoutoit-il, dites-le en présence de tous les citoyens. Les députés ne croyoient pas pouvoir traiter avec le peuple, quand même ils auroient été résolus de céder quelque chose à cause de la circonstance, parce qu'ils craignoient que leurs alliés n'eussent à leur reprocher d'avoir traité sans aucun succès; ils étoient persuadés en outre que les Athéniens recevroient toujours avec hauteur les propositions de leurs rivaux: ils partirent donc d'Athenes sans avoir rien fait.

Dès qu'ils furent de retour à Pylos, la suspension cessa. Les Lacédémoniens redemandoient leurs vaisseaux d'après les conventions; les Athéniens refuserent de les rendre, alléguant divers griefs, une insulte faite à leur mur contre une des clauses formelles, & d'autres infractions légeres. Ils se fondoient sur ce qu'il étoit expressément

ſtipulé qu'à la moindre contravention, la ſuſpenſion d'armes ſeroit rompue. Les Lacédémoniens nioient les faits & crioient à l'injuſtice. Enfin ils ſe retirerent; & de part & d'autre l'on recommença la guerre avec vigueur. Les Athéniens, pendant le jour, faiſoient le tour de l'île avec deux vaiſſeaux qui ſe croiſoient : toute la flotte étoit en garde la nuit, excepté dans la partie qui regardoit la pleine mer, lorſque le vent ſouffloit de ce côté. On reçut d'Athenes un renfort de vingt navires; & ainſi la flotte ſe trouva compoſée de ſoixante & dix voiles. Les Lacédémoniens reſtoient campés ſur la côte, donnant divers aſſauts à la place, & épiant l'occaſion de ſauver leurs guerriers.

A cette même époque, en Sicile, les Syracuſains & leurs alliés, joignant une nouvelle flotte à celle qui étoit en garniſon à Meſſine, firent la guerre aux habitans de Rhege, à la ſollicitation des Locriens, qui entrerent par terre dans leur pays avec toutes leurs troupes. Ce qui leur faiſoit tenter une bataille navale, c'eſt qu'ils voyoient que les Athéniens avoient là fort peu de vaiſſeaux, & que la flotte qui devoit s'y joindre étoit occupée au ſiege de Sphacterie. S'ils gagnoient la bataille, ils croyoient qu'en attaquant Rhege par terre & par mer ils l'emporteroient aiſément, & qu'alors leur puiſſance ſeroit bien établie. En effet,

que Rhege, promontoire d'Italie, étant voisin de Messine, ville de Sicile, les Athéniens ne pourroient passer & se rendre maîtres du détroit, c'est-à-dire de la mer, entre Rhege & Messine, par où la Sicile est la moins éloignée du continent. C'est ce que l'on appelle Charybde, auquel Ulysse, dit-on, eut bien de la peine à échapper. Comme là est la jonction des grandes mers de Toscane & de Sicile, dont les flots resserrés dans un étroit espace, s'élevent avec fureur; ce passage fut toujours regardé comme très-difficile. C'est dans ce détroit que les Syracusains & leurs alliés, avec un peu plus de trente vaisseaux, furent obligés de combattre le soir, pour un vaisseau de charge qui passoit, contre seize d'Athenes & huit de Rhege. Vaincus par les Athéniens, ils firent voile en diligence, les uns du côté de Rhege, les autres du côté de Messine, après avoir perdu un de leurs bâtimens. La nuit avoit fait cesser le combat. Après cela, les Locriens vuiderent le pays de Rhege. Les navires des Syracusains & de leurs alliés, se réunissant, passerent au cap de Pélore, où ils se tinrent à la rade près leurs troupes de terre. Les Athéniens & les habitans de Rhege, voyant les vaisseaux vuides des ennemis, vinrent à force de rames pour les attaquer, mais un harpon de fer qu'on leur jetta de dessus la côte, fit couler à fond un de leurs navires,

dont les hommes s'étoient sauvés à la nage. Ensuite les Syracusains étant montés sur leurs vaisseaux & les remorquant jusqu'à Messine, les Athéniens revinrent à la charge & perdirent un second bâtiment contre les ennemis qui avoient pris le large & prévenu leur attaque. Ainsi dans les combats qui leur furent livrés en passant à Messine, les Syracusains se retirerent sans avoir eu de désavantage. Cependant, tandis que les Athéniens cinglerent vers Camarine, sur la nouvelle qu'Archias & ceux de sa faction vouloient la livrer aux Syracusains, les Messinois, avec toutes leurs forces allerent attaquer par terre & par mer l'île de Naxe, colonie de Chalcide, dont ils sont voisins. Le premier jour, ils obligerent les habitans de se renfermer dans leurs murailles & ravagerent la campagne. Le lendemain, ils voguerent avec leurs vaisseaux vers le fleuve Acésinès & firent le dégât aux environs, en même temps qu'avec leurs troupes de terre ils battoient la place. Mais les Siciliens de ces contrées étant venus fondre sur eux du haut des montagnes, les assiégés reprirent courage, & se disant les uns aux autres, pour s'animer, que les Léontins & les autres Grecs leurs alliés venoient à leur secours, ils firent une sortie soudaine, mirent en fuite les assiégeans, & en tuerent plus de mille. Le reste se retira & eut bien de la peine à se

ſauver, une grande partie ayant été tuée dans les chemins par les Barbares. Après ce rude échec, la flotte qui étoit en rade près de Meſſine, s'étant diſſipée, les Léontins auſſi-tôt avec les Athéniens & leurs alliés marcherent contre cette ville, qu'ils croyoient abattue par ſa défaite. Les Athéniens l'attaquerent par mer avec leurs vaiſſeaux, & les Léontins par terre avec leurs troupes. Mais les Meſſinois, ſuivis de quelques Locriens qui, depuis la défaite, avoient été laiſſés en garniſon à Meſſine ſous la conduite de Démotelès, firent tout à coup une ſortie violente, mirent en fuite les Léontins & en tuerent un grand nombre. Témoins de cette déroute, les Athéniens ſortirent de leurs vaiſſeaux & vinrent à leur ſecours. Ils tomberent ſur les Meſſinois, les mirent en déſordre, & les pourſuivant toujours les obligerent de ſe renfermer dans leurs murs. Enſuite, après avoir dreſſé un trophée, ils s'en retournerent à Rhege. Depuis ce temps, les Grecs de Sicile ſe firent la guerre, par terre, les uns aux autres, ſans nul concours des Athéniens.

Cependant à Pylos, ceux-ci tenoient toujours aſſiégés les Lacédémoniens renfermés dans l'île, & les troupes du Péloponèſe, campées devant la place, y demeuroient toujours. La garde de l'île étoit fort pénible pour les Athéniens, parce qu'ils manquoient de vivres & d'eau. Il n'y avoit

qu'une fontaine, & aſſez modique, dans la citadelle même de Pylos; la plupart forcés de creuſer dans le ſable, ne pouvoient boire que de l'eau très-mauvaiſe. Ils étoient reſſerrés dans un eſpace étroit; & comme il n'y avoit pas de rade pour toute la flotte, une partie de l'équipage alloit prendre à terre de la nourriture, tandis que le reſte ſe tenoit à l'ancre en pleine mer. De plus, la longueur du ſiege leur faiſoit perdre courage; ils s'étoient imaginé qu'il ne leur faudroit que peu de jours pour prendre des hommes renfermés dans une île déſerte, qui ne buvoient que de l'eau ſalée. Mais les Lacédémoniens invitoient tout le pays à introduire dans l'île de la farine, du vin, du fromage, & toute autre proviſion utile à des aſſiégés. Chaque cargaiſon étoit taxée fort haut, & chaque Hilote devoit avoir la liberté pour récompenſe. Ainſi, toutes ſortes de perſonnes, & principalement les Hilotes, amenoient des vivres à travers mille dangers de tous les endroits du Péloponèſe, avec l'attention d'aborder la nuit du côté de la pleine mer. Ils obſervoient ſur-tout le vent, pour échapper aux vaiſſeaux ennemis qui ne pouvoient faire la garde quand le vent de mer ſouffloit. Comme on leur payoit leurs vaiſſeaux, ils ne les épargnoient pas & les faiſoient échouer. Ils étoient reçus par les Lacédémoniens de l'île qui les attendoient aux

lieux les plus abordables. Tous les bâtimens qui se hasardoient en temps calme étoient pris. Du côté même du port, des plongeurs nageoient entre deux eaux jusqu'à l'île, traînant après eux, avec une corde, dans des outres, de la graine de lin pilée & de pavot détrempé. Dans les commencemens, ils passerent sans être apperçus : mais ensuite ils furent veillés de près. En un mot, on épuisa de part & d'autre toutes les ressources, soit pour faire entrer des provisions, soit pour les intercepter.

Lorsqu'on apprit à Athenes que l'armée avoit beaucoup à souffrir, & que l'ennemi trouvoit les moyens d'approvisionner l'île, on fut très-embarrassé; on craignoit de se voir surpris par l'hiver : & alors comment, dans un lieu désert, se procurer les choses nécessaires à la vie? comment les transporter en doublant le Péloponèse, puisque même en été ce transport étoit presque impraticable. Le pays étoit sans port : où les vaisseaux se tiendront-ils en rade? on feroit nécessairement la garde avec plus de négligence, & les assiégés échapperoient ou se sauveroient, dans un temps orageux, sur les vaisseaux même qui leur apportoient des vivres. Ce qui alarmoit davantage, c'est qu'on se figuroit que les Lacédémoniens, comptant sur leurs forces, ne songeroient plus à offrir la paix; & l'on se repentoit

de ne l'avoir pas acceptée. Cléon, jugeant bien qu'on lui en vouloit d'y avoir mis obſtacle, crioit que les rapports étoient faux ; & comme les envoyés demandoient que, ſi l'on ne vouloit pas les en croire, on en chargeât d'autres de ſe tranſporter ſur les lieux, Cléon fut choiſi lui-même avec Théogene pour aller examiner la vérité. Ce choix l'embarraſſoit ; il ſentoit qu'il alloit être réduit, ou à confirmer les rapports qu'il avoit attaqués, ou à être convaincu de menſonge s'il oſoit les contredire. Mais comme à travers les regrets du peuple il crut entrevoir que les eſprits penchoient encore un peu plus pour la guerre, il conſeille aux Athéniens de n'envoyer perſonne, de ne point perdre un temps précieux : Il faut, diſoit-il, ſi l'on juge les rapports véritables, s'embarquer & aller attaquer les aſſiégés. Puis, déſignant & blâmant à mots couverts Nicias, fils de Nicérate, un des généraux & ſon ennemi : Rien de plus aiſé, ajoutoit-il, ſi les généraux avoient du courage, que de ſe mettre en mer & d'aller prendre les hommes renfermés dans l'île ; & il le feroit lui-même s'il étoit général. Nicias, qui ſe ſentoit piqué, qui d'ailleurs voyoit les Athéniens murmurer tout bas contre Cléon, & demander qu'il partît ſur le champ, puiſqu'il trouvoit la choſe ſi facile, lui dit que ni lui ni ſes collegues ne l'empêchoient de prendre tel renfort

qu'il voudroit, & de se charger de l'entreprise. Cléon, qui d'abord ne s'imaginoit pas que la proposition fût sérieuse, affectoit beaucoup de résolution; mais quand il vit qu'on le prenoit au mot, il reculoit sous prétexte qu'il n'étoit pas général : il craignoit alors, & ne pouvoit croire que Nicias voulût toujours lui céder le commandement. Celui-ci insiste, & prenant tout le peuple à témoin, il déclare qu'il se démettoit du commandement à Pylos. Plus Cléon tergiverse, plus il refuse de remplir sa promesse, & plus les Athéniens, comme c'est l'usage de la multitude, ordonnent à Nicias de céder sa place, & crient à Cléon de partir. Ne pouvant donc plus s'en dédire, il accepte, & s'avançant il annonce qu'il ne craignoit pas les Lacédémoniens, qu'il partiroit, & ne prendroit avec lui aucun citoyen d'Athenes, mais seulement quelques soldats de Lemnos & d'Imbros, des peltastes (1) de la ville d'Aine & quatre cents archers, qu'avec ce renfort & les troupes de Pylos il ameneroit dans vingt jours les Lacédémoniens vivans, ou qu'il y périroit. Cette promesse présomptueuse fit rire le peuple : les citoyens les plus sages n'en étoient

(1) *Peltastes*. J'ai francisé ce mot. C'étoient des troupes légeres, qui portoient de petits boucliers échancrés, appellés *peltai*.

pas fâchés, dans l'espérance, ou d'être bientôt délivré de Cléon, ce qu'ils croyoient plus probable, ou, s'ils étoient trompés dans leur opinion, de se voir maîtres des Lacédémoniens.

Lors donc qu'il eut fait décider dans l'assemblée ce qui étoit nécessaire, & qu'il eut été nommé par les suffrages du peuple, il partit en diligence, sans vouloir de tous les généraux que Démosthene, qu'il savoit avoir le projet de faire une descente dans l'île. Les soldats ayant beaucoup à souffrir de la disette dans un lieu désert, & assiégés plutôt qu'assiégeans, ne demandoient pas mieux que de combattre. Ce qui fortifioit sur-tout leur chef dans sa résolution, c'étoit un incendie qu'avoit éprouvé l'île. Cette île toujours inhabitée, n'avoit presque été jusqu'alors qu'une vaste forêt sans aucune route tracée : elle avoit paru à Démosthene un champ de bataille trop dangereux pour lui-même & trop avantageux à l'ennemi. Caché dans l'épaisseur du bois, l'ennemi auroit pu, & dans le moment & du lieu le plus favorable, tomber tout à coup sur des troupes supérieures en nombre : il auroit pu reconnoître les fautes & les dispositions des adversaires, sans qu'on pût appercevoir les siennes ; & si l'on eût entrepris de le forcer dans ses retraites, des guerriers peu nombreux, qui connoissoient parfaitement tous les détours de la

forêt, auroit eu infailliblement l'avantage sur une grande multitude d'hommes qui, ne connoissant point le pays, se seroient trouvés défaits avant que de savoir par où se secourir mutuellement. L'échec (1) que Démosthene avoit reçu en Etolie, & qu'un bois avoit en partie occasionné, ne contribuoit pas peu à lui faire naître ces réflexions. Il en étoit tout occupé, lorsque l'incendie arriva de cette maniere. Sphacterie étant fort étroite, les soldats Lacédémoniens étoient obligés d'aller avec des gardes avancées préparer leur repas à l'extrémité de l'île. Un d'entre eux, par mégarde, mit le feu à quelques brossailles. Le vent vint à s'élever, & la forêt brûla presque toute entiere sans qu'on pût arrêter l'embrasement. Alors Démosthene vit que les ennemis étoient en plus grand nombre qu'il n'avoit conjecturé d'après les vivres qu'on leur faisoit passer pendant la suspension. Il exhorte donc les Athéniens à redoubler d'activité, en leur montrant, d'une part, qu'ils avoient à combattre des troupes en état de se défendre, & de l'autre que la descente dans l'île étoit devenue beaucoup plus facile. Il se disposoit à l'attaquer,

(1) Thucydide parle, dans son livre troisieme, de la défaite que Démosthene essuya en Etolie, & des circonstances de cette défaite.

& en conséquence il demandoit des secours aux alliés les plus proches, & prenoit toutes ses mesures.

Cependant Cléon, qui lui avoit fait savoir par un courier qu'il venoit avec un renfort, arrive à Pylos. Les deux chefs tiennent conseil; ils commencent par dépêcher au camp ennemi un héraut, pour demander si l'on vouloit livrer les assiégés aux conditions qu'ils seroient gardés & traités avec douceur, jusqu'à ce qu'on eût fait un arrangement définitif. Les Lacédémoniens n'ayant pas accepté la proposition, ils demeurerent un jour sans rien faire. Le lendemain, ils partirent dès la nuit avec toute l'infanterie pesamment armée, qu'ils avoient embarquée dans quelques vaisseaux. Huit cents oplites (1) descendirent un peu avant le jour dans l'île, tant du côté du port que du côté de la pleine mer, & coururent au premier corps-de-garde où il y avoit environ trente hommes. Epitadas, avec le gros de sa troupe, étoit posté au milieu de l'île, près d'une fontaine, dans l'endroit le plus découvert. Quelques hommes occupoient une autre extrémité qui regardoit Pylos. Cette partie étoit escarpée du cote du port, & du côté de

(1) *Oplites.* J'ai encore francisé ce mot. *Oplitai*, en Grec, étoient des soldats pesamment armés.

la terre n'étoit pas facile à prendre. On y voyoit un vieux fort bâti de gros quartiers de pierres, qui pouvoit servir de retraite si l'on se trouvoit forcé de toute autre part. Voilà comme étoit disposée la troupe Lacédémonienne. Les Athéniens égorgent les soldats de la premiere garde, contre lesquels ils avoient couru, & qu'ils avoient surpris encore couchés, avant qu'ils pussent se mettre en défense. Ceux-ci ne s'étoient point apperçu de la descente : ils s'imaginoient que ce n'étoit que la garde ordinaire qui avoit coutume de faire le tour de l'île. Le reste de l'armée arriva au point du jour sur plus de soixante & dix vaisseaux, dont presque tous les rameurs descendirent avec des armes. Il y avoit huit cents archers, autant de peltastes, sans compter les Messéniens, & toutes les troupes de Pylos, où l'on n'avoit laissé que quelques soldats pour garder le mur. Démosthene les divisa en plusieurs pelotons, de deux cents hommes plus ou moins; il les plaça sur les hauteurs, afin que les ennemis, enveloppés de toutes parts, ne sussent à qui répondre, toujours assaillis, de quelque côté qu'ils se tournassent, en tête, en queue, & par les deux flancs. Sur-tout, ils devoient toujours avoir derriere eux les troupes les plus légeres, archers, pierriers, frondeurs, qui signalent de loin leur courage; sorte d'ennemis qu'ils ne pou-

voient atteindre, qui triomphoient en fuyant, qui les pourſuivoient s'ils lâchoient pié. Voilà comme Démoſthene avoit projetté d'abord ſa deſcente ; & c'eſt ainſi qu'il l'exécuta.

Epitadas & le gros de ſa troupe voyant le premier corps-de-garde égorgé, & l'armée athénienne venir à eux, ſe rangerent en bataille & marcherent contre l'infanterie peſamment armée, qu'ils avoient en tête. Mais ils ne purent en venir aux mains, ni faire preuve de leur bravoure, à cauſe de la décharge continuelle de l'infanterie légere qui les harceloit parderriere & par les deux flancs, tandis que les troupes peſantes reſtoient tranquilles, toujours dans la même place. S'ils s'avançoient contre elle du côté où elle les incommodoit davantage, elle tournoit le dos, mais elle ne tardoit pas à revenir & à les accabler de traits. Cette manœuvre lui étoit d'autant plus facile, qu'étant légerement armée elle prenoit aiſément la fuite dans un terrein difficile & raboteux, où les Lacédémoniens chargés du poids de leurs armes, ne pouvoient les pourſuivre. Ces combats par eſcarmouche ayant duré quelque temps, les Lacédémoniens commencerent à ſe laſſer ; & l'infanterie légere, devenue plus hardie par leur foibleſſe, par la ſupériorité du nombre & par un ſuccès inattendu, s'accoutumant à ne plus regarder comme ſi terrible

cette bravoure des Spartiates, dont la ſeule idée l'avoit fait trembler à la deſcente, mépriſant les guerriers qu'elle avoit craints, ſe raſſemble, fond ſur eux avec de grands cris, fait pleuvoir de tous côtés des pierres, des fleches, des javelots. Ces aſſauts & ces clameurs étonnerent des hommes qui n'étoient pas accoutumés à ce genre de combat. Les cendres de la forêt nouvellement embraſée, s'élevant, formoient un nuage, qui, joint à la grêle de traits, obſcurciſſoit l'air, & leur déroboit la vue de ce qui étoit devant eux. Ils ſe trouvoient dans un embarras cruel. Leurs armes ne les garantiſſoient plus des coups, & le bois des fleches s'y rompant, y demeuroit attaché. Toute leur bravoure devenoit inutile. Aveuglés par la pouſſiere, aſſourdis par les clameurs des ennemis qui les empêchoient d'entendre les ordres du général, inveſtis de tous côtés par le péril, ils n'avoient aucun moyen de ſe défendre & de ſe ſauver.

Enfin, couverts pour la plupart de bleſſures, parce qu'ils étoient toujours demeurés dans le même poſte, ils ſerrent leur bataillon, & marchent vers l'extrémité de l'île, où étoit la forteresse avec leur troiſieme garde. Dès qu'ils commencerent à s'ébranler, l'infanterie légere redoubla ſes cris & les preſſa avec plus d'audace, de ſorte que tous ceux qui ſe détacherent du

gros périrent. Mais le plus grand nombre gagnerent le fort, où ils se rangerent en bataille avec la garnison, & firent face de tous les endroits par où l'on pouvoit les prendre. Les Athéniens qui les suivirent de près, ne pouvant les investir à cause de la situation du lieu, les attaquoient de front & tâchoient de les déloger. Harassés d'un combat qui avoit duré une grande partie du jour, épuisés de chaud, de soif, de lassitude, les uns s'efforçoient de chasser leurs adversaires du fort où ils étoient retranchés, les autres vouloient s'y maintenir. Les Lacédémoniens se défendoient mieux qu'ils n'avoient fait jusqu'alors, parce qu'on ne pouvoit les assaillir par les flancs.

Comme rien ne se décidoit, le chef des Messéniens s'adressant à Cléon & à Démosthene, leur dit qu'ils se fatiguoient inutilement, que, si l'on vouloit lui donner quelques gens de trait & quelques soldats de l'infanterie légere, il pourroit se frayer une route, tourner les ennemis & paroître à leurs dos. Lorsqu'on lui eut donné les hommes qu'il demandoit, il part le plus secrettement possible pour n'être pas apperçu, se traîne entre des roches escarpées, par-tout où il peut assurer ses pas, tente des passages que les ennemis négligeoient de garder, parce qu'ils comptoient sur la situation de la place; & après avoir

tourné long-temps avec beaucoup d'efforts & de peines, il arrive enfin ſur la hauteur ſans avoir été découvert. Tout à coup il ſe montre au dos des aſſiégés, & les étonne par cette apparition ſubite, en même temps qu'il raffermit les Athéniens qui s'attendoient à le voir dans ce poſte. Les Lacédémoniens ſe virent aſſaillis en front & parderriere, &, pour comparer les petites choſes aux grandes, ſe trouverent pris comme au pas des Thermopyles. Alors les Perſes, montant par un ſentier détourné, les avoient enveloppés & taillés en pieces. Ici, vaincus par le nombre, attaqués de toutes parts, ils ne ſe défendoient preſque plus; mais épuiſés de fatigues & d'inanition, ils commençoient à reculer devant les Athéniens qui ſe rendoient maîtres des paſſages, & leur fermoient toute retraite.

Alors, Cléon & Démoſthene voyant que, ſi l'on preſſoit davantage des hommes qui reculoient toujours, il n'en échapperoit pas un ſeul, firent ceſſer le combat & arrêterent leurs guerriers. Jaloux d'emmener à Athenes les Lacédémoniens vivans, ils veulent eſſayer de vaincre leur opiniâtreté, ils veulent voir ſi ces braves Spartiates pourront céder aux maux préſens, & livrer leurs armes. Ils leur font demander, par un héraut, s'ils vouloient les remettre, & ſe rendre eux-mêmes à diſcrétion. Dès qu'ils ont

entendu ce cri, la plupart jettent bas leurs boucliers, &, frappant des mains, font ſigne qu'ils acquieſcent à la demande. Il ſe fit donc une ſuſpenſion d'armes : Cléon & Démoſthene aurent une conférence avec Styphon, fils de Pharax, déſigné le troiſieme, ſuivant la loi, pour commander la troupe. Epitadas avoit été tué, & le chef de bande qui avoit pris ſa place, ſe trouvoit, quoique vivant, étendu parmi les morts. Styphon & ceux qui l'accompagnoient dirent qu'ils vouloient envoyer au camp pour conſulter ſur ce qu'ils avoient à faire. Les Athéniens n'ayant pas voulu le permettre, mais appellant eux-mêmes des hérauts de deſſus la côte, après pluſieurs meſſages, la derniere réponſe fut que les ſoldats de Sphacterie pouvoient prendre tel parti qu'ils jugeroient à propos, pourvu qu'ils ne fiſſent rien contre leur honneur. D'après cette réponſe, ayant délibéré entre eux, ils livrerent leurs armes & leurs perſonnes. On les tint ſous bonne garde le reſte du jour & pendant la nuit. Le lendemain, les généraux d'Athenes ayant dreſſé un trophée, & rendu aux Lacédémoniens leurs morts, qu'ils envoyerent redemander par un héraut, s'embarquerent pour le départ, après avoir diſtribué les priſonniers par navires & les avoir donnés à garder aux triérarques.

Il périt dans le combat cent vingt-huit Lacé-

démoniens de quatre cents vingt qu'ils étoient; de forte qu'il resta deux cents quatre-vingt douze prisonniers, dont cent vingt étoient Spartiates (1). Les Athéniens perdirent fort peu de monde, parce que l'on ne combattoit pas de pié ferme. Les guerriers renfermés dans l'île y furent assiégés soixante & dix jours en tout, depuis la bataille navale jusqu'au combat qu'ils soutinrent. Pendant les vingt jours que les députés furent absens pour conclure un accord, il fut permis aux Lacédémoniens de leur fournir des vivres; le reste du temps ils vécurent de ce qu'on leur faisoit passer par surprise. On trouva encore dans l'île du blé & d'autres provisions, parce qu'Epitadas, leur chef, savoit les ménager. Les Athéniens & les Péloponésiens, se retirant de devant Pylos, s'en retournerent chacun dans leur pays; & la promesse de Cléon, toute téméraire qu'elle étoit, se trouva remplie exactement: car il amena les Lacédémoniens dans les vingt jours, ainsi qu'il l'avoit annoncé.

Durant tout le cours de la guerre, aucun événement ne surprit davantage les Grecs. On croyoit que ni la faim ni aucune espece de

(1) Rien ne me paroît manquer dans cette narration pour l'exactitude & la clarté des détails. Je n'y desire qu'une chose: Thucydide ne dit pas ce que devinrent les Hilotes qui servoient sous les Lacédémoniens. Je me suis fait à moi-même cette difficulté que je n'ai pu résoudre.

néceſſité ne forçoit les Lacédémoniens à rendre les armes ; mais que combattant juſqu'à la derniere extrémité, ils mouroient les tenant toujours à la main. On ne pouvoit donc ſe perſuader que ceux qui avoient rendu les armes fuſſent auſſi braves que ceux qui étoient reſtés ſur le champ de bataille. Quelqu'un des alliés d'Athenes demandant à un des priſonniers, comme pour lui faire inſulte, ſi ceux d'entre eux qui avoient été tués étoient de braves gens : *Ce ſeroit une choſe merveilleuſe*, lui répondit le Lacédémonien, *qu'une fleche qui ſauroit diſtinguer le brave du lâche ;* faiſant entendre par-là que tous ceux qui avoient péri n'avoient péri que parce qu'ils s'étoient rencontrés ſous les traits.

Lorſque les priſonniers eurent été tranſportés à Athenes, les Athéniens ordonnerent qu'ils reſteroient enfermés juſqu'à ce qu'on eût fait la paix, & qu'ils ſeroient tous mis à mort ſi les Péloponéſiens entroient dans l'Attique. Ils mirent garniſon dans Pylos, & les Meſſéniens de Naupacte, ayant choiſi ceux d'entre eux qui avoient le plus de force & de courage, les y envoyerent comme dans leur patrie : car Pylos autrefois avoit été renfermée dans leur territoire. Ces guerriers ravageoient la Laconie & incommodoient beaucoup les Lacédémoniens dont ils parloient la langue, & dont les eſclaves venoient ſe jetter

entre leurs bras. Ceux-ci donc, qui n'avoient jamais connu ce genre de guerre, qui d'ailleurs craignoient qu'elle n'occasionnât chez eux quelque révolution funeste, étoient alarmés de toutes ces courses; & quoiqu'ils ne voulussent pas le faire sentir aux Athéniens, ils leur envoyoient souvent des hommes pour négocier, s'il étoit possible, la reddition de Pylos & de leurs prisonniers. Mais comme ce peuple avoit de trop grandes prétentions, ceux qu'ils envoyoient revenoient toujours sans avoir pu rien obtenir.



MÉMOIRE SUR PÉRICLÈS.

PÉRICLÈS étoit de la tribu Acamantide, du bourg de Cholarge. Il descendoit, par son pere & par sa mere, des premieres maisons & des plus illustres familles d'Athenes. Son pere Xantippe, qui battit à Mycale les lieutenans du roi de Perse, épousa Agariste, niece de ce Clisthene qui chassa les descendans de Pisistrate, & qui, après avoir aboli courageusement la tyrannie, sut affermir la démocratie par de bonnes loix & de sages réglemens.

Périclès, très-bien formé de tout le reste de son corps, avoit, dit-on, la tête trop longue & mal proportionnée; ce qui donna lieu à bien des plaisanteries de la part des poètes comiques de son temps.

Un de ses principaux maîtres fut Anaxagoras de Clazomene, philosophe également distingué par l'élévation du génie, par les qualités de l'ame, & par l'étendue de ses connoissances, sur-tout dans la physique. Le disciple conserva toujours la plus grande admiration & le plus tendre respect pour un maître qui lui avoit donné, dit Plutarque, non-seulement une ame élevée, une éloquence sublime, éloignée de toute affectation,

n'ayant rien de bas ni de commun, mais encore une physionomie austere, dont le rire n'adoucissoit jamais la sévérité, une voix ferme & exempte de trouble, une démarche douce & tranquille, une telle modestie dans son geste, dans son port & dans ses vêtemens, que, lorsqu'il parloit en public, la passion la plus violente n'étoit pas capable d'altérer la gravité de son maintien.

Parmi les maîtres de Périclès il ne faut pas oublier la fameuse Aspasie, de la ville de Milet, courtisane, mais courtisane que son esprit & son savoir firent rechercher des plus illustres personnages de la république, & des plus grands philosophes de son siecle, qui tous parloient d'elle avantageusement. Socrate lui-même ne dédaignoit pas de l'aller entendre & de converser avec elle. Périclès s'attacha d'abord à Aspasie comme à une personne savante, & fort habile même dans les matieres politiques; il ne tarda pas à concevoir pour elle la plus vive passion, & finit par la prendre pour épouse. Je ne fais aucunes réflexions sur cette licence de mœurs dans les plus graves personnages de la Grece : elles viennent naturellement à l'esprit de tout homme un peu sévere.

Périclès avoit reçu de ses peres, avec la splendeur du nom, une fortune considérable, qu'il sut conserver & augmenter par une exacte économie.

Il se montra à la fois grand général, grand administrateur & grand orateur. C'est sous ces trois points de vue que nous allons considérer un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produit la ville d'Athenes.

Dans sa jeunesse il témoigna beaucoup de courage à la guerre; il fit paroître une intrépidité qui cherchoit & affrontoit le péril. Par la suite, il fut employé en chef & comme général dans plusieurs expéditions importantes, dont il sortit avec gloire. La réduction de Samos lui fit beaucoup d'honneur, & il en tira de grandes sommes pour sa patrie. Il commanda quelquefois dans la guerre du Péloponèse qu'il avoit conseillée, & dont il ne vit pas la fin. Sa sagesse & sa prudence dans le commandement des troupes égaloient son activité. Jamais il ne s'engageoit dans des affaires incertaines, où il y avoit plus de danger que d'apparence de succès. Il n'estimoit ni ne vouloit imiter ces généraux, qui, s'étant hasardés témérairement, avoient pourtant joui d'une réputation brillante, & qui, par les grandes batailles qu'ils avoient gagnées contre toutes les regles de l'art, étoient admirés comme de grands capitaines. Il disoit ordinairement à ses concitoyens, que, s'il n'y avoit que lui qui les menât au carnage, ils pouvoient compter qu'ils seroient immortels.

Il craignit d'abord de se mêler des affaires publiques. Comme il ressembloit, de visage, à Pisistrate, qu'il voyoit les plus anciens de la ville encore plus frappés de cette ressemblance, en considérant la douceur de sa voix, & sa grande facilité à parler; comme d'ailleurs il étoit fort riche & d'une naissance illustre, il redoutoit extrêmement le peuple, & appréhendoit de subir le ban de l'ostracisme. Mais quand il vit Aristide mort, Thémistocle chassé, & Cimon retenu hors de la Grece par des guerres étrangeres, alors il se hasarda à entrer dans le gouvernement.

On peut distinguer deux époques dans le ministere de Périclès; le temps où il trouva dans Cimon & dans Thucydide de dignes rivaux, & celui où, par son éloquence & par sa politique, il gouverna seul le peuple avec une autorité presque absolue. C'est peut-être faute d'avoir distingué ces deux époques, & pour s'être arrêtés à la premiere sans penser à la seconde, que quelques écrivains se sont permis de décrier l'administration de Périclès, que je ne prétends pas justifier dans toutes ses parties, mais qui a trouvé d'illustres défenseurs, entre autres Plutarque & l'historien Thucydide. Le Thucydide, rival de Périclès, étoit beau-frere de Cimon. On ignore s'il étoit parent de l'historien. S'il l'étoit, on ne peut trop applaudir à l'impartialité de celui-ci

qui,

qui, facrifiant à l'amour de la vérité des reffentimens de famille, ne parle jamais de Périclès qu'en lui donnant les plus grands éloges. Quoi qu'il en foit, après la mort de Cimon, Thucydide, fon beau-frere, fut oppofé à Périclès par fes adverfaires, comme un homme d'un rare mérite, qui pouvoit balancer fa puiffance.

Tant que Cimon vécut & que Thucydide fut en crédit, Périclès fe montra plus complaifant pour le peuple; il le flattoit, le ménageoit davantage, avec dignité cependant: il lui procuroit fans ceffe des fpectacles, des banquets, des fêtes, cherchant à entretenir la ville dans des plaifirs auxquels Apollon & les Mufes préfidaffent toujours. Il lui faifoit diftribuer des deniers du tréfor dans les théatres & dans les tribunaux. Plufieurs lui ont reproché ces diftributions, comme ayant beaucoup contribué à corrompre le peuple. Il embellit Athenes de temples & d'édifices fuperbes, qui la rendirent une des plus belles villes de l'univers. Phidias, auffi fameux fculpteur qu'habile architecte, le feconda dans ces projets d'embelliffemens. Ses adverfaires lui reprochoient d'employer les contributions des alliés à des décorations faftueufes: il fe juftifioit en difant que, puifque les alliés étoient bien défendus, on ne devoit pas fe plaindre de cet emploi de leurs deniers. Un jour qu'on fe déchaînoit contre lui

en pleine aſſemblée, & qu'on l'accuſoit d'avoir conſumé trop d'argent en vaines dépenſes, il demanda au peuple s'il trouvoit qu'il eût trop dépenſé. Le peuple ayant répondu tout d'une voix : *Beaucoup trop. Eh bien*, repartit Périclès, *ce ſera donc à mes dépens & non pas aux vôtres : mais auſſi je mettrai ſeul mon nom à ces ouvrages dont vous vous plaignez.* A ces mots, le peuple, ſoit qu'il admirât ſa générosité magnanime, ou que plein d'émulation il ne voulût pas lui céder la gloire de ces magnifiques ouvrages, lui ordonna à grands cris de prendre dans le tréſor de quoi fournir à tous les frais néceſſaires, ſans rien épargner. Il faiſoit ſervir les pauvres ſur les vaiſſeaux, où ils étoient ſoudoyés la plus grande partie de l'année. Il établit pluſieurs colonies, & il procuroit aux citoyens indigens des établiſſemens honnêtes, en même temps qu'il déchargeoit la ville d'une multitude oiſive qui devenoit tous les jours plus dangereuſe.

Lorſqu'après la mort de Cimon, il fut parvenu à éloigner Thucydide, il ne ſe montra plus ſi doux & ſi traitable à l'égard du peuple; il céda moins à ſes fantaiſies & à ſes caprices; il le gouverna avec une fermeté mêlée de douceur, ſe ſervant à propos de la crainte & de l'eſpérance pour calmer ſes fougues ou pour ranimer ſon courage. Il alloit toujours droit au but qu'il

s'étoit proposé, sans être détourné par les cris & par les plaintes de la multitude. L'historien Thucydide, dans le portrait qu'il nous a laissé de ce grand homme, donne les mêmes louanges à son administration. Elle fut jusqu'à la fin, cette administration, ferme & vigoureuse, mais jamais cruelle. Il étoit près de mourir; ses amis & les principaux citoyens, qui entouroient son lit, parloient de sa grande puissance; ils comptoient ses exploits & ses victoires, ils disoient qu'étant général il avoit érigé à l'honneur de sa ville neuf trophées pour autant de batailles qu'il avoit gagnées. Ils discouroient ainsi entre eux, croyant qu'il avoit déja perdu tout sentiment, & qu'il ne pouvoit plus les entendre; mais il ne lui étoit pas échappé une seule de leurs paroles: *Je m'étonne*, leur dit-il, rompant tout-à-coup le silence, *je m'étonne que vous conserviez dans votre mémoire & que vous releviez des exploits auxquels la fortune a tant de part, qui me sont communs avec beaucoup de généraux; & que vous perdiez le souvenir de ce que j'ai fait de plus grand & de plus glorieux: c'est*, ajouta-t-il, *que mon administration n'ait fait prendre le deuil à aucun de nos citoyens.*

Il me reste maintenant à faire connoître Périclès comme orateur. Périclès, dit Plutarque, accommodant son langage à sa maniere de vivre, & à la grandeur de ses sentimens, comme un

inftrument digne de lui, fe fervoit fort à propos des connoiffances qu'il devoit à Anaxagoras ; il teignoit, pour ainfi dire, la philofophie des couleurs de l'éloquence. Cet efprit fublime, capable des plus hautes conceptions, rapportant tout ce qu'il favoit à l'art de bien parler, furpaffa tellement tous les orateurs de fon fiecle, qu'on lui donna le furnom d'*Olympien*, parce que, fans doute, il étoit autant au-deffus des autres orateurs que le fouverain de l'Olympe eft au-deffus des autres dieux. Les poètes comiques, qui fe plaifoient à lancer fur lui des traits piquans, ne pouvoient s'empêcher de dire, que, lorfqu'il parloit devant le peuple, il fortoit de fa bouche des tonnerres & des éclairs, & que fa langue lançoit la foudre. On rapporte de Thucydide, fon rival, un mot qui exprime parfaitement la force & l'afcendant de fon éloquence. Archidame, roi de Lacédémone, lui ayant demandé un jour lequel étoit le meilleur lutteur de lui ou de Périclès, il lui répondit : *Quand je l'ai jetté par terre, il foutient qu'il n'eft pas fous moi, & en fait convenir tous ceux qui nous regardent.* Cet homme cependant qui avoit une fi grande fupériorité pour la parole, étoit fi circonfpect & fi timide quand il devoit parler au peuple, qu'il n'alloit jamais à la tribune, fans avoir prié les dieux de lui faire la grace de ne

rien dire imprudemment, rien qui ne fût nécessaire & convenable à son sujet.

Après la réduction de Samos, de retour à Athenes, il fit des obseques magnifiques à ceux qui étoient morts dans cette guerre, & prononça lui-même une éloge funebre sur leur tombeau: usage qu'il avoit établi le premier & qui fut pratiqué après lui. On rapporte qu'on fut si transporté de sa harangue, que, lorsqu'il fut descendu du lieu où il avoit parlé, toutes les femmes coururent l'embrasser, & lui mettre sur la tête des bandelettes & des couronnes, comme à un athlete qui seroit revenu vainqueur des jeux solemnels de la Grece. Plutarque rapporte de son éloge funebre une pensée citée par Stésimbrote. *Nos braves Athéniens*, disoit-il, *sont devenus immortels comme les dieux mêmes. Car*, ajoutoit-il, *nous ne voyons pas les dieux; mais par les honneurs qu'on leur rend, & par les biens infinis dont ils nous comblent, nous jugeons qu'ils sont immortels. Ceux qui sont morts pour leur pays, ne partagent-ils pas avec eux tous ces avantages?*

On regrette qu'il ne soit resté aucun discours d'un aussi grand orateur. On peut regarder néanmoins les harangues que l'on trouve sous son nom dans Thucydide, comme donnant l'idée la plus juste de ses principaux discours, d'autant plus que l'historien promet, au commencement

de son histoire, de rapporter le plus fidellement qu'il lui sera possible, non-seulement les faits, mais encore les discours tels qu'ils avoient dû être prononcés dans la circonstance. Il est donc probable qu'il avoit recueilli les traits les plus frappans des principales harangues de Périclès. On peut lire dans ce volume trois harangues qui portent son nom, un éloge funebre pour les citoyens morts dans les premieres années de la guerre du Péloponèse, deux discours politiques, &c, à la suite du second, un portrait de cet illustre personnage, tracé de la main même de l'historien.



FAUTES

A corriger dans ce volume.

PAGE xxv, ligne derniere, critiques, *lisez* critique.
— lxxxix, lig. 4, aurent, *lis.* eurent.
— 24, lig. derniere, un, *lis.* une.
— 120, lig. 14, réduite, *lis.* réduire.
— 173, lig. 9, avis, *lis.* un avis.
— 268, lig. 19. fort, *lis.* fort.

NOTA.

Je n'ai osé, dans aucune des harangues de Cicéron, employer le tutoiement; mais j'ai cru devoir le faire dans celles des historiens que je donne maintenant au public : j'ai pensé que le tutoiement ici feroit un bon effet, & représenteroit mieux la vérité des histoires anciennes.

HARANGUES



HARANGUES TIRÉES D'HÉRODOTE.

LIVRE PREMIER.

LE dessein d'Hérodote est de raconter les guerres des Grecs & des Barbares (1) : son histoire n'est pas moins celle des uns que des autres ; & même il paroît s'étendre davantage sur ce qui concerne les Barbares, sans doute parce qu'ils étoient moins

(1) Ainsi l'histoire d'Hérodote, comme l'ont pensé quelques littérateurs de nos jours, n'est pas une histoire universelle. L'historien ne parle pas de tous les Barbares en général, mais de ceux uniquement qui ont eu quelque rapport avec les Grecs. Personne n'ignore qu'on appelloit Barbare tout ce qui n'étoit pas Grec.

connus dans la Grece. Il rapporte d'abord, en peu de mots, les ſentimens des hiſtoriens Perſes & Phéniciens ſur les enlevemens des femmes (1) qui commencerent à armer l'une contre l'autre l'Europe & l'Aſie ; &, ſans daigner ajouter ſon opinion ſur des faits auſſi peu certains, il commence par le premier monarque barbare, dont les démêlés avec les Grecs ne pouvoient être
An. M. 3442. Av. J. C. 262. révoqués en doute. C'étoit Créſus, roi de Lydie. L'hiſtoire expoſe comment la couronne de Lydie, qui avoit appartenu d'abord aux Héraclides ou deſcendans d'Hercule, étoit tombée dans la maiſon de Créſus, appellée les Mermnades ; il fait une hiſtoire ſuccinte des rois aïeux de ce prince. Candaule fut le dernier roi de la famille des Héraclides. Gygés fut le premier des Mermnades qui occupa le trône uſurpé ſur Candaule. Sadyatte, ſon fils, lui ſuccéda, & eut pour ſucceſſeur Alyatte, pere de Créſus.

Perſonne n'ignore que la Grece, trop reſſerrée, vu le nombre de ſes habitans, avoit établi dans l'Aſie inférieure un grand nombre de colonies qui furent continuellement en guerre avec les Perſes, lorſque ceux-ci ſe furent emparés de toute l'Aſie ſupérieure. Créſus fit la guerre à tous les Grecs

---

(1) *Les enlevemens des femmes*, par exemple celui d'Hélene, qui fut la cauſe du fameux ſiege de Troye.

Asiatiques du continent, qu'il obligea de lui payer tribut. Il voulut même attaquer les Insulaires, mais il en fut détourné par Bias de Priene, ou, selon d'autres, par Pittacus de Mitylene; tous deux s'étoient rendus à Sardes, capitale de son royaume. Il subjugua plusieurs autres peuples & devint un prince fort puissant & le plus riche de l'univers. Les plus savans hommes de la Grece visiterent sa cour, soit par curiosité, soit par intérêt. Solon, législateur d'Athenes, avoit composé pour les Athéniens un code de loix, & leur avoit fait prêter serment qu'ils les observeroient durant dix années (1). Il s'étoit embarqué sous prétexte de voyager & de s'instruire en parcourant le monde; mais, en effet, pour ne pas se voir forcé de rompre lui-même les loix dont il étoit l'auteur. Il alla d'abord en Egypte, où régnoit Amasis, & de-là il se rendit à Sardes, où Crésus le reçut avec dis-

(1) Plutarque dit que Solon donna force à ses loix pour cent années. Pour concilier ici Hérodote & Plutarque, on peut dire que Solon fit jurer aux Athéniens qu'ils observeroient ses loix au moins dix années, mais sans dire qu'il faudroit qu'elles fussent renouvellées & confirmées après ce terme. Quelques savans ont révoqué en doute l'entretien de Solon avec Crésus; mais M. Larcher pense d'après Plutarque, qu'on ne peut point rejetter une histoire appuyée d'un grand nombre de témoignages. Au reste, cet entretien dans Hérodote est fort piquant & très-philosophique.

tinction. Ils eurent ensemble un entretien : Solon, comme nous allons voir, lui parla avec une liberté & une sagesse vraiment dignes d'un philosophe. Le prince, après lui avoir montré tous ses trésors, & avoir étalé à ses regards ce qui pouvoit le mieux annoncer la grandeur & la prospérité d'un monarque, lui adressa ces paroles :

Entretien de Solon avec Crésus.

Etranger Athénien, j'ai beaucoup entendu parler de ta sagesse, je sais que tu as parcouru une partie de la terre en philosophe qui veut voir & s'instruire. Je desirerois de te faire une demande ; dis-moi, de tous les hommes que tu as vus, quel est celui qui t'a paru le plus heureux ? Il lui faisoit cette question s'imaginant être lui-même le plus heureux de tous les hommes. Solon, qui ne vouloit pas le flatter, mais lui parler sincérement, lui répondit : Prince, c'est Tellus, citoyen d'Athenes. Et pourquoi donc, reprit vivement Crésus étonné, pourquoi ce Tellus te paroît-il si heureux ? Tellus, repliqua Solon, étoit citoyen d'une république bien gouvernée : il a eu des enfans vertueux ; de ces enfans il en a vu naître d'autres qui ont tous vécu. Et cette vie, la plus fortunée pour un mortel, a été couronnée par la fin la plus glorieuse. Ayant pris les armes pour la défense d'Athenes sa patrie, & s'étant trouvé à une bataille qui se

donna près d'Eleusis (1), contre des peuples voisins, il mit en fuite les ennemis, & obtint le plus honorable des trépas. Les Athéniens lui ont élevé un tombeau aux frais de la république, dans l'endroit même où il avoit succombé : illustre & magnifique récompense.

Comme Solon s'étendoit sur le bonheur de Tellus, Crésus, plus empressé encore, lui demanda quel homme, après Tellus, lui paroissoit le plus heureux, se persuadant qu'il lui donneroit au moins la seconde place. Le philosophe nomma Cléobis & Biton. Ils étoient d'Argos, dit-il; ils avoient un bien suffisant, & une force de corps qui leur fit remporter le prix dans les jeux solemnels de la Grece. Voici un trait qu'on rapporte de ces deux freres. Les Argiens célébroient une fête en l'honneur de Junon, la loi vouloit que la prêtresse, leur mere, fût conduite au temple dans un char tiré par un couple de bœufs. Comme on n'amenoit pas les deux animaux au temps prescrit, & que l'heure pressoit, les deux jeunes hommes se mirent eux-mêmes sous le joug, traînerent le char où étoit portée leur mere l'espace de quarante-cinq stades, & arriverent ainsi au temple. Cette action faite à la vue & au milieu

(1) Eleusis, ville de l'Attique, où il y avoit un fameux temple de Cérès.

d'un grand concours de peuple, fut récompensée par la mort la plus paisible : & les dieux montrerent dans leurs personnes qu'il est plus avantageux à l'homme de mourir que de vivre. Les Argiens, dont ils étoient environnés, applaudissoient à leur force & à leur courage ; les Argiennes félicitoient leur mere d'avoir donné la naissance à de tels enfans : cette mere, comblée de joie, aussi satisfaite de l'action de ses fils que de la gloire qui leur en revenoit, debout devant la statue de Junon, pria la déesse de récompenser dignement la piété rare qu'ils avoient signalée à son égard, & de leur accorder le plus grand bonheur que l'homme pût obtenir. Quand elle eut fait cette priere, & que ses fils eurent sacrifié & mangé avec elle, ils s'endormirent dans le temple d'un sommeil qui finit leur vie. Pour perpétuer la mémoire d'une vertu aussi distinguée, les Argiens leur dresserent des statues (1) qu'ils placerent dans le temple de Delphes. Ce fut donc à Cléobis & Biton que Solon donna la seconde place parmi les mortels heureux.

---

(1) Il y avoit à Argos, dans le temple d'Apollon Lycius, une statue de Biton, qui portoit un taureau sur ses épaules On voyoit aussi dans le même temple Cléobis & Biton en marbre, traînant eux-mêmes leur mere sur un char, & la conduisant au temple de Junon. *M. LARCHER*, d'après Pausanias.

Le roi de Lydie reprenant d'un ton un peu animé : Quoi donc, dit-il, étranger Athénien ; fais-tu si peu de cas de la prospérité dont je jouis, que tu préferes à Crésus même de simples particuliers ? Prince, repliqua Solon, tu interroges sur la condition des choses humaines un homme intimement convaincu que les dieux, jaloux du bonheur des mortels (1), s'étudient à le troubler. Dans une longue carriere, l'on voit & l'on souffre bien des choses que l'on ne voudroit ni voir ni souffrir. Prenons pour terme de la vie de l'homme soixante-dix années. Ces soixante-dix années sont composées de vingt-cinq mille deux cents jours (2), sans compter les mois intercalaires. Si de deux ans en deux ans on ajoute un mois pour que les années se rapportent avec le cours du soleil, on aura trente-cinq mois de plus qui formeront mille cinquante jours. Or, des vingt-six mille deux cents cinquante jours qui composent

(1) Hérodote a suivi les idées reçues de son temps sur la divinité. On n'en avoit point encore de justes notions. De-là ces plaintes contre les dieux que l'on rencontre si souvent dans Homere & dans les poëtes tragiques. Platon pensoit mieux sur la divinité. *L'envie*, dit-il, *ne se trouve point dans les dieux*. M. LARCHER.

(2) Il y a dans le calcul d'Hérodote de grandes difficultés que je n'entreprendrai pas de résoudre. M. Larcher croit que le texte est altéré.

les ſoixante-dix années & leurs mois intercalaires, il n'en eſt pas deux qui offrent un cours de choſes parfaitement ſemblable. Il faut donc convenir, Créſus, que la vie de l'homme eſt ſujette à mille traverſes. Je te vois poſſéder de grandes richeſſes & régner ſur un peuple nombreux : mais pour répondre à la queſtion que tu me fais, il faudroit que je ſuſſe ſi tu termineras heureuſement tes jours. Celui qui poſſede de grands tréſors, n'eſt pas plus heureux que celui qui n'a que le ſimple néceſſaire, à moins que ſa fortune ne l'accompagne juſqu'au bout, & qu'il ne meure au ſein de la félicité. Beaucoup ne ſont pas heureux (1), quoique fort riches, & beaucoup le ſont, quoiqu'avec un bien médiocre. L'homme riche, qui n'eſt pas heureux, n'a que deux avantages ſur celui qui eſt heureux ſans être riche; celui-ci en a un grand nombre ſur l'autre. Le riche eſt plus en état de ſatisfaire ſes deſirs, & de ſupporter de grandes pertes : celui qui n'eſt qu'heureux manque de ces deux reſſources, mais

(1) Tout cet endroit n'eſt pas facile à faire paſſer dans notre langue, parce que la différence des expreſſions grecques n'eſt point aiſée à fixer, ou du moins à exprimer. J'ai tâché de le rendre le plus clairement qu'il m'a été poſſible. Le mot grec *olbios* ſignifie proprement un homme dont le bonheur n'eſt pas interrompu, qui eſt heureux toute ſa vie.

ſon bonheur conſiſte à pouvoir s'en paſſer. Il ne connoît ni les deſirs violens ni les grandes pertes ; il a l'uſage de tous ſes membres, il jouit d'une bonne ſanté, il n'éprouve aucun malheur, il eſt beau & heureux en enfans. Si à tout cela il ajoute de finir heureuſement ſa vie, c'eſt-là, Créſus, l'homme que tu cherches & qui mérite d'être appellé heureux. Nous devons ſuſpendre notre jugement & attendre ſa mort pour lui donner ce titre (1). Il eſt impoſſible que ſur la terre un homme réuniſſe tous ces avantages, comme il eſt impoſſible qu'une ſeule région ſe ſuffiſe à elle-même, & qu'elle renferme tous les biens. Si un pays en a quelques-uns, il eſt privé de quelques autres : le meilleur eſt celui qui en a le plus. Ainſi tous les avantages ne ſe rencontrent pas dans un ſeul homme. S'il en poſſede quelques-uns, il en eſt d'autres qui lui manquent. Le monarque ou le particulier qui en a poſſédé le plus durant toute ſa vie & qui meurt content, c'eſt-là, ſuivant moi, celui qui mérite le nom d'heureux. En toute choſe il faut attendre quelle ſera la fin, parce que les dieux ont ſouvent précipité dans un abîme de malheurs les mortels qu'ils avoient élevés d'abord au comble de la proſpérité. ——

(1) *Et attendre....* Cette ſentence de Solon a été ſouvent répétée par les auteurs grecs & latins.

La vérité qui plaît à si peu d'hommes, ne plut pas à un prince enivré de sa fortune, dont tout le monde vantoit le bonheur & la puissance. Il congédia honnêtement Solon, & le regarda comme un homme peu sensé, qui, ne faisant aucune attention aux biens présens, vouloit que l'on ne considérât que la fin des choses. Mais, après le départ du philosophe, il ne tarda pas à sentir la sagesse de ses réflexions. Les dieux jaloux de ce qu'il s'estimoit le plus heureux des mortels, commencerent à le poursuivre & à lui faire éprouver les effets de leur colere. Il avoit deux fils, dont l'un étoit muet & incapable de gouverner; & l'autre, nommé Atys, surpassoit de beaucoup tous les jeunes gens de son âge. Une vision nocturne lui montra son cher Atys percé d'une pointe de fer. Effrayé de ce songe, il se pressa de marier son fils, ne voulut plus lui permettre d'aller à la guerre, & lui interdit même la chasse. Cependant les campagnes de Mysie furent infestées par un sanglier d'une prodigieuse grandeur, qui ruinoit les moissons, & dont les habitans ne purent jamais se délivrer. Les Mysiens députerent à Crésus, pour le prier de leur envoyer le prince, son fils, avec des jeunes gens d'élite & son équipage de chasse. Le roi refusa son fils, mais promit d'envoyer ses chasseurs & ses chiens, avec des hommes pleins de courage pour les conduire. Le jeune Atys

arriva avant que les députés fussent partis. Ayant su ce qu'ils demandoient, & que son pere refusoit de l'envoyer avec eux, il lui adresse ces paroles :

Discours du fils de Crésus à son pere, réponse du pere, & replique du fils.

Autrefois, ô mon pere, les exercices les plus nobles ne m'étoient pas interdits ; il m'étoit permis de chercher la gloire dans la guerre ou à la chasse ; aujourd'hui tu me défends l'une & l'autre, sans que tu aies remarqué en moi ni lâcheté ni foiblesse. De quel œil me verra-t-on aller à la place publique ou en revenir ? quelle idée auront de moi tes sujets ? quelle opinion en aura la jeune princesse que tu viens de me donner pour épouse ? à quel homme croira-t-elle s'être unie ? Laisse-moi donc aller à la chasse, ou fais-moi voir que tu as raison de me la défendre.

Mon fils, lui répondit Crésus, si je te défends la chasse, ce n'est pas que j'aie remarqué en toi quelque lâcheté, ni rien qui me déplaise : mais j'ai eu un songe qui m'a trop clairement appris que tu ne vivrois pas long-temps, & que tu périrois d'une pointe de fer. C'est ce songe qui est cause que j'ai hâté ton mariage, & que je t'interdis la chasse à laquelle on se prépare. Je ferai ensorte de te dérober, du moins pendant ma vie, au malheur qui te menace. Car je te regarde comme mon fils unique, puisque ton frere, malheureu-

ſement privé de l'ouie (1) & de la parole, n'exiſte point pour moi.

Je te pardonne, mon pere, repliqua le jeune prince, le ſoin que tu prends de ton fils, après la viſion que tu as eue : mais permets-moi de te le dire, tu ne comprends pas ton ſonge, & je dois te l'expliquer, puiſque tu n'en ſaiſis pas le vrai ſens. La viſion t'a appris, dis-tu, que je périrois d'une pointe de fer : mais un ſanglier a-t-il des mains ? eſt-il armé de ce fer que tu redoutes ? Si elle t'eût dit que je périrois d'une défenſe de ſanglier, ou de quelque autre maniere ſemblable, tu ferois fondé à m'interdire la chaſſe : mais c'eſt une pointe de fer qu'elle te fait craindre. Laiſſe-moi donc aller, puiſque ce n'eſt pas contre des hommes qu'il s'agit de combattre. Mon fils, dit Créſus, cette explication de mon ſonge me perſuade; je me rends à tes raiſons, je change d'avis, & je te permets d'aller à la chaſſe. ——

Adraſte, fils de Gordius, & petit-fils de Midas;

---

(1) *De l'ouie.* Ces mots ſembleroient faire entendre que le ſecond fils de Créſus étoit ſourd & muet, quoique dans les autres paſſages il ſoit dit uniquement qu'il étoit muet. Je ne ſerois pas éloigné de croire, avec M. Larcher, que les deux mots grecs *tèn akoèn* ont été ajoutés au texte par quelque copiſte qui ignoroit qu'anciennement *kôphos* ne ſignifioit que *muet*.

roi de Phrygie, s'étoit retiré à la cour de Crésus. Il avoit tué son frere par imprudence, & son pere irrité l'avoit chassé & dépouillé de ses biens. Crésus le reçut avec bonté, le purifia (1), & le mit en état de vivre honorablement. L'ayant fait venir dans cette circonstance, il lui parla en ces termes :

Discours de Crésus à Adraste, & réponse d'Adraste.

Tu sais, Adraste, combien tu m'as trouvé favorable dans ton malheur; après t'avoir purifié de ton meurtre, je t'ai reçu dans mon palais où je fournis à toutes tes dépenses. Je suis loin de te reprocher de l'ingratitude; mais t'ayant obligé le premier, je demande que tu m'obliges à ton tour. Mon fils part pour la chasse; je te prie de veiller sur sa personne, & de prendre garde que des brigands, sortis de leur retraite, ne viennent vous attaquer dans la route. Au reste, il est aussi de ton intérêt de courir aux occasions où l'on peut acquérir de la gloire : tes peres t'en ont donné l'exemple, & tu es dans la vigueur de l'âge.

Prince, lui répondit Adraste, je ne me serois jamais permis de rentrer dans la carriere que tu

(1) C'étoit une coutume chez les anciens, que celui qui avoit commis un meurtre involontaire se sauvoit de sa patrie & se retiroit dans la maison d'un homme riche; que là, couvert & assis, il le prioit de le purifier. Il y avoit certaines cérémonies pour cette purification.

me rouvres ; &, au comble du malheur, je rougis de me rencontrer avec ceux de mon âge qui sont heureux & innocens : je n'en ai plus la volonté, & j'ai souvent retenu mon desir. Mais puisque je me vois pressé par un prince à qui je veux complaire, & dont je dois reconnoître les bienfaits, je suis prêt à obéir. Tu m'ordonnes de veiller sur un fils qui t'est cher, crois que je ne négligerai rien pour te le ramener plein de vie. —

On partit pour la chasse ; le malheureux Adraste, qui venoit d'être purifié d'un meurtre, lança, avec les autres, son dard sur le sanglier, le manqua, frappa le fils de Crésus, & accomplit le songe par ce coup funeste. En vain le roi, touché de sa douleur, lui pardonna un homicide qu'il n'avoit pas commis volontairement ; il ne put survivre au jeune prince, & alla se tuer lui-même sur son tombeau.

Crésus, inconsolable de la mort de son fils, le pleura deux ans : mais la prospérité de Cyrus, fils de Cambyse, qui avoit dépouillé le roi des Medes, allié des Lydiens, & la grandeur des Perses qui s'augmentoit de jour en jour, lui firent oublier sa tristesse, lui donnerent d'autres soins & d'autres pensées. Il fit consulter plusieurs oracles. Tous, suivant leur coutume, lui firent des réponses obscures & équivoques, qui, expliquées

par le vif desir du succès de l'entreprise sur laquelle il leur demandoit conseil, l'induisirent en erreur, & le conduisirent à sa ruine totale. Un de ces oracles lui conseilloit de prendre pour alliés les plus puissans des Grecs. Le prince pensa que les Lacédémoniens & les Athéniens étoient ceux dont parloit l'oracle.

A ce sujet Hérodote suspend sa narration pour entrer dans quelques détails sur les Grecs, & en particulier sur les villes d'Athenes & de Lacédémone. Il représente l'état actuel de ces deux républiques. Le tyran Pisistrate (1), chassé deux fois d'Athenes, y étoit rentré pour la troisieme fois, & y dominoit en maître. Lacédémone avoit reçu les sages loix de Lycurgue, & venoit enfin de remporter sur les Tégéates une victoire complette. Le roi de Lydie s'adressa aux Lacédémoniens; mais, sans attendre le secours qu'ils lui promettoient, il leva une armée, & se préparoit à marcher contre Cyrus. Un de ses sujets, nommé

(1) Quoique Pisistrate gouvernât les Athéniens avec douceur, il est appellé tyran, parce qu'il gouvernoit le peuple d'Athenes contre son gré, qu'il n'étoit pas prince légitime. C'est dans ce sens qu'il faut toujours entendre chez les écrivains grecs le nom de tyran, & le distinguer de celui de roi. = Tégéates, peuple d'Arcadie, avec lesquels les Lacédémoniens furent long-temps en guerre. Ceux-ci eurent d'abord de mauvais succès, mais enfin ils remporterent l'avantage.

Sandanis, qui étoit en grande réputation de sagesse, lui fit ces représentations :

Discours de Sandanis à Crésus.

Prince, tu vas attaquer des peuples qui ne sont vêtus que de peaux, qui mangent ce qu'ils peuvent, la stérilité de leur pays ne leur permettant pas de manger ce qu'ils veulent ; des peuples qui ignorent l'usage du vin, & n'ont que de l'eau pour boisson, qui ne connoissent ni les figues, ni aucun autre fruit agréable. Vainqueur, que peux-tu enlever à des hommes qui n'ont rien ? & que ne peux-tu pas perdre si tu es vaincu ? Dès qu'ils auront commencé à goûter les délices de notre pays, ils n'y renonceront pas aisément, & nous ne pourrons plus les chasser. Pour moi, je rends graces aux dieux de ce qu'ils n'ont pas inspiré aux Perses le dessein de venir attaquer la Lydie. —

Ainsi parla Sandanis, sans pouvoir persuader Crésus, & l'empêcher d'aller attaquer les Perses qui étoient vraiment tels qu'il les représente avant qu'ils eussent subjugué les Lydiens. Le monarque entra dans la Cappadoce, où Cyrus vint à sa rencontre & lui livra la bataille. Elle fut sanglante de part & d'autre, & la nuit sépara les combattans sans que ni les uns ni les autres fussent vainqueurs. Crésus, qui avoit remarqué que Cyrus étoit supérieur en nombre, retourna à Sardes pour

y attendre le ſecours de ſes alliés. Cyrus, plein d'activité, réſolut de l'y ſuivre. Le roi de Lydie eut l'imprudence de ſortir de Sardes & de lui préſenter le combat. Il n'y rentra qu'après avoir eſſuyé une défaite entiere; il y fut aſſiégé, la ville fut priſe, & lui-même, fait priſonnier, fut convaincu par l'excès de ſa diſgrace, que pour appeller un homme heureux, il faut attendre ſon trépas. Conduit au bûcher, ſur lequel il devoit périr, il répétoit ſans ceſſe le nom de Solon; Cyrus étonné lui fit demander quel étoit ce Solon. *C'eſt un homme*, lui fit dire Créſus, *avec lequel je deſirerois que tous les rois puſſent avoir un entretien.* Preſſé par de nouvelles queſtions, il raconta enſuite comment Solon, étant venu à ſa cour, lui avoit parlé avec franchiſe, ſans être ébloui de l'éclat de ſes richeſſes. Le roi de Perſe, touché de l'infortune d'un prince dont tout le monde avoit admiré la proſpérité, & craignant pour lui-même la viciſſitude des choſes humaines, ſe repentit de ſa rigueur, fit éteindre le feu du bûcher, & faiſant approcher ce malheureux monarque, il l'interrogea en ces termes:

Dis-moi, Créſus, qui t'a perſuadé d'entrer avec une armée dans mes états, & d'aimer mieux être mon ennemi que mon ami? Prince, lui répondit Créſus, ton heureux deſtin & ma mauvaiſe fortune m'ont jetté dans cette entrepriſe, & le

Entretien de Cyrus avec Créſus.

dieu des Grecs a causé mon malheur en m'excitant à marcher contre toi : car il n'est pas d'homme assez insensé pour préférer la guerre à la paix. Dans la paix, les enfans ferment les yeux à leurs peres ; dans la guerre, les peres ensevelissent leurs enfans. Mais enfin telle a été la volonté des dieux ; il faut s'y soumettre.

Ainsi parla Crésus ; Cyrus l'ayant fait dégager de ses fers, le fit asseoir près de lui, & le traita avec beaucoup d'égards. Le monarque & toute sa cour, admiroient sa constance : l'infortuné prince resta quelque temps pensif, sans dire un mot ; puis se retournant tout-à-coup, & voyant les Perses qui pilloient la ville de Sardes : Grand roi, dit-il, te dirai-je ce que je pense, où mon état présent doit-il me fermer la bouche ? Cyrus lui ayant permis de parler hardiment & sans nulle contrainte : Que fait, lui demanda-t-il, toute cette multitude déchaînée ? Elle pille ta ville, répondit Cyrus, & enleve tes richesses. Ce n'est ni ma ville, ni mes richesses qu'elle pille, reprit Crésus, puisqu'elles ne m'appartiennent plus ; ce sont tes biens qu'elle prend & qu'elle emporte. Cyrus fut frappé de ces paroles de Crésus, & ayant fait retirer tout le monde, il lui demanda ce qu'il pensoit qu'on dût faire dans la circonstance. Puisque les dieux, dit Crésus, m'ont livré entre tes mains & m'ont rendu ton esclave, je

crois devoir t'indiquer ce qui me semble le meilleur parti à prendre. Les Perses, quoique pauvres, sont naturellement insolens & superbes. Si tu abandonnes la ville au pillage, & si tu leur permets de s'enrichir, tu dois t'attendre que ceux qui auront emporté le plus de richesses, seront disposés à la révolte. Si donc tu goûtes mon avis, exécute ce que je vais te dire. Fais placer à toutes les portes de la ville quelques-uns de tes gardes pour empêcher qu'on ne fasse sortir les biens qu'elle renferme, sous prétexte que tu en veux consacrer la dixieme partie à Jupiter. Par-là, tu ne te rendras pas odieux à tes soldats, en leur ôtant de force leur butin, & ils souscriront volontiers à tes ordres, parce qu'ils en reconnoîtront la justice.

Cyrus fut enchanté de cet avis dont il reconnut la sagesse, il commanda à ses gardes de l'exécuter; & donnant au prince de grands éloges : Puisque tes actions, dit-il, & tes paroles sont vraiment celles d'un roi, demande-moi, dès ce moment, tout ce qu'il te plaira, & sois assuré de l'obtenir. Seigneur, repartit Crésus, la plus grande grace que tu puisses m'accorder, c'est de me permettre d'envoyer les fers que voici au dieu des Grecs, à qui j'ai prodigué mes hommages, & de lui faire demander s'il est juste de tromper ceux qui lui font les plus riches offrandes. ——

Cyrus permit à Crésus d'envoyer à Delphes. L'oracle expliqua sa réponse ambiguë de maniere à persuader au prince qui avoit enrichi le temple de ses présens, qu'il avoit tort de n'avoir pas su l'expliquer.

Ici Hérodote, après avoir rapporté quelques singularités de la Lydie, quelques loix & coutumes des Lydiens, l'établissement d'une partie d'entre eux dans la Toscane, sous le nom de Tyrrhéniens, entreprend de donner une histoire abrégée de Cyrus, tout-à-fait différente de celle que nous a laissée Xénophon. Lui-même annonce qu'on pouvoit écrire la vie de ce prince de trois manieres diverses, & qu'il a choisi celle qui lui a paru la plus véritable.

Il reprend les choses au temps où les Assyriens dominoient dans la haute Asie. Les Mèdes furent les premiers qui secouerent le joug. Dejocès, doué de toutes les qualités royales, & sur-tout de la sagesse & de la justice, mérita de régner sur ce peuple devenu libre. Phaorte, son fils, héritier de sa couronne, ne s'en contenta pas. Il fit la guerre aux Perses qu'il réduisit sous sa puissance, & subjugua ensuite toute l'Asie supérieure. Il entreprit, contre les Assyriens, une expédition où il périt avec la plus grande partie de son armée. Il laissa le trône à son fils Cyaxare, qui fut un prince très-belliqueux, & qui néanmoins ne put

empêcher que les Scythes n'envahiſſent toute l'Aſie. Leur domination ne dura que vingt-huit ans, après leſquels l'empire fut recouvré par les Mèdes. Cyaxare mourut, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Aſtyage, qui eut une fille appellée Mandane. Il rêva que ſa fille rendoit une ſi grande quantité d'eau que toute l'Aſie en étoit inondée. Croyant éviter l'effet de ce ſonge en ne la mariant pas à un Mède, il choiſit pour gendre un Perſe nommé Cambyſe, qui étoit d'une bonne famille, & dont les mœurs étoient ſimples & douces.

L'année même du mariage il eut un nouveau ſonge & crut voir une vigne qui ſortoit de Mandane, & qui couvroit toute l'Aſie de ſon ombre. Ce ſonge annonçoit, ſuivant les interpretes, qu'il naîtroit d'elle un fils qui enleveroit la couronne à ſon grand-pere. Il fit donc revenir auprès de lui Mandane, qui étoit près d'accoucher, & ſi-tôt que l'enfant fut venu au monde, il chargea Harpage, ſon miniſtre, de le faire périr. Harpage n'ayant pas la force d'exécuter cette barbare commiſſion, en charge le berger Mitradate. La femme du berger, qui venoit d'accoucher d'un fils mort, engage ſon mari à l'expoſer ſur une montagne déſerte, & à garder le fils de Mandane pour l'élever à la place du ſien. Ils donnerent à cet enfant adoptif un nom qu'Hérodote ſemble igno- An. M. 3405. Av. J. C. 599.

rer : ce ne fut que par la ſuite qu'on lui donna le nom de Cyrus.

Parvenu à l'âge de dix ans, ſes camarades, dans un de leurs jeux, l'élurent pour roi : il en rempliſſoit les fonctions avec toute l'intelligence & toute la ſévérité d'un prince véritable. Le fils d'un ſeigneur Mède, nommé Artembarès, qui venoit quelquefois jouer avec eux, ayant refuſé de lui obéir, fut fouetté ſur le champ par ſon ordre. L'enfant en porte des plaintes à ſon pere ; le pere va demander juſtice au roi, qui ſe fait amener Mitradate & ſon fils. Dès qu'ils furent venus :

Diſcours d'Aſtiage au jeune Cyrus, & réponſe de Cyrus.

Comment, dit Aſtyage au jeune Cyrus, tu es fils d'un tel pere, & tu as eu la hardieſſe de faire battre de verges le fils d'un des premiers hommes de mon royaume ?

Seigneur, répondit le petit pâtre ſans être effrayé, je n'ai rien fait que de juſte. Les enfans du bourg, au nombre deſquels étoit le fils d'Artembarès, m'avoient choiſi en jouant pour leur roi, parce qu'ils m'en jugeoient plus capable que les autres. Tous obéiſſoient à mon commandement ; le fils d'Artembarès ſeul refuſoit de m'obéir & dédaignoit mes ordres : il en a été juſtement puni. Si pour cette action je te parois mériter quelque châtiment, me voici prêt à le ſubir. —

L'aſſurance avec laquelle le jeune Cyrus prononça ce diſcours, ſon maintien, les traits de ſon viſage, le rapport de ſon âge avec celui qu'auroit le fils de Mandane, font naître au roi des ſoupçons; il veut les éclaircir; il menace. Mitradate découvre le myſtere, & Harpage avoue ſon infidélité. Aſtyage feint de pardonner à ſon miniſtre, l'invite à ſouper comme pour ſe réjouir d'avoir retrouvé ſon petit-fils, & lui recommande de lui envoyer auſſi-tôt un fils unique qu'il avoit. Le malheureux pere, bien éloigné de ſoupçonner la perfidie du monarque, & ravi du ſuccès ineſpéré de ſa faute, envoie ſon fils, & accourt lui-même ſur le ſoir, empreſſé de répondre à l'honneur que lui faiſoit le prince. On lui ſert ſon propre fils, qu'on avoit égorgé, & dont les membres avoient été mis en pieces, pour lui en préparer un repas. La tête, les piés & les mains de l'enfant lui ſont préſentés dans une corbeille, après le ſouper, pour qu'il ne pût point douter du mets qu'on venoit de lui ſervir. Maître de ſa douleur, il ſut diſſimuler, mais ce ne fut que pour mieux aſſurer ſa vengeance. Cyrus étoit retourné en Perſe. Aſtyage l'avoit renvoyé à ſes parens, s'étant laiſſé raſſurer par les diſcours des mages, qui déclaroient que les ſonges avoient eu leur accompliſſement, lorſque les camarades de ſon petit-fils l'avoient élu pour leur roi. Le jeune prince avançoit en âge, & ſe diſtinguoit par

mille belles qualités. Harpage, qui brûloit de se venger, trouva le moyen de lui faire passer une lettre conçue en ces termes :

Lettre d'Harpage à Cyrus.

Fils de Cambyse, que les dieux protegent; puisque, sans leur assistance, tu ne serois jamais parvenu à une si grande fortune, venge-toi maintenant d'Astyage ton meurtrier. Tu ne vivrois pas s'il eût dépendu de ce monarque; c'est au ciel & à mes soins que tu dois ta conservation. Tu as, sans doute, appris ce qui est arrivé dans les premiers jours de ta naissance, & le traitement que m'a fait Astyage, parce que ne pouvant me résoudre à te donner la mort, je t'ai remis à un de ses bergers. Si tu veux m'en croire, tu ne peux manquer de te rendre maître de tout le pays qui est sous la domination de ce prince. Engage les Perses à secouer le joug, & tu marcheras ensuite contre les Mèdes. Tu réussiras selon tes desirs, soit qu'Astyage me donne le commandement de ses troupes, soit qu'il le confie à quelqu'un des principaux seigneurs de Médie. Ils feront les premiers à l'abandonner, & à se joindre à toi pour s'efforcer de détruire sa puissance. Compte donc sur notre secours, & commence au plutôt ton entreprise. ——

Cyrus, animé par cette lettre, en suppose un

écrite par le roi des Mèdes, qui le choisissoit général des Perses; il assemble le conseil de sa nation, auquel il en fait part, & en même temps il annonce aux différens peuples qui la composent, qu'ils aient à se rassembler auprès de lui un certain jour avec leurs faux. Il leur ordonne d'applanir, durant ce jour-là, un lieu rempli d'épines & de buissons, les renvoie épuisés de fatigue, & leur recommande de se trouver le lendemain au même endroit, reposés & bien lavés. Il leur fait préparer un grand festin, les fait asseoir sur l'herbe, & les exhorte à faire bonne chere. Il leur demande ensuite quelle condition ils aimeroient mieux, celle du jour précédent ou la condition présente. Ils ne furent pas embarrassés pour lui répondre, & ils s'écrierent tous qu'une condition qui n'offroit que des biens & des douceurs, leur paroissoit infiniment préférable à celle qui ne présentoit que des maux & des peines. Alors Cyrus leur découvrit son dessein, & leur adressa ce discours :

Perses, telle est votre position; si vous voulez m'écouter, vous jouirez de tous ces biens & d'une infinité d'autres, sans éprouver aucune des rigueurs de la servitude : sinon vous souffrirez une foule de maux semblables à ceux que vous souffrîtes hier. Dociles à mes ordres, rendez-vous donc libres. Je me flatte d'être né pour vous faire

Discours de Cyrus aux Perses.

jouir de tous ces avantages ; & je ne pense pas que vous soyez inférieurs aux Mèdes, ni dans la guerre, ni dans tout le reste. Ainsi ne tardez point à secouer le joug sous lequel Astyage vous tient asservis. ——

Les Perses, qui depuis long-temps supportoient impatiemment le joug des Mèdes, se révoltent dès qu'ils ont trouvé un chef, & se disposent à défendre leur liberté les armes à la main. L'imprudent Astyage donne le commandement de ses troupes à ce même Harpage, qu'il avoit cruellement outragé. Il se voit trahi, vaincu, pris & chargé de chaînes. Cyrus, devenu roi des Mèdes & des Perses, marcha contre Crésus qui lui déclaroit la guerre, comme nous l'avons vu plus haut, remporta sur ce prince une victoire complette, & se rendit maître de toute l'Asie. L'historien s'arrête un peu pour décrire les mœurs & les coutumes des Perses, leur religion & leur culte, leur haine pour le mensonge, l'éducation qu'ils donnoient à leurs enfans, & quelques autres usages particuliers avec une idée de leurs mages : telle est la matiere de cette courte digression qui est suivie d'une autre, à-peu-près de la même longueur, sur les Eoliens & les Ioniens du continent, qui envoyerent des ambassadeurs à Cyrus, lorsqu'il eut subjugué les Lydiens. Hérodote fait connoître,

en peu de mots, les villes & les peuples qui occupoient la terre ferme de l'Asie inférieure. Il reprend le même sujet un peu plus loin, parle encore de plusieurs peuples de cette contrée, & sur-tout des Cariens & des Phocéens ou habitans de Phocée. Il raconte les différentes courses de ces derniers; & l'on conjecture que ce fut dans ce temps-là qu'ils allerent fonder Marseille. Cyrus avoit rebuté les ambassadeurs des Ioniens & des Eoliens, parce que ces peuples, avant sa conquête de la Lydie, avoient refusé de joindre leurs forces aux siennes, quoiqu'il les en eût sollicités. Il chargea Harpage, qui lui resta toujours fidele, de lui assujettir toute la terre ferme de l'Asie inférieure. Pour lui, après avoir établi un gouverneur dans Sardes, & donné au Lydien Pactyas l'intendance des trésors de Crésus, il partit pour aller subjuguer l'Asie supérieure, & mena Crésus à sa suite. Il apprit en chemin que les Lydiens, soulevés par Pactyas, s'étoient révoltés. Il en fut très-mécontent, & s'adressant à Crésus leur ancien monarque:

Crésus, dit-il, quand donc verrai-je la fin de ces troubles? Les Lydiens, selon toute apparence, ne cesseront jamais de me causer de la peine, & de s'en faire à eux-mêmes. Veulent-ils m'obliger à les réduire en servitude? Il me semble

Discours de Cyrus à Crésus, & réponse de Crésus.

que j'ai agi comme quelqu'un qui feroit mourir le pere, & qui épargneroit les enfans. Je t'emmene prisonnier toi qui es quelque chose de plus que pere des Lydiens, & j'ai remis aux Lydiens leur ville & leur liberté. Je suis donc surpris qu'ils se révoltent contre Cyrus.

C'est ainsi que ce prince manifestoit ses sentimens ; Crésus, qui appréhendoit qu'il ne renversât de fond en comble la ville de Sardes, lui répondit en ces mots : Seigneur, tes discours sont aussi sensés que ton ressentiment est juste ; mais, je t'en supplie, n'écoute pas ta colere, & ne détruis pas une ville ancienne qui n'est coupable ni des premieres entreprises, ni de la derniere révolte. C'est moi qui suis auteur de la premiere faute, & j'en porte la punition : Pactyas a commis la seconde, en refusant d'obéir au gouverneur établi par toi (1) ; qu'il en reçoive le châtiment, mais pardonne aux Lydiens. Et pour qu'ils n'aient plus sujet de se soulever, pour que tu n'aies plus lieu de les craindre, fais-leur défense d'avoir des armes dans leurs maisons ; commande-leur de porter sous leurs manteaux de longues tuniques, & de chausser des brodequins ; ordonne-

(1) Pactyas n'avoit que la garde des trésors ; c'étoit un nommé Tabalus que Cyrus avoit établi gouverneur de la ville.

leur encore de faire inftruire leurs enfans à chanter, à jouer des inftrumens, à faire le trafic. Par-là, prince, tu verras bientôt les hommes convertis en femmes, & tu n'auras plus de révolte à appréhender de leur part. ——

Cyrus fut adouci par ces paroles de Créfus, & fuivit exactement fon confeil. Pactyas prit la fuite; &, après avoir erré chez plufieurs peuples, il fut enfin livré entre les mains du roi de Perfe, qui le punit comme auteur de la révolte. Lorfque le prince eut réduit fous fa puiffance tout le continent de la haute & baffe Afie par lui-même ou par fes généraux, il alla déclarer la guerre aux Affyriens, vainquit leur roi en bataille rangée, l'attaqua dans Babylone fa capitale, où il fe renferma, & emporta la ville de force.

Babylone étoit une ville trop confidérable, & trop opulente pour que Hérodote ne s'y arrêtât point quelque temps. Il en fait une defcription étendue, & parle des édifices & ouvrages admirables dont l'avoient embelli plufieurs de fes rois & fur-tout deux grandes reines, Sémiramis & Nitocris. Cette derniere étoit mere de Labynet, nommé dans l'écriture Balthafar, qui fut vaincu par Cyrus. Il parle auffi de la fertilité du territoire, de l'habillement, des mœurs, loix & coutumes des Babyloniens.

Après ces détails, il nous présente le roi de Perse allant chercher de nouvelles conquêtes, & trouvant la mort au lieu de triomphes. Les Massagetes, peuples presque sauvages, mais belliqueux, dont il décrit d'abord la maniere de vivre, & dont il doit montrer ensuite les coutumes singulieres, font un nouvel aliment pour l'ambition de Cyrus, toujours plus avide de conquérir. Le prince attaque ces peuples qui ne lui avoient fait aucune injure, & qui pour lors étoient gouvernés par Tomyris, reine d'un grand courage. Il faisoit construire sur l'Araxe un pont de bateaux pour le passage de ses troupes; Tomyris, instruite de son dessein, lui envoya un ambassadeur qui lui tint ce discours de sa part:

Discours de l'ambassadeur de Tomyris à Cyrus.

Roi des Mèdes, ne te jette pas avec une ardeur si téméraire dans une entreprise dont le succès est incertain. Renonce à ton projet; & content de régner sur tes peuples, souffre que nous régnions sur les nôtres. Mais, sans doute, sourd à nos conseils, tu préféreras tout autre parti au repos. Eh bien! si tu as une si grande envie d'éprouver tes forces contre celles des Massagetes, ne te donne pas tant de peine pour construire un pont; nous nous retirerons à trois journées du fleuve, afin que tu puisses passer sur nos terres; ou, si tu aimes mieux nous recevoir sur les tien-

nes, fais ce que nous te proposons de faire nous-mêmes. ——

Alors Cyrus ayant assemblé les principaux des Perses, mit l'affaire en délibération, & leur demanda leur avis. Tous pensoient qu'il falloit laisser entrer Tomyris dans leur pays ; Crésus qui étoit du conseil, n'approuva pas cette opinion, & proposa, en ces termes, un avis contraire :

Discours de Crésus à Cyrus.

Prince, je t'ai toujours assuré que, puisque les dieux m'avoient livré entre tes mains, j'empêcherois, autant qu'il seroit en moi, les fautes que je pourrois remarquer dans la conduite de tes affaires. L'adversité m'a instruit en m'affligeant, & les coups du sort ont été pour moi des leçons. Si tu crois être immortel, & commander une armée d'immortels, il n'est pas besoin que je te dise mon sentiment : si tu reconnois que tu es homme, & que tu commandes à des hommes, sois convaincu avant tout de l'inconstance de la fortune, dont la roue emporte toutes les choses humaines, & ne permet point que le bonheur se fixe sur les mêmes têtes. Je ne suis donc pas de l'opinion de ton conseil touchant l'objet que tu proposes. Si tu reçois les Massagetes dans ton pays, il est à craindre que perdant la bataille tu ne perdes aussi ton empire, parce que, sans doute, les ennemis vainqueurs

ne retourneront pas en arriere, mais se jetteront sur tes provinces. Si tu la gagnes, tu ne gagnerois pas autant que si tu fusses entré dans le pays des vaincus, & qu'après leur défaite tu te misses à les poursuivre. Faisant alors ce qu'ils feroient eux-mêmes s'ils étoient victorieux, & profitant de tes avantages, tu pénétrerois dans le royaume de Tomyris. Ajoute à ces raisons que ce seroit une honte & un opprobre, que Cyrus, fils de Cambyse, cédât à une femme, & se retirât devant elle. Je suis donc d'avis que passant le fleuve tu avances dans le pays des Massagetes jusqu'à ce que tu aies rencontré leur armée, & que tu prennes ensuite les moyens les plus propres pour les vaincre. J'ai oui dire que les Massagetes ignorent les délices des Perses, qu'ils manquent des principales commodités de la vie : fais leur préparer dans ton camp un festin ; qu'on y étale une grande abondance de viandes, de vins délicieux, & des mets de toute espece. Après quoi, tu laisseras les plus mauvaises de tes troupes, & tu te retireras vers le fleuve avec le reste. Je ne doute pas que, quand les Massagetes verront cet appareil, ils n'y courent plutôt qu'au combat, & que dès-lors ils ne te donnent occasion d'obtenir les succès que tu desires. ——

Cyrus suivit l'opinion de Crésus, & passa le fleuve.

fleuve. Pendant la nuit, un ſonge lui fit voir Darius, fils d'Hyſtape, que ſon pere avoit laiſſé en Perſe, avec des ailes aux épaules, dont l'une couvroit de ſon ombre l'Aſie, & l'autre l'Europe. Ne croyant pas devoir négliger ce ſonge, il fit venir Hyſtape, & lui dit :

Diſcours de Cyrus à Hyſtape, & réponſe d'Hyſtape.

Hyſtape, ton fils conſpire contre ma perſonne & contre mon royaume. Je vais t'apprendre avec quelle certitude je puis le ſavoir. Les dieux ont ſoin de moi, & ils me découvrent tout ce qui doit m'arriver. La nuit derniere, j'ai vu ton fils aîné avec des ailes aux épaules, dont l'une couvroit de ſon ombre l'Aſie, & l'autre l'Europe. D'après ce ſonge, je ne doute pas qu'il ne conſpire contre ſon prince. Retourne donc promptement en Perſe ; & quand j'y ſerai de retour après la conquête des Maſſagetes, fais enſorte de me repréſenter ton fils pour ſe juſtifier devant moi.

Ainſi parla Cyrus. Il croyoit que Darius attentoit à ſes jours ; mais c'étoit un avis que lui donnoient les dieux, qu'il alloit périr dans ſon expédition, & que ſa couronne par la ſuite paſſeroit à Darius. Hyſtape lui fit cette réponſe :

Aux dieux ne plaiſe, grand prince, qu'un Perſe conſpire jamais contre toi ! s'il en eſt quelqu'un,

qu'il meure ſur le champ, & qu'il ſoit puni d'attenter aux jours d'un monarque, par le courage duquel les Perſes, qui étoient eſclaves & qui obéiſſoient à d'autres, ſont devenus libres & maîtres de tous les peuples. Si un ſonge t'a fait voir mon fils formant contre toi quelque entrepriſe, je te le livrerai moi-même, pour le traiter comme il te plaira. ——

Après cette réponſe, Hyſtape repaſſa l'Araxe, & retourna en Perſe pour veiller ſur les actions de ſon fils, & le repréſenter à Cyrus. Cependant le prince ayant fait avancer ſes troupes dans les terres de Tomyris, exécuta le conſeil de Créſus, fit préparer un grand feſtin dans ſon camp, y laiſſa les plus foibles de ſes ſoldats, & ſe retira vers le fleuve avec ſes meilleures troupes. Les Maſſagetes ne tarderent pas à arriver avec le tiers de leur armée, taillerent en pieces ceux que Cyrus avoit laiſſés, & voyant un feſtin tout préparé, ils ſe remplirent de viandes & de vin, & s'endormirent ſur la place. Les Perſes revinrent auſſi-tôt, en tuerent une grande partie, & en firent pluſieurs priſonniers, parmi leſquels ſe trouva le fils de la reine, qui ſe tua lui-même, dès qu'il fut revenu de ſon ivreſſe, & qu'il ſe vit entre les mains des ennemis.

Tomyris ayant appris la défaite & la priſe de

ſon fils, envoya quelqu'un vers Cyrus, & lui fit dire :

Prince altéré de ſang, ne ſois pas ſi fier du ſuccès que tu as obtenu. Si par le jus de la vigne, par cette liqueur qui vous rend furieux, & qui ne peut entrer dans votre corps qu'il ne faſſe ſortir de votre bouche des paroles impures; ſi par ce poiſon tu as vaincu mon fils, c'eſt par la fraude que tu en as triomphé, & non par la force & le courage. Ecoute Tomyris qui ne te donne pas un mauvais conſeil. Rends-moi mon fils, retire-toi de mes états, & contente-toi d'avoir outragé impunément le tiers de mes troupes. Si tu rejettes mon avis, j'en jure par le ſoleil, dieu des Maſſagetes, je t'aſſouvirai de ſang, bien que tu en ſois inſatiable. —— Diſt. de l'envoyé de Tomyris à Cyrus.

Tomyris voyant que Cyrus ne tenoit aucun compte de ſes paroles, ramaſſa toutes ſes troupes & livra la bataille qui fut ſanglante, & la victoire long-temps diſputée. Les Perſes enfin furent défaits & leur monarque tué dans le combat. La reine victorieuſe le fit chercher dans le champ de bataille, & l'ayant trouvé, elle lui fit couper la tête, la fit mettre dans une outre remplie de ſang humain, & inſultant au prince mort :

Quoique je ſois vivante & victorieuſe, tu m'as, Paroles de

Tomyris à Cyrus mort.

dit-elle, enfoncé le poignard dans le ſein, en faiſant périr mon fils que tu as pris par une ruſe; mais, ſelon la menace que je t'en avois faite, je te raſſaſierai de ſang. ——

Ainſi finit Cyrus, ſuivant Hérodote (1) : vaincu par une femme qui régnoit ſur des peuples à demi-ſauvages, le vainqueur de la Médie, de l'Aſie & de l'Aſſyrie, paya de ſa mort l'injuſtice de ſon expédition, & laiſſa la couronne à ſon fils Cambyſe. Avant la premiere bataille livrée aux Maſſagetes, comme s'il eût preſſenti la fin de ſa vie, il l'avoit renvoyé en Perſe avec Créſus, lui recommandant, s'il venoit à mourir, de traiter ce prince avec toute ſorte d'égards, & de le combler de ſes bienfaits.

(1) Hérodote convient lui-même qu'on racontoit diverſement la mort de ce prince. M. Rollin adopte le récit de Xénophon, qui fait mourir Cyrus tranquillement dans ſon lit. « Quelle apparence, dit-il, qu'un prince ſi expérimenté dans la guerre, & plus recommandable encore par ſa prudence que par ſon courage, eût donné ainſi dans des embûches qu'une femme lui auroit préparées » ?

LIVRE II.

Dès que Cambyse fut monté sur le trône, il songea à reculer les limites d'un empire déja fort étendu, & se disposa à faire la guerre aux Egyptiens. Ce peuple si célebre dans l'histoire du monde, moins par sa bravoure & par ses conquêtes que par sa sagesse & par ses connoissances; qui fut, pour ainsi dire, un centre de lumieres d'où la science se répandit sur toute la face du globe, & que l'écriture nous représente comme très-savant dès le temps de Moïse, en nous annonçant ce législateur comme fort instruit dans toutes les sciences des Egyptiens; ce peuple chez qui les sages & les législateurs de la Grece voyagerent à l'envi pour s'instruire eux-mêmes, & en rapporter ces trésors de doctrine qui ont éclairé leur patrie & la terre entiere; ce peuple chez lequel notre historien s'étoit transporté lui-même, & dont il avoit étudié avec la plus grande attention le pays, les loix & les usages, lui a paru mériter une place considérable dans son histoire. Il emploie, en effet, tout le second livre pour montrer l'ancienneté des Egyptiens, la position & l'étendue de l'Egypte, la source & les débordemens du Nil, les régles & les causes de ces An. M. 3475. Av. J. C. 529.

débordemens, la fertilité qui en réfultoit, les ufages tout-à-fait finguliers d'un peuple dont le climat étoit fi différent de ceux des autres, les habillemens de fes prêtres, les cérémonies de fes facrifices, fa mythologie dont la Grece paroît avoir tiré la fienne, fon fcrupule dans les rits du culte qui alloit jufqu'à la fuperftition, fes oracles qui ont auffi paffé chez les Grecs, fes fêtes religieufes & fes feftins, fa maniere de traiter les maladies & d'embaumer les morts, les productions diverfes du fol, les édifices & les ouvrages au-deffus de toute imagination qui fervoient à l'embelliffement ou à la commodité; enfin tout ce qui méritoit d'être obfervé dans un pays, qui, comme le dit Hérodote lui-même, renfermoit plus de merveilles que tous les autres enfemble.

Parmi les rois qui ont régné dans cette heureufe contrée, on ne voit qu'un conquérant, le fameux Séfoftris. Les autres, en général, fongeoient plus à cimenter le bonheur des peuples qui leur étoient confiés, par la juftice & la fageffe de leur adminiftration, qu'à étendre leur empire en portant hors de leur royaume la défolation & le ravage. L'art militaire n'étoit pourtant pas négligé chez les Egyptiens: puifqu'il y a des hommes injuftes qui attaquent, c'eft une néceffité d'entretenir des forces pour fe défendre. Ils fentoient que l'état qui met à l'abri les profeffions

tranquilles, qui est le plus pénible & le plus périlleux, doit être le premier des états & obtenir le plus de considération. Cependant, comme les exercices, en temps de paix, ne peuvent jamais remplacer, pour aguerrir des troupes, les mouvemens & les marches que fait une armée en présence d'un ennemi qui cherche à surprendre, & à la vue d'un péril réel qu'il faut attendre de pied ferme ou aller braver sans crainte, les Egyptiens qui ne faisoient ordinairement la guerre que dans le cas d'une légitime défense, n'étoient pas d'excellens guerriers, & ils eurent souvent à souffrir de l'ambition de leurs voisins. Mais ils ont eu cet avantage, que les peuples qui les ont subjugués, ont respecté leur constitution, & les ont gouvernés ou les ont laissé se gouverner par leurs propres loix.

Le monarque qui régnoit dans l'Egypte, lorsque Cambyse y porta ses armes, mais qui mourut presque aussi-tôt qu'il y fut entré, étoit Amasis, qui, d'une condition basse, s'étoit élevé à la royauté; prince fort propre aux affaires, quoique d'une humeur gaie & agréable. Il aimoit à rire & à railler; &, sur ce qu'on lui représenta que cette conduite étoit peu digne de la majesté royale, il répondit qu'on ne bandoit un arc qu'à mesure qu'on en avoit besoin, & qu'on le débandoit lorsqu'on s'en étoit servi; qu'il se romproit infailli-

blement ſi on le tenoit toujours tendu, & qu'on ne pourroit plus s'en ſervir dans l'occaſion : qu'il en étoit de même de l'eſprit de l'homme; que, s'il s'appliquoit continuellement à l'étude & aux choſes ſérieuſes, ſans ſe relâcher jamais, il perdroit toute ſa vigueur, & que ne trouvant plus même de ſecours dans le corps affoibli, il ne pourroit plus être employé à rien d'utile. L'Egypte fut heureuſe ſous ſon regne. Ce fut lui qui fit la loi que Solon adopta pour ſa ville, par laquelle il étoit ordonné à chaque particulier de montrer tous les ans aux gouverneurs des provinces de quelle profeſſion il vivoit.



LIVRE III.

CAMBYSE marcha contre Amafis avec des troupes confidérables : il fit alliance avec le roi d'Arabie, & entra de ce côté dans l'Egypte. Amafis venoit de mourir après un regne de quarante-quatre ans, dont le bonheur ne fut troublé par aucune difgrace. Pfammenite, fon fils, vint à la rencontre des Perfes; il effuya une défaite entiere; Memphis, où il fe retira, fut prife, & il tomba en la puiffance de l'ennemi. Cambyfe ufa de fa victoire en prince cruel & infenfé, qui n'a aucun refpect pour les loix divines & humaines.

Peu de temps après la conquête de l'Egypte, il entreprit de faire la guerre aux Ethiopiens, furnommés Macrobes, qui habitoient dans l'Afrique le long de la mer auftrale. Voulant d'abord fonder les fentimens de leur roi, il lui envoya des députés qui favoient la langue éthiopienne, & qui, chargés de lui offrir des préfens de fa part, lui dirent ce peu de mots :

Difc. d'un envoyé de Cambyfe au roi des Ethiopiens, & réponfe de ce roi.

Cambyfe, roi des Perfes, qui veut faire alliance & amitié avec toi, nous a envoyés pour t'en parler, & pour t'offrir ces préfens dont la jouiffance le flatte le plus.

Le roi d'Ethiopie, qui pénétroit le motif de leur voyage, leur fit cette réponse : Le roi de Perse ne vous a pas envoyés avec vos présens, parce qu'il est jaloux de faire amitié avec moi ; vous ne dites pas la vérité ; vous venez pour sonder mes sentimens & pour reconnoître les forces de mon royaume. Cambyse n'est pas un prince juste ; car s'il étoit juste, il ne chercheroit pas à envahir les domaines d'autrui ; content des siens, il ne viendroit pas asservir des peuples qui ne lui ont fait aucune injure. Au reste, remettez-lui cet arc de ma part, & répétez-lui ces paroles : Voici le conseil que le roi d'Ethiopie donne au roi de Perse ; quand les Perses pourront se servir, aussi aisément que je viens de faire, d'un arc de cette grandeur, qu'ils viennent nous attaquer, & qu'ils amenent plus de troupes que n'en a Cambyse ; que cependant ils rendent graces aux dieux de ce qu'ils n'ont pas mis dans le cœur des Ethiopiens le desir de s'étendre hors de leur pays. —

Cambyse fut transporté de colere lorsqu'il eut entendu la réponse du roi d'Ethiopie ; il se mit en campagne, comme un furieux, sans prendre de vivres & sans considérer qu'il alloit faire la guerre aux extrémités du monde. Les vivres ne tarderent pas à lui manquer, & il fut obligé de revenir à Memphis sans avoir pu joindre les Ethiopiens,

& ayant perdu presque toute son armée par la famine.

Aigri par ce mauvais succès, il donna de nouvelles preuves de folie, & tourna sa fureur contre sa propre famille. Il fit mourir Smerdis, son frere, parce qu'un songe le lui avoit montré assis sur le trône & touchant le ciel de sa tête. Il tua lui-même une sœur qu'il aimoit & qu'il avoit épousée contre toutes les loix, parce qu'elle se montroit un peu trop sensible à la mort de Smerdis. Plusieurs princes éprouverent les effets de sa violence & de sa cruauté: il n'épargna pas même Préxaspe, son serviteur le plus fidele, dont il perça le fils d'un coup de fleche pour lui montrer son adresse, & lui prouver que le vin ne lui ôtoit pas la raison, comme quelques-uns le lui reprochoient. Crésus, témoin de ces excès, & d'autres semblables, crut devoir lui donner quelques avis, & se hasarda de lui dire :

Disc. de Crésus à Cambyse, & réponse de Cambyse.

Prince, tu ne dois pas suivre en tout la vivacité de l'âge & la fougue des passions, mais travailler à te modérer & à te réprimer toi-même. Il est bon d'avoir de la prudence, & il est de ta sagesse de prévoir les choses. Tu fais périr de ta main tes propres sujets sans des causes suffisantes; tu n'épargnes pas même leurs enfans. Si tu fais beaucoup d'actions pareilles, prends garde que les Perses ne se révol-

tent contre toi. Cyrus, ton pere, m'a enjoint expreſſément de te donner des avis, & de te repréſenter ce que je jugerois le meilleur pour tes intérêts.

Tels étoient les conſeils que Créſus donnoit à Cambyſe par attachement à ſa perſonne. Ce prince ne les prit pas comme il devoit :

Quoi, dit-il, tu as auſſi la hardieſſe de me donner des conſeils, comme ſi tu avois gouverné ſagement ton royaume, & que tu euſſes bien conſeillé mon pere en l'engageant à paſſer l'Araxe, & à marcher contre les Maſſagetes qui demandoient à entrer dans notre pays ? Tu t'es perdu toi-même pour n'avoir pas ſu conduire tes états ; tu as perdu Cyrus qui s'en eſt rapporté à tes avis. Mais tu ne triompheras pas davantage de ton impunité ; il y a long-temps que je cherche l'occaſion de venger mon pere. ——

En prononçant ces mots, il prit ſon arc comme pour percer Créſus, qui ſe retira de ſa préſence & ſe ſauva par la fuite. Il commanda à ſes gens de le tuer ; mais on le cacha, parce que, connoiſſant ſon humeur, on ſe doutoit bien qu'il ne tarderoit pas à regretter ce prince. Il témoigna, en effet, au bout de quelques jours, du regret de ſa mort : on lui apprend qu'il vit ; il en paroît ſatisfait, & cependant il fait mourir ceux qui avoient négligé d'exécuter ſes ordres.

Mais laiſſons ce monarque furieux, & occupons-nous un moment de Polycrate, tyran de Samos, & de Périandre, tyran de Corinthe. Voici à quelle occaſion l'hiſtorien parle de ces deux princes. Polycrate voulant éloigner ceux de ſes ſujets qui lui étoient contraires, avoit fait prier ſecrettement Cambyſe qui levoit des troupes contre l'Egypte, de lui faire demander des ſecours. Cambyſe envoie volontiers à Samos, & fait demander des troupes navales à Polycrate, qui ayant chargé quarante vaiſſeaux, des Samiens qui lui étoient les plus ſuſpects, les plus portés à la révolte, les envoya au roi de Perſe, & le pria de faire enſorte qu'ils ne revinſſent jamais. Ils ne revinrent pas, en effet, à Samos; mais ils trouverent moyen d'échapper, & de ſe rendre à Lacédémone qu'ils déterminerent à leur donner des troupes pour aller attaquer Polycrate. Les Lacédémoniens leverent une armée plutôt pour ſe venger de Samos, dont ils avoient à ſe plaindre, que pour attaquer le tyran. Ils engagerent dans la querelle les Corinthiens, qui étoient auſſi mécontens des Samiens pour la raiſon que nous allons voir. Corinthe étoit de tout temps ennemie de Corcyre: Périandre, pour tirer vengeance d'un meurtre dont nous parlerons tout-à-l'heure, envoyoit trois cents jeunes enfans des meilleures maiſons de Corcyre, à Alyatte, roi de Lydie,

qui devoit en faire des eunuques à son service. Les Corinthiens, qui conduisoient les enfans, passerent à Samos. Les Samiens ayant su la cause pour laquelle on les menoit à Sardes, les retinrent, & les firent remener à Corcyre. Polycrate se disposa à résister aux forces qui se réunissoient contre sa puissance. Depuis qu'il s'étoit rendu maître de Samos, tout lui avoit réussi selon ses desirs; & la fortune favorisoit si constamment toutes ses entreprises, qu'Amasis, roi d'Egypte, son allié, en conçut de l'inquiétude, & lui écrivit cette lettre.

AMASIS A POLYCRATE.

Il m'est agréable d'apprendre que tout succede heureusement à un prince mon ami : mais comme je sais que les dieux sont jaloux du bonheur des hommes (1), tes grandes prospérités me déplaisent. J'aimerois mieux & pour moi-même & pour ceux auxquels je m'intéresse, que notre vie, partagée entre l'une & l'autre fortune, fût mêlée de bons & de mauvais succès, que de nous voir réussir également en tout : car je ne sache pas avoir oui dire qu'un homme qui a été heureux toute sa vie, n'ait point péri malheureusement. Si donc tu veux m'en croire, emploie le moyen

---

(1) Voyez plus haut la note, page 7.

que je vais te dire pour corriger ta bonne fortune. Examine ce que tu as de plus précieux, ce que tu perdrois avec le plus de regret, & abandonne-le de façon qu'il disparoisse pour toujours. Si tes prospérités continuent à n'être mêlées d'aucune disgrace, il faut y remédier par les sacrifices volontaires que je te propose. ——

Polycrate goûta le conseil d'Amasis & le suivit. Il avoit un cachet fait d'une émeraude enchâssée dans de l'or, auquel il étoit fort attaché ; il le prit & le jetta dans la mer. Mais la fortune n'accepta pas son sacrifice, & lui renvoya, quelques jours après, son cachet dans le corps d'un poisson énorme que prit un pêcheur de Samos, qui en fit présent à son prince.

Polycrate, toujours si heureux, le fut encore contre les Samiens qu'il avoit chassés, & qui étoient soutenus des troupes de Lacédémone & de Corinthe. Il les obligea de se retirer. Les Lacédémoniens & les Corinthiens s'en retournerent chez eux après avoir inutilement consumé quarante jours au siege de Samos. Les Samiens exilés, après bien des courses & des aventures diverses, bâtirent une ville en Crete, nommée Cydonie. Hérodote nous apprend ailleurs la fin tragique de Polycrate. Orétès, gouverneur de Sardes, jaloux de sa prospérité, l'attira dans une entrevue,

en lui promettant de grandes sommes d'argent ; dès qu'il l'eut en son pouvoir, il se saisit de lui & le fit mettre en croix.

Au temps de l'expédition des Lacédémoniens & des Corinthiens contre Samos, Périandre étoit mort. Voici pourquoi il vouloit se venger des Corcyréens, & qu'il envoyoit à Sardes les trois cents jeunes enfans de Corcyre, dont nous avons parlé. Il avoit fait mourir Mélisse, sa femme, sur de faux soupçons. Il en avoit deux fils déja d'un certain âge, dont l'un étoit comme imbécille, incapable de régir les affaires, & l'autre, nommé Lycophron, étoit en état de lui succéder. Ce dernier, animé par son aïeul maternel, ne pouvoit pardonner à son pere le meurtre de sa mere ; il en vint jusqu'à ne vouloir plus lui parler, ni faire aucune réponse à ses demandes. Périandre indigné le chassa de son palais, & fit annoncer que quiconque le recevroit dans sa maison ou lui parleroit seulement, seroit puni de mort. Le malheureux Lycophron erroit dans la ville ne trouvant d'asyle nulle part. Au bout de quelques jours, son pere le voyant presque mort de faim & de misere, fut ému par ce triste spectacle, & la colere faisant place à la compassion, il s'approcha & lui dit :

Disc. de Périandre à son fils.

Mon fils, lequel vaut mieux de vivre misérablement comme tu fais, ou de jouir, en obéissant à

à ton pere, de la puiſſance ſouveraine & des biens que je poſſede. Tu es fils de Périandre, prince de la floriſſante ville de Corinthe ; & un reſſentiment opiniâtre contre celui que tu devrois reſpecter, te fait choiſir une vie errante & pauvre. S'il t'eſt arrivé quelque affliction qui te rende ma perſonne peu agréable, cette affliction eſt tombée auſſi ſur moi, & je la ſens d'autant plus vivement que j'en ſuis moi-même l'auteur. Toi qui viens d'apprendre combien il eſt plus avantageux d'être un objet d'envie que de pitié, & qui ſais ce que c'eſt que de s'opiniâtrer contre des parens qui ont la force en main, reviens dans le palais de ton pere. —

Lycophron ne répondit autre choſe à ce diſcours de ſon pere, ſinon qu'il méritoit lui-même la peine dont il avoit menacé ſes ſujets, puiſqu'il avoit parlé à ſon fils. Périandre jugea par cette réponſe, que le reſſentiment de ſon fils étoit un mal incurable ; il l'éloigna de ſes yeux & l'envoya à Corcyre, qui étoit auſſi un pays de ſa domination. Quelque temps après, ſe ſentant affoibli par l'âge & moins propre aux affaires, Périandre fit une nouvelle tentative pour triompher de la haine de Lycophron, & l'engager à revenir dans Corinthe gouverner à ſa place. Il lui envoya ſa ſœur, perſuadé qu'il l'écouteroit plutôt que les autres. Lorſqu'elle fut arrivée :

Disc. de la fille de Periandre à son frere Lycophron.

Mon frere, lui dit-elle, veux-tu que la puissance souveraine passe en d'autres mains, & que les biens de ton pere se dispersent, plutôt que de revenir & de les posséder, toi qui en es l'héritier légitime? Retourne au palais qui t'a vu naître; cesse de te nuire à toi-même. C'est un triste mérite que celui de tenir si fort à son opinion. Ne guéris pas un mal par un autre mal. Plusieurs ont préféré les voies les plus douces à celles qui sembloient les plus justes : plusieurs, par trop d'attachement pour leur mere, ont perdu l'héritage de leur pere. La puissance souveraine, malgré les écueils qui l'environnent, trouve bien des jaloux. Ton pere est âgé & près de descendre dans le tombeau : n'abandonne pas à d'autres ton propre bien. —

Lycophron, toujours inflexible, repondit à sa sœur qu'il ne retourneroit jamais à Corinthe tant qu'il feroit sûr d'y trouver son pere. Périandre, qui ne pouvoit se résoudre à voir la puissance souveraine sortir de sa famille, lui envoya dire qu'il revînt à Corinthe pour y succéder à son autorité, parce qu'il vouloit se retirer à Corcyre. Lycophron y consentit; mais lorsque Périandre se disposoit à passer à Corcyre, & que son fils devoit se rendre à Corinthe, les Corcyréens, qui en furent avertis, & qui ne vouloient pas recevoir Périandre dans leur ville, assassinerent Lyco-

phron. Telle est l'injure que Périandre avoit reçue des Corcyréens, & dont il cherchoit à se venger. Au reste, Périandre, tyran de Corinthe, étoit un prince savant & lettré, ami des sciences & des lettres. Tous les sages de la Grece étoient bien accueillis dans son palais & reçus avec distinction. C'est ce qui l'a fait mettre lui-même au nombre des sept sages, quoique Hérodote nous le représente dans son histoire comme un prince cruel, qui n'épargnoit pas le sang pour cimenter sa puissance.

Mais il faut revenir à Cambyse, que nous avons laissé en Egypte se livrant à tous les excès de sa fureur. Il y apprit la révolte de deux mages qui étoient freres, & dont l'un avoit été laissé par lui-même en Perse pour régir son palais & les affaires du royaume. Ce dernier ayant su la mort de Smerdis, qui étoit connue de peu de personnes (car la plupart s'imaginoient qu'il vivoit encore), résolut de faire tomber la couronne sur la tête de son frere qui portoit le même nom & qui lui ressembloit de visage. Il place donc son frere sur le trône, & à l'instant il envoie de tous côtés des hérauts pour avertir les peuples de rendre désormais obéissance à Smerdis, fils de Cyrus, & non à Cambyse. Un de ces hérauts se rend à l'armée d'Egypte : Cambyse apprend cette nouvelle; il s'imagine que le héraut dit la vérité, que Préxaspe An. M. 3482. Av. J. C. 522.

l'a trahi & n'a pas tué Smerdis : jettant sur lui un regard d'indignation, Préxaspe, dit-il, tu ne m'as pas obéi.

Dist. de Préxaspe à Cambyse.

Seigneur, répondit le Perse, il est impossible que ton frere se révolte contre toi, & qu'il te cause la moindre inquiétude. J'ai exécuté tes ordres, & ces mains ont travaillé à la sépulture de Smerdis. Si les morts se révoltent, crois qu'Astyage, roi des Mèdes, se révoltera aussi. Mais si les choses sont ce qu'elles furent toujours, & si les morts restent dans le tombeau, sois certain que Smerdis n'entreprendra jamais contre ton autorité. Je te conseille d'envoyer après le hérault pour l'interroger & apprendre de lui qui est-ce qui l'envoie nous commander d'obéir à Smerdis.

D'après les réponses du hérault, Cambyse comprit que c'étoit Smerdis le mage qui avoit usurpé le trône. Ce nom le frappa ; il se rappella le songe qu'il avoit eu, & reconnut trop tard qu'il avoit fait mourir son frere sans raison. Après avoir pleuré sa mort & gémi sur son malheur, il se dispose à se rendre en diligence à Suze pour faire punir le mage. Comme il montoit à cheval, son épée, dont le fourreau tombe à terre, le blesse à la cuisse. La blessure est déclarée mortelle. Tourmenté par les remords de ses crimes & par les

douleurs du mal, il fait appeller les plus grands ſeigneurs de Perſe qui étoient à ſa ſuite, & leur parle en ces termes :

Discours de Cambyſe aux grands-ſeigneurs de Perſe.

Généreux Perſes, je ſuis maintenant contraint de vous découvrir ce que je voulois ſur-tout vous tenir caché. Etant en Egypte, j'eus un ſonge, hélas! trop funeſte. Il me ſembloit qu'un courier, parti de mon palais, venoit m'annoncer que Smerdis étoit aſſis ſur le trône, & qu'il touchoit le ciel de ſa tête. Craignant que mon frere ne me dépouillât du ſceptre, j'agis avec plus de précipitation que de ſageſſe, puiſqu'il eſt impoſſible à l'homme d'éviter ſa deſtinée. Inſenſé que j'étois, j'envoyai Préxaſpe à Suze pour donner la mort à Smerdis. Après avoir commis ce crime, je vécus comme n'ayant plus rien à craindre, & je ne pouvois m'imaginer que m'étant défait de Smerdis, il en paroîtroit un autre. Mais que l'événement répond mal à mes eſpérances! meurtrier coupable de mon frere, je n'en ſuis pas moins privé de la couronne. Smerdis le mage étoit l'uſurpateur que les dieux me montroient en ſonge. J'ai donc fait périr le vrai Smerdis, fils de Cyrus : ſoyez perſuadés qu'il n'exiſte plus. Ce ſont deux mages qui ſe ſont emparés du trône. J'avois laiſſé l'un en Perſe pour régir mon palais & les affaires du royaume ; l'autre, qui eſt ſon frere, s'appelle

Smerdis. Celui qui auroit été plus intéressé que personne à me venger des injures de ces téméraires, est mort indignement par la main de ses plus proches. Puisqu'il n'est plus, & que je suis près de mourir, je me sens obligé, généreux Perses, & c'est le seul parti qui me reste, de vous déclarer ce que je desire qu'on fasse après ma mort. Je vous le demande à vous sur-tout, Achéménides (1), qui êtes ici présens, je vous en conjure au nom des dieux vengeurs des rois, ne laissez pas retomber l'empire entre les mains des Mèdes : mais s'ils l'usurpent par la ruse, reprenez-le par la ruse ; s'ils l'envahissent par les armes, recouvrez-le par la force des armes. Si vous exécutez mes derniers ordres, puisse la terre vous donner ses fruits ! puissent vos enfans & vos troupeaux se multiplier ! puissiez-vous vivre toujours libres ! Mais si vous ne recouvrez pas, ou si vous n'entreprenez pas de recouvrer la puissance souveraine, je vous souhaite tous les maux au lieu de tous les biens, & pour dire ce qu'il y a de plus fort, je souhaite à chacun des Perses une fin aussi malheureuse que la mienne. ——

Cambyse ne vécut pas long-temps après ce discours ; il mourut sans laisser d'enfans, n'ayant

(1) Achéménides, descendans d'Achéménès, un des ancêtres de Cambyse.

régné que sept ans & cinq mois. Les seigneurs Perses qui avoient entendu les dernieres paroles de ce prince, ne pouvoient se persuader que les mages se fussent rendus maîtres du royaume : ils croyoient que Cambyse avoit parlé comme il avoit fait de la mort de Smerdis pour rendre son frere odieux aux Perses. Ils étoient d'autant plus portés à le croire, que Préxaspe, qui ne trouvoit pas de sûreté à avouer qu'il eût tué de sa main le fils de Cyrus, nioit de lui avoir donné la mort. Le mage, qui se disoit fils de Cyrus, régna donc, sans être troublé, les sept mois qui restoient de la huitieme année du regne de Cambyse. Otane, seigneur Perse, eut des soupçons qu'il vérifia. Cyrus avoit fait couper les oreilles au mage pour quelque mauvaise action ; comme la fille d'Otane étoit une des femmes du faux Smerdis, il s'assura par son moyen que véritablement il n'avoit plus d'oreilles. Aussi-tôt il découvre à des seigneurs Perses ce secret dont ils avoient déja eux-mêmes quelques soupçons. Darius, dont le pere étoit général de l'armée des Perses, étoit revenu du camp à Suze. Otane & les autres le mirent dans leur parti. Ils s'assemblerent au nombre de sept, se donnerent la foi réciproquement, & tinrent conseil sur ce qu'ils feroient dans la circonstance. Lorsque le tour de Darius fut venu de dire son opinion, il parla de la sorte :

Disc. de Darius, d'Otane & de Gobryas, dans le conseil qu'ils tiennent pour tuer Smerdis le mage.

Je croyois être le seul qui sût qu'un mage étoit assis sur le trône, & que Smerdis, fils de Cyrus, étoit mort; & je venois en conséquence avec le dessein d'égorger l'usurpateur. Mais puisque vous savez aussi le secret, il me semble qu'il faut user de promptitude & ne pas remettre au lendemain; car le délai pourroit nous être funeste.

Fils d'Hystape, lui dit Otane, tu es né d'un pere généreux, & tu montres bien de quel sang tu es sorti. Mais il faut te conduire avec sagesse, & ne pas précipiter imprudemment une entreprise qui demande que nous soyons en plus grand nombre.

Braves compagnons, reprit vivement Darius, si vous suivez le conseil d'Otane, votre perte est certaine. Flatté par l'espoir d'une récompense personnelle, quelqu'un des conjurés découvrira au mage notre projet. Vous devriez prendre sur vous de l'exécuter seuls: mais puisque vous êtes résolus de le communiquer à un plus grand nombre, & de m'associer à votre entreprise, que le coup se fasse dès aujourd'hui; ou si nous laissons passer ce jour, je vous déclare que je préviendrai les délateurs, & que ce ne sera pas un autre que Darius qui vous dénoncera aux mages.

Otane voyant que Darius les pressoit sans qu'ils pussent reculer: Puisque tu nous obliges, lui dit-il, de précipiter les choses, & que tu ne nous

permets aucun retardement, dis-nous donc comment nous pourrons pénétrer dans le palais & exécuter notre dessein. Car tu sais, sinon pour l'avoir vu, du moins pour l'avoir oui dire, qu'il y a par-tout des gardes. Or, comment parviendrons-nous à les traverser ?

Il est beaucoup de choses, Otane, répondit Darius, qu'on peut montrer par les effets, & qu'il n'est guere possible d'exposer par le discours : il en est d'autres, au contraire, qu'on peut expliquer aisément, & dont il ne résulte pas une grande gloire. Mais crois-tu qu'il soit si difficile de traverser les gardes ? aucun, sans doute, n'osera refuser le passage à des hommes tels que nous, soit par crainte, soit par le respect qu'ils nous portent. D'ailleurs, j'ai un excellent prétexte pour qu'ils me laissent passer ; je dirai que je viens du camp des Perses, & que j'ai des choses secretes à dire au roi de la part de mon pere. Il ne faut pas craindre de mentir quand cela est à propos. On emploie le mensonge ou la vérité selon l'intérêt du moment. On fait des mensonges pour persuader ce qu'on veut & en tirer quelque profit : on dit la vérité pour obtenir quelque avantage, & s'assurer la confiance. On parvient donc aux mêmes fins par des voies différentes. Si on n'avoit rien à gagner, il feroit indifférent de mentir ou de dire vrai ; on feroit l'un ou l'autre suivant son

humeur (1). Au reste, si quelques-uns des gardes nous livrent le passage, nous saurons le reconnoître dans l'occasion : quant à ceux qui feront résistance, comme ils agiront en ennemis, nous les traiterons en ennemis. Nous forcerons les portes, & nous acheverons notre entreprise.

Gobryas prenant la parole après Darius : Mes amis, dit-il, il nous sera honorable de recouvrer l'autorité souveraine ; ou si nous ne pouvons la reprendre, il sera plus glorieux pour des Perses de mourir, que d'obéir à un Mède, à un mage, à un homme privé de ses oreilles. Que ceux d'entre vous qui se sont trouvés près de Cambyse dans sa derniere maladie, se rappellent les imprécations qu'il fit contre les Perses qui négligeroient de recouvrer l'empire. Nous refusions alors d'ajouter foi à ses paroles ; nous nous imaginions que c'étoit la haine contre son frere qui le faisoit parler. Je crois donc que nous devons nous ranger de l'opinion de Darius, & au sortir de cette conférence, aller droit attaquer le mage. ——

Ainsi parla Gobryas : son avis fut approuvé unanimement. Les seigneurs Perses, au nombre de sept, vont donc au palais, attaquent coura-

(1) Il faut en convenir, ce lieu commun sur le mensonge, dans le discours de Darius, est aussi contraire au bon goût qu'à la saine morale.

geuſement les deux mages, les égorgent, & montrent leurs têtes au peuple qu'ils inſtruiſent. On prend auſſi-tôt les armes, & on fait main-baſſe ſur tous les mages qui ſe rencontrent dans la ville. Cependant les meurtriers du faux Smerdis tiennent conſeil pour délibérer ſur les affaires du royaume.

Otane vouloit qu'on fît une république de la Perſe, & que les affaires fuſſent gouvernées en commun. Je ne ſuis pas d'avis, dit-il, qu'on mette de nouveau le pouvoir entre les mains d'un ſeul; forme de gouvernement qui n'eſt ni bonne, ni agréable. Vous avez vu à quels excès s'eſt porté Cambyſe, & vous venez d'éprouver à quel point le mage a pouſſé l'inſolence. En effet, comment l'état pourroit-il être bien réglé dans une monarchie, qui donne à un ſeul la liberté de faire ce qu'il veut ſans rendre compte à perſonne, & qui ne tarde pas à corrompre le mortel le plus ſage. Le faſte & l'abondance dont on ſe voit environné, produiſent bientôt l'inſolence, qui ſe joint à l'envie, paſſion que nous portons tous au dedans de nous-mêmes. Or, quiconque a ces deux vices, a tous les vices à la fois. Enivré d'inſolence & tourmenté par l'envie, un monarque ſe permet les crimes les plus atroces. Cependant il ſemble qu'il ne devroit pas être envieux, puiſqu'il eſt comblé

Diſc. d'Otane en faveur de la démocratie.

de biens. C'eſt tout le contraire malheureuſement pour ſon peuple. Il porte envie aux plus vertueux de ſes ſujets, s'attache aux plus méchans, & croit qu'il lui eſt utile d'accueillir favorablement la calomnie. Mais ce qui indigne davantage, c'eſt que, par un caprice inſupportable, ſi on lui donne des louanges modérées, il s'offenſe de ce qu'on ne le loue pas avec excès; & ſi on le loue avec excès, il s'offenſe encore d'une louange qui lui paroît une flatterie. Enfin, pour dire en peu de mots ce qu'il y a de plus fort, il renverſe les loix & les coutumes du pays, attaque l'honneur des femmes, & fait mourir les citoyens ſans les juger. Mais lorſque la multitude gouverne, ſans parler du beau nom que reçoit cette forme d'adminiſtration qu'on appelle *égalité*, tout ſe conduit bien autrement que ſous le monarque. Les magiſtrats élus par le ſort, ſont obligés de rendre compte de leurs charges; toutes les délibérations ſont miſes en commun. Mon avis eſt donc que nous renoncions à la monarchie, & que nous remettions au peuple l'autorité, parce que, ſans doute, on trouve toutes choſes dans un grand nombre plutôt que dans un ſeul. ——

Diſcours de Mégabyze en faveur de l'ariſtocratie.

Tel fut l'avis d'Otane. Mégabyze parla en faveur de l'ariſtocratie. J'adopte, dit-il, tout ce que vient de dire Otane pour nous faire abolir la monar-

chie; mais je penſe qu'il eſt bien loin de la vérité quand il nous conſeille de remettre le pouvoir ſuprême entre les mains du peuple. Il n'eſt rien, en effet, de moins ſage, de plus inſolent, qu'une multitude confuſe; & il n'y auroit pas de raiſon pour éviter la tyrannie d'un ſeul de s'abandonner aux caprices d'une foule aveugle & téméraire. Ce que fait le monarque, au moins le fait-il avec connoiſſance. Le peuple ne connoît rien. Et comment connoîtroit-il quelque choſe, puiſqu'il n'eſt pas inſtruit, puiſqu'il ignore ce qui eſt honnête, & même ce qui eſt utile? Sans jugement & ſans regle, il pouſſe au haſard les affaires; c'eſt un torrent impétueux qui ſe précipite. Puiſſent les ennemis de la Perſe adopter le gouvernement populaire! Pour nous, choiſiſſons les principaux de l'état, & remettons entre leurs mains l'autorité ſouveraine. Nous ferons nous-mêmes de ce nombre; & il y a toute apparence qu'une aſſemblée de gens ſages ne prendra que de ſages réſolutions. —

Diſc. de Darius en faveur de la monarchie.

Darius donna ſon avis le troiſieme, & dit: J'approuve l'opinion de Mégabyze quant à la démocratie, mais non quant à l'ariſtocratie. En ſuppoſant les trois gouvernemens dans toute la perfection dont ils ſont ſuſceptibles, je dis que le monarchique l'emporte ſur les deux autres. En effet, on ne peut rien imaginer de meilleur que

le gouvernement d'un parfait monarque. Un tel prince gouvernera ſon peuple d'une maniere irréprochable : il ſaura tenir ſes réſolutions ſecretes, & les dérober à la connoiſſance de ſes ennemis. Lorſque pluſieurs hommes même vertueux ſont à la tête des affaires, & s'occupent du bien public, il eſt impoſſible qu'il ne naiſſe des inimitiés violentes parmi les chefs. La rivalité & l'attachement à ſon opinion produiſent les haines réciproques ; les haines enfantent les ſéditions, d'où proviennent bientôt les meurtres, qui font recourir ordinairement à la monarchie, & montrent l'excellence de ce gouvernement. Lorſque c'eſt le peuple qui commande, il y a néceſſairement dans l'état beaucoup de corruption ; cette corruption n'engendre pas des haines parmi les méchans, mais forme entre eux des ligues puiſſantes. Ceux qui nuiſent à la république n'ont garde de ſe découvrir, ils ſe cachent, juſqu'à ce qu'il s'éleve quelque citoyen qui les faſſe connoître & qui les réprime. Honoré de l'eſtime & de la confiance du peuple, il en abuſe, s'érige en monarque, & prouve par ſon uſurpation la ſupériorité de la monarchie. Pour conclure en un mot, d'où la liberté nous eſt-elle venue ? qui nous l'a donnée ? eſt-ce le peuple, les grands, ou un monarque ? Je ſuis donc d'avis, puiſque nous avons été délivrés par un ſeul homme, que nous obéiſſions à un homme

seul, & de plus, que nous n'abandonnions pas les loix sages de notre pays : notre intérêt s'y oppose. ——

Avant d'aller plus avant, disons des trois discours qui précedent, qu'on peut les regarder comme des chefs-d'œuvre, parce qu'ils renferment dans un très-court espace ce qu'on peut dire d'essentiel pour ou contre les trois gouvernemens. Ajoutons-y les réflexions judicieuses de Polybe. « Le plus parfait de tous les gouvernemens, dit-il, ne seroit-il pas celui dont les parties intégrantes se serviroient mutuellement de contre-poids : où l'autorité du peuple réprimeroit la trop grande puissance des rois, & où un sénat choisi, & nullement dans la dépendance du prince, mettroit un frein à la licence du peuple ? Telle fut la forme de gouvernement établi à Sparte par Lycurgue, instruit par les fautes de ses voisins : telle fut celle que donnerent au leur les Romains, instruits par leurs propres fautes ». La traduction de ce morceau est de M. Larcher. Après cette digression, qu'on me pardonnera sans doute, je reviens à mon sujet.

Lorsque Otane, Mégabyze & Darius eurent proposé chacun leur opinion, les quatre autres seigneurs se déclarerent pour la troisieme. Otane, qui étoit jaloux d'établir l'égalité parmi les Perses,

voyant que son avis n'avoit point prévalu, s'expliqua en ces termes :

Second discours d'Otane.

Braves compagnons, il est donc décidé que l'un de nous sept possédera seul la puissance souveraine, soit que le sort, ou l'élection des Perses, ou quelqu'autre moyen le place sur le trône. Ne voulant ni commander, ni obéir, je ne vous disputerai pas la couronne : je vous cede le droit que je pourrois y avoir, mais à condition que ni moi ni mes descendans ne serons assujettis à aucun de vous. ——

An. M. 3483. Av. J. C. 521.

On accorda à Otane ce qu'il demandoit ; sa maison en conséquence demeura toujours entiérement libre, maîtresse souveraine de toutes ses actions, pourvu qu'elle ne fît rien contre les loix du pays. Il fut résolu entre les six autres seigneurs, qu'ils se trouveroient le lendemain à cheval dans un fauxbourg de la ville, & que celui dont le cheval henniroit le premier, seroit élu roi. Le cheval de Darius hennit le premier par un artifice d'Ebare, son écuyer, qui, la veille, avoit fait approcher une jument du cheval de son maître, & l'avoit fait courir dans l'endroit par où il devoit passer. Le fils d'Hystape fut donc proclamé roi, & tous les peuples de l'Asie lui rendirent obéissance. Il divisa tout son empire en vingt gouvernemens appellés *Satrapies*, & il fut le premier qui exigea

exigea que chaque nation lui payât des tributs : car, durant le regne de Cyrus & de Cambyse, on ne payoit pas de tributs au prince, mais on lui faisoit chaque année des dons gratuits. L'établissement de ces nouvelles impositions fit dire aux Perses que Cyrus avoit gouverné en pere, Cambyse en maître, & que Darius gouvernoit en financier. Au sujet des peuples qui payoient tribut à ce monarque, Hérodote parle des Indiens & des Arabes, qui étoient placés aux extrémités de l'empire de Perse. Il fait connoître leurs coutumes les plus extraordinaires, les productions rares & les animaux singuliers de ces régions peu connues, la maniere de recueillir l'or, la casse & la cannelle.

Avant l'élection du roi, il avoit été décidé entre les seigneurs qui avoient conspiré contre le mage, que chacun d'eux pourroit entrer dans l'appartement du roi sans être introduit, à moins qu'il ne fût avec la reine. Intapherne, un d'eux, voulut entrer malgré toute défense, quoiqu'on lui dît que le roi étoit avec la reine : il outragea cruellement & mutila avec son cimeterre les gardes & les introducteurs. Lorsque Darius se fut assuré que les cinq autres seigneurs n'avoient point participé à cette violence, & qu'ils la désapprouvoient, il fit arrêter Intapherne & le fit punir de mort comme coupable de lèse-majesté.

Nous avons dit plus haut, en prévenant la narration qui se trouve ici dans l'historien, qu'Orétès, gouverneur de Sardes, avoit fait périr Polycrate par une perfidie. Il avoit paru favoriser l'usurpation des mages : il venoit de faire assassiner deux Perses de distinction, & un courrier de Darius, parce qu'il ne lui annonçoit pas des nouvelles agréables. C'étoit un méchant homme, un scélérat dangereux, dont le monarque vouloit se délivrer. Il fit assembler son conseil composé des principaux du royaume, & leur parla en ces termes :

Discours de Darius dans son conseil.

Généreux Perses, qui d'entre vous me promettra d'exécuter une entreprise par son habileté & par sa prudence, sans employer la violence & les armes ? car il est inutile d'avoir recours à la force quand on peut réussir par l'adresse. Qui donc d'entre vous fera périr ou m'amenera vivant, Orétès, qui, sans avoir rendu aucun service aux Perses, a commis une infinité de crimes, auxquels il vient de mettre le comble par le meurtre de Mitrobate & de son fils (1), & par l'assassinat de ceux que je lui ai envoyés pour lui ordonner de comparoître devant moi ? Une pareille insolence

(1) Mitrobate & son fils étoient les deux Perses de distinction qu'avoit fait périr Orétès.

n'eſt pas ſupportable. Avant donc qu'il ſe permette des attentats d'une plus grande conſéquence pour cet empire, il faut le prévenir, & lui faire ſubir la mort qu'il mérite. ——

Trente-deux ſeigneurs s'offrirent pour exécuter le coup, & le ſort tomba ſur Bagée, fils d'Artonte, qui réuſſit à faire égorger Orétès par ſes propres gardes.

Quelque temps après, Darius étant à la chaſſe, ſe démit le pied. Les chirurgiens, qu'il avoit auprès de lui, le traiterent fort mal, ils ne firent que le mettre dans un état plus fâcheux & rendre la douleur plus violente. On lui parla d'un certain Démocede, médecin de Crotone, qui s'étoit attaché à Polycrate, & qu'on avoit pris parmi les eſclaves d'Orétès. Démocede le guérit promptement & parfaitement. Il fut récompenſé comme il pouvoit l'être par un roi riche & libéral, à qui il venoit de rendre la faculté de marcher. Les richeſſes dont il étoit comblé en Perſe, & la confiance que lui témoignoit le prince, ne lui firent pas oublier ſa patrie. Il deſiroit d'y retourner & en cherchoit l'occaſion, qui ſe préſenta. Il guérit la reine Atoſſe d'un ulcere au ſein, à condition qu'elle engageroit Darius à l'envoyer en Grece avec quelques-uns des principaux Perſes pour reconnoître le pays. Son deſſein étoit de leur échapper & de retourner

dans sa ville. Atosse n'oublia pas ce qu'elle avoit promis à Démocede, & lorsqu'elle se trouva seule avec Darius :

Entret. de Darius avec Atosse, sa femme.

Quoi, prince, lui dit-elle, avec des forces aussi considérables tu restes oisif, sans te mettre en peine d'étendre ton pouvoir & d'ajouter à ton empire de nouveaux peuples? Un jeune monarque, possesseur de biens immenses, doit se signaler par des actions qui fassent connoître à ses sujets que c'est un homme qui leur commande. Il t'importe d'entreprendre quelque expédition, pour que les Perses apprennent qu'ils ont à leur tête un prince courageux; & de plus, pour que l'occupation & les fatigues de la guerre leur ôtent l'envie de se soulever contre toi. Signale-toi donc par quelque exploit, tandis que tu es dans la fleur de l'âge. Si l'esprit se fortifie avec le corps, il vieillit avec lui, & s'appesantissant il devient inhabile aux grandes entreprises.

Ainsi parla Atosse à Darius, par le conseil de Démocede; le monarque lui fit cette réponse :

Princesse, ce que tu viens de me dire, je me suis proposé de le faire; j'ai résolu de porter mes armes chez les Scythes, en faisant construire sur la mer un pont qui joigne les deux continens, & ce projet ne tardera pas à s'exécuter.

Non, prince, reprit Atosse, ne commence point

par les Scythes qui seront à toi quand tu voudras: marche d'abord contre la Grece. J'ai souvent entendu parler de ce pays; je serois flattée de me voir servie par des captives de Lacédémone, d'Argos, d'Athenes & de Corinthe. Tu as un homme qui est plus propre que personne à te donner toutes les instructions nécessaires sur les différens peuples de cette région; c'est celui qui a guéri ton pied.

Puisque tu veux, lui repliqua Darius, que je commence par les Grecs, il me semble qu'il est à propos, avant tout, d'envoyer quelques Perses avec l'homme que tu dis, pour reconnoître le pays & les forces de la Grece; afin que, sur le rapport fidele qui m'en sera fait, je puisse les attaquer plus sûrement. ——

Dès que le jour fut venu, Darius manda quinze des premiers seigneurs de la Perse, & les envoya avec Démocede pour reconnoître le pays & les forces de la Grece, en leur recommandant surtout de lui ramener son médecin (1). Les Perses ne purent pas aller bien loin, parce que Démocede

(1) On voit ici combien les Grecs étoient attachés à leur patrie: Démocede préfere le séjour de sa petite ville de Crotone à tout l'or & à toute la faveur d'un grand monarque.

s'échappa d'eux, & retourna à Crotone dont ils ne purent jamais l'arracher.

La premiere des villes, tant grecques que barbares, que prit Darius, fut Samos ; & voici à quel ſujet. Lorſque Cambyſe alloit faire la guerre en Egypte, pluſieurs Grecs l'y ſuivirent. Il y avoit parmi eux un nommé Syloſon, fugitif de Samos, frere de Polycrate. Il ſe promenoit un jour dans Memphis avec un manteau d'écarlate dont il étoit enveloppé : Darius, qui étoit alors un des gardes de Cambyſe, & qui ne jouiſſoit pas d'une très-grande conſidération, eut envie de ce manteau, & alla demander à Syloſon s'il le vouloit vendre. Syloſon s'étant apperçu que Darius en avoit une extrême envie, lui dit, comme inſpiré par quelque dieu, qu'il ne le vendroit pas pour tout l'or qu'il voudroit lui en donner ; mais que, puiſqu'il le deſiroit, il lui en faiſoit préſent de bon cœur. Darius le remercia de ſon honnêteté & prit le manteau : pour Syloſon, il penſa que c'étoit une perte qu'il avoit faite. Mais dès que ce Samien ſut que le ſceptre de Perſe étoit entre les mains de celui auquel il avoit donné un manteau en Egypte, il accourut à Suze, ſe préſenta à la porte du palais, & dit qu'il vouloit parler au prince, qu'il lui avoit rendu autrefois un bon office.

Entret. de Sy- On ne manqua pas d'avertir Darius qui fut ſur-

pris de ce qu'on venoit lui annoncer : Et quel est le Grec, se dit-il à lui-même, qui se vante de m'avoir rendu un bon office ? à qui d'entre eux aurois-je obligation, moi qui suis nouvellement monté sur le trône ? à peine en ai-je encore vu dans mon palais. Je ne sache pas avoir jamais rien reçu d'un Grec. Cependant, dit-il à son introducteur, fais entrer cet homme, afin que je sache ce qu'il veut dire. Lorsque Syloson eut été introduit, les interpretes du roi lui demanderent qui il étoit, & comment il avoit rendu un bon office au prince. Syloson leur conta l'histoire du manteau qu'il avoit autrefois donné à Darius. Le monarque reconnoissant la personne & le service qu'il en avoit reçu : O le plus généreux des hommes, s'écria-t-il, c'est donc toi qui m'as fait un présent lorsque je n'avois encore aucune puissance. Quoique tu m'aies donné peu de chose, je t'en sais autant de gré que si tu me faisois aujourd'hui les dons les plus magnifiques. Je te donne pour ton manteau une grande quantité d'or & d'argent, afin que tu ne te repentes pas d'avoir obligé Darius, fils d'Hystape. Prince, repliqua Syloson, je ne te demande ni or ni argent : donne-moi Samos ma patrie, quand tu l'auras délivrée d'oppression. Depuis la mort de Polycrate mon frere, tué par Orétès, c'est un de ceux à qui Polycrate avoit donné sa confiance qui y domine. Rends-moi

losson avec Darius.

Samos, je t'en prie, mais sans qu'elle soit saccagée, sans qu'il en coûte de sang. —

Darius lui accorda sa demande, & chargea Otane, un des sept libérateurs de la Perse, de s'embarquer pour Samos avec une armée. Méandrie s'en étoit rendu souverain depuis la mort de Polycrate, qui, à son départ, lui en avoit donné le gouvernement. Il avoit voulu d'abord la rendre libre. Dès qu'on eut apporté la nouvelle de la mort de Polycrate, il fit dresser un autel à Jupiter libérateur, désigna à l'entour un temple, & ayant fait assembler les citoyens, il leur tint ce discours :

Discours de Méandrie aux habitans de Samos.

Habitans de Samos, vous le savez, le sceptre & la toute-puissance de Polycrate ont été remis entre mes mains; je pourrois maintenant exercer sur vous la domination souveraine : mais autant qu'il sera en moi, je ne ferai pas ce que je condamne dans autrui. Je n'ai jamais approuvé que Polycrate s'érigeât en maître de ses égaux, & je n'approuverai jamais qu'un autre se permette la même injustice. Polycrate a accompli sa destinée; je vous remets le commandement, & je vous conseille de vivre dans l'égalité républicaine. La seule récompense que je vous demande pour vous avoir rendus libres, c'est que vous trouviez bon qu'on me donne six talens sur les trésors de Poly-

crate, & que, comme j'ai bâti le temple de Jupiter libérateur, le ſacerdoce en demeure pour toujours à moi & à mes deſcendans. ——

Ainſi parla Méandrie : mais voyant qu'on animoit contre lui les Samiens, & croyant que, s'il abandonnoit la puiſſance ſouveraine, un autre s'en ſaiſiroit peut-être à ſa place, il réſolut de ne pas s'en deſſaiſir, & il ſe retira dans la citadelle où il ſe fortifia. Ce fut dans ces circonſtances que les Perſes arriverent à Samos où ils reconduiſoient Syloſon. Perſonne d'abord ne leur réſiſta ; & Méandrie paroiſſoit diſpoſé à abandonner l'île de Samos. Mais excité par un de ſes freres, il attaqua les Perſes, qui n'emporterent l'île qu'après beaucoup de ſang répandu, & ne purent la livrer à Syloſon que dépeuplée & preſque déſerte. Méandrie s'enfuit ſur un vaiſſeau, emportant avec lui des richeſſes immenſes.

Tandis que l'armée navale ſe tranſportoit à Samos, les Babyloniens ſe révolterent, & obligerent Darius d'aller aſſiéger leur ville avec toutes ſes forces. Le ſiege paroiſſoit devoir traîner en longueur, parce que les Babyloniens avoient amaſſé tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſoutenir long-temps. Zopyre, un des principaux Perſes, voulant aſſurer la priſe de Babylone & plaire au monarque, forma de lui-même la réſo-

lution étrange de se découper le visage, & de passer tout défiguré chez les ennemis, sans s'embarrasser de la difformité qui en résulteroit pour la suite. S'étant donc coupé les cheveux, le nez, les oreilles, & déchiré tout le corps, il vint trouver Darius. Celui-ci ne put retenir son indignation en voyant un des premiers hommes de la Perse ainsi maltraité, il s'élance de son siege, il demande d'un ton animé qui l'a ainsi défiguré, & ce qu'il avoit fait.

Discours de Zopyre à Darius, réponse de Darius, & réplique de Zopyre.

Prince, lui dit Zopyre, personne que toi qui es revêtu de la suprême puissance, n'eût pu me traiter de la sorte. Ce n'est pas une main étrangere qui m'a mis dans cet état, c'est moi-même, ne pouvant souffrir que les Assyriens insultent plus long-temps aux Perses.

O le plus misérable des hommes, reprit le monarque, tu cherches à couvrir d'un beau voile une action honteuse, quand tu dis que tu t'es aussi indignement outragé toi-même à cause des ennemis que nous assiégeons. Insensé, les Assyriens se rendront-ils plutôt parce que tu t'es mutilé & lacéré de ta propre main? ne faut-il pas avoir perdu la raison pour s'être déchiré aussi cruellement?

Prince, repliqua Zopyre, si je t'eusse communiqué mon dessein, tu ne m'aurois jamais permis

de me traiter comme tu vois; je n'ai donc pris conseil que de moi-même. Il ne tiendra plus qu'à toi de prendre Babylone. Je m'approcherai des murs dans l'état où je suis, comme si j'étois fugitif; je dirai aux Assyriens que c'est toi qui m'as fait ces indignités, & je m'imagine que, si je le leur persuade, je n'aurai point de peine à obtenir qu'ils me mettent à la tête d'une partie de leurs troupes. Dix jours après que je serai entré dans la ville, fais placer à la porte de Semiramis mille hommes de ceux dont la perte t'est indifférente. Sept jours après fais en mettre deux mille autres à celle des Ninivites. Tu laisseras écouler vingt jours, après lesquels tu feras avancer d'autres hommes au nombre de quatre mille vers la porte des Chaldéens. Tu ne feras prendre aux uns & aux autres que des épées pour toute arme. Après quoi laissant encore passer vingt jours, fais marcher toute ton armée vers la ville pour donner un assaut général; mais place sur-tout les Perses vers les portes Bélides & Cissiennes. Je ne doute pas que les Babyloniens, après les exploits par lesquels je me serai signalé à leur service, ne me confient, entre autres choses, les clefs de ces deux portes. Alors ce sera aux Perses & à moi d'avoir soin du reste, & d'achever l'entreprise. ——

Zopyre exécuta son dessein: tout réussit comme

il l'avoit projetté, la ville fut prise; &, sans parler des autres récompenses, elle lui fut donnée pour en jouir le reste de sa vie. Darius admiroit l'action de Zopyre, qui néanmoins cause plus d'horreur que d'admiration, & il disoit souvent qu'il eût mieux aimé un Zopyre sain & entier, que de prendre encore vingt Babylones.



LIVRE IV.

LA plus grande partie de ce quatrieme livre est employée à décrire la Scythie & les nations voisines, la Lybie & les colonies grecques qui y étoient établies. On y voit l'étendue de ces contrées, les fruits qu'elles produisent, les animaux qu'elles nourrissent, les fleuves qui les arrosent, les nations diverses & les différens peuples qui les habitent, leur maniere de vivre, leurs loix, leurs usages & leurs coutumes. Les Perses firent une expédition dans la Scythie & dans la Lybie. L'expédition de la Lybie termine le livre, & fut faite sous le commandement d'Aryandès, gouverneur d'Egypte, pour venger la querelle de Phérétime, princesse de Cyrene, dont les Barcéens avoient assassiné le fils. Barcée fut prise, & Phérétime se vengea sur les habitans du meurtre de son fils Arcésilas avec une cruauté sans exemple.

L'expédition de la Scythie commence le livre, & fut faite par Darius en personne, pour se venger des Scythes qui s'étoient autrefois jettés dans la Médie, & avoient possédé pendant vingt-huit ans l'empire de l'Asie, dont les Mèdes étoient auparavant en possession. Chassés enfin par ceux-ci, ils voulurent retourner dans leur pays; mais une

armée formidable vint à leur rencontre & leur barra le chemin. Elle étoit composée de jeunes gens nés du mariage de leurs femmes avec leurs esclaves. Les esclaves des Scythes étoient ordinairement aveugles : ces peuples crevoient les yeux à leurs prisonniers, & ils s'en servoient pour extraire & battre le lait qui faisoit leur principale nourriture. Il se donna plusieurs combats où les Scythes ne purent avoir aucun avantage. Enfin, après beaucoup de sang répandu, un d'entre eux leur dit :

Disc. d'un Scythe à ses compagnons.

Quelle est notre folie, braves compagnons, de combattre en regle contre nos esclaves ? Une partie des nôtres ne peuvent être tués sans que nos forces diminuent ; si nous tuons nos ennemis, nous diminuons le nombre de nos serviteurs. Laissons nos arcs & nos fleches, & allons à leur rencontre armés chacun d'un fouet. Tant qu'ils nous voient avec des armes, ils s'imaginent qu'ils sont nés nos égaux : mais, lorsqu'ils nous verront le fouet à la main, ils se rappelleront qu'ils sont nos esclaves, & sentant leur bassesse, ils n'oseront nous tenir tête. ——

Les Scythes suivirent ce conseil qui eut un heureux succès ; leurs ennemis prirent la fuite & ils rentrerent dans leur pays.

Ce fut contre ces peuples que Darius entreprit

de marcher : il fit de grands préparatifs pour une expédition qui fut inutile & qui auroit pu lui être funeste. En vain Artabane, son frere, lui représenta qu'il alloit faire la guerre à des peuples pauvres, qui n'habitoient point de maisons & ne cultivoient point de terres ; il n'écouta que son desir. Après avoir parcouru beaucoup de pays & subjugué dans sa course les Getes, peuple de Thrace, il arriva au bord du Danube, le plus grand fleuve de Scythie. Il y fit construire un pont pour le passage de ses troupes. Il vouloit faire rompre le pont, & il avoit déja donné ses ordres ; mais Choës, fils d'Erxandre, chef des Mityléniens, chercha à l'en dissuader par ce discours :

Discours de Choës à Darius & réponse de Darius.

Prince, puisque tu portes tes armes dans une région où l'on ne voit ni ville habitée, ni terrein labouré, laisse subsister ce pont, & mets pour le garder ceux qui l'ont construit. Alors, soit que rencontrant les Scythes, nous réussissions suivant nos desirs, ou soit qu'ils échappent à notre poursuite, nous aurons un passage assuré pour notre retour : non que je craigne que nous soyons défaits par ces peuples ; mais j'appréhende, si nous ne les rencontrons pas, que nous ne soyons obligés d'errer & de souffrir de la faim. On pourroit croire que c'est mon intérêt & le desir de

rester ici qui me font parler de la sorte ; je te déclare, prince, qu'en te donnant l'avis qui me semble le meilleur, je suis prêt à te suivre, & que je ne voudrois pas rester en arriere.

Darius satisfait, lui répondit : Etranger Lesbien, quand je serai retourné en Perse, ne manque pas de te présenter devant moi pour recevoir la récompense de ton sage conseil. ——

Après cela, prenant une courroie, il fit soixante nœuds, & ayant fait venir les chefs des Ioniens : Ioniens, leur dit-il, j'ai changé le dessein que j'avois pris de rompre le pont. Prenez cette courroie & faites ce que je vais vous dire. Dès que vous me verrez parti pour marcher contre les Scythes, dénouez chaque jour un de ces nœuds. Si je ne suis pas revenu quand vous les aurez tous dénoués, & si je passe les soixante jours, vous pouvez vous en retourner dans votre pays. Mais, puisque j'ai changé d'avis, gardez le pont jusqu'à ce temps, & employez tous vos soins pour le conserver : c'est le plus grand service que vous puissiez me rendre. ——

Discours de Darius aux Ioniens.

Lorsque Darius fut entré dans la Scythie, les Scythes ayant tenu conseil entre eux, & voyant qu'ils n'étoient pas assez forts pour résister au roi de Perse, envoyerent des ambassadeurs aux

nations

nations voisines. Les rois de ces nations s'assemblerent pour délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre ; les ambassadeurs Scythes vinrent les trouver & leur dirent :

Disc. des ambassadeurs Scythes aux princes voisins assemblés, & réponse de ces princes.

Princes qui êtes ici assemblés, nous venons vous annoncer que Darius a soumis tous les peuples de l'autre continent, qu'il a passé dans le nôtre en faisant construire un pont sur le Bosphore ; qu'après avoir subjugué les Thraces, il vient de faire un nouveau pont sur le Danube, afin de réduire nos contrées sous sa domination. Vous ne devez donc pas rester indifférens dans cette guerre, & nous laisser détruire par les Perses. Il faut joindre toutes nos forces, & aller à leur rencontre. Si vous ne faites rien pour nous, nous nous verrons forcés d'abandonner notre pays, ou de nous rendre à composition : car enfin quel parti pouvons-nous prendre, si vous refusez de nous secourir ? Ne vous flattez pas que votre sort en devienne meilleur. Les Perses ne marchent pas moins contre vous que contre nous, & n'ont pas envie, en bornant chez nous leurs conquêtes, de vous épargner. La conduite de Darius en est une preuve suffisante. S'il eût marché contre nous seuls, dans le dessein de se venger de ce que nous avions auparavant assujetti une partie de l'Asie, il eût annoncé qu'il n'en vouloit qu'aux Scythes ;

& laiſſant les autres nations, il fût venu droit à nous. Mais entré dans ce continent, il traite avec douceur tous les peuples qui viennent ſe jetter à ſes piés : quant aux autres, tels que les Thraces & les Getes, nos voiſins, il les a aſſervis à ſon empire.

Les rois aſſemblés délibérerent ſur la demande des Scythes : quelques-uns furent d'avis de leur donner du ſecours ; les autres leur firent cette réponſe :

Si vous n'aviez pas porté les premiers la guerre chez les Perſes, nous croirions vos demandes juſtes, nous y ſouſcririons, & ferions avec vous cauſe commune. Mais vous étant jettés dans leur pays ſans nous conſulter, vous avez eu l'avantage tant que la fortune vous a été favorable ; ſecondés & animés par la même fortune, les Perſes viennent vous rendre la pareille. Pour nous qui ne leur fîmes alors aucune injure, nous ne voulons pas maintenant provoquer leurs armes. S'ils marchent contre nous, & s'ils commencent les hoſtilités, nous ſaurons nous défendre. Juſqu'à ce que nous les voyions paroître ſur nos frontieres nous reſterons tranquilles : car nous ne penſons pas que ce ſoit à nous que les Perſes en veulent, mais à ceux qui les ont attaqués injuſtement. ——

Comme le plus grand nombre des peuples voi-

sins refusoient du secours aux Scythes, ils prirent le parti de fuir devant les Perses. Darius lassé de les poursuivre inutilement, envoya un cavalier à leur roi Indathyrse, & lui fit dire :

O le plus misérable des hommes, pourquoi fuis-tu sans cesse ? Si tu te crois en état de me tenir tête, que ne t'arrêtes-tu pour me présenter la bataille ; sinon, mettant fin à tes courses, viens me trouver, apporte-moi la terre & l'eau (1) comme à ton seigneur & à ton maître.

Discours d'un cavalier de Darius au roi Indathyrse, & réponse d'Indathyrse.

Indathyrse lui fit faire cette réponse : Roi des Perses, jamais la crainte ne me fit prendre la fuite, & ce n'est pas elle qui me fait fuir devant toi. Je ne fais rien maintenant que je ne fasse durant la paix. Je veux bien te dire pourquoi je ne te présente pas la bataille. Nous n'avons ni villes ni terres labourées dont nous appréhendions la prise ou le pillage, & qui puissent nous forcer d'en venir à un combat. Si tu veux nous y contraindre, nous avons les sépulcres de nos peres ; quand tu les auras trouvés, essaye de les outrager, & tu verras alors si nous savons combattre pour la sépulture de nos ancêtres : mais nous ne combattrons point qu'une juste raison ne

(1) Donner la terre & l'eau à quelqu'un, dans le langage des Perses, c'étoit reconnoître sa souveraineté.

nous y oblige. Voilà pour ce qui regarde la bataille. Quant au reste, je ne connois pas d'autres maîtres & d'autres seigneurs, que Jupiter qui est un de mes ancêtres, & Vesta qui est la reine des Scythes. Au lieu de la terre & l'eau que tu me demandes, je t'enverrai des présens convenables; & tu peux verser des pleurs, puisque tu as osé te dire mon maître. ——

Les Scythes continuerent à faire la guerre en fuyant, hasardant quelquefois, avec leur cavalerie, de légeres escarmouches qui leur réussirent. L'armée Perse commença à manquer de vivres, & elle fut bientôt réduite à la derniere extrémité. Cependant les Scythes qu'on avoit laissés à la garde du Palus-Méotide, & qui étoient chargés d'aller trouver les Ioniens, auxquels Darius avoit confié la garde du pont sur le Danube, vinrent les solliciter de rompre ce pont, puisque le nombre des jours que Darius avoit marqués étoit expiré. Ce monarque auroit péri avec toutes ses troupes, si les Ioniens se fussent rendus aux desirs des Scythes, & s'ils ne les eussent pas éloignés en leur promettant de faire ce qu'ils demandoient. Jusqu'alors les Scythes avoient fui devant Darius; ce prince se crut alors obligé de fuir devant eux. Enhardis par quelques succès, ils s'étoient présentés devant les Perses avec leur infanterie &

leur cavalerie, comme s'ils eussent voulu livrer la bataille. Il fut décidé dans le conseil de Darius, qu'on partiroit avec la fleur des troupes aussi-tôt la nuit venue; qu'on allumeroit des feux dans le camp; qu'on y laisseroit les ânes pour épouvanter par leurs cris les chevaux des Scythes; qu'on y laisseroit encore les malades & les soldats qu'on ne se soucioit pas de perdre; & que trompant en même temps & les ennemis & les malheureux qu'on abandonnoit, on prendroit son chemin vers le Danube avec toute la diligence possible. Lorsque le jour parut, ceux qui étoient restés dans le camp ne pouvant plus douter que Darius ne les eût abandonnés, tendirent les mains aux Scythes, & leur dirent tout ce qui étoit arrivé. Aussi-tôt les Scythes se mirent en devoir de poursuivre les Perses, & de marcher vers le Danube. Comme ils connoissoient mieux les chemins, & qu'ils étoient armés plus légerement, ils ne rencontrerent pas l'ennemi, & arriverent les premiers sur les bords du fleuve. Ils parlerent ainsi aux Ioniens qui gardoient le pont:

Ioniens, puisque le nombre de jours que vous deviez rester en ce lieu est passé, vous avez tort d'y demeurer plus long-temps. Si la crainte vous y a retenus jusqu'ici, rompez maintenant le pont & retirez-vous au plutôt. Satisfaits d'être libres, Discours des Scythes aux Ioniens.

rendez-en graces aux dieux & aux Scythes. Nous allons traiter de telle sorte celui qui auparavant se disoit votre maître, qu'il ne sera plus en état de faire la guerre à personne. ——

Les Ioniens ayant mis la chose en délibération, Miltiade (1), Athénien, prince de la Quersonese dans l'Hellespont, étoit d'avis de suivre le conseil des Scythes, & de rendre la liberté à l'Ionie: mais Histiée, prince de Milet, fut d'un avis contraire, & le plus grand nombre se rangea de son opinion. On crut qu'il étoit à propos de commencer à rompre le pont pour donner le change aux Scythes; & Histiée leur dit au nom des Ioniens:

Rép. d'Histiée aux Scythes, au nom des Ioniens.

Scythes, vous venez nous donner un bon conseil, & vous nous pressez avec raison de l'exécuter. Vous nous indiquez la meilleure voie que nous puissions prendre; nous serons fideles à la suivre. Vous nous voyez déja occupés à rompre le pont; nous le ferons avec d'autant plus d'ardeur, que nous desirons d'être enfin libres. Mais tandis que nous agissons de notre côté, il est à propos que du vôtre vous cherchiez les Perses, & que

(1) C'est le Miltiade qui, de retour dans Athenes sa patrie, se rendit célebre par la victoire de Marathon.

vous vous vengiez vous & nous comme il convient, quand vous les aurez rencontrés.

Les Scythes crurent encore les Ioniens, & se retirerent pour aller chercher les Perses. Ils se tromperent de nouveau dans leurs spéculations, & prirent par une autre route. Darius ayant échappé aux Scythes, grace à Histiée, repassa le Danube, prit son chemin par la Thrace, se transporta en Asie sur ses vaisseaux, & laissa en Europe, avec quatre-vingt mille hommes de guerre, Mégabase, capitaine distingué, dont il faisoit une grande estime.



LIVRE V.

LORSQUE Darius eut repaſſé l'Helleſpont, & qu'il fut arrivé à Sardes, il voulut récompenſer le ſervice qu'il avoit reçu d'Hiſtiée, & le conſeil que lui avoit donné Coës. Il accorda à l'un qui étoit déja prince de Milet, la propriété du territoire de Myrcine dans le pays des Edons, où il vouloit bâtir une ville; & à l'autre la principauté de Mitylene ſa patrie. Mégabaſe, qu'il avoit laiſſé en Europe avec une puiſſante armée, ſubjugua les Périnthiens, les Pannoniens, & preſque tous les peuples de la Thrace, vaſte contrée dont Hérodote fait connoître, en peu de mots, les principaux peuples. Il envoya juſqu'en Macédoine demander, au nom du prince, la terre & l'eau, c'eſt-à-dire, un aveu de ſoumiſſion & d'obéiſſance qu'on n'oſa point lui refuſer; il repaſſa l'Helleſpont, & arriva couvert de gloire à Sardes, où il apprit que Darius avoit permis à Hiſtiée de bâtir une ville ſur le territoire de Myrcine. Il va trouver le roi, & lui dit:

Diſcours de Mégabaſe à Darius.

Prince, qu'as-tu fait en permettant à un Grec, à un homme habile & entreprenant, de bâtir une ville dans la Thrace, dans un pays où il y a des mines d'argent, quantité de bois de conſtruction

& propre à faire des rames ; dans un pays environné d'une infinité de peuples grecs & barbares, qui, trouvant un chef propre à les conduire, exécuteront aveuglément tous ses ordres ? Empêche donc qu'il ne continue son entreprise, de peur que tu ne te voies bientôt engagé dans une guerre contre tes propres sujets. Emploie des moyens de douceur pour que, renonçant à son dessein, il revienne près de toi ; & alors fais ensorte qu'il ne retourne plus en Grece. ——

Mégabase, dont l'esprit lisoit dans l'avenir, n'eut pas de peine à persuader Darius. Ce prince dépêcha donc aussi-tôt à Histiée, & lui fit porter ces paroles :

Discours d'un envoyé de Darius à Histiée.

Histiée, je ne pourrois trouver un homme plus attaché que toi à ma personne, ni plus zélé pour mes affaires. Je m'en suis convaincu moins par des discours que par des effets. Comme je médite de grands desseins, reviens au plutôt pour que je puisse te les communiquer. ——

Histiée ajouta foi à ces paroles, & tenant à un grand honneur d'être conseiller du prince, il se rendit à Sardes en diligence. Dès qu'il fut arrivé, Darius lui dit :

Disc. de Darius à Histiée.

Histiée, du moment où je suis revenu de Scythie, & que je t'ai perdu de vue, j'ai eu la plus grande

envie de te revoir, & de m'entretenir avec toi : c'eſt la raiſon pour laquelle je t'ai mandé. Je ſais qu'un ami prudent & fidele eſt la plus précieuſe richeſſe : or, d'après des ſervices ſolides, je puis rendre témoignage à ta prudence & à ta fidélité. Tu as donc bien fait de revenir. Voici ce que je te propoſe : laiſſe-là Milet, & la ville que tu viens de bâtir en Thrace ; ſuis-moi à Suze. Partageant mes honneurs & mes plaiſirs, tu mangeras à ma table, tu ſeras mon conſeiller & mon confident. ———

Darius marcha donc du côté de Suze, menant Hiſtiée avec lui, & il donna le gouvernement de Sardes à Artapherne, ſon frere de pere. Naxe étoit alors la plus riche & la plus opulente de toutes les îles ; & la ville de Milet étoit en ce même temps plus floriſſante qu'elle n'avoit jamais été ; on la regardoit comme l'ornement de l'Ionie. Quelques citoyens des plus riches de Naxe, en ayant été bannis, ſe retirerent à Milet, qui étoit gouvernée par Ariſtagoras, gendre & couſin de cet Hiſtiée que Darius retenoit à Suze. Les particuliers de Naxe, refugiés à Milet, prierent Ariſtagoras, en qualité d'anciens hôtes d'Hiſtiée, de leur donner des troupes pour tâcher de retourner dans leur patrie. Ariſtagoras s'imaginant qu'il pourroit dominer dans Naxe, ſi ceux qui en avoient été chaſſés y pouvoient rentrer par ſon

moyen, leur dit que par lui-même il n'avoit pas de forces suffisantes pour les servir, mais qu'il pourroit obtenir de puissans secours d'Artapherne, frere de Darius, son ami, qui commandoit sur toutes les côtes maritimes de l'Asie. Les citoyens de Naxe approuverent cette idée, & s'engagerent même à fournir à l'entretien des troupes. Aristagoras se rendit donc à Sardes, & parla en ces termes au frere de Darius :

Disc. d'Aristagoras à Artapherne, & réponse d'Artapherne.

Artapherne, l'île de Naxe, sans être fort étendue, est aussi belle que fertile, riche en argent & en esclaves, & voisine de l'Ionie. Je te conseille donc de faire marcher des troupes de ce côté-là, & de rappeller dans Naxe les citoyens qui en ont été bannis. Si tu suis ce conseil, je te remettrai des fonds considérables que j'ai entre les mains, outre ceux qu'on te donnera pour la subsistance de ton armée : car il est juste que nous fournissions à la dépense, puisque nous t'aurons fait venir. Tu enrichiras donc le trésor du roi, & tu ajouteras à ses possessions l'île de Naxe, avec celles qui en dépendent (1), Paros, Andros, & les autres

---

(1) *Qui en dépendent.* Les autres Cyclades n'étoient pas soumises à l'île de Naxe ; mais celle-ci étoit la plus considérable, la plus accréditée, & sa prise entraînoit celle des autres. *M. Larcher.*

Cyclades. De-là tu n'auras pas beaucoup de peine à t'emparer de l'Eubée, cette île puissante & riche, qui n'est pas moindre que l'île de Cypre, & dont il est facile de se rendre maître. Cent vaisseaux suffiront pour toutes ces conquêtes.

Tu ne me parles, en effet, lui répondit Artapherne, que pour l'avantage & la grandeur du prince. Ton conseil est bon dans toutes ses parties; je n'y trouve à redire que le nombre des vaisseaux. Tu auras le double de ce que tu demandes dès que le printemps sera venu. Mais il faut que je communique ton projet au monarque, & que j'aie son agrément. ——

Artapherne ayant obtenu l'agrément de Darius, fit équipper deux cents vaisseaux, & armer un grand nombre tant de Perses que d'alliés, auxquels il donna pour chef Mégabate, Perse de la maison des Achéménides. L'entreprise étoit bien concertée & auroit réussi; mais elle manqua par le dépit de Mégabate, qui, ayant eu une contestation avec Aristagoras, fit avertir secrettement les habitans de Naxe. Ceux-ci prirent si bien toutes leurs précautions, & firent de si bons préparatifs, qu'il fut impossible de la réduire.

Aristagoras retourna à Milet, cherchant de nouvelles occasions pour remuer. Il ne tarda pas à s'en présenter une. Histiée souffroit impatiemment

de languir dans Suze à la ſuite du monarque : cette vie lui paroiſſoit triſte, ennuyeuſe, & fort peu utile à ſes intérêts. Il eſpéroit repaſſer la mer, s'il engageoit Ariſtagoras à tramer une révolte. Comme tous les chemins étoient fermés, il lui fit ſavoir de ſes nouvelles par le moyen le plus ſingulier peut-être qu'ait imaginé l'induſtrie humaine. Il fit raſer la tête d'un de ſes plus fideles ſerviteurs, y imprima des caracteres, le tint près de lui juſqu'à ce que ſes cheveux fuſſent un peu revenus, & l'envoya en diligence à Milet, ſans le charger d'un autre ordre que de ſe faire raſer la tête par Ariſtagoras, dès qu'il ſeroit arrivé. Ariſtagoras ſervit Hiſtiée comme il le deſiroit. Il ſe révolta ouvertement contre Darius, & pour que les Miléſiens le ſuiviſſent plus volontiers dans ſa rébellion, il établit dans Milet le gouvernement démocratique. Il engagea les autres villes d'Ionie à ſuivre l'exemple de la ſienne; & voulant ſe fortifier par une alliance conſidérable, il partit lui-même en ambaſſade pour Lacédémone. L'hiſtorien s'arrête un peu pour montrer l'état actuel de Sparte, dont nous avons dit plus haut qu'elle étoit gouvernée par les loix de Lycurgue. Elle avoit alors pour roi Cléomene, qui paſſoit déja pour inſenſé, & qui ſe tua dans un accès de ſa fureur. Son frere Doriée, qui avoit beaucoup de mérite, ne pouvant ſouffrir d'être ſubordonné à

Cléomene, partit avec des troupes pour aller s'établir ailleurs & périt dans son entreprise. Aristagoras, arrivé à Lacédémone, alla trouver Cléomene avec une carte géographique, & lui adressa ce discours :

Disc. d'Aristagoras à Cléomene.

Cléomene, ne sois pas étonné de mon empressement à me rendre ici; cette ardeur est bien naturelle. Ce doit être une grande honte & une peine extrême pour nous tous, & pour vous principalement qui êtes les premiers des Grecs, de voir les Ioniens dans la servitude. Je vous conjure donc, par les dieux de la Grece, de mettre en liberté les Ioniens vos parens & vos freres. L'entreprise n'est pas difficile. Les Barbares ne sont pas de grands guerriers; & votre courage vous a acquis toute la gloire qu'on peut acquérir par les armes. Les Perses ne se servent dans les batailles que de l'arc, & de courts javelots; ils viennent au combat avec de longues tuniques & la tiare en tête (1). On peut les vaincre aisément dans une pareille armure. Au reste, ils possedent plus de

(1) *De longues tuniques.* Le mot grec ne signifie pas proprement tuniques, mais de larges culottes qui descendoient presque jusqu'à la cheville du pié. *La tiare.* Le mot grec signifie la crête d'un coq, & se prend aussi pour la tiare ou coëffure des Perses. Le roi seul portoit la tiare droite.

biens, ils ont plus d'or & d'argent, plus d'étoffes diverſes, plus de chevaux, de beſtiaux & d'eſclaves, que tous les autres peuples enſemble. Toutes ces richeſſes ſeront à vous ſi vous le voulez. Leurs pays ſont contigus, comme je vais vous le montrer ſur une carte que j'ai apportée avec moi. Les Ioniens, vous le voyez, ſont voiſins des Lydiens dont le pays abonde en fruits & ſur-tout en mines d'argent. La Lydie confine à la Phrygie, pays le plus fertile que je connoiſſe & le plus riche en troupeaux. Ici, les Phrygiens, qui avoiſinent les Cappadociens que nous nommons Syriens. Ces derniers, comme vous voyez, ſont près des Ciliciens, qui s'étendent juſqu'à la mer où eſt l'île de Cypre, & paient chaque année au prince un tribut de cinq cents talens. Les Ciliciens touchent les Arméniens, qui ſont riches en bétail, & ont pour voiſins les Matienes, leſquels ont pour frontiere la Ciſſie, où eſt ſituée la ville de Suze, proche du fleuve Choaſpe. Suze eſt la demeure du grand roi; c'eſt-là où ſont tous ſes tréſors: ſi vous prenez cette ville, vous pourrez avec aſſurance le diſputer pour les richeſſes à Jupiter même. Il ne s'agit pas maintenant de combattre pour un pays d'une modique étendue ou peu fertile, pour un terrein étroit & reſſerré, comme quand vous combattez contre les Meſſeniens qui ſont vos égaux, ou contre les peuples

d'Arcadie & d'Argos, qui n'ont ni or ni argent pour lesquels on s'expose volontiers aux plus grands périls. Mais lorsque vous pouvez sans peine conquérir toute l'Asie, chercherez-vous une autre occasion pour signaler votre bravoure? —

Cléomene demanda trois jours pour lui répondre, au bout desquels ayant su d'Aristagoras lui-même qu'il y avoit trois mois de chemin de Sparte à Suze, il lui ordonna de se retirer au plutôt, parce que, disoit-il, il n'y avoit pas de raison de proposer à sa patrie d'aller porter si loin des secours. Hérodote explique lui-même fort en détail la route de Sparte à Suze, & montre qu'il y avoit réellement trois mois de chemin.

Les propositions d'Aristagoras n'ayant pas été bien reçues à Lacédémone, il se rendit à Athenes. Cette république venoit d'être délivrée de ses tyrans, comme l'historien l'explique dans une longue digression, où il donne des détails curieux pour ces temps-là, sur les Pisistratides; sur Harmodius & Aristogiton, meurtriers d'Hipparque, un des tyrans; sur la famille des Alcméonides, dont étoit Clisthene qui partagea le peuple en dix tribus. Lorsque les Athéniens eurent secoué le joug de la tyrannie, ils remporterent plusieurs victoires & acquirent une grande puissance. Lacédémone vit d'un œil jaloux sa prospérité, &

souffrant

fouffrant avec peine qu'Athenes fût moins difpofée à lui obéir que lorfqu'elle étoit dominée par des maîtres, elle fe repentit d'avoir travaillé elle-même à la délivrer de fes tyrans. Les Lacédémoniens réfolurent donc de faire revenir Hippias, fils de Pififtrate, qui s'étoit retiré à Sigée, ville de l'Hellefpont. Lorfqu'il fut arrivé, ils firent affembler les députés des peuples alliés, & leur parlerent en ces termes :

Braves alliés, nous reconnoiffons maintenant que nous avons fait une faute. Trompés par de faux oracles, nous avons obligé de fortir de leur patrie des hommes qui nous étoient dévoués, & qui s'engageoient à nous en faire hommage. Sans confidérer notre véritable intérêt, nous avons remis le gouvernement des affaires entre les mains d'un peuple ingrat, qui, tiré par nous d'oppreffion, fier de la liberté dont il nous eft redevable, nous a chaffés de fa ville avec outrage, nous & notre prince, & qui, voyant augmenter fes forces, devient plus orgueilleux. Les Béotiens & les Chalcidiens le favent & l'ont appris à leurs dépens; d'autres le fauront bientôt, pour peu qu'ils choquent cette république fuperbe. Puis donc que nous avons fait une faute en délivrant le peuple d'Athenes, travaillons aujourd'hui tous enfemble à le remettre fous le joug. Nous avons appellé Hippias, & nous

Difcours des Lacédémoniens dans le confeil des peuples alliés.

vous avons assemblés, afin que, réunissant nos forces & agissant d'un commun accord, nous le remenions dans ses états & lui rendions ce que nous lui avions ravi. ——

Ainsi parlerent les Lacédémoniens; mais les alliés témoignerent par leur silence qu'ils n'approuvoient pas ce qui venoit d'être proposé. Sosiclès, de Corinthe, plus hardi que les autres, parla de la sorte :

Discours du Corinthien Sosiclès dans le même conseil.

Le ciel sera donc au-dessous de la terre & la terre au-dessus du ciel, les hommes habiteront sous les eaux & les poissons dans les villes, puisque des Lacédémoniens, ruinant l'égalité dans les républiques, veulent y établir la tyrannie, puissance la plus injuste & la plus funeste. Si vous trouvez si raisonnable que les villes soient assujetties à un seul homme, commencez par vous donner un maître à vous-mêmes, & engagez les autres à suivre votre exemple. Mais vous qui, remplis d'aversion pour les tyrans, travaillâtes toujours à les éloigner de Sparte, vous voulez que vos voisins gémissent sous le joug de la tyrannie? Si vous l'aviez éprouvée comme les Corinthiens, & que vous eussiez appris à la connoître par expérience, vous ouvririez, sans doute, à présent de meilleurs avis. Corinthe, trop long-temps

assujettie à des tyrans, en a été enfin délivrée par la faveur des dieux (1). Nous avons donc peine à concevoir que vous vouliez faire rentrer Hippias dans Athenes, & nous sommes encore plus surpris des propositions que vous nous faites. Ainsi, invoquant les dieux de la Grece, nous les prions de vous ôter la pensée d'assujettir des républiques à des tyrans; si vous persistez dans votre dessein, & que, contre toute justice, vous vouliez rétablir Hippias, sachez que les Corinthiens n'y consentiront jamais. ——

Les autres alliés ayant entendu le discours de Soficlès, parlerent plus librement; ils se rangerent hautement de son opinion, & conjurerent les Lacédémoniens de ne rien entreprendre contre une ville grecque. Quant à Hippias, piqué du mauvais succès de son voyage, il retourna en Asie, & fit tous ses efforts pour rendre les Athéniens odieux à Artapherne, pour faire tomber la ville d'Athenes sous la puissance de Darius. Artapherne signifia aux Athéniens de recevoir Hippias; sinon, qu'ils encourroient la haine du monarque,

(1) Il y a ici dans Hérodote une très-longue narration que j'ai cru devoir omettre. Soficlès expose la maniere dont la tyrannie s'étoit établie dans Corinthe, & les violences commises par les tyrans.

& risqueroient de se perdre : mais les Athéniens aimerent mieux se déclarer ennemis des Perses, que de subir de nouveau le joug de la tyrannie.

Ce fut dans ces circonstances qu'Aristagoras se rendit à Athenes. Il se présenta au peuple, & lui proposa de faire la guerre aux Perses. Il montra combien il étoit facile de vaincre de tels ennemis, les grands avantages qu'on pouvoit tirer de la victoire : il ajouta que les Miléfiens étoient originaires d'Athenes, & qu'il étoit juste que les plus puissans tirassent les plus foibles de l'oppression. En un mot, par ses louanges, ses promesses & ses prieres, il vint à bout de persuader un peuple déja mécontent de ceux contre lesquels il l'animoit.

Il fut résolu dans l'assemblée, qu'on lui donneroit vingt vaisseaux. Avec ce secours, & d'autres encore qu'il rassembla de toutes parts, les Ioniens marcherent contre Sardes; ils prirent la ville & tout ce qui en dépendoit, excepté la citadelle qu'Artapherne défendit avec de puissantes forces. Des soldats mirent le feu à quelques maisons, les flammes se communiquerent, & toute cette grande ville fut réduite en cendres. Ce fut-là le signal de ces guerres sanglantes & mémorables qui causerent tant de maux aux Grecs & aux Barbares. Les Perses se rassemblerent de plusieurs pays, attaquerent les Ioniens & les mirent en fuite. Les

Athéniens retournerent chez eux, & cesserent de donner des secours à l'Ionie, qui continua la guerre contre Darius avec la même ardeur & la même opiniâtreté.

Lorsque ce monarque reçut la nouvelle de la prise & de l'embrasement de Sardes, il fut irrité sur-tout contre les Athéniens. Il demanda, dit-on, un arc, & décocha une fleche contre le ciel en prononçant ces paroles : Grand Jupiter, fais, je t'en conjure, que je me venge des Athéniens. Il chargea même un de ses serviteurs de lui dire toutes les fois qu'il se mettroit à table : Prince, souviens-toi des Athéniens. Cependant il fait venir Histiée :

Discours de Darius à Histiée, & réponse d'Histiée.

Histiée, dit-il, j'apprends que ton représentant à Milet fait contre moi des entreprises. Sollicitant les peuples de l'autre continent à se réunir aux Ioniens dont je saurai bien me venger, il les a portés à joindre leurs forces à celles de l'Ionie, & à m'enlever la ville de Sardes. Approuves-tu cette conduite ? ou puis-je croire que tout s'est fait sans ta participation ? Prends tes mesures pour que je ne sois plus dans le cas d'avoir des soupçons contre toi.

Prince, lui répondit Histiée, que viens-tu de me dire ? me crois-tu capable de former quelque dessein qui puisse te causer le moindre déplaisir ?

que prétendrois-je en agiſſant de la ſorte ? de quoi manquai-je près de ta perſonne ? eſt-ce que je ne jouis pas des mêmes avantages que toi-même ? ne me fais-tu pas l'honneur de me communiquer tous tes ſecrets ? Si mon repréſentant à Milet a fait ce que tu dis, ſois perſuadé qu'il a agi de ſon chef. Mais j'ai bien de la peine à croire que les Miléſiens & lui ſe portent à quelque entrepriſe contre tes états. Si la choſe néanmoins n'eſt que trop véritable, & ſi les rapports ne ſont pas faux, vois, prince, ſi tu as travaillé pour tes intérêts en me tirant des pays maritimes pour me faire venir à ta cour. Si les Ioniens ſe ſont révoltés, comme ils le deſiroient depuis longtemps, il eſt probable qu'ils n'ont éclaté que parce qu'ils ne m'avoient point près d'eux. Si j'euſſe été dans l'Ionie, aucune ville n'eût oſé remuer. Renvoie-moi donc au plutôt afin que je remette toutes choſes dans l'ordre, & que je te livre l'auteur de ces entrepriſes criminelles. Quand j'aurai exécuté ce que je dis ſelon tes deſirs, je te jure par les dieux vengeurs des rois, que je ne quitterai pas l'habit que j'aurai en arrivant dans l'Ionie, que je n'aie rendu la grande île de Sardaigne (1) tributaire de ta couronne. —

(1) On ne voit pas d'abord comment Hiſtiée promet à Darius de lui ſoumettre l'île de Sardaigne qui eſt dans la

Ces paroles trompeuſes d'Hiſtiée perſuaderent le roi ; il lui permit de partir, en lui ordonnant de revenir le trouver à Suze dès qu'il auroit exécuté ſes promeſſes.

Cependant les Ioniens continuent leurs hoſtilités ; ils courent l'Helleſpont, s'emparent de Byzance, mettent dans leur parti les Cariens, les Cypriotes, & Onéſile, roi de Salamine, ville de Cypre. Celui-ci apprend qu'Artibius, capitaine Perſe, tenoit la route de Cypre avec une armée formidable : il envoie auſſi-tôt demander du ſecours aux Ioniens, qui arrivent avec une grande flotte. Les Perſes en même temps, partis de Cilicie, viennent par terre à Salamine, tandis que les Phéniciens, leurs alliés, ſe rendent avec leurs vaiſſeaux au promontoire qu'on appelle les Clés de Cypre. Les rois de cette île font aſſembler les capitaines d'Ionie, & leur parlent en ces termes :

Diſcours des rois de Cypre aux capitaines d'Ionie, & réponſe de ces capitaines.

Ioniens, les Cypriotes vous donnent le choix de combattre contre les Phéniciens ou contre les

---

Corſe, & dont les Ioniens étoient fort éloignés. Mais il faut ſavoir que les Ioniens étoient bons navigateurs, qu'ils avoient déja eu deſſein de s'emparer de la Sardaigne, & qu'en promettant cette conquête, Hiſtiée flattoit l'ambition d'un prince qui avoit le projet d'une monarchie univerſelle.

Perſes. Si vous voulez vous meſurer ſur terre contre ceux-ci, il eſt temps que vous quittiez vos vaiſſeaux & que vous vous rangiez en bataille, afin que nous entrions dans ces mêmes vaiſſeaux & que nous combattions contre les Phéniciens. Si vous aimez mieux vous éprouver contre ces derniers, à la bonne heure. Mais prenez l'un ou l'autre parti : car il faut que nous joignions nos efforts pour mettre en liberté l'Ionie & l'île de Cypre.

Nous avons été envoyés, répondirent les Ioniens, par tout le corps de l'Ionie pour défendre la mer, & non pour abandonner nos vaiſſeaux aux Cypriotes, & combattre ſur terre contre les Perſes : nous ferons notre devoir dans le poſte où nous avons été placés. Quant à vous, le ſouvenir des mauvais traitemens que vous avez eſſuyés de la part des Mèdes auxquels vous fûtes aſſervis, doit vous ſolliciter à montrer du courage. ———

Telle fut la réponſe des Ioniens. Les Perſes ſe rendent dans la plaine de Salamine, & les rois de Cypre mettent leurs troupes en bataille. Artibius, général des Perſes, montoit un cheval parfaitement inſtruit à ſe cabrer, dans la mêlée, contre les guerriers qui attaquoient ſon maître. Onéſile en ayant eu avis, dit à ſon écuyer, Carien d'origine, ſavant dans la guerre, & d'ailleurs plein de courage :

J'apprends que le cheval d'Artibius ſe cabre contre l'adverſaire de ſon maître, & l'attaque des piés & des dents. Vois donc quel parti tu as à prendre, ſi tu veux frapper le cheval ou Artibius qui le monte.

Diſc. d'Onéſile à ſon écuyer, & réponſe de cet écuyer.

Prince, lui répondit l'écuyer, je ſuis prêt à faire l'une ou l'autre de ces deux choſes, ou même toutes les deux, ou enfin tout ce que tu voudras me commander. Je te dirai cependant ce que j'eſtime pour toi le plus convenable. Il me ſemble qu'un général, un prince, doit naturellement ſe meſurer contre ſon égal. Si tu fais tomber ſous tes coups le commandant des ennemis, tu te couvriras de gloire : ſi par un malheur que je prie les dieux d'éloigner, tu meurs de ſa main, c'eſt une conſolation de ſuccomber ſous un ennemi digne de ſoi. Un ſujet, un ſerviteur, doit combattre contre ſon ſemblable. Au reſte, n'appréhende rien des mouvemens du cheval ; je puis te répondre qu'il ne ſe cabrera plus contre perſonne. ——

Les deux armées de terre & de mer donnerent en même temps la bataille. Les Ioniens combattirent vaillamment, & eurent l'avantage ſur les Phéniciens. L'écuyer d'Onéſile tint parole à ſon maître. Dès qu'il vit le cheval d'Artibius ſe cabrer, il lui coupa les jarrets, de ſorte qu'Artibius & ſon

cheval tomberent à terre du même coup. Mais ce ſuccès n'empêcha pas que la bataille ne fût perdue par la déſertion de quelques troupes alliées, & que le roi de Salamine ne fût tué dans la déroute. Les Ioniens & les autres qui avoient combattu ſur mer, ayant appris qu'Onéſile avoit été défait, & que toutes les villes de Cypre étoient aſſiégées, ſe retirerent promptement en Ionie. Les villes aſſiégées furent priſes, & toute l'île retomba dans la ſervitude. Les Ioniens & leurs alliés remporterent quelques victoires; mais les Perſes eurent la ſupériorité preſque par-tout. Ariſtagoras, qui avoit fait ſoulever l'Ionie, déſeſpéré de n'avoir pu réuſſir dans ſes entrepriſes, réſolut d'abandonner Milet. Il en laiſſa le gouvernement à Pythagoras; &, prenant avec lui ceux qui voulurent le ſuivre, il fit voile en Thrace, & ſe rendit maître de Myrcine, qu'Hiſtiée avoit fait revêtir de murailles. Cet homme inquiet & remuant, ennemi de ſon repos & de celui des autres, périt enfin au ſiege d'une ville de Thrace, qu'il étoit allé attaquer.



LIVRE VI.

HISTIÉE, qui avoit engagé Ariſtagoras à ſoulever l'Ionie, n'eut pas un meilleur ſort, comme on le verra par la ſuite. Il étoit parti de Suze. Au lieu de réduire la grande île de Sardaigne ſous la puiſſance de Darius, ſelon la promeſſe qu'il en avoit faite, il ſe rend chef des Ioniens dont il ranime le parti. Les habitans de Chio, où il s'étoit retiré, veulent le faire rentrer dans Milet, où ils le reconduiſent; mais les Miléſiens, qui ſe voyoient délivrés de la domination d'Ariſtagoras, & qui avoient déja goûté les douceurs de la liberté, ne purent ſe réſoudre à recevoir chez eux un autre maître. Hiſtiée retourna donc à Chio, & n'ayant pu perſuader aux habitans de le ſecourir de leurs vaiſſeaux, il paſſa à Mitylene dont il obtint huit navires équipés en guerre. Il ſe tranſporta avec cette petite flotte du côté de Byzance, & raſſembla un aſſez grand nombre d'autres navires, ſoit de gré, ſoit de force.

Tandis qu'Hiſtiée ſe donnoit tous ces mouvemens, les Perſes faiſoient avancer contre Milet une puiſſante armée de terre & de mer. Lorſque les Ioniens furent avertis que l'ennemi venoit fondre ſur Milet, ils envoyerent les principaux

& les plus ſages d'entre eux à l'aſſemblée générale; où il fut réſolu qu'on n'oppoſeroit point aux Perſes d'armée de terre, que les Miléſiens tâcheroient de ſe défendre & de repouſſer l'ennemi de leurs murailles; mais qu'on formeroit la plus forte armée navale qu'il ſeroit poſſible, & qu'on s'aſſembleroit au plutôt près de Lada, petite île voiſine des Miléſiens, pour terminer le différend, à la vue de Milet, par une bataille ſur mer. Les chefs des Perſes, effrayés en voyant la flotte des Miléſiens, firent aſſembler tous les princes d'Ionie, qui ayant été chaſſés de leurs villes par Ariſtagoras, s'étoient refugiés chez les Mèdes, & faiſoient la guerre contre Milet. Ils leur adreſſerent ce diſcours :

Diſcours des chefs des Perſes aux Ioniens.

Ioniens, ſi vous avez du zele pour le ſervice du roi, c'eſt aujourd'hui que vous devez le témoigner. Que chacun de vous faſſe enſorte de retirer ſes compatriotes de la confédération. Pour y réuſſir, aſſurez-les qu'ils ne ſeront pas punis de leur révolte, qu'on ne brûlera leurs édifices ni ſacrés ni profanes, qu'enfin ils ne ſeront pas traités plus mal qu'ils ne l'ont été juſqu'ici. S'ils perſiſtent & s'ils veulent en venir à une action déciſive, menacez-les de tous les malheurs qui ne manqueront pas de fondre ſur eux. Vaincus dans le combat, ils ſeront réduits en ſervitude; nous ferons mutiler leurs jeunes fils, nous reléguerons

leurs filles chez les Bactriens, & nous donnerons leur pays à d'autres peuples. ——

Ce fut inutilement que les princes Ioniens envoyerent vers leurs peuples : on méprisa & leurs représentations & les menaces des Perses. Il se tint près de l'île de Lada une assemblée générale, où Denys, capitaine de Phocée, parla en ces termes :

Disc. de Denys, capitaine de Phocée, aux Ioniens.

Ioniens (1), nous sommes dans la position la plus critique, réduits à l'alternative d'être libres ou esclaves, & esclaves fugitifs. Si donc vous voulez supporter la fatigue, vous aurez quelque peine dans le moment ; mais vous serez en état de vaincre vos ennemis, & de rester libres pour toujours. Si au contraire vous montrez de la lâcheté & que la crainte vous disperse, je n'espere plus rien de vous, & je vois que le monarque ne tardera pas à vous punir de votre révolte. Ecoutez-moi donc & abandonnez-vous à moi ; je puis vous assurer, si les dieux nous secondent comme nous avons lieu de nous y attendre, que les ennemis n'oseront pas combattre, ou qu'ils seront pleinement vaincus. ——

(1) Longin, dans son traité du sublime, section XXII, parle de ce discours ; il le loue comme débutant par un beau mouvement.

Les Ioniens, animés par ce discours de Denys, résolurent d'exécuter tout ce qu'il proposeroit. Heureux, s'ils eussent persisté dans cette résolution ! mais ayant eu le courage d'entreprendre de recouvrer leur liberté, ils n'eurent pas celui de supporter tous les travaux qui pouvoient faire réussir leur entreprise. Fatigués des exercices qu'ils faisoient presque tous les jours sous les ordres d'un capitaine habile qui vouloit leur apprendre à combattre & à vaincre, ils commencerent à murmurer & à ne plus obéir qu'avec répugnance.

Disc. des Ioniens entre eux pour se soustraire au commandement de Denys.

Quel crime, se disoient-ils les uns aux autres, avons-nous commis envers les dieux pour supporter tant de peines & de fatigues ? Insensés ! nous avons assez peu de raison pour nous soumettre à l'orgueil d'un habitant de Phocée qui n'a fourni que trois navires, d'un homme dur qui nous accable de travaux insupportables. Plusieurs d'entre nous ont déja éprouvé des maladies, plusieurs en sont menacés. Ne vaut-il mieux nous résoudre à tout souffrir que d'endurer de tels maux ? quel esclavage ne seroit pas préférable à la discipline d'un pareil chef ? Allons, n'obéissons pas davantage à ce maître cruel. ——

Ils se retirerent, en effet, sous des tentes qu'ils établirent dans l'île, & refuserent de retourner aux exercices. Ce désordre disposa quelques peu-

ples à se retirer pendant le combat, & fit perdre la bataille navale, dans laquelle les habitans de Chio furent les seuls qui combattirent vaillamment, qui périrent presque tous, soit dans le combat, soit dans la fuite. Toute la flotte fut abîmée ou dispersée. Le capitaine Denys se retira de la mêlée, & avec trois vaisseaux qu'il prit aux ennemis, il fit voile vers la Sicile, d'où il exerçoit des brigandages sur les Toscans & sur les Carthaginois. Milet, assiégée par terre & par mer, ne tarda pas à être prise : elle fut entiérement détruite, & tous ses habitans envoyés à Suze. Les Athéniens furent très-sensibles à la ruine de Milet, ils en témoignerent publiquement leur affliction dans une tragédie où l'on représentoit le désastre de cette ville malheureuse.

Histiée étoit encore près de Byzance avec sa petite flotte, lorsqu'il apprit la destruction entiere de sa patrie. Il fit voile sur le champ vers l'île de Chio, dans laquelle il entra de force, & dont il n'eut pas beaucoup de peine à subjuguer les peuples. De-là il marcha contre Thase avec de grandes troupes d'Ioniens & d'Eoliens. Averti, lorsqu'il assiégeoit cette ville, que les Phéniciens étoient partis de Milet, & qu'ils alloient faire la guerre dans le reste de l'Ionie, il leva le siege de Thase, & passa à Lesbos avec toute son armée; &, comme il craignoit encore dans ce poste, il se transporta

dans la province d'Atarne, où se trouvoit alors par hasard une puissante armée de terre commandée par Harpage. Celui-ci attaqua Histiée dès qu'il fut à terre, le fit prisonnier, & tailla en pieces la plus grande partie de ses troupes. Artapherne & Harpage le firent mettre en croix à Sardes, & envoyerent sa tête à Darius. Ce prince qui, malgré sa derniere révolte, n'avoit pas oublié le service important qu'il lui avoit rendu dans son expédition contre les Scythes, fut mécontent qu'on l'eût fait mourir, & lui fit rendre les honneurs de la sépulture.

Les Perses, ne trouvant plus d'obstacle, eurent bientôt subjugué & asservi toute l'Ionie. Ils passerent ensuite dans l'Hellespont, où ils firent encore plusieurs conquêtes. Les courses des Perses, dans la Quersonèse, donnent sujet à notre historien de parler de Miltiade, capitaine d'Athenes, fameux dans l'histoire grecque, qui avoit été prince de la Quersonèse. Du temps de Pisistrate, un Miltiade, fils de Cypsele, d'une famille illustre d'Athenes, avoit été choisi pour roi par les Dolonces, peuple de Thrace dans la Quersonèse. Il mourut sans enfans, & laissa le royaume à Stésagoras, son neveu, fils de Cimon, son frere utérin. Stésagoras mourut aussi sans enfans. Miltiade, fils de Cimon, frere germain de Stésagoras, régna après lui sur le même peuple. Il éprouva plusieurs aventures, abandonna

abandonna la Querſonèſe, revint à Athenes chargé de richeſſes, & ſe rendit célebre par la victoire de Marathon.

Lorſque les Perſes eurent aſſujetti & pacifié l'Ionie, Mardonius, fils de Gobryas, jeune & plein d'ardeur, parcourut & ſubjugua pluſieurs pays avec des troupes de terre & de mer, pénétra juſqu'à la Macédoine, qu'il ſoumit à ſes armes; mais il fut obligé de revenir, ſon armée navale ayant eſſuyé une tempête violente qui en fit périr une grande partie, & lui-même ayant éprouvé ſur terre un échec conſidérable où il fut bleſſé & perdit un grand nombre des ſiens. Darius, après avoir obligé les Thaſiens, qui avoient été conquis & qui paroiſſoient vouloir ſe révolter, d'abattre leurs murs & d'envoyer leurs vaiſſeaux à Abdere, voulut ſonder les Grecs pour ſavoir s'ils lui feroient la guerre ou s'ils ſe ſoumettroient à ſa puiſſance. Il envoya des hérauts de tous côtés dans la Grece pour demander, en ſon nom, la terre & l'eau, & il fit, en même temps, des préparatifs pour une grande expédition. Pluſieurs inſulaires, & pluſieurs Grecs de la terre-ferme, entre autres les Eginetes, accorderent à Darius ce qu'il demandoit. Les Athéniens ſaiſirent cette occaſion pour s'aller plaindre à Sparte des Eginetes, leurs anciens ennemis, & les accuſer de trahir toute la Grece.

Sparte avoit alors pour rois Cléomene & Démarate : car on ſait qu'il y avoit à Lacédémone deux rois, ou plutôt deux chefs de la république, qui, dans la réalité, étoit ſeule ſouveraine. Hérodote s'étend un peu ſur l'origine des rois de Lacédémone, ſur leurs privileges en temps de paix & de guerre, ſur les honneurs qu'on leur rendoit pendant leur vie & après leur mort. On conteſtoit à Démarate ſa qualité de fils d'Ariſton, & on prétendoit que ſa mere l'avoit conçu d'un autre homme. L'hiſtorien diſcute encore cet article. Les ennemis de Démarate, & ſur-tout Cléomene, ſon collegue, firent tant par leurs artifices & par leurs manœuvres, qu'il fut dépoſé, & qu'il ſe vit ſimple particulier dans une ville où il avoit régné. Ne pouvant ſupporter l'humiliation de ſon état préſent, il ſe retira en Aſie auprès de Darius, qui le reçut avec beaucoup d'égard, lui donna des terres & des villes. Leutychide, fils de Ménaris, avoit été fait roi à la place de Démarate : Cléomene, ſon collegue, irrité contre les Eginetes, parce qu'ils avoient ſouſcrit aux demandes de Darius, & qu'ils avoient refuſé de lui livrer les principaux auteurs de cette lâcheté, prit avec lui Leutychide & marcha contre eux. N'ayant trouvé aucune réſiſtance, ils entrerent dans Egine, choiſirent dix des plus conſidérables de la ville par leur naiſſance & par leurs richeſſes, & les donnerent en dépôt

aux Athéniens les plus grands ennemis des Eginetes. Après cette expédition, Cléomene qui craignoit de retourner à Lacédémone, parce que la fraude qu'il avoit employée contre Démarate étoit découverte, se retira en Thessalie, puis en Arcadie, où il intrigua contre les Lacédémoniens. Ceux-ci craignant pour eux-mêmes les effets de sa méchanceté, le rappellerent. Dès qu'il fut revenu, il devint furieux & frappoit tous ceux qui l'approchoient. Dans un accès de fureur, il se déchira de la maniere la plus cruelle, & servant d'instrument à la vengeance divine, il se punit lui-même des crimes dont il s'étoit rendu coupable. On donnoit à sa manie furieuse & à sa fin tragique différentes causes qu'explique l'historien.

Lorsque les Eginetes eurent appris sa mort, ils se rendirent à Lacédémone, & se plaignirent de ce qu'on avoit envoyé en ôtage dix de leurs principaux dans une ville ennemie de la leur. Les Lacédémoniens obligerent Leutychide de se rendre à Athenes avec les députés d'Egine pour redemander les ôtages. Les Athéniens, qui ne vouloient pas les rendre, trouverent des défaites, & reculerent autant qu'ils purent; ils disoient que, les deux rois leur ayant mis ces ôtages entre les mains, il n'étoit pas juste de les rendre à un seul sans que l'autre fût présent. Sur ce refus, Leutychide leur parla en ces termes :

Discours de Leutychide, roi de Lacédémone, aux Athéniens.

Athéniens, faites ce qu'il vous plaira : si vous rendez les ôtages, vous ferez une action de justice ; vous ferez le contraire, si vous les retenez. Ecoutez à ce sujet un fait arrivé dans notre ville ; voici comme on le raconte parmi nous. Il y avoit à Lacédémone, il y a environ deux siecles, un certain Glaucus, fils d'Epycide, distingué entre ses compatriotes par plusieurs qualités excellentes, & sur-tout par la probité. Un habitant de Milet, attiré par sa vertu, se rendit à Lacédémone, vint le trouver, & lui dit : Glaucus, je suis Milésien, la réputation de ta probité s'est répandue dans toute la Grece, & même dans l'Ionie ; je m'adresse à toi avec confiance. Comme je voyois que le Péloponèse étoit à l'abri de tout péril, tandis que l'Ionie étoit sujette à mille révolutions, & que les fortunes y changeoient continuellement de maîtres, j'ai vendu la moitié de mes biens, & je viens t'en déposer l'argent entre les mains. Je te prie de le garder avec cette marque que je te remets, & de ne le rendre qu'à celui qui te montrera une pareille marque. Ainsi parla l'habitant de Milet, & Glaucus reçut le dépôt à cette condition. Long-temps après, les enfans du Milésien vinrent à Lacédémone trouver Glaucus. Ils lui montrerent la marque, & lui redemanderent l'argent de leur pere. Glaucus chercha à éluder leur demande par sa réponse. Je ne me souviens point

de cette affaire, leur dit-il, je ne me la rappelle en aucune façon. Si cependant elle me revient à la mémoire, je ferai tout ce qui sera juste. Si j'ai reçu quelque chose, il convient de le rendre; si je n'ai rien reçu du tout, je vous prêterai le serment usité chez les Grecs. Je vous remets à quatre mois pour vous donner une réponse certaine. Les Miléfiens s'en retournerent frustrés de leur argent, & ne comptant plus le recouvrer. Glaucus partit pour Delphes afin de consulter l'oracle : il lui demanda s'il pouvoit prêter le serment & retenir le dépôt. La Pythie lui fit cette réponse :

RÉPONSE DE L'ORACLE.

« Fils d'Epycide, c'est un avantage pour le » moment de s'approprier une quantité d'or par » le moyen d'un parjure : jure donc, puisqu'aussi-» bien la mort n'épargne pas celui qui est fidele » à son serment plus que celui qui le viole. Mais » songe que du parjure naît un enfant sans nom, » sans piés, sans mains, & qui cependant se » jette tout-à-coup sur celui qui s'est parjuré, » attaque sa maison & sa race jusqu'à ce qu'il les » ait entiérement détruites; au lieu que la maison » de celui qui est fidele à son serment subsiste & » prospere dans tous les âges ».

Effrayé de cette réponse, Glaucus pria le dieu

de lui pardonner sa démarche. Tenter les dieux, dit la Pythie, ou faire l'injustice, c'est la même chose. Alors Glaucus manda les Miléfiens & leur rendit l'argent. Mais quelle est l'application que je fais de cette histoire ? La voici, Athéniens. Il ne reste plus dans Lacédémone aucun vestige de la race & de la maison de Glaucus ; elles ont été entiérement détruites. D'où il faut conclure que, quand on a reçu un dépôt, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de le rendre sur le champ à ceux qui le redemandent. ——

Leutychide n'ayant pu persuader les Athéniens, se retira. Les Eginetes, irrités & ne respirant que la vengeance, rallumerent la guerre, dans laquelle les Athéniens eurent le plus souvent l'avantage.

Mais Darius préparoit à ceux-ci de plus grands périls, & de plus rudes combats à soutenir. On avertissoit tous les jours ce monarque, suivant l'ordre qu'il en avoit donné, de se souvenir des Athéniens : les Pisistratides étoient sans cesse autour de lui pour l'animer contre eux ; & ce prince saisissoit avec ardeur ce prétexte d'aller faire la guerre à ceux des Grecs qui lui avoient refusé la terre & l'eau. Il ôta donc le commandement à Mardonius qui n'avoit pas réussi dans la premiere expédition, & envoya pour chefs contre Athenes & Erétrie,

Datis, Mède d'origine, & Artapherne, fils de son frere, avec ordre de piller ces deux villes & de lui en amener tous les prisonniers. Ils partirent donc de l'Asie avec des armées formidables de terre & de mer; &, après avoir pris & ruiné dans leur route l'île de Naxe dont les habitans s'étoient enfuis, & d'autres îles dont les peuples leur refuserent des troupes & des ôtages, ils arriverent sur les côtes d'Erétrie. Les Erétriens avoient demandé du secours aux Athéniens, qui leur envoyerent quatre mille hommes. Mais, comme parmi les principaux d'Erétrie, il y avoit beaucoup de traîtres prêts à livrer leur ville aux Barbares, on conseilla aux troupes d'Athenes de se retirer, & elles se retirerent. Erétrie fut assiégée & tint plusieurs jours par le courage de ses habitans; mais enfin elle fut livrée par des citoyens perfides, aux ennemis qui la ruinerent de fond en comble, sans épargner les temples qu'ils mirent au pillage & qu'ils réduisirent en cendres. Ils firent voile ensuite vers l'Attique dont ils ravagerent le pays; ils passerent par Marathon, ne croyant pas qu'on osât venir à leur rencontre: mais les Athéniens marcherent de ce côté avec leurs forces pour repousser les Barbares. Ils étoient conduits par dix capitaines, parmi lesquels étoit Miltiade, fils de Cimon. Quelques peuples, entre autres les Platéens qu'ils avoient défendus avec zele contre

les Thébains, leur envoyerent des ſecours. Les Lacédémoniens avoient promis de les ſecourir; mais un ſcrupule de religion les ayant empêchés de partir ſur le champ, ils n'arriverent qu'après le combat. Les deux armées étoient en préſence: les capitaines Athéniens étoient partagés d'opinion; les uns, & ſur-tout Miltiade, étoient d'avis qu'on donnât la bataille; les autres craignoient de la donner, parce qu'on étoit inférieur en nombre. Il avoit été réſolu que l'avis de Callimaque, un des principaux officiers, décideroit la choſe; Miltiade le prit à part & lui dit:

Diſcours de Miltiade à Callimaque.

Callimaque, il dépend de toi aujourd'hui de laiſſer Athenes réduite en ſervitude, ou d'aſſurer ſa liberté, & de t'acquérir par-là une réputation qui vivra dans tous les ſiecles, qui ſurpaſſera la gloire d'Harmodius & d'Ariſtogiton. Depuis que les Athéniens exiſtent, ils ne ſe trouverent jamais dans une extrémité auſſi preſſante. S'ils ſuccombent ſous la puiſſance des Perſes, tu ne peux douter de ce qu'ils auront à ſouffrir étant livrés à Hippias: s'ils ſe retirent vainqueurs, Athenes ſera la premiere des villes grecques. Je vais te dire comment la choſe ſe peut faire, & te prouver qu'elle eſt en ta diſpoſition. Nous ſommes dix généraux: les ſentimens ſont partagés; les uns veulent la bataille, les autres ne la veulent pas.

Si nous différons de combattre, j'appréhende qu'il ne s'éleve entre les Athéniens des dissensions qui les obligent de se rendre aux Perses. Mais si nous livrons le combat avant que des citoyens mal intentionnés ne forment quelque projet nuisible, j'espere, avec l'aide des dieux, que nous remporterons la victoire. C'est toi que cela regarde, c'est de toi que cela dépend aujourd'hui. Si tu suis mon opinion, notre patrie sera libre, & notre république la premiere de la Grece; si au contraire tu te ranges du parti de ceux qui s'opposent à ce qu'on livre la bataille, au lieu des biens que j'ai annoncés, nous éprouverons tous les maux imaginables. ——

Ces paroles de Miltiade persuaderent Callimaque, & il fut arrêté que l'on combattroit. An. M. 3514. Av. J. C. 490.
Chaque capitaine commandoit son jour: les autres consentoient de céder leur rang à Miltiade; mais il voulut attendre que son tour fût arrivé, & aussi-tôt il rangea les Athéniens en bataille. La valeur l'emporta sur le nombre, & les Perses furent complettement vaincus. Les Lacédémoniens partirent dès qu'ils furent libres, & firent une si grande diligence qu'ils arriverent en trois jours de Sparte dans l'Attique. Regrettant d'être venus trop tard, & de n'avoir pu partager le péril & le triomphe des vainqueurs, ils donnerent de

grands éloges à la bravoure des Athéniens. Les Perses retournerent dans l'Asie avec les prisonniers d'Erétrie. Quoique Darius fût irrité contre les Erétriens, il ne leur fit aucun mauvais traitement; mais il les envoya dans un lieu de la contrée de Sissie, appellé Andérice, où ils demeurerent & conserverent leur premiere langue.

On reprochoit aux Alcméonides, famille d'Athenes, d'avoir eu des intelligences avec les Barbares: Hérodote les défend avec chaleur; il prend de-là occasion de parler de cette maison illustre, d'en faire l'éloge, & de montrer comment elle s'allia à celle de Clisthene. Clisthene étoit prince de Sicyone; il avoit une fille nommée Agariste, qu'il avoit résolu de marier à celui des Grecs, en qui il reconnoîtroit le plus de mérite. Ayant gagné le prix dans la course des chars à quatre chevaux, il fit annoncer à son de trompe, dans l'assemblée des jeux olympiques, que quiconque se jugeroit digne d'être son gendre, se rendît à Sicyone dans soixante jours. On y vit accourir une foule de Grecs qui s'estimoient recommandables par eux-mêmes ou par leurs ancêtres. Clisthene fit célébrer des jeux qu'il termina par un festin, après lequel, ayant fait faire silence, il parla ainsi à ceux qui demandoient sa fille en mariage:

O vous qui aspirez au mariage de ma fille, croyez que je vous estime tous, & que, si la chose se pouvoit, je vous satisferois tous également. Mais n'ayant qu'une fille dont je puisse disposer, il ne m'est pas possible de la donner à tous ceux qui la demandent. Ceux d'entre vous qui seront obligés de renoncer à un mariage sur lequel ils avoient des prétentions & dont je les juge dignes, je leur fais présent d'un talent pour reconnoître l'honneur qu'ils m'ont fait, & les dédommager de la peine qu'ils ont prise de venir à Sicyone : je donne Agariste, ma fille, à Mégaclès, fils d'Alcméon, pour qu'il l'épouse selon les coutumes d'Athenes. —— Disc. de Clisthene aux prétendans de sa fille.

Du mariage d'Agariste & de Mégaclès naquit un fils nommé Clisthene, du nom de son aïeul maternel, qui assura dans Athenes le gouvernement populaire, & divisa le peuple en dix tribus.

Miltiade, qui étoit déja considéré dans sa ville, & qui avoit mis le comble à sa gloire par le triomphe de Marathon, demanda aux Athéniens soixante & dix vaisseaux, des soldats & de l'argent, sous prétexte de les conduire dans un pays d'où ils devoient remporter sans peine de l'or en abondance ; mais, en effet, pour aller attaquer les habitans de Paros dont il avoit reçu quelque

injure. Son entreprise ne réussit pas ; il fut obligé de revenir sans avoir rien fait, sans rapporter d'or, ayant dépensé celui qu'il avoit emporté, enfin étant blessé lui-même dangereusement. Il fut accusé à son retour, & condamné à une amende de cinquante talens, qui fut payée non par lui (car il mourut de sa blessure), mais par son fils Cimon. A l'occasion de Miltiade, l'historien parle de Lemnos, & c'est par où il termine le sixieme livre. Ce général s'étoit emparé de cette île avant la bataille de Marathon : les Pélasgiens qui l'occupoient avoient déja été chassés du territoire de l'Attique, où ils s'étoient établis ; ils furent encore chassés de Lemnos, où ils s'étoient refugiés ; & la possession en fut assurée à la république d'Athenes.



LIVRE VII.

DARIUS étoit déja fort animé contre les Athéniens; la bataille de Marathon l'anima encore davantage, & il témoigna plus de passion que jamais de porter la guerre dans la Grece. Il avoit employé trois ans à faire les plus grands préparatifs, lorsqu'il apprit que les Egyptiens s'étoient révoltés. Irrité contre les Grecs & contre les Egyptiens, il étoit déterminé à faire la guerre en même temps aux uns & aux autres; & après avoir décidé, en faveur de Xerxès, une contestation qui s'étoit élevée entre ses enfans pour la succession au trône, il se disposoit à partir lui-même pour la Grece, & à envoyer ses généraux dans l'Egypte; mais il fut prévenu par la mort. Il mourut ayant régné trente-six ans accomplis. Ce prince avoit de grandes vues, quoiqu'il ait fait de grandes fautes. Humain & généreux, il pardonnoit à des ennemis, même dans la colere; noble & magnanime, il savoit honorer le mérite & récompenser les services. Il laissa à Xerxès, avec la couronne, l'exécution de l'entreprise qu'il avoit faite contre les Grecs & contre les Egyptiens.

Ici le style de l'historien s'éleve; ses discours An. M. 3519.
sont plus éloquens; sa narration est plus rapide. Av. J. C. 485.

On y trouve beaucoup moins de digressions & d'écarts : il a fait connoître dans ce qui précede la plus grande partie des peuples dont il doit parler ; & il raconte une expédition célebre & mémorable, qui lui a paru assez importante pour remplir les trois derniers livres de son histoire. Xerxès, sans avoir un grand desir d'aller faire la guerre en Grece, portoit toutes ses pensées du côté de l'Egypte ; mais les discours de Mardonius, qui avoit beaucoup d'autorité sur son esprit, & ceux de plusieurs autres Perses, l'engagerent à réduire d'abord l'Egypte, & à marcher ensuite contre la ville d'Athenes. Il commença donc par les Egyptiens ; les ayant vaincus, il les réduisit dans une plus grande sujétion qu'ils n'étoient sous Darius, & en donna le gouvernement à Achéménès (1), son frere. Après quoi, il fit assembler les principaux Perses pour leur proposer son avis sur l'expédition qu'il méditoit, & leur demander ce qu'ils en pensoient eux-mêmes. Il leur parla ces termes :

Premier discours de Xerxès aux Perses.

Généreux Perses, je ne prétends pas introduire

(1) Nous verrons par la suite que ce même Achéménès suivit Xerxès dans son expédition. Comme les préparatifs durerent quatre ans, sans doute que durant cet intervalle le gouvernement d'Achéménès fut donné à un autre.

un nouvel uſage, mais ſuivre celui que je trouve établi parmi nous. Depuis que nous avons arraché l'empire aux Mèdes, & qu'Aſtyage en a été dépouillé par Cyrus, jamais, ſi j'en crois le rapport de nos anciens, nous ne ſommes demeurés dans l'inaction. Conduits par les dieux & marchant ſous leurs auſpices, nous avons vu le ſuccès couronner preſque toutes nos grandes entrepriſes. Vous ſavez par quels exploits ſe ſont ſignalés Cyrus, Cambyſe, & Darius, mon pere; vous ſavez par combien de conquêtes ils ont agrandi leurs états, & il ſeroit inutile de vous en faire le récit. Du moment où je ſuis monté ſur le trône, jaloux de ne point dégénérer de mes auguſtes ancêtres, j'ai examiné comment, à leur exemple, je pourrois étendre la puiſſance des Perſes. Mes réflexions m'ont fait connoître que nous pouvions illuſtrer de plus en plus notre nom, acquérir un pays qui n'eſt pas inférieur au nôtre, qui même eſt plus fertile, en même temps que nous pourſuivrions nos injures & que nous en tirerions une vengeance éclatante. Je vous ai donc fait aſſembler pour vous faire part de mes deſſeins. J'ai réſolu d'établir un paſſage ſur l'Helleſpont, & conduiſant une armée à travers l'Europe, de porter la guerre dans la Grece, d'aller venger les injures que les Perſes & mon pere ont reçues des Athéniens. Vous ne pouvez ignorer combien

Darius desiroit d'aller en personne attaquer les Grecs. Surpris par la mort, il ne lui a pas été permis de satisfaire lui-même un juste ressentiment. J'entreprends, moi, de le venger lui & les autres Perses; je ne quitterai pas les armes que je ne me sois rendu maître d'Athenes, que je n'aie réduit en cendres cette ville audacieuse qui a attaqué mon pere, qui a provoqué son courroux. Assez hardis pour favoriser dans sa révolte Aristagoras de Milet, un de nos sujets, les Athéniens, vous le savez, ont envahi notre ville de Sardes, ont embrasé ses temples & ses bois sacrés. Vous êtes instruits encore des nouveaux motifs qu'ils ont fournis depuis à notre vengeance, lorsque vous êtes entré dans l'Attique sous le commandement de Datis & d'Artapherne. Voilà ce qui m'anime à marcher contre les Athéniens. Mais, en y refléchissant, je trouve un grand avantage dans cette expédition. Si nous venons à les subjuguer eux & leurs voisins, habitans du pays (1) conquis anciennement par le Phrygien Pélops, la Perse nous devra cet avantage qu'elle n'aura pas d'autres limites que le séjour du grand Jupiter.

---

(1) *Habitans du pays*.... c'est-à-dire, les Lacédémoniens & autres habitans du Péloponèse qui avoit pris son nom de Pélops, lequel Pélops étoit venu de Phrygie s'établir dans la contrée appellée depuis Péloponèse.

Embrassant

Embrassant toute l'Europe, de toutes les régions je n'en ferai qu'une seule, & le soleil n'éclairera dans le monde aucune contrée qui borne notre empire. En effet, on m'assure que, les Grecs une fois soumis, il n'est point sur la terre de ville ni de nation qui puisse nous résister. Ainsi, coupables ou non, tous subiront également notre joug. Vous, Perses, si vous voulez me plaire, vous vous tiendrez prêts pour le jour que je vous indiquerai. Ceux qui m'ameneront les plus belles troupes, je leur ferai présent de ce que je possede de plus précieux. Telle est ma résolution. Mais afin qu'il ne paroisse pas qu'ici je veuille régler tout par mon seul sentiment, je vous permets de délibérer sur cette affaire, & je vous exhorte chacun à donner votre avis. ——

Discours de Mardonius à Xerxès, dans le conseil de ce prince.

Après que Xerxès eut parlé, Mardonius prenant la parole : Seigneur, dit-il, tu n'es pas seulement le plus grand des rois qui jusqu'ici aient regné dans la Perse, mais le plus grand encore de ceux qui y régneront à l'avenir. Peut-on en douter quand on voit la raison & la sagesse qui regnent dans tes discours, & sur-tout cette grandeur d'ame qui ne peut souffrir de se voir insulté par des ennemis méprisables, par les Ioniens d'Europe. Quoi donc ? nous avons subjugué les Saces, les Indiens, les Ethiopiens, les Assyriens, & tant

d'autres nations puiſſantes, quoiqu'elles ne nous euſſent fait aucune injure, uniquement pour augmenter nos forces & reculer nos frontieres; & nous n'oſerions entreprendre de nous venger des Grecs qui nous ont attaqués les premiers! Que craindrions-nous dans cette entrepriſe? quelles troupes, quelles richeſſes pourroient-ils nous oppoſer? Nous connoiſſons leur maniere de combattre, & nous ſavons quelle eſt leur foibleſſe. Les Ioniens, les Eoliens, les Doriens qui ſont leurs enfans & qui habitent nos contrées, ſont déja réduits ſous notre puiſſance. Je connois par moi-même, prince, les forces des Grecs; j'en fis l'épreuve lorſque je marchai contre eux par les ordres du roi ton pere. Je pénétrai juſques dans la Macédoine, j'approchai même de la ville d'Athenes ſans que perſonne osât venir à ma rencontre. Cependant les Grecs, à ce que j'ai oui dire, entreprennent la guerre entre eux avec autant d'imprudence qu'ils la font avec peu d'adreſſe, faute d'en connoître l'art. Quand ils ont réſolu de donner la bataille, ils ſe rendent dans la plaine la plus belle & la plus unie qu'ils puiſſent trouver; de ſorte qu'indépendamment des vaincus qui ſont tous taillés en pieces, la victoire coûte toujours beaucoup de ſang aux vainqueurs. Mais, puiſqu'ils parlent la même langue, ne devroient-ils pas s'envoyer des hérauts & des ambaſſadeurs pour

discuter leurs différends & les terminer par toute autre voie que par celle des armes ? ou s'il falloit nécessairement employer la force, ne devroient-ils pas choisir les postes où leurs ennemis ne pussent les combattre qu'avec désavantage ? Ces Grecs si peu intelligens, qui donnent la bataille indifféremment par-tout, n'ont point osé m'offrir le combat lorsque j'allai jusqu'en Macédoine : croit-on, prince, qu'ils se présentent devant toi, lorsque tu iras les attaquer avec tous les hommes & tous les vaisseaux de l'Asie ? Non, sans doute, ils n'auront point assez de confiance dans leurs armes. Si toutefois je m'étois trompé dans mes idées, s'ils étoient assez téméraires pour accepter le combat, ils apprendront à leurs dépens quels guerriers produit la Perse. Enfin il faut tenter le sort : rien ne s'exécute de soi-même ; & c'est la hardiesse à entreprendre qui procure tous les avantages. ——

Ce fut ainsi que Mardonius flatta l'opinion du monarque. Quand il eut cessé de parler ; comme les autres Perses gardoient le silence, & n'osoient contredire le sentiment du roi, Artabane, fils d'Hystape & oncle de Xerxès, à qui cette qualité & son âge donnoient de l'assurance, parla en ces termes :

Prince, si l'on n'ouvre pas, dans un conseil, des Premier dis-

Discours d'Artabane à Xerxès, dans le conseil de ce prince.

opinions diverſes, il eſt impoſſible de connoître & de choiſir la meilleure, il faut néceſſairement qu'on ſuive la ſeule qui a été propoſée : mais quand il y a diverſité d'opinions, on peut alors diſcerner la plus utile en l'oppoſant aux autres, comme on diſtingue le bon or en le comparant avec le faux. Je conſeillois à Darius, ton pere & mon frere, de ne point marcher contre les Scythes qui n'ont ni villes ni bourgades; mais ſourd à mes conſeils, & ſe flattant de ſubjuguer des hommes qui n'ont nulle habitation fixe, il entreprit cette expédition, qu'il abandonna après avoir perdu ſes meilleures troupes. Pour toi, prince, tu te diſpoſes à marcher contre des peuples bien plus courageux que les Scythes, contre des peuples redoutables ſur terre & ſur mer; je dois donc te mettre ſous les yeux tous les dangers de cette entrepriſe. Tu dis que tu établiras un paſſage ſur l'Helleſpont, & que, conduiſant ton armée à travers l'Europe, tu porteras la guerre dans la Grece. Mais il peut arriver que tu ſois vaincu ſur terre ou ſur mer, ou même ſur l'un & l'autre élément; car on dit que les Grecs ne manquent point de bravoure : & nous en avons d'aſſez fortes preuves. Les Athéniens ſeuls ont défait de puiſſantes troupes de nos Perſes, qui étoient entrées dans l'Attique ſous la conduite de Datis & d'Artapherne; il n'eſt donc pas vrai qu'on ait réuſſi de toutes parts,

Mais si, vainqueurs sur mer, ils font voile vers le pont que tu auras fait construire, le danger, ô prince, ne sera-t-il pas extrême? Ce n'est point ici une conjecture prise dans mon imagination: quel malheur ne fûmes-nous pas à la veille d'éprouver, lorsque ton pere faisant jetter un pont sur le Bosphore de Thrace, & puis sur le Danube, passa dans le pays des Scythes, & que ces peuples s'étant réunis presserent les Ioniens, à qui l'on avoit commis la garde du dernier pont, de le rompre pour fermer le passage à Darius? Si dans cette circonstance Histiée, prince de Milet, se fût rendu à l'opinion des autres & ne l'eût pas combattue, c'en étoit fait de la Perse. Toutefois peut-on même penser sans frémir que tout l'état d'un grand monarque dépendoit d'un seul homme? Ne te jette pas, ô Xerxès, sans nécessité dans un péril semblable. Suis mon avis, congédie pour le moment l'assemblée; &, après que tu auras fait de sérieuses réflexions, ordonne-nous ce que tu jugeras le meilleur. Pour moi je trouve un grand avantage à bien consulter avant que de rien entreprendre. Quand les événemens seroient peu favorables, on a du moins cette satisfaction qu'on s'est décidé avec sagesse, & que c'est la fortune qui a triomphé de la prudence. Mais quand on a suivi des conseils peu sages, la fortune qui les favorise, en donnant le succès, laisse la honte d'une

conduite téméraire. Ne vois-tu pas que le ciel lance sa foudre sur les plus grands animaux, qu'il les fait disparoître, tandis que les plus petits ne lui causent aucune inquiétude ? ne vois-tu pas que les plus hauts arbres & les plus grands édifices sont les premiers atteints des traits enflammés ? Car la divinité se plaît à abaisser tout ce qui s'éleve. Ainsi une armée nombreuse est souvent taillée en pieces par une poignée de soldats, lorsqu'un dieu jaloux, ne permettant pas qu'un autre que lui s'attribue quelque gloire, frappe de terreur ou d'aveuglement des mortels superbes, & les jette dans des malheurs dont leur puissance sembloit les garantir. La précipitation fait commettre des fautes qui occasionnent des disgraces éclatantes : une sage lenteur procure des biens qui viennent en leur temps si on ne les recueille pas aussi-tôt. Voilà, prince, le conseil que je te donne. Pour toi, Mardonius, cesse de parler aussi légérement des Grecs, qui ne sont pas aussi méprisables que tu l'annonces. C'est en les déprimant que tu excites le roi à marcher contre eux ; tu épuises ton ardeur & tes efforts pour les avilir. Ne te permets point la médisance, le plus odieux des vices. Par elle, deux personnes font injure à une seule. Celui qui médit & celui qui écoute sont également criminels ; l'un attaque un absent, & l'autre croit le mal sans avoir bien examiné. Enfin l'absent, objet

de la médiſance, reçoit une double injure, & parce qu'on veut le faire paſſer pour méchant, & parce qu'on le juge tel ſur un faux rapport. Au reſte, s'il eſt abſolument réſolu qu'on marchera contre les Grecs, eh bien ! que le roi, ſans quitter la Perſe, reçoive mes enfans & ceux de Mardonius, comme des gages de nos avis. Toi, fils de Gobryas, mets-toi à la tête de l'expédition avec les meilleures troupes que tu pourras choiſir & en auſſi grand nombre que tu voudras. Si les affaires réuſſiſſent comme tu t'en flattes, qu'on me faſſe mourir moi & mes enfans : ſi elles ont le ſuccès que je prédis, qu'on faſſe ſubir la mort à tes enfans & à toi-même, ſuppoſé que tu reviennes. Si tu te refuſes à cette condition, & que tu perſiſtes toujours à vouloir conduire une armée contre les Grecs, je ne crains pas d'aſſurer que ceux qui reſteront ici entendront dire que Mardonius, après avoir cauſé aux Perſes quelque grande calamité, a été dévoré par les chiens & les oiſeaux dans le pays d'Athenes ou de Lacédémone, à moins qu'il n'eſſuie une entiere défaite même en chemin, & qu'il ne nous apprenne par ſon déſaſtre à quels hommes il veut que notre prince aille porter la guerre. ——

Ainſi parla Artabane ; Xerxès irrité lui fit cette réponſe : Artabane, rends grace à ta qualité de

Réponſe de Xerxès à Artabane.

frere de mon pere, si je ne paie pas, comme elle le mérite, la témérité de tes discours. Je te ferai du moins l'affront, puisque tu es si lâche, puisque tu montres si peu de courage, de ne pas te mener en Grece, & de te laisser ici avec les femmes : je saurai bien exécuter sans toi mes desseins. Je ne serois point fils de Darius ni petit-fils d'Hystape, je ne compterois point parmi mes ancêtres Arsame, Armnès, Téispe, Cyrus, Cambyse, Achéménès (1), si je négligeois de me venger des Athéniens, qui, sans doute, agiront si nous n'agissons pas nous-mêmes ; qui ne manqueront pas d'envahir nos états avec une armée, si on en juge par les hostilités qu'ils se sont déja permises, par l'embrasement de Sardes, & par leurs courses dans l'Asie. Les Perses & les Grecs sont trop avancés pour reculer. Il faut qu'ils préviennent ou qu'ils soient prévenus, que la Perse tombe au pouvoir des Grecs ou que les Grecs passent sous la domination des Perses : leur haine est trop violente pour souffrir quelque tempérament. Il est donc de notre honneur de commencer l'attaque & de venger nos injures. Je veux savoir s'ils sont si

(1) Xerxès rappelle ici ses ancêtres paternels & maternels. On peut consulter M. Larcher, qui établit la généalogie des rois de Perse avec cette érudition profonde qui lui est propre.

redoutables ces hommes (1) que le Phrygien Pélops, esclave de mes peres, a tellement subjugués, que jusqu'à ce jour les peuples & leur pays ont été appellés du nom de ce conquérant. —

Ainsi parla le roi de Perse : lorsqu'on se fut retiré & que la nuit fut venue, il réfléchit sur l'opinion d'Artabane, & jugeant qu'il n'étoit pas à propos d'aller faire la guerre en Grece, il s'endormit sur cette pensée. On prétend qu'il eut un songe, qu'il crut voir un fantôme qui le pressoit de ne pas changer la résolution qu'il avoit prise la veille ; mais que, sans avoir égard à ce songe, il convoqua les mêmes personnes, dès que le jour fut venu, & leur parla de la sorte :

Second discours de Xerxès aux Perses.

Généreux Perses, si vous me voyez changer si subitement de résolution, je vous prie de me le pardonner. Je ne suis pas encore arrivé à cette plénitude de sagesse requise en un monarque ; & d'ailleurs je suis continuellement obsédé par ceux qui m'exhortent à l'entreprise dont je vous entretins hier. Lorsque j'ai entendu l'avis d'Artabane, je me suis laissé emporter au feu de ma jeunesse jusqu'à maltraiter de paroles ce vieillard respectable : mais je reconnois maintenant ma faute, &

---

(1) *Ces hommes....* Voyez plus haut, pag. 128, note 1.

je veux ſuivre ſon conſeil. Demeurez donc tranquilles, puiſque je renonce à porter la guerre en Grece. ——

Ravis de ce diſcours, les Perſes ſe proſternerent devant le roi. Le même fantôme, dit-on, ſe préſenta à Xerxès la nuit ſuivante, & lui annonça que, s'il ne ſe diſpoſoit au plutôt à ſon expédition en Grece, il ne tarderoit pas à voir toute ſa puiſſance anéantie. Le prince ſe réveille effrayé, ſe leve, & envoie chercher Artabane, auquel il parle en ces termes :

Second diſcours de Xerxès à Artabane.

Artabane, j'ai manqué de raiſon quand je me ſuis emporté contre toi, & que j'ai payé de paroles dures un bon conſeil : mais je ne fus pas longtemps ſans me repentir, & ſans reconnoître que je devois ſuivre tes avis. Je ne le puis cependant, quelque deſir que j'en aie. J'avois changé de ſentiment, & j'avois renoncé à marcher contre les Grecs; il m'eſt apparu un fantôme qui m'ordonne le contraire, & qui a accompagné ſes ordres de menaces. Si c'eſt un dieu qui me l'envoie, & qui veut abſolument que je porte mes armes dans la Grece, le même fantôme ſe préſentera devant toi, & te ſignifiera les mêmes ordres. Pour qu'il t'apparoiſſe à toi-même, voici ce que j'imagine. Tu te revêtiras de mes habits royaux; & après

t'être aſſis ſur mon trône, tu iras dormir dans mon lit. ——

Ainſi parla Xerxès : Artabane ſe refuſa à ſa premiere invitation (1), parce qu'il ne ſe croyoit pas digne de s'aſſeoir ſur le trône royal ; mais ſe voyant preſſé par le roi, il ſe rendit à ſes inſtances après lui avoir adreſſé ces paroles :

Second diſcours d'Artabane à Xerxès.

Prince, il y a, ſuivant moi, autant de mérite à ſuivre un bon conſeil qu'à le trouver ſoi-même ; tu peux, ſans doute, l'un & l'autre, mais les diſcours des méchans corrompent ton heureux caractere. C'eſt ainſi que la mer, cet élément ſi utile aux hommes, agitée par le ſouffle des vents, ne peut ſuivre ſa bonté naturelle. Je l'avouerai, prince, j'ai été moins affligé des choſes dures que tu m'as dites que de voir qu'entre deux opinions, dont l'une enflammoit ta jeune ardeur, l'autre la réprimoit, tu as choiſi celle qui étoit la plus nuiſible pour toi & pour les Perſes, ſans penſer combien il eſt dangereux d'écouter les deſirs d'une inſatiable ambition. Tu dis qu'après être revenu à l'opinion la plus ſage, il t'eſt apparu en ſonge un fantôme envoyé par un dieu, qui te défend de

(1) C'étoit un crime capital chez les Perſes de s'aſſeoir ſur le trône du roi.

congédier ton armée, qui t'ordonne de marcher contre les Grecs; apprends, ô mon fils, qu'il n'y a rien de divin dans ce ſonge. Ces viſions nocturnes ne ſe préſentent ſouvent aux hommes que pour les abuſer; & comme j'ai plus d'âge que toi & plus d'expérience, je peux t'inſtruire ſur ce ſujet. Pour l'ordinaire, on penſe la nuit à ce qui a occupé le jour; or, tu ſais que depuis trois jours il n'eſt queſtion parmi nous que de l'expédition contre la Grece: les ſonges ne ſont donc ſouvent que de vaines illuſions. Si le tien eſt d'une autre nature, ſi c'eſt un dieu qui te l'envoie, tu as tout dit en peu de mots, le même fantôme m'apparoîtra, & me ſignifiera les mêmes ordres: mais il n'eſt pas néceſſaire que je me revête de tes habits, ni que je dorme dans ton lit. Car enfin le fantôme qui t'a apparu en dormant, quel qu'il puiſſe être, ſera-t-il aſſez ſimple pour ſe méprendre, & ne pas me reconnoître ſous tes vêtemens. Il faut voir (1) s'il n'aura pour moi nul égard, s'il ne daignera pas ſe montrer à moi, ſoit que je prenne tes habits ou que je garde les miens. S'il continue d'apparoître, je conviendrai moi-même qu'il y a quelque choſe de divin dans ta viſion. Au reſte,

(1) Artabane, dans toute cette fin de ſon diſcours, prend le ton un peu ironique, comme perſuadé que le ſonge de Xerxès n'étoit qu'une vaine illuſion.

si telle eſt abſolument ta volonté, & ſi le fantôme ne peut ſe détourner de ſa route, je vais de ce pas coucher dans ton lit. Mais que le fantôme ſe préſente auſſi à moi quand j'aurai fait tout ce qui eſt convenable : juſque-là je perſiſterai dans mon ſentiment. ——

Si cette hiſtoire de fantôme n'eſt pas une fable, il faut croire que Mardonius & d'autres, qui deſiroient que l'expédition eût lieu, avoient apoſté quelqu'un pour jouer un pareil rôle. C'eſt probablement ce trait hiſtorique ſuppoſé vrai, qu'avoit en vue Iſocrate, lorſqu'il diſoit dans ſon Panégyrique : « Sans doute ce fut quelque dieu, ami de nos peres, qui, touché de leur vertu, leur ſuſcita ce péril, ne pouvant permettre que d'auſſi grands hommes vécuſſent dans l'oubli ou mouruſſent ignorés, mais voulant que, par leurs actions, ils méritaſſent les mêmes honneurs que ces héros d'origine céleſte que nous appellons demi-dieux. Comme eux, en effet, rendant à la nature le corps qu'ils en avoient reçu, ils nous ont laiſſé un ſouvenir immortel de leur courage ». Quoi qu'il en ſoit de l'apparition rapportée par Hérodote, & de l'alluſion qu'y a faite Iſocrate, le même fantôme, dit l'hiſtorien, apparut à Artabane couché dans le lit de Xerxès, & lui parla d'un ton ſi menaçant, que, ſe réveillant en ſurſaut, il pouſſa

un grand cri, se leva, alla trouver le monarque, & lui adressa ce discours :

Troisieme discours d'Artabane à Xerxès.

Prince, après avoir vu plusieurs grands empires renversés par des forces inférieures, je ne pouvois consentir que tu te livrasses trop à la vivacité de l'âge. Je connoissois tous les dangers d'une excessive ambition : je me rappellois l'expédition de Cyrus contre les Massagetes, celle de Cambyse contre les Ethiopiens, enfin celle de Darius contre les Scythes où je me trouvai moi-même. Instruit par de tels exemples, je m'imaginois qu'en demeurant tranquille tu serois le plus heureux de tous les hommes. Mais puisque les dieux t'excitent à cette entreprise, & semblent menacer les Grecs de quelque grande calamité, je me rends moi-même & je change d'avis. Annonce aux Perses le songe que le ciel t'envoie, fais-leur savoir qu'ils aient à continuer les préparatifs pour la guerre, selon tes premiers ordres ; enfin, avec le secours des dieux, ne néglige rien de ta part pour le succès de ton expédition. ——

Dès que le jour fut venu, Xerxès assembla, pour la troisieme fois, les principaux des Perses, leur communiqua le songe qu'il avoit eu, & leur commanda de se préparer pour l'expédition. Artabane, qui avoit ouvertement désapprouvé ce

voyage, étoit le premier à y exhorter les autres. On employa quatre années à raſſembler des forces de toutes parts; & le monarque s'éloigna de Suze avec l'armée la plus nombreuſe de terre & de mer dont on ait jamais entendu parler : les ruiſſeaux & les rivieres ne pouvoient ſuffire à déſaltérer ces troupes innombrables : toutes les eaux, excepté les grands fleuves, étoient épuiſées par leur paſſage. Le roi ſuperbe qui étoit à leur tête, s'applaudiſſoit follement d'avoir réuni ſous ſes ordres une multitude immenſe, qu'il falloit nourrir à grands frais, difficile à mouvoir dans les marches & dans les combats, & dont il étoit impoſſible de faire agir toutes les parties de concert. Quelle différence entre ces troupes confuſes & les armées de la Grece (je me ſers des expreſſions du célebre Boſſuet), ces armées médiocres, à la vérité, mais ſemblables à ces corps vigoureux où il ſemble que tout ſoit nerf, & où tout eſt plein d'eſprits; ces armées ſi bien commandées, & ſi ſouples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les ſoldats n'avoient tous qu'une même ame, tant on voyoit d'accord dans leurs mouvemens. Au reſte, avant de partir, Xerxès avoit fait percer le mont Athos & fait entrer la mer dans un canal, afin d'y faire paſſer ſa flotte. Pour lui il prit ſon chemin par terre, & tourna du côté de Sardes. Il traverſa le fleuve Halys & s'arrêta dans la Phrygie. Il y

fut reçu magnifiquement avec toute son armée par un nommé Pythius, Lydien, qui s'offrit à lui fournir de l'argent pour cette guerre. Le monarque étonné qu'un simple particulier lui fît une pareille offre, lui demanda combien il avoit d'argent comptant :

Premier entretien de Pythius avec Xerxès.

Prince, lui dit Pythius, je ne prétexterai point que je l'ignore; j'en sais le compte exact, & je vais te le dire sans rien déguiser. Dès que j'eus appris que tu marchois vers la mer grecque, dans le dessein où j'étois de te donner des fonds pour la guerre, je voulus m'assurer de ce que j'avois en especes; j'en fis le calcul, & je trouvai deux mille talens d'argent & quatre millions de dariques d'or moins sept mille. Je te fais présent de ces deux sommes : le travail de mes esclaves & de mes fermiers fournira suffisamment à ma subsistance.

Xerxès, ravi de cette générosité, étranger Lydien, dit-il, depuis que je suis parti de Perse, je n'ai encore trouvé personne qui ait logé mon armée, & qui soit venu m'offrir son bien pour contribuer volontairement à la guerre. Puisque, non content d'avoir reçu mes troupes avec tant de magnificence, tu me fais des offres si généreuses, il est juste que je te paie de retour. Sois mon hôte & mon ami; &, pour completter la

somme

ſomme de tes quatre millions de dariques, je te donne les ſept mille qui te manquent. Jouis ſeul du bien que tu as acquis, & conſerve-moi l'affection que tu me témoignes : je ferai enſorte que tu n'aies jamais lieu de t'en repentir. ——

Pythius ſuivit Xerxès, qui, paſſant de la Phrygie dans la Lydie, alla droit à Sardes. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya des hérauts en Grece pour demander la terre & l'eau, & faire publier dans toutes les villes, excepté dans Athenes & dans Lacédémone, qu'on préparât à ſouper au grand roi. Après cela, il ſe remit en marche, & tourna du côté d'Abydos, tandis que par ſes ordres on travailloit à unir les deux bords de l'Helleſpont pour que ſon armée paſsât d'Aſie en Europe. Un pont conſtruit avec de grands travaux, étoit déja achevé; il s'éleva une tempête qui le rompit entiérement. Le monarque orgueilleux, tranſporté d'une colere puérile, commande qu'on donne trois cents coups de fouet à l'Helleſpont, & qu'on y jette deux paires de ces ſortes de fers qu'on met aux piés des criminels; & ajoutant la cruauté à l'extravagance, il veut qu'on tranche la tête aux entrepreneurs, qui reçurent cette récompenſe de leur travail. D'autres ouvriers furent employés, & on conſtruiſit un nouveau pont qui réuſſit mieux. Lorſque le prince marchoit du côté d'Abydos

avec toute son armée, il y eut une éclipse de soleil subite & considérable qui l'effraya lui & tous ceux qui l'accompagnoient. Les mages consultés répondirent que ce prodige (car dans ces temps on regardoit les éclipses comme des prodiges) présageoit la ruine des villes grecques. Ils annonçoient des choses agréables, & ils furent crus.

Second entretien de Pythius avec Xerxès.

Leurs réponses ne rassurerent point Pythius; épouvanté par le prodige qui venoit de paroître & encouragé par les faveurs qu'il recevoit de Xerxès, il vint le trouver & lui dit : Seigneur, voudrois-tu m'accorder une grace qui seroit pour toi peu de chose, & beaucoup pour moi? Xerxès s'imaginant qu'il lui feroit toute autre demande, promit de lui tout accorder, & lui ordonna de dire ce qu'il souhaitoit :

Prince, lui dit Pythius, enhardi par cet ordre, j'ai cinq fils qui te suivent tous dans ton expédition contre les Grecs, je te conjure d'avoir pitié de ma vieillesse, & d'exempter du service l'aîné d'entre eux, pour qu'il ait soin de moi & qu'il prenne la conduite de mes biens. Je t'abandonne les quatre autres. Ainsi puisse-tu retourner bientôt dans la Perse après avoir terminé glorieusement ton entreprise!

Le monarque indigné de cette demande, lui

répondit en ces termes : Lâche que tu es, tu vois que je pars moi-même pour l'expédition contre la Grece, que j'y mene mes enfans, mes freres; mes proches, mes amis; & tu as le front de me parler de ton fils, toi qui es mon esclave, toi qui serois obligé de me suivre avec toute ta famille & même avec ta femme! apprends aujourd'hui que le cœur de l'homme habite dans ses oreilles; que, lorsqu'il entend des paroles agréables, la joie qu'il en éprouve passe dans tout le corps; que lorsqu'il en entend de contraires, il s'irrite. Quand tu m'as reçu moi & mes troupes, & que tu m'as fait des offres, j'ai voulu que tu n'eusses pas à te glorifier d'avoir vaincu un monarque en générosité. Mais puisque changeant tout-à-coup, tu me fais une demande dont tu devrois rougir, je t'en punirai, beaucoup moins pourtant que tu ne le mérites. Ta générosité à notre égard, te sauvera toi & quatre de tes enfans. Tu seras puni de ta lâcheté par la perte de celui que tu chéris davantage. En même temps il commande qu'on prenne le fils aîné de Pythius, & que coupant son corps en deux, on en mette une moitié à droite & l'autre à gauche, par le chemin où devoit passer l'armée : ——

Après cet acte de barbarie, il continua sa marche jusqu'à Abydos. Là il lui prit envie de contempler

de deſſus une éminence toutes ſes troupes de terre & de mer. A la vue de ſes vaiſſeaux qui couvroient tout l'Helleſpont, & de ſes guerriers qui rempliſſoient tous les rivages & les campagnes des Abydéniens, il vanta ſon bonheur, & un moment après il verſa des larmes.

Entretien de Xerxès avec Artabane.

Artabane, ſon oncle, qui l'avoit diſſuadé avec tant de franchiſe de faire la guerre aux Grecs, le voyant pleurer, lui dit : Prince, que tu montres en un inſtant des ſentimens bien oppoſés ! tu vantes ton bonheur, & tu verſes auſſi-tôt des larmes. Je m'afflige, répondit Xerxès, quand je conſidere la briéveté de notre vie, puiſque de tous ces milliers d'hommes il n'en reſtera pas un ſeul dans cent ans. Toutefois, repliqua Artabane, nous éprouvons, durant notre vie, des choſes plus triſtes que la mort même. Pendant le peu de jours qu'on paſſe ſur la terre, il n'eſt point d'homme, quelque heureux qu'on le ſuppoſe, qui n'ait ſouhaité pluſieurs fois de mourir. Les malheurs & les maladies qui troublent notre vie nous la font eſtimer trop longue malgré ſa briéveté, de ſorte que la mort eſt pour l'homme le refuge le plus deſirable d'une vie malheureuſe. Ainſi les dieux font voir combien ils ſont jaloux de notre bonheur, même par le peu de biens qu'ils nous font goûter dans ce monde.

Artabane, reprit Xerxès, puiſque la condition de l'homme eſt telle que tu la repréſentes, n'en parlons pas davantage, & n'occupons pas notre eſprit d'objets triſtes, lorſque nous en avons ſous les yeux de ſi agréables. Mais, dis-moi, quand tu n'aurois pas été frappé par une viſion auſſi claire & auſſi peu équivoque, perſiſterois-tu dans ta premiere opinion ? me détournerois-tu encore de faire la guerre aux Grecs ? changerois-tu d'avis ? parle-moi ſincérement.

Prince, répondit Artabane, puiſſe notre ſonge avoir l'heureux accompliſſement que nous deſirons l'un & l'autre ! mais je ſuis encore extrêmement effrayé, & je ne me ſens pas maître de moi-même, lorſque entre autres choſes ſur leſquelles je réfléchis, je vois qu'il en eſt deux de la plus grande importance qui te ſont abſolument contraires.

O le plus difficultueux des hommes, reprit Xerxès ! & quelles ſont ces deux choſes qui me ſont ſi contraires ? eſt-ce mon armée de terre que tu dédaignes, & crois-tu que les Grecs puiſſent m'en oppoſer de plus nombreuſe ? eſt-ce mon armée navale, & penſes-tu qu'elle ſera inférieure à celle des Grecs ? eſt-ce l'une & l'autre en même temps ? Si tu juges que nos forces ne ſont pas ſuffiſantes, on peut lever promptement de nouvelles troupes.

Prince, repliqua Artabane, il n'eſt point d'homme raiſonnable qui puiſſe mépriſer ton armée ni cette flotte immenſe ; mais je dis que, ſi tu leves de nouvelles troupes, les deux choſes dont je parle te deviendront encore plus contraires. Tes deux plus grands ennemis ſont la terre & la mer. Et d'abord, pour ce qui eſt de la mer, je crois que, dans toute ſon étendue, il n'eſt pas un ſeul port capable de recevoir ta flotte, & de tenir tes vaiſſeaux à l'abri s'il s'éleve une tempête. Cependant tu as beſoin de plus d'un port, il t'en faut dans tous les pays où tu navigeras. Ainſi n'ayant pas de ports commodes pour cette multitude de navires, conſidere que les hommes ſont au pouvoir des accidens, & non les accidens au pouvoir des hommes. Quant à la terre, tu dois la redouter d'autant plus, que tu y rencontreras moins d'obſtacles qui t'empêchent d'aller en avant, & de marcher toujours à de nouvelles conquêtes dont les hommes ſont inſatiables. Or, quand perſonne ne s'oppoſeroit à ta marche, il te faudra beaucoup de temps pour conquérir de grands pays, & ce temps amenera la famine dans ton armée. Enfin, le ſage doit délibérer avant que d'entreprendre, redouter les événemens, examiner tous les malheurs qui peuvent ſurvenir, & ſe montrer hardi dans l'exécution.

Artabane, reprit Xerxès, tu parles avec beaucoup de raiſon & de ſens ; mais il ne faut pas tout

craindre, ni user toujours de tant de circonspection. Si, dans chaque affaire, on vouloit examiner tous les inconvéniens possibles, on n'exécuteroit jamais rien. Il vaut mieux, en entreprenant tout avec hardiesse, éprouver la moitié des maux, que de n'en souffrir aucun en s'effrayant de tout. Celui qui trouve des difficultés à tous les partis qu'on propose, sans pouvoir lui-même en proposer un qui n'en offre point, n'est pas plus près de la vérité que ceux dont il attaque les avis. Il y a en tout des raisons pour & contre, & il n'est pas donné à l'homme d'être assuré du succès dans ses entreprises. Ce qu'il y a de constant, c'est que pour l'ordinaire la fortune se plaît à favoriser l'activité courageuse, & que rarement on réussit par une circonspection lente & timide. Tu vois à quel degré de puissance sont arrivés les Perses. Si les rois, mes prédécesseurs, eussent agi d'après tes principes, ou s'ils eussent suivi des conseils tels que tu m'en donnes, jamais nous ne serions parvenus à ce point de grandeur. C'est par le mépris des dangers qu'ils ont agrandi leur empire; & c'est, en effet, par les grands périls qu'on obtient les grands succès. Jaloux de marcher sur leurs traces, nous nous sommes mis en campagne dans la plus belle saison de l'année; & après avoir subjugué toute l'Europe, nous retournerons glorieux en Perse sans avoir éprouvé de famine, ni

aucune aventure fâcheuſe. Car, outre que nous portons avec nous une grande quantité de vivres, nous enleverons le blé de tous les pays par où nous paſſerons, puiſque nous allons faire la guerre à des laboureurs & non à des peuples ſauvages.

Prince, repliqua Artabane, puiſque tu ne nous permets ni la crainte ni la défiance, écoute du moins l'avis que je vais te donner. Quand on diſcute beaucoup, on eſt forcé d'étendre ſon diſcours. Cyrus, fils de Cambyſe, a ſubjugué toute l'Ionie, excepté la ville d'Athenes, & l'a rendue tributaire de la Perſe : je te conſeille de ne pas mener les Ioniens contre leurs peres, d'autant plus que nous pouvons ſans eux triompher de nos ennemis. Ils ne peuvent joindre leurs efforts aux nôtres pour aſſervir leur mere patrie qu'en étouffant tout ſentiment d'honneur & de vertu; & s'ils écoutent l'un & l'autre, ils l'aideront à défendre ſa liberté. Ainſi, ou ils ne nous ſeront d'aucun ſecours, ou ils pourroient nous porter un grand préjudice. Prince, n'oublie pas cette parole ancienne qui n'eſt que trop véritable; tel qui commence une entrepriſe, n'en voit pas toujours l'iſſue.

Artabane, reprit Xerxès, c'eſt ſur-tout pour ce dernier avis que tu es dans l'erreur. Tu crains que les Ioniens ne nous trahiſſent, eux qui nous ont donné les plus fortes preuves de fidélité. Tu

as été témoin toi & les autres qui ont combattu ſous Darius contre les Scythes, qu'il dépendoit d'eux de ſauver ou de perdre l'armée des Perſes, & que cependant ils nous ont gardé leur foi, ſans nous cauſer aucune peine. D'ailleurs, dois-je craindre quelque entrepriſe de la part de peuples qui m'ont laiſſé pour gages dans mes états, leurs biens, leurs femmes & leurs enfans? Sois donc tranquille de ce côté-là, aie bon courage, & diſpoſe-toi à aller gouverner mon palais & mon royaume. Car c'eſt à toi ſeul que je confie le ſoin de ma couronne. ——

Après ce diſcours, il renvoya Artabane à Suze; & avant de paſſer l'Helleſpont, ayant convoqué les principaux ſeigneurs de la Perſe, il leur parla en ces termes :

Troiſieme diſcours de Xerxès aux Perſes.

Généreux Perſes, je vous ai fait aſſembler pour vous exhorter à montrer de l'aſſurance, & à ne pas démentir les grands exploits de vos ancêtres. Tous enſemble & chacun en particulier, ſignalons notre ardeur, puiſqu'il s'agit de l'utilité commune. Redoublez de courage dans cette guerre; car j'apprends que nous allons combattre des hommes valeureux, & que, ſi nous parvenons à les vaincre, nous ne trouverons plus de forces capables de nous réſiſter. Paſſons donc la mer

après avoir invoqué les dieux protecteurs de la Perse. ——

Le lendemain on passa l'Hellespont, & après quelques jours de marche on entra dans les campagnes de Dorisque. Xerxès jugea que ce pays étoit propre à faire la revue & le dénombrement de son armée. Celle de terre se trouva composée de dix-sept cents mille hommes, & la navale de douze cents sept vaisseaux. A l'imitation d'Homere, Hérodote fait une description fort étendue de tous les peuples qui avoient envoyé des hommes ou des navires. Il donne des particularités sur chaque peuple; il expose le nombre des guerriers, leur armure, les chefs qui les commandoient. Dans l'armée navale étoit Artémise, cette reine généreuse qui, après la mort de son mari, & lorsqu'elle étoit régente du royaume, marcha contre la Grece avec Xerxès, sans y être contrainte par aucune nécessité, & seulement pour montrer son courage. Artémise commandoit les peuples d'Halicarnasse, de Cos, de Nisyros & Calydnes : elle amena à ce prince cinq vaisseaux bien équipés & les plus beaux de tous : elle l'aida, durant le cours de la guerre, d'excellens conseils qu'il n'eut pas toujours la sagesse de suivre. Lorsque le roi eut fait la revue de toutes ses troupes, il fit venir le Lacédémonien Démarate, qui s'étoit refugié auprès

de Darius, ſon pere, & qu'il menoit avec lui dans le voyage de la Grece.

Démarate, lui dit-il, tu es Grec, &, comme je l'apprends de toi-même ainſi que d'autres Grecs que j'ai eu occaſion d'entretenir, tu es d'une des plus grandes & des plus puiſſantes villes de la Grece. J'ai une queſtion à te faire. Dis-moi ſi les Grecs auront le courage de me tenir tête. Car il me ſemble qu'en les ſuppoſant tous réunis & même ligués avec les autres peuples de l'Occident, ils ne ſeroient pas en état de me réſiſter, & ne ſe croiroient jamais en aſſez grand nombre pour ſoutenir mes efforts. Je voudrois donc ſavoir quel eſt là-deſſus ton ſentiment.

Premier entretien de Xerxès avec Démarate.

Prince, lui répondit Démarate, te dirai-je la vérité? ou ne te parlerai-je que pour te plaire? Le roi lui commanda de lui dire la vérité, l'aſſurant qu'il ne l'en aimeroit pas moins. Sur cette parole, Démarate lui dit:

Prince, puiſque tu exiges de moi que je te parle avec franchiſe, je vais te parler de maniere à ne pouvoir être dans la ſuite convaincu par toi de menſonge. Elevée à l'école de la pauvreté, la Grece y a appris la vertu dans laquelle elle s'eſt fortifiée par la ſageſſe & par une diſcipline ſévere: fidelle à la vertu, elle a éloigné d'elle toute ſervi-

tude (1) & toute tyrannie. Quoique j'estime tous les Grecs qui habitent les villes Doriennes ou dans les environs, je ne te parlerai pas de tous ces peuples, mais seulement des Lacédémoniens. Je dis donc que ceux-ci n'écouteront jamais de propositions qui pourroient tendre à asservir la Grece; j'ajoute qu'ils se présenteront pour te combattre quand tous les autres Grecs auroient pris ton parti. Quant à leur nombre, ne demande pas combien ils sont pour pouvoir signaler ce courage intrépide : quand ils ne composeroient qu'un corps de mille hommes, ou même moins, ils ne redouteront point le combat. Que me dis-tu là, Démarate, répondit en riant Xerxès ? quoi ? mille hommes oseroient combattre une armée aussi puissante que la mienne ? dis-moi, je te prie, toi qui es leur roi, voudrois-tu dans l'instant combattre seul contre dix hommes ? Car enfin, si tous les citoyens de Lacédémone sont tels que tu le prétends, toi qui es leur prince, tu dois, suivant les institutions de ta patrie, être en état de te mesurer avec deux fois plus d'ennemis que chacun d'eux; & si un seul de tes Lacédémoniens est capable de combattre dix de mes Perses, je puis croire que tu peux en combattre vingt. C'est la

---

(1) J'ai traduit comme si dans le grec on lisoit *douléiên* au lieu de *peniên*.

ſeule maniere de prouver ce que tu avances. Mais ſi tu as une ſi grande idée de tes ſoldats de Sparte, quoiqu'ils ne ſoient ni plus robuſtes ni d'une plus haute taille que toi, ou que les Grecs que j'ai été à portée de voir & d'entretenir, prends garde que leur éloge dans ta bouche ne ſoit qu'une vaine jactance. Mais montre-moi par des raiſons plauſibles, comment mille hommes, ou même dix mille, ou même cinquante mille, qui tous également libres, ne ſont pas gouvernés par un ſeul, pourroient réſiſter à une armée auſſi formidable que la nôtre. En ſuppoſant que tes Spartiates forment un corps de cinq mille ſoldats, nous ſerions plus de mille contre un. S'ils étoient gouvernés par un monarque, la crainte du chef rendroit braves les plus lâches; & contraints par les châtimens, ils marcheroient, quoiqu'en petit nombre, contre des troupes plus nombreuſes. Mais abandonnés à leur propre liberté, ils ne pourront tenir, ni même paroître devant nous. Je dis plus, quand les Grecs ſeroient égaux en nombre aux Perſes, ils ne ſe réſoudroient pas facilement à combattre contre eux. Ce que tu dis de tes Lacédémoniens, je puis le dire de mes Perſes, du moins de quelques-uns. J'ai des hommes parmi mes gardes qui combattroient chacun trois de tes Grecs, dont tu ne me parles ſi avantageuſement que parce que tu ne connois point mes guerriers.

Prince, repliqua Démarate, je m'étois bien douté d'abord que la vérité ne te plairoit pas; mais c'est parce que tu m'as ordonné de ne te dire que des choses véritables, que je t'ai exposé le vrai caractere des Lacédémoniens. Tu sais toi-même si je dois être porté d'affection pour eux, après qu'ils m'ont dépouillé de mon rang, frustré de mon patrimoine, & chassé de ma patrie. Darius, ton pere, m'a reçu dans ses états, il m'a donné une maison & des domaines considérables (1). Seroit-il donc croyable qu'un homme sage ne tînt nul compte d'une bienveillance si marquée, & n'en témoignât point la plus vive reconnoissance? Je ne me flatte pas de pouvoir combattre seul dix hommes; je n'en combattrois point deux, ni même un seul, sans nécessité. Mais, si je m'y voyois obligé, ou qu'il fallût se signaler dans quelque grande occasion, je ne craindrois pas de me mesurer contre un de ces Perses qui s'estiment capables de combattre chacun trois Grecs. Les Lacédémoniens ne le cedent à personne quand il s'agit

(1) Darius avoit donné à Démarate les villes de Pergame, de Teuthranie & d'Halisarnie. Eurysthene & Proclès, descendans de Démarate, en jouissoient encore dans la XCV^e Olympiade, & se joignirent à Thymbron, général de Lacédémone, qui passa dans l'Asie mineure pour faire la guerre aux Perses. *M. LARCHER.*

de combattre ſeul à ſeul ; mais c'eſt dans un corps d'armée qu'ils ſont les meilleurs guerriers de la terre. Car bien qu'ils ſoient libres, ils ne le ſont pas en tout. Ils ont pour ſouveraine la loi, qu'ils redoutent beaucoup plus que tes ſujets ne te craignent. Ils font donc tout ce qu'elle leur commande : & elle leur commande toujours la même choſe, de ne pas fuir dans le combat quel que ſoit le nombre de leurs adverſaires, de tenir ferme en leur poſte, de vaincre ou de mourir. Si les louanges que je leur donne te ſemblent de vaines paroles, je n'ajouterai rien. Ce que j'ai dit à leur avantage, c'eſt toi qui m'as contraint de le dire. Au reſte, prince, puiſſe ton expédition réuſſir au gré de tes vœux ! ——

Xerxès trouva dans ce diſcours plus de ſujet de rire que de ſe fâcher, & il fit retirer civilement Démarate.

Après avoir parcouru divers pays, & traverſé les villes grecques maritimes, qui s'épuiſerent chacune à donner un ſeul repas à l'armée, on arriva en Theſſalie. Cependant les Grecs ne reſtoient pas tranquilles. Pluſieurs d'entre eux avoient accordé aux hérauts de Xerxès ce qu'ils leur avoient demandé au nom de leur maître. Les Argiens, entre autres, s'étoient rangés du parti de ce prince, qui avoit chargé un héraut de leur dire de ſa part :

Discours d'un héraut de Xerxès au peuple d'Argos.

Habitans d'Argos, voici ce que nous fait dire le grand roi : nous croyons que Persès, de qui nous descendons, eut pour pere Persée, fils de Danaé, & pour mere Andromede, fille de Céphée (1) : ainsi nous tirons de vous notre origine. Il ne conviendroit donc ni à nous de faire la guerre à nos ancêtres, ni à vous de vous déclarer contre vos descendans en donnant du secours à nos ennemis. Demeurez tranquilles dans vos maisons, & soyez assurés que, si le succès répond à notre attente, il n'y aura point de peuples pour qui nous ayons plus d'égards que pour vous. —

Les peuples de la Grece qui aimoient leur pays & qui se montroient disposés à le défendre avec courage, s'étoient assemblés à l'Isthme pour délibérer sur les affaires communes. Les Lacédémoniens & les Athéniens étoient à la tête des défenseurs de la liberté publique. On fut d'avis d'envoyer des députés à Gélon, tyran de Syracuse, pour l'engager à entrer dans la ligue. L'historien explique comment Gélon étoit parvenu à dominer dans la Sicile, & fait ensuite connoître les Siciliens dont il rapporte les principales guerres. Les députés se rendirent au palais de Gélon, & lui adresserent ce discours :

(1) Xerxès fait parler aux Argiens par son héraut suivant l'opinion des Grecs qui admettoient cette généalogie.

Les

Les Lacédémoniens & leurs alliés nous envoient pour te solliciter à entrer dans leur ligue contre un roi barbare. Nous ne doutons pas que tu n'aies appris qu'un Perse se dispose à faire la guerre aux Grecs, qu'il a établi un passage sur l'Hellespont, qu'il traîne à sa suite toutes les nations orientales de l'Asie, sous prétexte de marcher contre les Athéniens, mais, en effet, pour réduire la Grece entiere sous le joug. Possesseur d'une grande puissance, maître de la Sicile, qui n'est pas une des moindres parties de la Grece, tu dois donner du secours à ceux qui veulent sauver la Grece de la servitude, & les aider à maintenir sa liberté. Quand toute la nation sera unie, nous formerons un corps redoutable, & nous serons en état de repousser d'injustes agresseurs. Mais, si parmi nous les uns la trahissent, les autres refusent de la secourir, & qu'il n'en reste qu'un petit nombre qui aient le courage de la défendre, il est à craindre qu'elle ne périsse toute entiere : car sois certain que, quand le roi de Perse nous aura vaincus & soumis, il tombera sur toi pour t'accabler. Préviens ce malheur, & crois qu'en nous secourant tu te défends toi-même. Des entreprises concertées avec sagesse sont presque toujours couronnées du succès.

Disc. & répliques des députés de Lacédémone & de ceux d'Athenes à Gélon, roi de Syracuse, & réponses de ce prince.

Tel fut le discours des députés de la Grece ; Gélon y répondit d'un ton dur & amer : Grecs,

dit-il, je trouve que c'eſt manquer de pudeur de venir me ſolliciter à entrer dans votre alliance pour repouſſer un Barbare, vous qui m'avez rebuté autrefois quand je réclamois votre aſſiſtance contre une armée de Barbares qui venoit fondre ſur mes états. J'étois en guerre avec Carthage; je voulois venger ſur les Egeſtains la mort de Doriée, fils d'Anaxandride; je m'offrois à rendre libres des villes de commerce dont vous tiriez de grands ſecours en tout genre : vous n'avez rien fait pour me ſecourir contre les Carthaginois, ni pour m'aider à venger la mort de Doriée : il n'a pas tenu à vous que les Barbares ne ſe ſoient rendus maîtres de tous ces pays. Toutefois les choſes ont tourné à mon avantage. Aujourd'hui que vous êtes menacés de la guerre, & que c'eſt contre vous qu'elle s'avance, vous vous êtes enfin reſſouvenus de Gélon. Au reſte, quoique vous m'ayez traité avec mépris, je ne ſuivrai pas votre exemple. Je ſuis prêt à vous donner un ſecours de deux mille vaiſſeaux, de deux mille hommes de cavalerie, de vingt mille d'infanterie peſante, de quatre mille d'infanterie légere, & de deux mille frondeurs. Je m'engage à fournir des blés pour toutes les troupes de la Grece, tant qu'on reſtera ſous les armes. Mais je ne vous promets tous ces ſecours qu'à condition que je ſerai chef & général des Grecs contre les Barbares. Autrement, je ne

paroîtrai pas dans cette guerre, & je n'y enverrai personne.

Syagre, indigné d'une telle demande : Combien, s'écria-t-il, combien ne gémiroit pas Agamemnon, petit-fils de Pélops, s'il apprenoit que les Spartiates ont donné le commandement à Gélon & aux Syracusains ! Ne nous fais jamais, ô Gélon, de pareilles propositions. Si tu as envie de secourir la Grece, dispose-toi à marcher sous la conduite des Lacédémoniens ; si tu ne veux pas qu'ils te commandent, nous ne voulons pas de tes secours.

Gélon voyant, à ces paroles de Syagre, qu'il étoit entiérement opposé à ses desirs, se relâcha un peu de sa demande, & lui dit : Etranger Spartiate, quoique les injures soient faites pour irriter, tes paroles outrageantes ne peuvent m'engager à te répondre par des propos offensans. Si les Lacédémoniens sont jaloux du commandement, il me semble que je puis l'être avec beaucoup plus de raison, moi qui puis fournir beaucoup plus d'hommes & de vaisseaux. Mais enfin, puisque vous êtes trop opposés à ma premiere demande, je veux bien me relâcher de quelque chose, & vous proposer un partage. Si vous prenez pour vous le commandement des troupes de terre, je me réserve celui de l'armée navale ; ou si vous aimez mieux commander sur mer, je commanderai sur terre. Il faut que vous vous contentiez

de l'un ou de l'autre, ou que vous vous retiriez ſans obtenir notre alliance.

Voilà ce que propoſa Gélon; le député d'Athenes, prévenant celui de Lacédémone, répondit au prince en ces termes : Roi de Syracuſe, la Grece nous envoie pour te demander des ſoldats & non des chefs. Tu annonces que tu ne lui enverras point de ſecours ſi tu n'es général de ſes troupes; tu voudrois commander aux Grecs. Lorſque tu demandois le commandement de toute l'armée, nous avons gardé le ſilence, ſachant bien que le député de Lacédémone ſauroit te répondre en ſon nom & au nôtre. Mais lorſque ne pouvant obtenir ta premiere demande, tu te réduis à demander le commandement de l'armée navale, apprends que nous ne te le céderons pas quand les Lacédémoniens te l'accorderoient; car c'eſt à nous qu'il appartient s'ils y renoncent. Si donc ils veulent commander ſur mer, nous ne leur diſputerons pas le commandement, mais nous ne le céderons à nul autre. Eh! pourquoi aurions-nous fourni plus de vaiſſeaux que tout le reſte des Grecs, ſi nous cédions le commandement aux Syracuſains, nous Athéniens, nous les plus anciens peuples de la Grece, les ſeuls qui n'aient jamais changé de ſol (1);

(1) Les Athéniens ſe diſoient Autochhones, c'eſt-à-dire, nés du pays même, & n'en étant jamais ſortis.

nous habitans d'une ville d'où, comme dit Homere, partit jadis pour le siege d'Ilion, l'homme le plus capable de mettre une armée en bon ordre & de la ranger en bataille. Ainsi, nous pouvons, sans rougir, parler avantageusement de nous-mêmes.

Etranger Athénien, répondit Gélon, il paroît que vous ne manquez pas d'hommes qui commandent, mais que vous n'avez pas de soldats à qui commander. Puisque ne cédant rien à personne vous voulez tout retenir, sortez au plutôt de mes états, & allez annoncer à la Grece que pour elle l'année sera sans printemps.

Gélon entendoit par-là que, comme le printemps est la plus agréable saison de l'année, son armée étoit la meilleure partie de toutes les forces de la Grece; & que la Grece, privée de son alliance, seroit comme une année de laquelle on auroit retranché le printemps. ——

Les députés de la Grece partirent de Sicile, & passerent en Crete où ils ne reçurent pas une réponse plus favorable. Hérodote, suivant sa coutume, fait une histoire succincte des Crétois. Les Corcyréens promirent des secours qu'on ne reçut pas, & envoyerent secrettement dire au roi de Perse qu'ils ne vouloient point se déclarer contre lui. Les Aleuades, qui dominoient dans la Thessalie, avoient souscrit aux demandes de Xerxès;

les Thessaliens, qui n'approuvoient pas leur conduite, députerent quelques-uns des leurs aux Grecs assemblés à l'Isthme, avant que le monarque passât en Europe. Voici quel fut le discours des députés.

Discours des députés Thessaliens, dans le conseil des Grecs.

Grecs, il faut faire garder le passage du mont Olympe, afin que la Thessalie & toute la Grece soient à l'abri des ravages de la guerre. Nous sommes prêts à le défendre avec toutes nos forces; mais il faut que vous y envoyiez de puissans corps de troupes. Si vous négligez de le faire, sachez que nous traiterons avec le monarque: car il n'est pas juste qu'étant exposés les premiers à la rencontre de l'ennemi, nous périssions seuls pour toute la Grece. Si vous refusez de nous secourir, vous ne pouvez nous contraindre, puisque la nécessité & l'impuissance sont au-dessus de toutes les loix. Nous tâcherons donc de pourvoir par quelque moyen à notre conservation. ——

Les Grecs envoyerent en Thessalie dix mille hommes de troupes; mais, comme on leur représenta que ce poste n'étoit pas avantageux, ils le quitterent & s'en retournerent dans l'Isthme. Les Thessaliens se voyant abandonnés des alliés, se rendirent au roi barbare qui en tira de grands services dans cette guerre. Les Grecs, de retour

à l'Isthme, tinrent conseil sur le meilleur parti qu'ils avoient à prendre dans la circonstance. Il fut décidé qu'on garderoit le passage des Thermopyles, comme étant plus étroit & plus proche que celui de Thessalie ; & que l'armée navale s'avanceroit au-dessus du promontoire d'Artémise, parce que cet endroit n'est pas éloigné des Thermopyles, & qu'il faut peu de temps pour envoyer de l'un à l'autre. L'historien fait une courte description de ces deux postes. Il calcule ce qu'il pouvoit y avoir d'hommes combattans & autres, dans les armées de terre & de mer de Xerxès, depuis la jonction des guerriers qu'il avoit recueillis dans sa route : il trouve qu'il devoit y en avoir plus de cinq millions trois cents mille. L'armée navale du monarque partit de la ville de Thermes ; dix vaisseaux des plus vîtes se détacherent & firent voile vers Scyathe, où les Grecs avoient envoyé trois vaisseaux pour épier ce qui se passeroit. Les trois vaisseaux furent attaqués ; deux furent pris & le troisieme coulé à fond. Lorsque les Grecs, qui étoient à Artémise, eurent appris cette nouvelle, ils se transporterent à Chalcis pour défendre le passage de l'Euripe. Toute la flotte barbare cingla vers le promontoire de Magnésie, où elle éprouva une violente tempête qui dura quatre jours, & qui fit périr plus de vaisseaux que n'auroit pu faire une défaite considérable. Deux Grecs

qui s'étoient placés sur les lieux les plus éminens pour observer ce qui se passoit, en partirent, & donnerent avis de ce naufrage à leurs compatriotes, qui, après avoir fait des sacrifices à Neptune Libérateur, retournerent à Artémise. Quinze vaisseaux Perses vinrent se jetter parmi ceux des Grecs, croyant joindre des navires de leurs compagnons : on n'eut pas de peine à les prendre. Le reste de la flotte, dispersée par la tempête, se rassembla & se rendit aux Aphetes (1). Quant à Xerxès, après avoir marché pendant deux jours par la Thessalie & par l'Achaïe, il arriva enfin le troisieme chez les Méliens, dans le territoire de Trachis, où il campa. Environ quatre mille Grecs, dont trois cents étoient Spartiates, occupoient le passage des Thermopyles, résolus de le disputer à toute l'armée du monarque. Ils étoient commandés par Léonidas, roi de Lacédémone. La plupart de ces Grecs étoient d'avis qu'on retournât au Péloponèse, & qu'on gardât le passage de l'Isthme ; mais Léonidas voyant que les Phocéens & les Locriens n'étoient pas de cette opinion, fit décider qu'on demeureroit aux Thermopyles,

(1) Les Aphetes, golfe de la Magnésie. Ce mot signifie proprement *lieu d'où l'on part.* Les Argonautes, dit-on, se remirent en mer dans cet endroit, & en partirent après avoir fait leur provision d'eau.

& qu'on enverroit promptement demander du ſecours aux villes alliées. Tandis qu'ils tenoient conſeil, Xerxès envoya un cavalier pour reconnoître les forces des Grecs & ſavoir ce qu'ils faiſoient. Ce cavalier apperçut, entre autres choſes, des guerriers de Lacédémone qui faiſoient les exercices, tandis que d'autres arrangeoient leur chevelure (1). Il rapporta ce qu'il avoit vu, à Xerxès qui fit venir Démarate, & l'interrogea ſur cette conduite des Lacédémoniens dont il vouloit connoître les motifs.

Prince, lui répondit Démarate, je te parlai des Lacédémoniens quand nous partions pour la Grece; & quand je te dis ce que je prévoyois, tu ne tins aucun compte de mes paroles. Quoiqu'il y ait du péril à te ſoutenir en face la vérité, écoute-la encore. Ces hommes ſont venus pour nous diſputer le paſſage; c'eſt à cela qu'ils ſe diſpoſent. C'eſt leur coutume de s'arranger la chevelure quand ils ſont à la veille d'expoſer leur vie. Apprends, ô grand roi, que, ſi tu parviens à les vaincre, eux, & leurs compatriotes qui ſont

Second entretien de Xerxès avec Démarate.

(1) Les Lacédémoniens portoient de longs cheveux; leſquels, ſelon Lycurgue, comme on lit dans Plutarque, donnoient de la grace aux beaux hommes, & rendoient les laids encore plus terribles.

demeurés à Lacédémone, il n'y aura plus dans le monde de peuples qui osent te faire résistance. Tu vas attaquer la république la plus distinguée de la Grece; tu vas combattre ses plus vaillans hommes.

Xerxès ne pouvoit croire ce que lui disoit Démarate; il lui demanda encore comment un si petit nombre de guerriers oseroit se mesurer avec une armée aussi nombreuse que la sienne. Prince, lui répondit-il, traite-moi comme un imposteur, si la chose n'arrive pas comme je te le dis. ——

Tout ce que pouvoit dire Démarate ne put persuader à Xerxès qu'on lui feroit résistance, & il resta quatre jours sans rien faire, s'imaginant que les ennemis reconnoîtroient leur foiblesse & prendroient la fuite. Le cinquieme jour, comme il croyoit qu'il y avoit en eux de la témérité de demeurer en ce poste, il envoya contre eux, dans un mouvement de colere, les Mèdes & les Cissiens, avec ordre de les prendre vivans & de les amener à ses piés. Les Mèdes, & les meilleures troupes Perses qui vinrent prendre leur place, furent repoussés avec perte par les Grecs qui combattirent avec autant de bravoure que d'intelligence. Le lendemain les Barbares ne furent pas plus heureux. Ils pensoient que comme les Grecs

étoient en petit nombre & que la plupart étoient bleſſés, ils n'auroient pas aſſez de forces pour ſe défendre, & d'après cette idée ils allerent les attaquer. Mais les Grecs, rangés en bon ordre, ſoutinrent courageuſement leurs efforts, & les obligerent de ſe retirer ſans avoir mieux réuſſi que le jour précédent. Enfin, quatre mille hommes en auroient arrêté dix-ſept cents mille, ſi un Grec perfide, nommé Epialte, ne fût venu trouver le roi, & ne lui eût offert de lui découvrir un chemin dans les Thermopyles qui le rendroit maître des hauteurs. Le prince témoigna une joie extraordinaire de cette offre qui le tiroit d'embarras. Un corps de troupes qu'il détacha ſuivit le guide, & parvint réellement au ſommet de la montagne. Quand les Grecs en furent inſtruits, ils furent partagés d'opinion; les uns vouloient qu'on demeurât dans ſon poſte; les autres ſoutenoient avec ardeur qu'il falloit ſe retirer: Léonidas leur donna à tous leur congé, & ne garda avec lui que ſes trois cents Spartiates. Ces trois cents braves & leur chef voyoient qu'il falloit mourir, mais ils vouloient du moins vendre cher leur vie. Ils firent des prodiges de valeur. Quatre fois ils mirent en fuite l'ennemi, & enleverent courageuſement le corps de Léonidas qui avoit été tué. Mais enfin il fallut ſuccomber. Ecraſés ſous le nombre & non vaincus, ils ne périrent qu'après avoir pleinement

vengé leur trépas, & mériterent qu'on gravât sur leur tombeau cette inscription si belle dans sa simplicité : *Passant, va-t-en dire à Lacédémone que nous sommes tous morts pour obéir à ses loix.* Un de ceux qui se distingua le plus dans cette occasion, ce fut un Spartiate, nommé Diénecès. Avant les premiers combats contre les Perses, un habitant de Trachis, croyant l'effrayer, lui disoit que les ennemis étoient en si grand nombre, qu'ils obscurciroient l'air & cacheroient le soleil par la quantité de leurs fleches : *Tant mieux*, dit-il, *nous combattrons à l'ombre.*

Troisieme entretien de Xerxès avec Démarate.

Après cette victoire, qui étoit une vraie défaite, Xerxès fit venir Démarate, & lui adressant la parole : Démarate, dit-il, je reconnois maintenant par le témoignage de la vérité même, que tu es un homme vrai ; car tout ce que tu m'as dit s'est trouvé confirmé par l'événement. Apprends-moi donc combien il reste encore de Lacédémoniens. En est-il beaucoup d'aussi braves que ceux qui viennent de périr ? Prince, répondit Démarate, je vais satisfaire à ta demande. Les Lacédémoniens sont en grand nombre, & ils ont beaucoup de villes. Dans Sparte, capitale (1) du pays

(1) Cette capitale étoit appellée indifféremment *Lacédémone* de Lacédémon, un de ses premiers rois ; ou *Sparte*

de Lacédémone, on compte environ huit mille hommes parfaitement ſemblables aux guerriers qui viennent de combattre. Ceux des autres villes, quoique braves, ne les égalent pas. Indique-nous donc, reprit Xerxès, le moyen le plus facile de les vaincre : ayant été leur roi, tu dois connoître quels ſont leurs procédés & leurs reſſources. Démarate lui répondit en ces mots : Grand roi, puiſque tu me demandes avis avec confiance, je dois te donner celui que je crois le meilleur. Envoie trois cents vaiſſeaux de ta flotte ſur les côtes de la Laconie. Près de ces côtes eſt une île, nommée Cythere ; Chilon, l'homme le plus ſage que nous ayons eu, diſoit de cette île qu'il ſeroit avantageux qu'elle fût ſubmergée : il en appréhendoit (1) toujours quelque choſe de pareil à ce que je te propoſe : non qu'il ſongeât à ta flotte, mais il craignoit toute autre armée navale. Que tes navires partent donc de cette île pour répandre la terreur dans le pays des Lacédémoniens. Occupés chez eux par tes armes, ils ne

---

de Sparte, fille de Lacédémon. Les *Spartiates* proprement dits, étoient les anciens & premiers citoyens de Sparte ; on n'appelloit pas ainſi les citoyens nouveaux.

(1) Ce que craignoit Chilon arriva dans la guerre du Péloponèſe. Les Athéniens s'emparerent de l'île de Cythere, & incommoderent beaucoup les Lacédémoniens.

pourront te nuire hors de leur pays, ni secourir le reste de la Grece que tu attaqueras avec ton armée de terre. Le reste de la Grece asservie, la Laconie seule sera trop foible pour te résister. Si tu négliges de faire ce que je te conseille, voici ce que tu as à craindre. L'Isthme du Péloponèse est fort étroit. Tous les Péloponésiens étant réunis dans ce poste, je prévois pour toi de plus rudes combats que tu n'en auras encore soutenus : au lieu que si tu suis mon avis, l'Isthme & les autres villes se rendront sans coup férir. ——

Disc. d'Achéménès, frere de Xerxès, à ce prince, & réponse de celui-ci.

Après ce discours, Achéménès, frere de Xerxès, & chef de l'armée navale, qui avoit été présent à cet entretien, craignant que le roi ne suivît le conseil de Démarate, prit la parole : Prince, dit-il, tu écoutes donc un homme qui est jaloux de tes prospérités, qui même trahit tes intérêts. Il est dans le caractere des Grecs d'être envieux du bonheur d'autrui, & de haïr tout ce qui s'éleve au-dessus d'eux. Si, dans ta position présente, lorsque tu as perdu quatre cents vaisseaux par un naufrage, tu en envoies trois cents autres croiser sur les côtes du Péloponèse, tes ennemis deviendront aussi forts que toi : au lieu qu'en ne divisant pas tes forces navales, tu seras invincible, & tes adversaires seront hors d'état de te résister. Tes armées de terre & de mer marchant ensemble,

se prêteront un mutuel ſecours ; ſi tu les ſépares, elles ſeront inutiles l'une à l'autre. Il eſt de ta ſageſſe, prince, de bien régler tes affaires ſans raiſonner ſur celles des ennemis : n'examine pas dans quel endroit ils s'arrêteront, ce qu'ils feront, où quel eſt leur nombre : laiſſons-les penſer à eux, & penſons à nous-mêmes. Si les Lacédémoniens viennent encore préſenter la bataille aux Perſes, ils ne pourront réparer le coup qu'ils viennent de recevoir.

Achéménès, répondit le monarque, ton conſeil me paroît ſage, & je le ſuivrai. Démarate me propoſe ce qu'il croit m'être le plus avantageux ; & quoique ton avis l'emporte ſur le ſien, je ne puis me perſuader qu'il ſoit mal intentionné pour moi. Ses diſcours que l'événement a juſtifiés, me ſont garans de ſa droiture. Un citoyen peut être jaloux de la proſpérité d'un citoyen, lui porter une haine ſecrette, &, s'il n'a une vertu rare parmi les hommes, ne pas lui donner le conſeil qu'il juge le plus ſalutaire. Mais on eſt toujours bien intentionné pour un ami d'un rang ſupérieur ; & s'il nous conſulte, nous le conſeillons pour le mieux. Démarate eſt mon ami ; je défends que par la ſuite on cherche à me le rendre ſuſpect. ——

Le bonheur de la Grece voulut que Xerxès ne ſuivît jamais les bons conſeils. C'étoit une preuve

de ſon peu de ſageſſe : mais ce qui prouva ſon peu de généroſité, c'eſt qu'au lieu d'honorer le courage dans un ennemi qui n'étoit plus, il fit chercher le corps de Léonidas, & le fit attacher à un poteau, après en avoir fait couper la tête.



LIVRE

LIVRE VIII.

TANDIS que l'on combattoit aux Thermopyles avec une intrépidité ſans pareille, mais avec peu de ſuccès, on ſoutenoit auprès d'Artémiſe un combat naval avec la même bravoure & plus d'avantage. La flotte grecque étoit compoſée d'environ trois cents vaiſſeaux, dont cent vingt-ſept de la part des Athéniens. Hérodote prétend & prouve dans le Livre qui précede, que le ſalut de la Grece dépendoit d'Athenes & du parti qu'elle devoit prendre; il montre que la muraille de l'Iſthme & toute la valeur lacédémonienne n'auroient jamais pu empêcher que la Grece entiere n'eût été réduite ſous la puiſſance des Barbares. Les Athéniens, en effet, par le conſeil de Thémiſtocle, génie ferme & plein de reſſources, avoient conſtruit & équipé deux cents vaiſſeaux pour la guerre des Eginetes; ils s'étoient inſtruits & exercés dans la marine; leurs navires & leur expérience, joints à une fermeté de courage & de réſolution que la ruine totale de leur patrie ne put ébranler, ſauverent évidemment toute la Grece. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que fourniſſant à eux ſeuls la plus grande partie de la flotte, & quoiqu'on eût mis en délibération

de leur donner la conduite de l'armée navale; ils abandonnerent sans peine le commandement à Lacédémone qui ne fournissoit que dix vaisseaux, parce que, les alliés n'étant pas d'accord, ils prévoyoient que tout étoit perdu s'ils s'amusoient à disputer de la prééminence. Quoi qu'il en soit, la flotte des Barbares, que nous avons laissée aux Aphetes, étoit encore formidable quoiqu'elle eût été battue par une violente tempête. Le grand nombre de leurs vaisseaux effraya la plupart des capitaines Grecs, & ils conseilloient de se retirer; mais Thémistocle les engagea tous à tenir ferme. Les Perses avoient envoyé deux cents vaisseaux d'élite avec ordre de faire le tour de l'Eubée, sans être vus des ennemis, & de tomber tout-à-coup dans l'Euripe pour les enfermer. Les Grecs furent avertis à propos. Ils étoient partis sur le minuit, avec l'intention d'aller à la rencontre du détachement qu'on envoyoit pour les attaquer par derriere; mais au point du jour, ne voyant paroître personne, ils revinrent sur leurs pas, & voulurent tenter la fortune en attaquant toute la flotte. Les Perses, qui méprisoient leur petit nombre, apprirent ce que peut la valeur échauffée par l'amour de la liberté. Ils ne se retirerent qu'après avoir perdu plusieurs vaisseaux & essuyé un désavantage réel. Pendant la nuit, qui avoit séparé les combattans, il y eut une tempête qui

incommoda beaucoup les Barbares, & qui, jettant en pleine mer les deux cents vaisseaux envoyés pour faire le tour de l'Eubée, les fit périr malheureusement. Les Grecs encouragés par la nouvelle de ce naufrage, & par un renfort de cinquante vaisseaux qui leur vint de l'Attique, attaquerent des vaisseaux Ciliciens, & sortirent encore de ce combat avec avantage. Le lendemain, les chefs des Barbares, indignés qu'une armée si foible leur fît tant de mal, résolurent de ne plus endurer que les Grecs les attaquassent les premiers, mais de lever l'ancre sur le midi & de marcher contre eux en bataille. Le combat fut opiniâtre de part & d'autre, les Egyptiens du côté des Perses & les Athéniens du côté des Grecs, se distinguerent le plus dans cette journée, & la victoire resta indécise.

Cependant on apprit à Artémise le sort de Léonidas & de son armée : il fut arrêté d'un commun accord qu'on partiroit de ce lieu, & qu'on se retireroit ailleurs. Thémistocle ayant choisi les vaisseaux les plus légers des Athéniens, se rendit aux endroits où l'on puisoit de l'eau douce, & y grava sur une pierre ces paroles, dont les Ioniens firent la lecture étant venus le lendemain à Artémise.

Ioniens, vous faites une action peu convenable en marchant contre vos peres, & en travaillant

Paroles de Thémistocle aux Ioniens.

gravées sur une pierre. vous-mêmes à asservir la Grece. Rangez-vous donc de notre parti ; ou, si cela n'est pas possible, prenez dès à présent la résolution de rester neutres, & engagez les Cariens à suivre votre exemple. Si vous ne pouvez ni l'un ni l'autre, & si une nécessité puissante vous attache au service du roi de Perse, du moins dans l'action & dans la mêlée, n'usez pas de tout votre courage : n'oubliez pas que vous êtes nos descendans, & que primitivement c'est vous qui avez allumé la guerre entre les Grecs & les Barbares. ——

L'intention de Thémistocle, en gravant ces paroles, étoit ou de persuader aux Ioniens d'abandonner le monarque si elles ne venoient pas à sa connoissance ; ou si elles y venoient, de lui rendre les Ioniens suspects, & de l'engager à les retrancher du nombre de ses alliés.

Lorsque les Perses eurent appris que les Grecs étoient partis, ils se rendirent à Artémise ; de-là ils marcherent contre la ville d'Histiée dont ils se rendirent maîtres, & firent des courses sur les côtes maritimes. Xerxès leur envoya un hérault pour leur annoncer sa victoire aux Thermopyles, & les inviter à venir voir eux-mêmes comment il avoit puni des téméraires qui s'imaginoient triompher de son armée : il s'applaudissoit d'un succès dont il auroit dû plutôt rougir.

Quelques déserteurs Arcadiens furent présentés au monarque. Après les avoir interrogés sur beaucoup d'articles, on leur demanda ce que faisoient pour lors les Grecs. Ils répondirent qu'ils célébroient les jeux olympiques, & qu'ils étoient occupés à regarder les combats d'athletes & les courses de chevaux. On leur demanda quel prix étoit proposé aux vainqueurs : ils dirent que c'étoit une couronne d'olivier. Tigrane, fils d'Artabane, dit alors une parole qui mérite d'être remarquée. Se tournant du côté de Mardonius : Grands dieux, lui dit-il, contre quels hommes tu nous as persuadé de faire la guerre ! Ils ne combattent point pour l'or & pour l'argent, mais pour la gloire & pour la vertu.

Les Thessaliens accompagnoient les Barbares & ils étoient ennemis mortels des Phocéens (Hérodote explique la cause de cette inimitié) : ils firent proposer à ceux-ci que, s'ils vouloient leur donner cinquante talens, ils oublieroient les anciennes injures qu'ils avoient reçues d'eux, & qu'ils détourneroient de leur pays les malheurs dont ils étoient menacés. Les Phocéens firent réponse qu'ils ne donneroient pas d'argent, & qu'ils ne trahiroient jamais la Grece. Les Barbares, conduits par les Thessaliens, passerent donc de la contrée de Trachine dans la Doride, & de la Doride dans la Phocide, qu'ils ravagerent entié-

rement, ſans épargner les temples qu'ils brûlerent & qu'ils pillerent. Les Phocéens avoient abandonné le pays, & s'étoient retirés, les uns ſur les ſommets du Parnaſſe, & les autres chez les Locriens-Ozoles. Lorſque les Perſes eurent parcouru le rivage, ils arriverent à Panopée, où ils ſe diviſerent en deux corps. La partie la plus conſidérable marcha vers Athenes & prit ſon chemin par la Béotie : l'autre partie de l'armée ayant côtoyé à droite le mont Parnaſſe, dirigea ſa marche vers le temple de Delphes, dont elle vouloit piller les tréſors. Un violent orage, & des prodiges extraordinaires, crus dans ces temps-là, repouſſerent les Barbares, qui ſe retirerent effrayés. Ils furent pourſuivis par les habitans de Delphes, qui ſortirent de leurs retraites & en firent un grand carnage.

Cependant l'armée navale des Grecs, partie d'Artémiſe, s'étoit arrêtée auprès de Salamine, à la priere des Athéniens. Ceux-ci avoient appris que les Péloponéſiens, au lieu de ſe tranſporter dans l'Eubée pour s'oppoſer aux Barbares, travailloient à fermer l'Iſthme d'une muraille, & ſongeoient à défendre leur pays ſans penſer au reſte. Ils prierent donc les alliés de s'arrêter près de Salamine, tandis qu'ils iroient à Athenes pour réſoudre ce qu'ils avoient à faire dans une telle extrémité. Ils firent embarquer les femmes, le enfans, les eſclaves, pour les tranſporter à Tré-

zene, à Egine, ou à Salamine, & retournerent à la flotte avec un nouveau renfort de vaiſſeaux. Il en vint encore de pluſieurs côtés : l'hiſtorien nomme les peuples qui en fournirent, & le nombre qu'ils en donnerent chacun. Il y avoit plus de deux cents navires d'Athenes ; & la flotte n'étant que de trois cents ſoixante-dix vaiſſeaux, ils en formoient près des deux tiers. Le même Eurybiade qui avoit commandé à Artémiſe, commandoit à Salamine. Il aſſembla les capitaines Grecs, & leur propoſa d'examiner quel lieu ſembloit le plus propre pour donner la bataille navale. La plupart étoient d'avis qu'on ſe tranſportât à l'Iſthme, & que l'on combattît à la vue du Péloponèſe. On délibéroit encore ; un Athénien arrive, & rapporte que les Barbares étoient déja dans l'Attique, qu'ils mettoient tout à feu & à ſang. En effet, Xerxès accompagné d'une partie de ſes troupes, après avoir paſſé par la Béotie, brûlé les villes de Theſpies & de Platée, entra dans l'Attique, s'empara d'Athenes qui étoit déſerte & abandonnée, emporta de force la citadelle défendue par un petit nombre d'hommes qui n'avoient pas voulu quitter la ville, mit le feu aux maiſons & aux temples, & dépêcha un courrier à Suze pour informer Artabane de l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe, ſans penſer qu'Athenes étoit dans ſes vaiſſeaux, & qu'elle ſauroit venger ſa ruine.

La destruction de cette ville, qui donna tant d'orgueil au monarque, épouvanta si fort les Grecs de l'armée navale, que quelques capitaines étant retournés sur le champ à leurs vaisseaux, firent déployer les voiles comme pour partir; & que les autres, qui resterent au conseil, furent tous d'avis de se rendre à l'Isthme pour y attendre les ennemis. On étoit sorti du conseil, & chacun retournoit dans ses navires: Mnésiphile, Athénien, ayant appris de Thémistocle ce qui avoit été décidé, lui dit:

Disc. de Mnésiphile à Thémistocle.

Thémistocle, si la flotte part une fois de Salamine, tu seras forcé de combattre seul sur mer pour une patrie entiérement détruite. Chacun se retirera dans sa ville, sans qu'Eurybiade ni aucun autre puisse les retenir, ni empêcher que les troupes ne se dissipent, & que la Grece ne périsse par notre imprudence. Imagine donc, s'il est possible, quelque moyen de rompre ce qui a été décidé. Va retrouver Eurybiade, ne néglige rien pour le faire changer de résolution, & pour l'engager à rester ici. ——

Divers discours directs ou indirects de Thémistocle & d'Adimante, dans le conseil tenu avant la

Thémistocle goûta fort ce conseil; &, sans rien répondre à Mnésiphile, il alla sur le champ trouver Eurybiade, & lui dit qu'il avoit quelque chose à lui communiquer qui intéressoit le salut de toute

la Grece. Eurybiade le fit entrer dans son vaisseau, & lui demanda ce qui l'amenoit. Thémistocle s'étant assis près de ce général, lui fit part de l'avis de Mnésiphile, comme s'il eût été de lui-même; il l'appuya de raisons si fortes qu'il engagea Eurybiade à remettre l'affaire en délibération, & à convoquer de nouveau le conseil. bataille de Salamine.

Lorsque tous les généraux furent assemblés, avant qu'Eurybiade eût exposé le sujet pour lequel il les convoquoit, Thémistocle avoit proposé l'avis qu'il desiroit de faire passer, & le soutenoit avec chaleur. Adimante, fils d'Ocyte, général des Corinthiens, lui coupant la parole (1): Thémistocle, lui dit-il, ceux qui dans les jeux publics partent avant les autres, sont punis: Oui, répondit Thémistocle, mais ceux qui restent en arriere ne sont pas couronnés. Telle fut la réponse vive & ingénieuse qu'il fit au général des Corinthiens. S'adressant ensuite à Eurybiade, il cessa de montrer, ainsi qu'il avoit commencé de le faire, que les troupes se disperseroient lorsqu'on seroit parti de Salamine; car il ne trouvoit pas décent d'ac-

---

(1) Plutarque prétend que ce fut Eurybiade qui interrompit Thémistocle, & que ce fut à lui que fut faite une réponse fort connue. Eurybiade, dit-il, ayant levé le bâton comme pour frapper Thémistocle, celui-ci lui adressa cette parole remarquable: *Frappe, mais écoute.*

cuſer perſonne en préſence des alliés. Il changea donc de diſcours, & dit à Eurybiade :

Le ſalut de la Grece eſt aujourd'hui entre tes mains ; tu la ſauveras ſi, ayant égard à mon ſentiment, tu reſtes ici pour livrer la bataille, & ſi tu ne paſſes point dans l'Iſthme en ſuivant l'opinion contraire. Ecoute-moi & juge quel avis eſt le meilleur. Si tu livres la bataille au paſſage de l'Iſthme, tu combattras en pleine mer, ce qui nous eſt le moins avantageux, puiſque nous avons des vaiſſeaux peſans & en moindre nombre. D'ailleurs, ſuppoſé même que nous réuſſiſſions, tu perds Salamine, Egine & Mégare. L'armée de terre des ennemis accompagnera celle de mer, & par-là attirant toutes leurs forces dans le Péloponèſe, tu mettras toute la Grece en péril. Mais ſi tu ſuis mon conſeil, voici le bien qui en réſultera. D'abord, en combattant dans un détroit avec un petit nombre de vaiſſeaux contre un plus grand, nous l'emporterons de beaucoup ſelon toutes les probabilités de la guerre, parce qu'un détroit nous eſt auſſi avantageux que la pleine mer le ſeroit aux ennemis. De plus, on conſerve Salamine où ſont dépoſés nos femmes & nos enfans. Mais la raiſon qui doit te paroître déciſive, c'eſt qu'en reſtant ici tu combattras pour le Péloponèſe comme ſi tu étois dans l'Iſthme. Si donc tu es ſage, tu ne conduiras pas ailleurs

notre flotte. Enfin, s'il arrive, comme je l'eſpere, que nous gagnions la bataille navale, les Barbares n'entreront pas dans l'Iſthme; &, loin de pénétrer plus avant dans l'Attique, ils ſe retireront en déſordre; ſans compter que nous aurons conſervé Egine, Mégare, & ſur-tout Salamine, où un oracle annonce que nous vaincrons les ennemis. Lorſqu'on délibere ſagement, on réuſſit preſque toujours; lorſqu'on n'écoute pas la ſageſſe, les dieux ſe retirent, & refuſent de ſeconder les délibérations des hommes.

Thémiſtocle parloit encore, le Corinthien Adimante l'interrompit pour la ſeconde fois, lui impoſant ſilence comme à quelqu'un qui n'avoit plus de ville, & ne voulant pas qu'Eurybiade fît prononcer d'après l'opinion d'un homme qui étoit ſans patrie. Je ne permettrai à Thémiſtocle, ajoutoit-il, de dire ſon ſentiment, que quand il pourra montrer la ville dont il eſt citoyen. Il lui reprochoit par-là qu'Athenes étoit priſe & au pouvoir des ennemis. Alors Thémiſtocle ne put s'empêcher de dire beaucoup de choſes dures à Adimante & aux autres Corinthiens; il leur prouva, par de fortes raiſons, qu'il avoit encore une patrie, & une ville plus puiſſante que Corinthe, puiſqu'elle fourniſſoit deux cents vaiſſeaux pour cette guerre, & des vaiſſeaux ſi bien équipés qu'il n'y en avoit pas dans la Grece qui puſſent ſoutenir leurs atta-

ques. Après avoir répondu aux Corinthiens, revenant à Eurybiade : Si tu restes à Salamine, lui dit-il avec encore plus de véhémence, & si tu te comportes en homme de cœur, tu sauveras la Grece, sinon tu la perdras. Nos vaisseaux, dans cette guerre, sont toute notre ressource. Suis donc mon conseil. Si tu refuses de le suivre, nous reprendrons nos enfans & nos femmes, pour nous transporter à Siris, contrée d'Italie, qui est à nous anciennement, & où nous devons bâtir une ville suivant la prédiction des oracles. Quand vous serez abandonnés par des hommes tels que nous, vous vous souviendrez alors de mes paroles. —

Ce discours fit changer de sentiment à Eurybiade & aux autres capitaines ; & tous d'un commun accord se disposerent pour le combat. Les troupes navales de Xerxès, qui séjournoient dans la ville d'Histiée, passerent sur l'Euripe, & arriverent en trois jours à Phalere. Le prince lui-même entra dans les vaisseaux pour conférer avec les principaux chefs & prendre leurs opinions. Il leur envoya demander par Mardonius s'ils étoient d'avis qu'on donnât la bataille navale. Tous penserent qu'il falloit la donner. Artémise seule fut d'un avis contraire.

Conseil qu'Ar- Dis à ton maître de ma part, dit-elle à Mar-

donius : Seigneur, puiſque je n'ai pas montré de lâcheté dans les batailles navales auprès de l'Eubée, & que je ne t'ai pas rendu de légers ſervices, je dois t'expoſer mes vrais ſentimens, & te dire ce qui me ſemble le plus utile pour tes intérêts. Je te conſeille d'épargner tes vaiſſeaux, & de ne point livrer de bataille navale contre des peuples qui, dans ce genre de combat, l'emportent autant ſur tes ſujets que des hommes l'emportent ſur des femmes. N'es-tu pas maître d'Athenes contre laquelle tu as entrepris ton expédition ? ne diſpoſes-tu pas du reſte de la Grece ? Perſonne ne te réſiſte ; ceux qui ont oſé le faire ont ſubi le traitement qu'ils méritoient. Je vais te dire ce que deviendront tes ennemis, ſi tu ſuis mon conſeil. Ne te preſſe pas de donner la bataille, tiens ici tes vaiſſeaux à l'ancre, ou bien paſſe dans le Péloponèſe ; & alors, prince, les deſſeins qui t'ont amené en Grece réuſſiront au gré de tes deſirs. Les Grecs ne pouvant tenir long-temps, ſe diſperſeront bientôt, & ſe retireront chacun dans leurs villes. Il n'y a pas de vivres dans l'île, à ce que j'apprends ; & il eſt croyable que, ſi tu fais marcher tes troupes dans le Péloponèſe, les Péloponéſiens, qui ſont à Salamine, n'y reſteront pas, & que peu empreſſés de combattre pour les Athéniens, ils s'en retourneront dans leur pays : au lieu que, ſi tu précipites la bataille, je crains que

témiſe fait adreſſer à Xerxès par Mardonius.

la défaite de la flotte ne nuise à ton armée de terre. Enfin, seigneur, considere que, comme les mauvais maîtres ont quelquefois de bons serviteurs, les bons en ont souvent de mauvais. Tu es le meilleur des maîtres, mais tu as de mauvais serviteurs dans ceux que tu comptes au nombre de tes alliés, tels que les Egyptiens, les Cypriotes, les Ciliciens, les Pamphyliens, peuples lâches & méprisables. ——

Xerxès loua son avis & ne le suivit pas, parce que tous les autres pensoient autrement. On fit donc marcher la flotte du côté de Salamine, & on la mit en bataille, pour combattre le lendemain. La même nuit, l'armée de terre prit le chemin du Péloponèse. Hérodote fait connoître, en peu de mots, les différens peuples qui composoient cette partie de la Grece. Les Péloponésiens & quelques autres Grecs travailloient avec la plus grande ardeur à fortifier l'Isthme, parce qu'ils avoient peu d'espérance dans leur armée navale. Cette nouvelle, apportée à Salamine, réveilla les craintes de la plupart. On s'étonnoit de l'imprudence d'Eurybiade; on en murmuroit ouvertement. Il crut devoir assembler le conseil où les choses furent long-temps débattues. Thémistocle, pour fixer leur incertitude par un coup hardi, sort du conseil sans être vu, & de son chef envoie un

homme dans une barque dire aux Perſes, comme en ſecret, que les Grecs épouvantés avoient réſolu de prendre la fuite ; que c'étoit l'occaſion de les attaquer, parce qu'ils n'étoient pas d'intelligence. Les Barbares crurent ce qu'on leur diſoit ; ils firent paſſer dans une petite île, nommée Pſytallée, entre la terre ferme & Salamine, un grand nombre de Perſes. Ils envoyerent des vaiſſeaux en pluſieurs endroits, & diſpoſerent leur flotte de façon que les Grecs fuſſent enfermés dans Salamine, & qu'ils n'euſſent aucun paſſage pour ſe ſauver. Les capitaines Grecs avoient paſſé la nuit au conſeil, toujours fort embarraſſés & en conteſtation ſur le parti qu'il falloit prendre : mais quand le jour fut venu, & qu'ils virent les ennemis en bataille, ils réſolurent de reſter & de combattre. Ils étoient encore aſſemblés ; Ariſtide, Athénien, fameux par ſon intégrité, arriva d'Egine. La faction de Thémiſtocle l'avoit fait exiler, mais croyant que l'intérêt public devoit lui faire oublier toute haine particuliere, il fit demander Thémiſtocle, & dès qu'il fut ſorti du conſeil :

Thémiſtocle, dit-il, en toute occaſion & ſurtout dans cette conjoncture, c'eſt à qui rendra à la patrie le plus de ſervices que nous devons diſputer enſemble. Je viens te dire qu'inutilement les Péloponéſiens conſeilleroient le départ de la

Diſc. d'Ariſtide à Thémiſtocle, & réponſe de Thémiſtocle.

flotte ; les Corinthiens & Eurybiade lui-même ne pourroient ſe retirer quand ils le voudroient. Nous ſommes enfermés de tous côtés par les ennemis ; je le ſais pour l'avoir vu de mes propres yeux : rentre donc dans le conſeil, & fais part de cette nouvelle à l'aſſemblée.

Tu me donnes un bon avis, lui répondit Thémiſtocle, & tu apportes une bonne nouvelle. Tu annonces, comme l'ayant vu de tes propres yeux, ce que je deſirois qui arrivât. Les Perſes, il eſt bon que tu le ſaches, n'ont agi que par mon impulſion. Comme les Grecs n'étoient point portés d'eux-mêmes à livrer la bataille, il falloit bien les y forcer. Mais puiſque tu apportes une bonne nouvelle, annonce-la toi-même. Si je l'annonçois, on s'imagineroit que je l'invente, & on refuſeroit de croire ce que tu viens de me dire. Entre donc dans le conſeil, & fais-y ton rapport de ce que tu as vu. Si on te croit, tant mieux ; ſi on ne te croit pas, cela ſera égal : car ſi, comme tu l'annonces, nous ſommes enfermés de toutes parts, on ne pourra prendre la fuite. ——

AN. M. 3524. AV. J. C. 480. Le rapport d'Ariſtide fut confirmé par un vaiſſeau Ténien qui abandonnoit les Perſes & venoit ſe ranger du côté des Grecs. On livra donc la bataille : les Grecs remporterent une victoire complette, qu'ils durent à leur bon ordre, à leur intelligence

intelligence & à leur bravoure. Ceux qui se distinguerent le plus furent les Athéniens, & ces Eginetes qui, dans les commencemens, avoient montré quelque foiblesse & souscrit aux demandes du monarque barbare. Aristide, dont nous venons de parler, voyant que les Perses étoient défaits à Salamine, prit avec lui un corps de soldats Athéniens qu'on avoit disposés sur le rivage, & tailla en pieces les troupes qui étoient passées à Psytallée. Lorsque Xerxès vit que la bataille étoit entiérement perdue ; dans la crainte qu'on n'allât rompre le pont qu'il avoit fait construire, & qu'il ne se trouvât enfermé dans l'Europe, il résolut de partir le plus secrettement qu'il seroit possible. Mardonius, qui se doutoit bien qu'il avoit dessein de se retirer, commença à craindre pour lui-même, parce qu'il avoit persuadé au roi d'aller faire la guerre aux Grecs. Il crut donc que ce qu'il y avoit de plus avantageux pour lui, étoit de tenter le hasard, ou de subjuguer la Grece, ou de mourir honorablement dans une glorieuse entreprise. Il alla donc trouver le prince, & lui adressa ce discours :

Seigneur, ne t'afflige pas tant de ce qui vient d'arriver, & ne t'imagine pas avoir essuyé une perte si énorme. Ce n'est point de tes navires que dépend le succès de cette guerre, mais de ta cava- Disc. de Mardonius à Xerxès.

lerie & de ton infanterie. Nul de ces Grecs qui pensent avoir obtenu une victoire complette, ne sortira de ses vaisseaux pour s'opposer à tes armes, nul dans le continent n'aura cette hardiesse : ceux qui ont osé le faire en ont reçu la punition. Si donc tu le juges à propos, jettons-nous sur le champ dans le Péloponèse. Non que tu ne puisses différer sans péril, si tu le veux ; mais au moins ne perds pas courage. Les Grecs ne peuvent échapper à tes forces ; il faut qu'ils soient punis & du présent & du passé ; il faut qu'ils subissent le joug. Voilà le meilleur parti que tu aurois à prendre. Si toutefois tu as résolu de t'en retourner avec tes troupes, j'ai un autre avis à te donner. Fais ensorte, prince, que les Perses ne servent pas de risée aux Grecs. Car enfin tu ne peux nous imputer le contre-temps actuel, ni nous reprocher de nous être comportés lâchement en quelque occasion. Si les Phéniciens, les Egyptiens, les Cypriotes, les Ciliciens, ont montré peu de courage, doit-on en accuser les Perses ? Puis donc qu'on ne peut nous faire aucun reproche, daigne suivre mon conseil. Si tu es décidé à ne pas rester ici plus long-temps, retourne dans tes états avec la plus grande partie de tes troupes ; mais laisse-moi en Grece avec trois cents mille hommes d'élite, & je te promets de la réduire toute entiere sous ton obéissance. ——

Xerxès parut content de ce discours, & fut un peu consolé de ses mauvais succès. Il dit à Mardonius qu'il l'instruiroit de sa volonté sur ce qu'il lui proposoit, quand il en auroit parlé dans son conseil. Lorsqu'il en eut délibéré avec les principaux des Perses, il voulut prendre l'avis d'Artémise, reconnoissant qu'avant la bataille elle avoit mieux vu que les autres. Il la manda donc; & quand elle fut arrivée, faisant retirer tous ses conseillers & gardes, il lui parla de la sorte :

Discours de Xerxès à Artémise, & réponse d'Artémise.

Mardonius me presse de rester en Grece & d'attaquer le Péloponèse : il me représente que les Perses & l'armée de terre n'ont contribué en rien à nos mauvais succès, & qu'ils s'offrent à m'en donner des preuves. Il me conseille donc de demeurer, ou de lui donner trois cents mille hommes d'élite pour réduire toute la Grece sous mon obéissance, & de m'en retourner en Perse avec le reste de mes troupes. Toi, princesse, qui m'as si sagement dissuadé de livrer la bataille navale, dis-moi maintenant quel est ton avis & ce qui te semble le meilleur parti à prendre.

Artémise fit cette réponse au monarque : Prince, il m'est difficile de te donner un bon avis : mais en considérant l'état présent de tes affaires, il me semble que tu dois t'en retourner en Perse, & laisser en Grece Mardonius avec les hommes qu'il

te demande, puiſqu'il s'engage à la ſubjuguer. S'il remplit ſes engagemens, & s'il réuſſit ſelon ſes deſirs, c'eſt à toi, prince, qu'en reviendra la gloire, puiſque ce ſeront tes ſujets qui auront fait cette conquête. S'il eſt trompé dans ſes eſpérances, le malheur n'eſt pas irréparable, puiſque le roi & ſon royaume ſeront conſervés. Tant que tu ſubſiſteras toi & tes états, les Grecs auront ſouvent à combattre pour ſe défendre. Une défaite de Mardonius n'eſt d'aucune conſéquence; & les Grecs n'auront pas remporté un avantage déciſif pour avoir vaincu un de tes ſujets. Enfin, tu retournes en Perſe après avoir réduit Athenes en cendres, ce qui étoit l'objet principal de ton expédition. ——

Xerxès approuva ce conſeil, parce qu'il ſe trouvoit conforme à ſes ſentimens : car il étoit ſi épouvanté, que, quand tout le monde lui eût conſeillé de demeurer, il n'eût pas laiſſé de ſe retirer. Il décida que Mardonius choiſiroit lui-même parmi les troupes, afin qu'il pût exécuter ſes promeſſes, & fit partir de Phalere ſes vaiſſeaux pour qu'ils allaſſent, en toute diligence, garder le pont par où il devoit paſſer pour s'en retourner en Perſe. Les Grecs croyoient que la flotte des Barbares étoit encore à Phalere, & qu'elle ſe diſpoſoit à donner une ſeconde bataille

navale ; ils se préparoient de leur côté à les recevoir. Mais enfin s'étant apperçus qu'elle étoit partie, ils résolurent aussi-tôt de la suivre, & la suivirent en effet jusqu'à Andros. Comme ils ne purent rencontrer les ennemis ni en avoir des nouvelles, ils s'arrêterent dans cette île, & tinrent conseil sur ce qu'ils feroient. Thémistocle étoit d'avis que l'on côtoyât les îles, qu'on suivît les ennemis, & qu'on allât rompre le pont que le monarque avoit fait construire. Mais Eurybiade ne fut pas de ce sentiment ; il représenta qu'il falloit laisser fuir l'ennemi, & que, loin de rompre le pont, il faudroit plutôt lui faire un pont pour s'en retourner dans son pays, vu tous les maux qu'il pourroit causer à la Grece s'il se trouvoit forcé de rester en Europe. Tous se rangerent de cet avis qui étoit réellement le plus sage. Thémistocle voyant qu'il ne pouvoit engager les autres capitaines à faire voile vers l'Hellespont, travailla à se ménager un asyle chez les Perses en cas de disgrace dans sa patrie. Comme les Athéniens ne pouvoient souffrir qu'on laissât fuir l'ennemi, & qu'ils étoient disposés d'eux-mêmes à le poursuivre quand tous les autres l'auroient refusé, il chercha à les dissuader, & leur adressa ce discours :

Athéniens, j'ai vu plus d'une fois, par mes propres yeux, & j'ai souvent oui dire, que des

Disc. de Thémistocle aux Athéniens.

ennemis réduits à la derniere extrémité, étoient revenus au combat & avoient réparé leur défaite par un coup de désespoir. Nous avons eu le bonheur de nous défendre nous & toute la Grece, de dissiper cette nuée effroyable de combattans; ne poursuivons pas des hommes qui fuient. Ce n'est point, sans doute, à nos forces que nous devons notre victoire, mais aux dieux & aux héros, qui n'auroient pu souffrir qu'un seul homme devînt maître de l'Asie & de l'Europe, un homme qui est un impie & un scélérat, qui, ne faisant aucune distinction des choses saintes & profanes, a brûlé les unes & les autres, a renversé les statues des dieux; un homme qui a poussé l'audace jusqu'à faire châtier la mer, & jetter des fers dans ses flots comme pour les enchaîner. Jouissons de notre fortune présente, restons en Grece, songeons à nous-mêmes & à nos enfans; & après avoir repoussé les Barbares, occupons-nous avec ardeur à rétablir nos maisons & à ensemencer nos campagnes. Au retour du printemps, nous passerons dans l'Hellespont & dans l'Ionie.

Les Athéniens se laisserent aisément persuader par un homme dont la prudence les avoit sauvés des plus grands périls. Thémistocle ne s'en tint pas là : il envoya à Xerxès un de ses serviteurs les plus fideles, lui dire en son nom, que, par

envie de lui rendre ſervice, il avoit empêché les Grecs de pourſuivre ſon armée navale & d'aller rompre le pont par où il devoit repaſſer en Aſie; qu'il lui conſeilloit de ſe retirer tandis qu'il le pouvoit ſans peine.

Nous venons de voir que les Grecs avoient réſolu de ne pas pourſuivre plus avant la flotte ennemie, & de ne point paſſer dans l'Helleſpont. Ils aſſiégerent Andros avec deſſein de la détruire, parce que les Andriens avoient été les premiers de tous les inſulaires qui avoient refuſé de l'argent à Thémiſtocle. Sur ce que celui-ci leur avoit dit que les Athéniens étoient envoyés chez eux par deux grandes déeſſes, la Perſuaſion & la Force, & qu'ainſi ils ne pouvoient refuſer l'argent qu'on leur demandoit; ils avoient répondu qu'ils ne s'étonnoient pas que la ville d'Athenes fût grande & riche, puiſqu'elle étoit ſous la protection de ſemblables divinités; que les Andriens habitoient une terre pauvre & malheureuſe, parce que deux triſtes déeſſes, la Pauvreté & l'Indigence, y avoient fixé leur domicile & leur empire; que recevant la loi de ces deux divinités, ils ne pouvoient donner d'argent; qu'enfin l'impuiſſance d'Andros étoit plus forte que toute la puiſſance d'Athenes. Les Andriens furent donc aſſiégés; mais les Grecs n'ayant pu réuſſir à prendre leur ville, retournerent à Salamine & partagerent le butin. Thémiſtocle,

regardé par toute la Grece comme le plus prudent & le plus sage de tous les Grecs, reçut même à Lacédémone les honneurs les plus distingués.

Nous avons laissé Xerxès à Phalere avec ses troupes de terre. Il se retira dans la Béotie par le même chemin qu'il étoit venu. Car, comme la saison n'étoit pas propre pour faire la guerre, Mardonius avoit été d'avis que le roi partît le premier, que l'armée passeroit l'hiver en Thessalie, & qu'au commencement du printemps on feroit une irruption dans le Péloponèse. Lorsqu'on fut arrivé en Thessalie, il fit le choix des guerriers qu'il devoit garder au nombre de trois cents mille hommes. Xerxès le laissa en Grece, & prit le chemin de l'Hellespont avec une petite partie de ses troupes, la plupart s'étant écartées pour chercher leur subsistance. Il en mourut beaucoup de la peste & de la dyssenterie; & une grande quantité de malades furent laissés dans les villes. L'historien rapporte diverses opinions sur la retraite de Xerxès. Artabaze, qui avoit reconduit le roi avec soixante mille hommes de troupes, revint camper aux environs de Pallène. Il alla assiéger Potidée & Olynthe; mais une inondation considérable qui survint fut cause qu'une grande partie de son armée périt dans les eaux ou par le fer des habitans de Potidée. Le reste se sauva en Thessalie & alla rejoindre Mardonius. Le général Perse qui étoit

resté en Thessalie, & le retour du printemps, réveillerent les Grecs. Toutefois ils ne rassemblerent pas si-tôt leur armée de terre; celle de mer s'assembla près d'Egine, sous la conduite de Leutychide, un des rois de Lacédémone. Les Athéniens avoient pour leur chef Xantippe, fils d'Antiphron, pere du fameux Périclès. La flotte, composée de cent dix vaisseaux, fit voile à la sollicitation de quelques peuples de l'Ionie; mais elle s'arrêta à Délos. Mardonius connoissoit les Athéniens; il savoit que c'étoient eux qui avoient été les principaux auteurs de la victoire navale remportée sur les Perses. Il espéroit, avec raison, que, quand il les auroit attirés à son parti, il se rendroit facilement maître de la mer: & comme il s'estimoit le plus fort sur terre, il se figuroit que par-là il triompheroit bientôt de toute la Grece. Il leur envoya donc, pour essayer de les gagner, Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, qu'il jugeoit très-propre à cette négociation. L'historien donne la généalogie de ce monarque, & montre comment le premier de ses ancêtres s'empara du royaume de Macédoine. Les Lacédémoniens avoient envoyé des députés à Athenes lorsque Alexandre y arriva. Le prince adressa ce discours aux Athéniens:

Peuple d'Athenes, voici ce que Mardonius vous Disc. d'Ale.

xandre, roi de Macédoine, aux Athéniens, au nom de Mardonius & en son propre nom.

dit par ma bouche : il m'est arrivé une lettre du roi, conçue en ces termes : Je remets aux Athéniens toutes les injures qu'ils m'ont faites. Je t'ordonne, Mardonius, de leur rendre leur pays ; qu'ils en choisissent outre cela un autre à leur gré, & qu'ils jouissent d'une liberté entiere ; rétablis même leurs temples que j'ai détruits, s'ils veulent faire alliance avec moi. Ces ordres m'ayant été remis, je suis tenu de les remplir, & je les remplirai à moins que vous n'y mettiez obstacle. Mais s'il faut vous parler en mon nom ; je vous le demande, quelle est votre folie de soutenir la guerre contre un prince que vous ne surmonterez jamais, & à qui vous ne pouvez résister long-temps ? Vous savez quelles sont les forces & les exploits de Xerxès ; vous avez oui parler de l'armée que je commande ; quand vous parviendriez à la défaire, ce que vous ne pouvez raisonnablement espérer, il en reparoîtra une autre plus formidable. Ne vous mettez donc pas au hasard, en vous égalant au roi de Perse, d'être privés de votre pays, & d'errer continuellement sans être assurés de vos jours. Réconciliez-vous au plutôt avec ce monarque, puisqu'il s'y porte de lui-même, & que vous en avez une si belle occasion. Soyez libres, & faites avec nous une alliance solide & sincere.

Voilà, Athéniens, ce que Mardonius m'a chargé

de vous dire : je ne vous parlerai pas de mon dévouement pour votre ville ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je vous en ai donné des preuves. Je vous conjure de vous ſoumettre au général des Perſes. Vous n'êtes pas en état de ſoutenir la guerre juſqu'au bout contre le monarque. Si je vous avois crus aſſez forts pour lui réſiſter, je ne ferois jamais venu ici avec les propoſitions que je vous apporte de ſa part. Les forces de Xerxès ſurpaſſent toutes les forces humaines ; ſon bras eſt étendu & puiſſant. Si vous rejettez les conditions favorables qu'on vous propoſe, je crains pour vous d'autant plus que vous êtes les plus mal ſitués de tous les alliés. Placés ſur le paſſage des ennemis, vous eſſuierez toujours les principales pertes ; & votre pays, théatre de la guerre, ſera continuellement ravagé. Acceptez donc les avantages qu'on vous offre ; penſez qu'il vous eſt important & glorieux d'être les ſeuls auxquels le grand roi remette les injures qui lui ont été faites, les ſeuls dont il recherche l'amitié. ——

Diſc. des députés de Lacédémone aux mêmes Athéniens, & réponſe de ceux ci au roi de Macédoine & aux députés de Sparte.

Lorſque Alexandre eut ceſſé de parler, les députés de Sparte, qui étoient préſens, prirent la parole, & s'exprimerent en ces mots : Athéniens, nous venons ici au nom de Lacédémone, vous prier de ne pas trahir les intérêts de la Grece, de ne pas écouter les propoſitions d'un Barbare. Un

tel procédé ne feroit ni jufte ni honorable pour aucun des Grecs, mais principalement pour vous, que plufieurs raifons empêchent de faire alliance avec les Perfes. Vous avez allumé contre notre gré la guerre préfente, qui, après n'avoir regardé d'abord que vous feuls, intéreffe aujourd'hui la Grece entiere. D'ailleurs, il ne conviendroit pas que les Athéniens, déja auteurs des troubles actuels, le fuffent encore de la fervitude des Grecs, eux qui de tout temps fe font déclarés les défenfeurs de la liberté des peuples. Vos infortunes nous touchent fenfiblement : nous voyons avec peine que vos maifons font ruinées, que depuis deux ans vous êtes privés de vos moiffons & de vos revenus. Pour adoucir vos maux, les Lacédémoniens & les autres alliés s'offrent à nourrir, durant tout le cours de la guerre, vos femmes, vos enfans, toutes vos bouches inutiles. Ne vous laiffez pas féduire par le Macédonien Alexandre, qui cherche à vous rendre agréables les propofitions de Mardonius. C'eft un tyran qui travaille pour un tyran; il ne fait que ce qu'il doit faire. Vous, Athéniens, fi vous êtes fages, vous agirez par d'autres principes, & vous n'oublierez jamais qu'il n'y a ni foi ni vérité dans les paroles des Barbares.

Après que les députés de Lacédémone eurent fini de parler, les Athéniens firent cette réponfe

à Alexandre : Roi de Macédoine, nous savions que les forces du roi de Perse sont supérieures aux nôtres ; il étoit inutile de venir nous les grossir avec emphase : cependant, jaloux de maintenir notre liberté, nous nous défendrons de tout notre pouvoir. N'entreprends pas de nous persuader de faire alliance avec les Barbares ; tu ne pourrois réussir. Dis à Mardonius, de notre part, que, tandis que le soleil fournira sa carriere accoutumée, nous ne nous allierons jamais avec Xerxès ; mais que nous irons à sa rencontre, & que nous le repousserons courageusement, avec le secours des dieux & des héros pour lesquels il n'a eu aucun respect, dont il a brûlé les temples & les images. Pour toi, prince, ne parois plus devant les Athéniens avec de telles propositions ; &, sous prétexte de nous servir, ne viens pas nous conseiller des bassesses & des perfidies. Comme tu es ami de notre ville, nous serions fâchés de te voir traité chez nous d'une maniere qui ne te seroit pas agréable (1).

Telle fut la réponse des Athéniens au roi de Macédoine ; voici ce qu'ils répondirent aux députés de Lacédémone :

Les Lacédémoniens ont pu craindre que nous

(1) Nous lisons dans le seul discours qui reste de l'orateur Lycurgue, qu'Alexandre manqua d'être lapidé.

ne fiſſions alliance avec les Barbares ; ce mouvement eſt naturel à l'homme : mais c'eſt avoir mal connu les ſentimens d'Athenes que d'avoir témoigné tant de frayeur. Toutes les richeſſes de la terre, les pays les plus rians & les plus fertiles, ne pourroient nous faire prendre le parti des Perſes pour réduire la Grece en ſervitude. Bien des raiſons puiſſantes nous en empêchent quand nous le voudrions. La premiere & la principale, c'eſt que, les temples des dieux ayant été brûlés & leurs ſtatues renverſées, nous devons venger ces attentats plutôt que de faire alliance avec le prince qui les a commis. D'ailleurs, nous ſommes tous Grecs, nés du même ſang, nous avons le même langage, les mêmes temples & les mêmes ſacrifices, des mœurs & des coutumes ſemblables ; tous objets qu'il ne conviendroit pas à des Athéniens de trahir. Si vous en doutiez auparavant, apprenez du moins aujourd'hui, que, tant qu'il reſtera un Athénien au monde, nous ne ferons jamais d'alliance avec Xerxès. Quant à l'offre que vous nous faites, en voyant notre déſaſtre, de nourrir nos femmes & nos enfans, nous ſommes ſenſibles à votre attention, & vous avez rempli à notre égard le devoir de fideles amis ; mais nous reſterons, tant qu'il faudra, dans notre état miſérable, ſans vous être à charge. Seulement, comme nous ſommes dépourvus de

murs & de remparts, mettez au plutôt des troupes en campagne : car, sans doute, le Barbare ne tardera point à se jetter dans notre pays, dès qu'il saura que nous refusons de souscrire à ses propositions. Avant donc qu'il entre dans l'Attique, il faut le prévenir, & aller à sa rencontre dans la Béotie. ——



LIVRE IX.

LORSQUE les Athéniens eurent fait cette réponſe, les députés Lacédémoniens s'en retournerent à Sparte; & dès que Mardonius l'eut appriſe de la bouche d'Alexandre, il partit de Theſſalie & marcha en diligence du côté d'Athenes, guidé par les principaux de Theſſalie qui le conduiſoient & l'animoient à la vue de tout le monde. Quand il fut arrivé dans la Béotie, les Thébains viennent le trouver, & lui conſeillent de ne pas aller plus avant. Ils lui repréſentent qu'il n'y avoit pas de lieu plus commode pour camper, & que, s'il vouloit y demeurer, il ſe rendroit bientôt maître de toute la Grece ſans donner de bataille & ſans répandre de ſang; que, les Grecs reſtant unis, il étoit impoſſible de les ſubjuguer par la force; qu'en prodiguant l'or aux principaux citoyens des villes, il les gagneroit aiſément, & que, la diviſion étant une fois parmi les Grecs, il réduiroit ſans peine ceux qui oſeroient lui faire réſiſtance. Tel étoit le conſeil que les Thébains donnoient à Mardonius; mais comme il étoit fort préſomptueux, & qu'il avoit une extrême envie de prendre encore une fois la ville d'Athenes, il ne put ſe réſoudre à le ſuivre. Tant que les

Athéniens

Athéniens avoient eſpéré qu'il leur viendroit des ſecours du Péloponèſe, ils étoient demeurés dans l'Attique : mais lorſqu'ils virent que leurs alliés agiſſoient avec lenteur, avec molleſſe, & qu'ils eurent appris que Mardonius étoit déja dans la Béotie, ils firent tranſporter tous leurs effets à Salamine & s'y tranſporterent eux-mêmes. Mardonius ne trouva donc perſonne en armes dans l'Attique, & il prit la ville déſerte dix mois après que Xerxès y fut entré. Maître d'Athenes & de toute l'Attique, il envoya à Salamine un nommé Murichide, avec les mêmes ordres à-peu-près qu'il avoit déja donnés au roi de Macédoine, s'imaginant que les Athéniens y feroient plus d'attention dans la circonſtance. Lorſque Murichide fut entré dans le conſeil, & qu'il eut expoſé ſes ordres, un des membres, nommé Lycidas, étoit d'avis qu'on reçût ſes propoſitions & qu'on en fît rapport au peuple. Dès que les Athéniens l'eurent entendu parler, ceux qui étoient dans le conſeil comme ceux qui étoient dehors, indignés de ſon diſcours, s'attrouperent autour de lui & le lapiderent. Les femmes Athéniennes, inſtruites de ſa mort & en ayant appris le ſujet, s'animerent les unes les autres, coururent à ſa maiſon, & lapiderent de même ſa femme & ſes enfans. Tandis que les Athéniens agiſſoient avec cette vigueur, les Lacédémoniens qui, dans ces conjonctures, ne mon-

trerent pas, à beaucoup près, la même activité & la même générosité, s'amusoient à célébrer la fête d'Hyacinthe (1), & travailloient à leur muraille de l'Isthme pour fortifier le Péloponèse, tandis que l'Attique étoit exposée sans défense à la dévastation & au ravage. Les Athéniens leur envoyerent des députés, qui se présenterent devant les Ephores, & leur parlerent en ces termes:

Premier discours des députés d'Athenes, aux Ephores de Lacédémone.

Nous venons, au nom d'Athenes, vous dire que le roi de Perse nous rend l'Attique, qu'il veut nous faire ses alliés, traiter avec nous d'égal à égal, sans fraude, sans tromperie, & qu'outre notre propre pays, il consent à nous donner tel autre que nous voudrons choisir. Nous cependant, pleins de respect pour le Jupiter Hellénien, & persuadés que nous ne pourrions sans crime trahir la Grece, nous avons rejetté ces offres avantageuses, quoique abandonnés & trahis par les Grecs. Nous savons qu'il nous seroit plus utile de nous allier aux Perses que de les combattre;

(1) On connoît la fable d'Hyacinthe; on sait qu'il étoit aimé d'Apollon, & que ce dieu jouant au disque avec lui, le disque qu'il lançoit vint le frapper malheureusement au visage & le tua. Les Lacédémoniens célébroient une fête en son honneur pendant trois jours avec beaucoup d'appareil. C'étoit une de leurs fêtes principales.

toutefois nous ne ferons jamais alliance avec eux de notre propre mouvement. Telles ſont à l'égard des Grecs nos diſpoſitions invariables. Mais vous qui redoutiez ſi fort de nous voir les alliés des Perſes, aujourd'hui que vous nous voyez bien réſolus de ne pas trahir la nation, & que vous avez preſque achevé la muraille qui ferme l'Iſthme, vous ne vous mettez plus en peine des Athéniens. Vous étiez convenus avec nous d'aller à la rencontre des Perſes dans la Béotie; peu fideles à votre parole, vous laiſſez les Barbares ſe jetter dans l'Attique. Ainſi juſqu'à préſent les Athéniens ont à ſe plaindre de Lacédémone, & n'ont pas lieu d'être contens de ſon procédé. Ils vous prient du moins de leur envoyer des troupes au plutôt, afin qu'ayant manqué l'ennemi dans la Béotie, ils le reçoivent dans l'Attique, & qu'ils le combattent dans la plaine de Thria, qui eſt la plus commode pour livrer bataille. ——

Les Ephores remirent de jour en jour les députés, & ne leur rendirent de réponſe que le dixieme. Pendant cet intervalle, tous les Péloponéſiens travailloient, ſans relâche, à la fortification de l'Iſthme, & achevoient la muraille qui devoit les mettre à l'abri. Enfin, ſur la repréſentation d'un Tégéate, nommé Chilée, qui remontra fortement aux Ephores que, ſi les Athéniens pre-

noient le parti des Perſes, l'ennemi trouveroit des paſſages & des portes toujours ouvertes pour ſe jetter dans le Péloponèſe, on fit partir de nuit, ſans en parler aux députés d'Athenes, cinq mille Spartiates, accompagnés chacun de ſept Hilotes, & commandés par Pauſanias, un des rois de Lacédémone. Le lendemain, dès le matin, les députés allerent trouver les Ephores, & leur parlerent de la ſorte pour la derniere fois :

Second diſc. des mêmes députés aux mêmes Ephores.

Lacédémoniens, tandis que vous paſſez ici votre temps à célébrer la fête d'Hyacinthe & à vous réjouir, vous trahiſſez la cauſe de vos alliés. Les Athéniens, abandonnés par vous & dépourvus de ſecours, feront la paix avec les Perſes aux conditions qu'ils pourront. Lorſque nous aurons fait cette paix, & que nous nous ſerons alliés à leur monarque, vous ne pouvez douter que nous ne les ſuivions par-tout où ils voudront nous conduire : vous verrez alors ce qu'il en réſultera pour votre république. ——

Lorſque les députés eurent appris qu'on avoit déja envoyé des troupes, ils partirent promptement pour joindre Pauſanias, avec cinq mille ſoldats d'élite levés chez les peuples voiſins de Lacédémone. Pour Mardonius, dès qu'il ſut qu'on armoit dans le Péloponèſe, il ſe retira de l'At-

tique, parce que cette contrée n'eſt pas propre pour la cavalerie, & alla camper dans la Béotie. Tous les Grecs d'alentour, qui tenoient le parti des Perſes, lui fournirent des troupes & renforcerent ſon armée. Les Phocéens ne lui étoient pas favorables dans le cœur ; cependant, forcés par la crainte, ils envoyerent mille hommes bien armés, & leur donnerent pour chef Harmocide. Quand ils furent arrivés à Thebes, Mardonius leur envoya dire par quelques cavaliers, qu'ils campaſſent ſéparément ; & ſi-tôt qu'ils eurent exécuté cet ordre, ils virent paroître contre eux toute la cavalerie. Ils crurent, & le bruit s'en étoit répandu, qu'on vouloit tous les faire mourir à coups de dards & les ſacrifier à la haine des Theſſaliens. Harmocide, leur commandant, leur parla ainſi pour les animer :

Braves compagnons, il eſt évident que les Barbares nous ont deſtinés à la mort, parce que les Theſſaliens, comme je penſe, les ont prévenus contre nous. Que chacun de vous s'arme donc aujourd'hui de courage. Il vaut mieux mourir avec honneur en combattant, que de ſe rendre lâchement & de perdre la vie avec honte. Apprenons aux Perſes qu'ils ne ſont que des Barbares, & que ceux dont ils ont réſolu la mort ſont des Grecs. ——

Diſc. d'Harmocide aux Phocéens, dont il étoit le commandant.

La cavalerie Perſe menaça réellement les Phocéens ; mais ſoit qu'elle eût voulu ſeulement éprouver leur courage, ou qu'elle craignît pour elle lorſqu'elle les vit en défenſe, elle ſe retira. Mardonius leur envoya dire par un héraut :

Diſcours que Mardonius fait adreſſer par un héraut aux mêmes Phocéens.

Soyez tranquilles, Phocéens ; vous vous êtes montrés gens de cœur, & non point tels qu'on me l'avoit dit. Supportez donc avec courage les travaux de cette guerre, & ſoyez aſſurés que vous ne rendrez jamais au roi ni à Mardonius autant de ſervices que vous en recevrez de récompenſes. ——

Cependant les troupes Lacédémoniennes s'arrêterent à l'Iſthme & y camperent. Les autres Péloponéſiens furent animés par cet exemple, & envoyerent des renforts. Après avoir fait des ſacrifices qui ne leur annonçoient que de bons préſages, ils partirent tous de l'Iſthme & ſe rendirent à Eleuſine. Les Athéniens quitterent Salamine, vinrent ſe joindre à eux ; & tous enſemble ils allerent camper en préſence des Perſes, au pied du mont Cithéron. Les Athéniens avoient pour chef le fameux Ariſtide, qui avoit été rappellé dans ſa patrie depuis la bataille navale de Salamine. Mardonius envoya contre les Grecs ſa cavalerie commandée par Maſiſtie, capitaine

renommé parmi les Perses par sa bonne mine & par son courage. Le quartier des Mégariens surtout fut très-maltraité par ce détachement, & ils envoyerent dire aux chefs de l'armée que, si on ne leur envoyoit pas au plutôt du secours, ils seroient obligés de quitter leur poste. Trois cents Athéniens se chargerent d'aller soutenir les Mégariens, & avec quelques gens de traits qui les avoient accompagnés, ils attaquerent la cavalerie ennemie. Le cheval de Masistie, percé dans le flanc d'un coup de fleche, renversa son maître qui fut aussitôt enfermé, & tué quoiqu'il se défendît vaillamment. La cavalerie Perse, qui jusqu'alors n'avoit combattu que par petites troupes, se rassembla pour tirer le corps de leur capitaine des mains de l'ennemi. Alors toute l'armée grecque accourut & obligea les Perses de se retirer. Ce succès enhardit les Grecs, & le corps de Masistie fut porté dans tous les quartiers. On résolut de faire passer les troupes dans une plaine du pays des Platéens que le voisinage d'une fontaine sur-tout rendoit plus commode : on décida d'y camper en ordre de bataille. Il y eut une grande dispute entre les Athéniens & les Tégéates, au sujet des quartiers du camp. Les uns & les autres vouloient y occuper une des ailes, & pour appuyer leurs prétentions, ils rapportoient les exploits anciens & nouveaux par lesquels ils s'étoient signalés.

Discours des Tégéates dans un conseil de guerre, & réponse des Athéniens.

Depuis le temps, disoient les Tégéates, où les Héraclides (1) entreprirent de rentrer dans le Péloponèse après la mort d'Eurysthée, dans toutes les expéditions anciennes & récentes que les Péloponésiens ont faites en commun, on nous accorda toujours ce privilege honorable au préjudice de tous les alliés. Et voici à quelle occasion on nous déféra cet honneur. Nous étions venus au secours des Achéens & des Ioniens qui habitoient alors le Péloponèse. Arrivés dans l'Isthme, nous campions en face des guerriers qui s'efforçoient d'y rentrer. On dit qu'Hyllus représenta que les deux armées ne devoient pas courir les risques d'une bataille générale, que les Péloponésiens n'avoient

(1) Eurysthée continua de persécuter Hercule dans ses enfans, connus sous le nom d'Héraclides. Ils firent plusieurs tentatives pour rentrer dans le Péloponèse. Ce fut sous le regne d'Atrée qu'Hyllus, un d'entre eux, se présenta avec ses troupes, & qu'il fut tué dans un combat singulier par Echeme, roi des Tégéates. Ce ne fut que bien du temps après que les descendans d'Hercule rentrerent enfin dans un pays qu'ils regardoient comme leur patrimoine. M. Larcher observe que le discours des Tégéates n'est pas fort adroit, qu'ils auroient dû moins appuyer sur leurs exploits contre les Héraclides, en présence des descendans de ces mêmes Héraclides. Le même savant, dans ce qui suit, corrige le texte, & lit Céphée au lieu de Phégée. J'ai adopté sa restitution qu'il fonde sur de bonnes autorités. Céphée étoit un des Argonautes.

qu'à choiſir celui d'entre eux qu'ils jugeroient le plus vaillant pour ſe meſurer avec lui, & terminer la guerre par un combat ſingulier. Les Péloponéſiens accepterent la propoſition, & demeurerent d'accord que, ſi Hyllus étoit victorieux du Péloponéſien qu'on lui opposeroit, les Héraclides rentreroient dans l'héritage de leurs peres; mais que, ſi Hyllus étoit vaincu, ils ſe retireroient avec leur armée, & qu'ils ne ſongeroient de cent ans à revenir dans le Péloponèſe. On choiſit dans tous les alliés Echeme, fils d'Hérope, petit-fils de Céphée, notre général & notre roi, qui s'étoit offert de lui-même pour combattre Hyllus & qui le tua. Cette victoire nous valut parmi les Péloponéſiens de ce temps-là, entre autres honneurs dont nous jouiſſons encore à préſent, celui de commander une des ailes dans toutes les expéditions faites en commun. Nous ne diſputons pas aux Lacédémoniens leur prééminence, & nous leur laiſſons le choix de l'aile qu'ils voudront prendre: mais nous demandons qu'on nous donne une des deux, comme nous l'avons eue dans tous les temps. Indépendamment de la victoire d'Echeme, nous ſommes plus dignes de cet honneur que les Athéniens, par pluſieurs combats que nous avons ſoutenus conjointement avec les Spartiates & avec d'autres peuples, & dont nous ſommes heureuſement ſortis. Nous devons donc avoir une des

ailes préférablement aux Athéniens qui ne se signalerent jamais par d'aussi grandes actions que nous.

Tel fut le discours des Tégéates; voici la réponse qu'y firent les Athéniens. Nous savons, dirent-ils, que toutes ces troupes ne sont pas assemblées pour disputer de la prééminence, mais pour combattre contre les Barbares: cependant, puisque les Tégéates ont voulu faire montre de leurs belles actions anciennes & nouvelles qu'ils ont préférées aux nôtres, nous nous trouvons obligés de faire voir que de toute antiquité nous sommes en possession d'être valeureux, & que nous surpassâmes toujours les Arcadiens en bravoure. Les Héraclides (1), dont ils se vantent d'avoir tué le chef au passage de l'Isthme, chassés de toutes les villes grecques où ils alloient chercher un refuge pour fuir le joug des Mycéniens, ne trouverent d'asyle que chez nous. Nous réprimâmes avec eux l'insolence d'Eurysthée, & nous triomphâmes des peuples qui occupoient alors le

(1) Les victoires remportées par les Athéniens sur Eurysthée, sur les Thébains ou Cadméens, sur les Amazones, sont exposées plus au long dans le Panégyrique d'Isocrate & dans l'éloge funebre de Lysias, dont j'ai publié la traduction. Les Thébains furent aussi appellés Cadméens de Cadmus leur fondateur, qui donna son nom à la Cadmée, citadelle de Thebes.

Péloponèse. Dans la guerre que les Argiens firent contre Thebes avec Polynice, prenant les armes contre les Cadméens, nous enlevâmes les corps de ceux qui avoient été tués, & nous leur donnâmes à Eleusis, dans notre pays, la sépulture qu'on leur refusoit. Nous pourrions aussi rapporter nos exploits contre les Amazones, ces femmes cruelles qui partirent jadis des rivages du Thermodon, & vinrent se jetter dans l'Attique. Nous ne fûmes pas non plus des derniers parmi les héros qui combattirent devant Troye. Mais il est inutile de rappeller ces faits antiques : car on pourroit avoir montré du courage & être devenu lâche, comme après avoir montré de la lâcheté on pourroit être devenu courageux. Nous ne parlerons donc point davantage des exploits de nos ancêtres. Eh ! quand nous ne nous serions pas signalés autant que les Tégéates & les autres Grecs, par nombre d'actions illustres, la seule bataille de Marathon ne nous mériteroit-elle pas l'honneur que l'on nous conteste ? Nous avons combattu seuls dans cette journée contre les Perses ; &, malgré la difficulté de l'entreprise, nous avons été victorieux de quarante-six nations. Cette seule victoire ne nous rend-elle pas dignes de la place que demandent les Tégéates, & d'autres distinctions encore ? Mais il convient peu, dans la circonstance présente, de disputer pour la préémi-

nence du poste. Nous sommes disposés, Lacédémoniens, à prendre la place où il vous plaira de nous mettre : nous tâcherons, en quelque endroit que nous soyons placés, d'y signaler notre bravoure. Conduisez-nous donc où vous voudrez, & soyez sûrs de notre obéissance. ——

Telle fut la réponse des Athéniens. Toute l'armée s'écria qu'ils méritoient mieux que les Tégéates le poste que ceux-ci leur disputoient ; & ainsi ils l'emporterent avec justice sur leurs adversaires. L'historien s'arrête pour décrire la disposition des deux camps, le nombre des troupes, les différentes nations & les divers peuples qui les composoient. L'armée de Mardonius étoit de trois cents mille hommes, sans compter environ cinquante mille auxiliaires tirés de la Grece. On en comptoit déja cent mille dans celle des Grecs, & elle grossissoit tous les jours. Le général Perse le savoit : impatient de combattre, il ne vouloit pas attendre davantage. Ainsi, malgré l'avis de plusieurs, & sur-tout d'Artabaze, qui auroit voulu qu'on se retirât sous les murs de Thebes sans tenter le sort d'un combat, & qu'on n'épargnât point l'or pour diviser la Grece, il fit décider qu'on livreroit la bataille. Alexandre, roi de Macédoine, étoit dans l'armée des Barbares ; mais il n'y étoit qu'à regret, & il le prouva par une

démarche périlleuſe. Au milieu de la nuit, il s'avance à cheval juſqu'aux ſentinelles des Athéniens, & demande à parler aux capitaines. Dès qu'ils furent venus :

Athéniens, leur dit-il, je viens vous confier un ſecret que vous ne communiquerez qu'à Pauſanias ; autrement vous pourriez me perdre. Je ne vous le confierois pas, ce ſecret, ſi je n'avois fort à cœur le ſalut de toute la Grece. Je ſuis moi-même Grec d'origine, & je ſerois fâché de voir la Grece tomber dans la ſervitude. Je viens donc vous donner avis que Mardonius & ſon armée ne peuvent obtenir de ſacrifices favorables : c'eſt-là ce qui l'empêche de vous préſenter le combat. Mais il eſt enfin déterminé à ne plus s'embarraſſer des ſacrifices, & à en venir aux mains dès que le jour aura paru. Il appréhende, ſuivant que je le conjecture, que de nouvelles troupes ne viennent ſe joindre à vous. Tenez-vous donc prêts à combattre. Si Mardonius diffère, & qu'il ne vous attaque pas, gardez-vous bien de quitter votre camp, parce qu'il n'a de vivres que pour peu de jours. Si la guerre ſe termine ſelon vos deſirs, ſongez à mettre auſſi en liberté un prince qui, pour l'amour des Grecs, s'eſt porté avec zele à une démarche auſſi périlleuſe que de venir vous communiquer le deſſein

Diſc. d'Alexandre aux capitaines d'Athenes.

de Mardonius, pour empêcher que les Barbares ne vous prennent au dépourvu. Je ſuis Alexandre de Macédoine. ——

Après ces paroles, il retourna au camp dans ſon quartier. Les capitaines Athéniens paſſant à l'aile droite, inſtruiſirent Pauſanias de ce qu'ils avoient appris d'Alexandre. Ce général, qui redoutoit les Perſes, leur dit :

Diſcours de Pauſanias aux guerriers d'Athenes, & réponſe de ceux-ci.

Puiſque le combat doit ſe donner demain à la pointe du jour, il faut que vous, Athéniens, vous ſoyez oppoſés aux Perſes, & que nous, Lacédémoniens, nous faſſions tête aux Béotiens & aux Grecs qui ſont dans le parti des Barbares. En voici la raiſon. La journée de Marathon vous a fait connoître les Perſes & leur maniere de combattre. Quant à nous, comme nul des nôtres ne s'eſt encore meſuré contre ces Barbares, nous ne ſavons pas ce qu'ils ſont dans un jour de bataille ; mais nous connoiſſons les Béotiens & les Theſſaliens contre leſquels nous nous ſommes eſſayés quelquefois. Il eſt donc à propos que vous paſſiez à l'aile droite & nous à la gauche. Notre intention d'abord, lui répondirent les Athéniens, étoit de vous conſeiller ce que vous nous propoſez les premiers ; mais nous appréhendions que notre avis ne fût mal reçu : puiſque vous nous en parlez

vous-mêmes, nous acceptons volontiers votre propofition, & nous fommes prêts à faire ce que vous defirez. ——

Cette réfolution ayant été prife de part & d'autre, les Lacédémoniens & les Athéniens changerent de place. Les Béotiens s'en apperçurent dès le point du jour, & en avertirent Mardonius qui fit changer d'aile aux Perfes pour qu'ils euffent en tête les Lacédémoniens. Paufanias voyant que fon deffein avoit été découvert, fit repaffer les Lacédémoniens à l'aile droite. Mardonius fut indigné de ce nouveau changement; il leur envoya un héraut, & leur fit dire :

Difcours que Mardonius fait adreffer par un héraut aux Lacédémoniens.

Lacédémoniens, vous paffez pour être les plus braves des Grecs; on a de vous cette haute opinion que vous ne fuyez jamais dans le combat, & n'abandonnez jamais votre rang. On dit qu'attendant de pié ferme l'ennemi, vous donnez la mort ou la recevez. Mais tous ces bruits font faux, puifque même, avant qu'on livre le combat & qu'on en vienne aux mains, nous vous voyons fuir & quitter votre pofte. Vous laiffez aux Athéniens le foin de nous combattre, & vous changez de place pour n'avoir affaire qu'aux peuples qui nous font foumis : ce n'eft point-là le trait de guerriers courageux. Nous nous fommes donc

bien trompés dans l'opinion que nous avions de vous. Votre renommée nous faisoit croire que vous nous enverriez un héraut pour nous défier, ne souffrant pas que d'autres combattissent contre les Perses, & vous jugeant capables de leur tenir tête. Mais, loin de nous faire aucun défi, nous vous voyons abattus par la crainte. Puis donc que nous n'avons pas été prévenus par vous, nous vous prévenons maintenant. Vous êtes estimés les plus braves parmi les Grecs, & nous parmi les Barbares; que ne combattons-nous en pareil nombre les uns contre les autres? Si vous trouvez à propos que tout le reste combatte ensuite, nous y consentons: si vous croyez qu'il suffise que nous combattions seuls, nous combattrons seuls; ceux qui seront vainqueurs seront supposés avoir vaincu toute l'armée ennemie. ——

Après que le héraut eut parlé, & qu'il eut attendu quelque temps sans que personne lui fît réponse, il s'en retourna & fit son rapport à Mardonius. Celui-ci, fier de sa bravade, & se croyant déja vainqueur, envoie contre les Grecs sa cavalerie, qui met le désordre dans leur armée, & qui se faisant par-tout passage, pénetre jusqu'à la fontaine qui leur fournissoit de l'eau & la comble entiérement. Cette circonstance & la disette de vivres qui commençoit à se faire sentir, embarrasserent

embarrasserent beaucoup les Grecs. Ils résolurent, si les ennemis passoient le jour sans donner la bataille, de lever le camp, & de se retirer dans une île éloignée de dix stades du fleuve Asope, où ils ne devoient manquer ni d'eau ni de vivres. On ne combattit pas, & ils partirent de nuit à l'heure où on releve les premieres sentinelles. Les Lacédémoniens & les Tégéates prirent par le haut de la montagne, & se virent abandonnés de quelques alliés qui s'enfuirent du côté de Platée pour éviter la cavalerie des ennemis. Les Athéniens marcherent par le bas à travers la campagne. Lorsque Mardonius eut appris que les Grecs s'étoient retirés de nuit & avoient abandonné leur camp, faisant appeller Thorax de Larisse & ses deux freres :

Discours de Mardonius aux Thessaliens Thorax de Larisse.

Fils d'Aleuas, leur dit-il, qu'avez-vous encore à dire du courage des Lacédémoniens, quand vous voyez qu'ils ont abandonné leur camp ? Vous qui habitez près d'eux, & qui croyez les connoître, vous dites qu'ils ne fuient jamais du combat, & qu'ils sont les plus valeureux des hommes. Toutefois, vous avez vu qu'ils ont d'abord changé de poste. La nuit derniere, nous le voyons tous, ils ont pris la fuite. Lorsqu'il a été question de se mesurer avec des hommes vraiment braves, ils ont montré que, sans être courageux, ils se

faisoient valoir parmi les Grecs qui ne le sont pas davantage. Au reste, quand vous donniez de grands éloges à des peuples que vous connoissez, je vous le pardonnois, parce que vous ne connoissiez pas les Perses. Mais j'ai été fort surpris qu'Artabaze redoutât les Lacédémoniens, & que, la crainte lui faisant donner l'avis le plus lâche, il osât dire que nous devions lever le camp, & nous retirer à Thebes pour y attendre un siege. Je ferai savoir au prince le généreux parti que nous a conseillé son ministre. Mais nous parlerons de cet objet dans un autre temps. Puisque les Grecs se comportent avec une telle lâcheté, il faut les poursuivre jusqu'à ce qu'ils soient réduits, & qu'ils subissent la peine de toutes les injures qu'ils ont faites aux Perses. ——

Après ce discours, il fit passer l'Asope à ses troupes, & les envoya contre l'armée grecque comme si elle eût pris la fuite. Les Lacédémoniens & les Tégéates furent les premiers atteints. Pausanias se sentant pressé par la cavalerie ennemie, envoya aux Athéniens & leur fit dire :

Discours que Pausanias fait adresser aux guerriers d'Athenes.

Athéniens, dans une conjoncture importante où il s'agit de la liberté & de la servitude de la Grece, vous & nous avons été abandonnés, la nuit derniere, par nos alliés qui ont pris la fuite.

Le parti, sans doute, qui nous reste à prendre, c'est d'unir nos forces, & de nous soutenir les uns les autres le mieux que nous pourrons. Si la cavalerie vous eût attaqués les premiers, il eût été de notre devoir & de celui des Tégéates, qui sont demeurés fideles à la Grece, d'aller à votre secours. Mais, puisqu'elle est tombée toute entiere sur nous, vous devez venir à l'aide de la partie la plus fatiguée. Si vous êtes vous-mêmes dans l'embarras & hors d'état de nous secourir, rendez-nous du moins le service de nous envoyer vos gens de traits. L'ardeur que vous témoignez dans cette guerre, nous fait espérer que vous écouterez notre demande. ——

Les Athéniens se disposoient courageusement à secourir les Lacédémoniens ; mais, attaqués par les Grecs qui tenoient le parti des Perses, ils furent obligés de se défendre eux-mêmes. Les Lacédémoniens & les Tégéates, privés de leur secours, ne s'oublierent pas dans cette conjoncture critique. Ils tinrent ferme, repousserent les Barbares, tuerent Mardonius leur général, & les obligerent de se retirer en désordre entre les murailles de bois qu'ils avoient construites dans une plaine de Thebes. Ils les poursuivirent & les attaquerent dans leurs retranchemens, où ils se défendirent avec vigueur & même avec quelque avan- An. M. 3525. Av. J. C. 479.

tage. Mais les Athéniens, auſſi victorieux de leur côté, arriverent à propos. Les retranchemens furent emportés de force : les Barbares ne ſongeant plus ni à ſe rallier, ni à ſe défendre, furent tous taillés en pieces ; & de trois cents mille hommes, excepté quarante mille avec leſquels Artabaze avoit pris la fuite, il s'en ſauva à peine trois mille. Les Lacédémoniens ne perdirent que quatre-vingt onze de leurs guerriers, les Tégéates ſeize, & les Athéniens cinquante-deux. Quant aux quarante mille hommes ſauvés par Artabaze, voici quelle fut la conduite de ce capitaine. Il n'avoit pas été d'avis qu'on livrât la bataille, & il craignoit ce qui arriva réellement. Il eut ſoin de recommander à ſes ſoldats de marcher par-tout où il les conduiroit & où ils le verroient courir. Après leur avoir donné cet ordre, il les fit avancer comme s'il eût voulu les mener au combat ; mais dès qu'il eut remarqué que les Perſes prenoient la fuite, il la prit luimême avec ſes quarante mille hommes, non pas du côté des retranchemens des Perſes, ni des murailles de Thebes, mais du côté de la Phocide, avec le deſſein de regagner l'Helleſpont. Il le regagna en effet, & repaſſa en Aſie, ayant perdu beaucoup de ſes alliés, qui furent tués par les Thraces, ou qui moururent de faim & de fatigue. Telle fut la bataille mémorable de Platée,

qui délivra pour toujours la Grece de la crainte des Barbares. Les Lacédémoniens, les Athéniens & les Tégéates, furent sans contredit les peuples qui s'y distinguerent le plus, & qui firent vraiment des prodiges de valeur. Au retour du combat, avant qu'on fît le partage du butin, un des principaux, parmi les Eginetes, Lampon, fils de Pythée, vint trouver Pausanias, & lui donna ce lâche conseil :

Discours de Lampon à Pausanias, & réponse de Pausanias.

Fils de Cléombrote, lui dit-il, tu viens de te signaler par l'exploit le plus brillant & le plus important : les dieux t'ont accordé de sauver la Grece de la servitude, & d'acquérir plus de gloire qu'aucun des Grecs que nous connoissions. Mais il faut aller plus loin, si tu desires de te faire un plus grand nom encore, & d'empêcher que les Barbares ne puissent plus rien entreprendre contre la Grece. Xerxès & Mardonius ont fait couper la tête de Léonidas qui a péri aux Thermopyles, & ont fait attacher son corps à un poteau. Si tu leur rends la pareille, tous les Lacédémoniens & même les autres Grecs t'en estimeront davantage. En faisant attacher à un poteau le corps de Mardonius, tu vengeras ton sang, tu vengeras Léonidas ton oncle.

Ainsi parla Lampon, s'imaginant flatter Pausanias qui lui fit cette réponse :

Citoyen d'Egine, je te ſais gré de ton affection & de ta prévoyance; mais que tu es dans l'erreur! Après m'avoir comblé d'éloges moi & ma patrie, tu nous avilis en me conſeillant d'outrager un mort. Tu dis que j'augmenterai ma gloire ſi je fais des actions qui ne conviennent qu'à des Barbares, & que nous déteſtons chez eux. Je ne me rendrai donc aux deſirs ni des Eginetes, ni de quiconque approuve de pareils procédés. Il me ſuffit de plaire aux Spartiates en ne faiſant & ne diſant rien que d'honnête. Quant à Léonidas que tu m'exhortes de venger, il eſt amplement vengé lui & les autres qui ont péri aux Thermopyles, par la mort de tant de milliers de Barbares; & l'on ne pouvoit leur faire de plus ſuperbes funérailles. Ne viens donc plus me trouver pour m'adreſſer de ſemblables diſcours : regarde, au reſte, comme une grace de n'être point puni de ton lâche conſeil. ——

Lampon, confus de cette réponſe, ſe retira couvert de honte.

Xerxès, en quittant la Grece, avoit laiſſé à Mardonius ſon équipage, qui conſiſtoit en meubles magnifiques, en vaiſſelle d'or & d'argent, & en riches tapiſſeries. Maître de toute cette faſtueuſe opulence, Pauſanias ſe fit préparer à ſouper comme ſi c'eût été pour Mardonius. Lorſ-

qu'on eût exécuté ces ordres, & qu'il eût vu les lits & les tables d'or & d'argent, avec l'appareil du souper qu'on lui avoit préparé, il s'étonna de la quantité de biens qu'il voyoit prodigués devant lui, & commanda en riant qu'on lui apprêtât un souper à la maniere des Spartiates. Après quoi, il manda les capitaines Grecs; &, quand ils furent assemblés, il leur dit en leur montrant l'appareil de l'un & de l'autre souper (1):

Grecs, je vous ai fait assembler pour vous faire voir la folie du général des Perses, qui, menant une vie si voluptueuse, est venu pour nous dépouiller, nous qui vivons si durement. —— Paroles de Pausanias aux capitaines Grecs.

Lorsque les Grecs eurent rendu les devoirs de la sépulture à leurs morts, ils résolurent de déclarer la guerre à Thebes, & de demander qu'on leur livrât les chefs de la faction qui avoit fait prendre à la ville le parti des Perses : ils étoient déterminés à ruiner les villes si on ne leur livroit ceux qu'ils demandoient. Sur le refus

(1) On verra par la suite que Pausanias ne persista point dans les sentimens généreux qui le rendoient si zélé pour sa patrie & pour toute la Grece, ni dans cette simplicité précieuse qui le fit triompher lui & les Grecs de toute l'opulence des Perses.

que firent les Thébains de livrer les coupables ; quand on les en eut sommés, on ravagea le pays, & on commença à battre les murailles. Enfin Timégénide, un des principaux chefs, adressa ce discours à ses compatriotes assemblés :

Disc. de Timégénide aux Thébains.

Thébains, puisque les Grecs ont résolu de ne pas lever le siege qu'ils n'aient pris Thebes, ou que vous ne nous ayez remis entre leurs mains, nous ne souffrirons pas davantage que la Béotie soit plus long-temps accablée de maux à cause de nous. Si, sous prétexte de demander nos personnes, ils ne veulent que de l'argent, prenons pour leur donner dans le trésor de l'état, puisqu'enfin c'est conjointement avec l'état que nous avons embrassé le parti des Perses. S'ils vous assiegent réellement pour vous forcer de leur remettre nos personnes, nous nous livrerons nous-mêmes en leur demandant la permission de nous justifier. ——

Les chefs des Thébains que demandoient les Grecs, furent livrés à Pausanias, qui les envoya à Corinthe, & les fit punir du dernier supplice.

Le même jour, où l'on combattit à Platée avec autant de bravoure que de succès, on livra sur mer à Mycale une bataille où l'on ne fut pas moins heureux. Nous avons dit plus haut qu'une

flotte grecque, composée de cent dix vaisseaux, & commandée par Leutychide, un des rois de Sparte, avoit fait voile à la sollicitation de quelques peuples d'Ionie, & qu'elle s'étoit arrêtée à Délos. Quelques principaux des Samiens vinrent trouver Leutychide, & lui persuaderent de venir attaquer la flotte des Barbares qui étoit près de leur ville. La flotte grecque partit donc de Délos & prit la route de Samos. Les Perses ayant eu nouvelle qu'on venoit à eux & se défiant de leurs forces, se retirerent à Mycale, ville maritime de Carie, dans l'Asie mineure, où étoit une armée de soixante mille hommes qu'y avoit laissés Xerxès sous la conduite de Tigrane, pour garder l'Ionie. Ils y conduisirent leurs vaisseaux, & s'y retrancherent comme dans un port où ils étoient en sûreté. Les Grecs les y attaquerent avec courage, forcerent les retranchemens, mirent en fuite les Barbares, & en taillerent un grand nombre en pieces. Cette victoire fut un signal de révolte pour toute l'Ionie qui secoua le joug des Perses pour la seconde fois. Les Athéniens faisoient la plus grande partie de l'armée grecque, & ils se signalerent dans cette journée plus que tous les autres. Les Barbares, échappés de Mycale, se retirerent à Sardes, où le roi étoit resté depuis la mauvaise réussite de son entreprise contre les Grecs d'Europe.

La paſſion de Xerxès pour la femme de ſon frere & les ſuites tragiques de cet amour inceſtueux, la priſe de Seſtos par les Athéniens avant leur retour en Grece, & le ſupplice du Perſe Aċtaïte qui en étoit gouverneur, finiſſent ce neuvieme Livre & toute l'hiſtoire d'Hérodote.

Fin des Harangues d'Hérodote.



HARANGUES

TIRÉES DE THUCYDIDE.

LIVRE PREMIER.

THUCYDIDE commence par annoncer que la guerre du Péloponèſe, qu'il entreprend d'écrire, eſt plus fameuſe & plus importante que toutes celles qui l'ont précédée, parce que Athenes & Lacédémone étoient alors au plus haut point de leur grandeur, & que cette guerre entraîna tous les Grecs & une grande partie des Barbares. Il fait un tableau vif & précis de l'état de la Grece juſqu'au temps où il commence ſon hiſtoire : il montre combien elle étoit foible & diviſée avant le ſiege de Troye, & que les Grecs ne prirent le nom commun *Hellenes* que long-temps après ce ſiege. La guerre de Perſe même, la plus conſidérable de toutes les précédentes, a été décidée en deux batailles ſur mer & deux ſur terre. Celle du Péloponèſe, outre ſa longue durée, préſente une foule d'événemens malheureux. On n'avoit

jamais vu tant de villes prises, tant de peuples détruits par les Grecs ou par les Barbares, tant d'exils & de meurtres causés par des guerres civiles ou étrangeres. A ces maux, ouvrage des hommes, se joignirent de grands tremblemens de terre dans presque tous les pays, des famines produites par des sécheresses, des pestes longues & cruelles. Il faut donc des troubles, des malheurs & des calamités pour rendre les histoires intéressantes! Au reste, la cause véritable de cette guerre d'Athenes avec Lacédémone, qui dura vingt-sept ans, fut la jalousie que les Lacédémoniens conçurent de la grandeur des Athéniens. Avant que d'en expliquer avec Thucydide les causes apparentes, nous allons donner ici un court abrégé de ce qui se passa depuis la guerre des Perses jusqu'à celle du Péloponèse. Il est extrait d'une digression de Thucydide lui-même, qu'il place un peu plus loin, & qu'il juge nécessaire pour remplir le vuide entre son histoire & celle d'Hérodote.

An. M. 3525. Av. J. C. 479. Après la retraite des Perses & leur défaite à Mycale, Léotychide (nommé Leutychide par Hérodote), roi de Lacédémone, qui commandoit alors les Grecs, se retira avec tous ceux du Péloponèse. Les Athéniens, avec leurs alliés, assiégerent Sestos, la prirent, & revinrent dans leur ville qui avoit été détruite par les Barbares.

Ils y ramenerent leurs femmes & leurs enfans qu'ils avoient déposés à Salamine; ils se préparerent à rebâtir leurs maisons, & à relever leurs murailles. Les Lacédémoniens, jaloux de la puissance d'Athenes, les envoyerent prier de ne pas rétablir leurs murs, sous prétexte d'empêcher que leur ville pût servir de retraite aux Barbares. Mais les Athéniens se mirent à y travailler avec la plus grande diligence, sur l'avis de Thémistocle, qui fut député à Lacédémone, & qui, sous divers prétextes, différa de s'adresser aux Ephores.

Disc. indirect de Thémistocle dans le conseil de Lacédémone, au sujet des Athéniens qui avoient rétabli leurs murs.

Lorsqu'on l'eut bien assuré que les murs étoient déja fort avancés & en état de défense, il se présenta hardiment aux magistrats de Sparte, & leur dit qu'Athenes étoit déja fortifiée de murs, & en état de défendre ses habitans; que, si les Lacédémoniens & leurs alliés vouloient aller se plaindre aux Athéniens, ils leur répondroient en hommes qui savoient connoître leur intérêt propre & le bien général; que, lorsqu'ils avoient jugé à propos d'abandonner leur ville & de monter sur leurs vaisseaux, ils s'étoient décidés d'eux-mêmes, & avoient pris courageusement ce parti sans consulter personne; que, dans les délibérations faites en commun, ils avoient assez montré qu'ils ne manquoient point de prudence; que maintenant

ils pensoient devoir fortifier leur ville de murs, tant pour leur avantage que pour celui de toute la Grece, ne croyant pas qu'il soit possible de s'intéresser, comme les autres, à l'utilité publique, lorsqu'on ne se voit point muni des mêmes remparts ; qu'enfin il falloit exiger de tous les Grecs qu'ils abattissent leurs murailles, ou convenir qu'Athenes avoit raison de relever les siennes. —

Les Athéniens environnerent donc leur ville de vastes murs, ils fortifierent le Pirée, & augmenterent leur marine.

Quelque temps après, Pausanias, roi de Lacédémone, fut envoyé pour une expédition en Cypre, avec vingt galeres du Péloponèse, auxquelles il s'en joignit trente d'Athenes, & plusieurs autres des alliés. Les Grecs, & sur-tout les Ioniens, ne pouvant souffrir l'orgueil de ce prince qui étoit devenu fort impérieux, s'adresserent aux Athéniens, & les prierent de prendre le commandement. Sur les plaintes des alliés, les Lacédémoniens rappellerent Pausanias. Ils envoyerent à sa place d'autres chefs, qui se retirerent, voyant qu'on refusoit de leur obéir. Les Athéniens prirent donc le commandement qui leur fut déféré par les alliés, & ordonnerent que chaque ville fourniroit une certaine quantité d'argent ou de vaisseaux, pour les aider à faire la guerre aux

Perses. Pendant près de cinquante ans, jusqu'aux guerres de Corcyre & de Potidée, qui servirent de prétexte à la rupture, & qui occasionnerent la guerre du Péloponèse, ils firent plusieurs expéditions sur terre & sur mer, dont le plus grand nombre leur réussit, & leur acquit une puissance dont ils abuserent quelquefois. Sans qu'il y eût une guerre déclarée entre eux & les Lacédémoniens, il s'étoit commis de part & d'autre bien des hostilités qui se terminerent par une treve conclue pour trente ans.

Cette treve, qui comprenoit les peuples du Péloponèse, alliés de Lacédémone, subsistoit depuis plusieurs années, lorsque la guerre s'alluma entre les Corinthiens & les Corcyréens, au sujet d'Epidamne, ville dans l'Illyrie, colonie de Corcyre. Les habitans, inquiétés par les principaux qui avoient été chassés dans une sédition, & qui s'étant joints aux Barbares, harceloient leurs compatriotes, implorerent l'assistance des Corcyréens; &, sur leur refus de les secourir, ils eurent recours aux Corinthiens. Ceux-ci, qui se regardoient comme leurs premiers fondateurs, puisqu'ils avoient fondé Corcyre, les reçurent sous leur protection, en partie par haine contre les Corcyréens, qui, fiers de leurs richesses & de leurs forces maritimes, n'avoient pas pour eux les déférences qu'il est naturel d'attendre d'une

colonie. Ils envoyerent des secours à Epidamne ; ordonnant aux troupes de s'y établir pour la défendre. Les Corcyréens y envoient une flotte, & font signifier aux habitans de recevoir les bannis & de chasser la garnison. On refuse de souscrire à leurs demandes & la guerre est déclarée. Les Corinthiens arment de leur côté. En vain ceux de Corcyre leur offrent de prendre pour juge de leurs prétentions réciproques quelle ville ils voudront du Péloponèse ; il faut qu'une bataille décide. Les Corcyréens sont vainqueurs, Epidamne se rend, & ils y reglent tout en maîtres.

Les Corinthiens, aigris plutôt qu'abattus par leur défaite, firent de si grands préparatifs, que les Corcyréens, qui n'étoient alliés de personne, ni compris dans le traité d'Athenes avec les peuples du Péloponèse, en furent effrayés, & envoyerent aux Athéniens pour solliciter leur alliance. Les Corinthiens l'ayant appris, envoyerent aussi des députés, dans la crainte que ces deux puissances maritimes ne vinssent à réunir leurs forces & ne les empêchassent de mettre fin à la guerre. Le peuple étant donc assemblé pour entendre les raisons de part & d'autre, les Corcyréens parlerent les premiers ; &, dans un discours plein d'adresse, où ils emploient tour à tour les motifs de générosité, de crainte, d'intérêt, ils tâcherent de déterminer le peuple

d'Athenes

d'Athenes à leur accorder l'alliance qu'ils venoient demander :

Athéniens, dirent-ils, lorſqu'on vient implorer le ſecours d'un peuple, comme nous faiſons en ce jour, ſans lui avoir rendu de ſervice important, ni avoir contracté d'alliance avec lui, il faut montrer avant tout que la grace qu'on ſollicite lui ſera utile, ou du moins ne lui ſera pas nuiſible ; il faut enſuite faire voir qu'elle eſt de nature à lui aſſurer la reconnoiſſance de ceux qu'il obligera : ſinon, on ne doit pas trouver mauvais d'eſſuyer un refus. C'eſt avec la certitude de juſtifier ce double titre, que nous venons vous demander votre alliance. Le ſyſtême que nous avons ſuivi juſqu'à préſent, ſemble combattre la demande que nous vous faiſons & occaſionner notre embarras actuel. Nous qui par le paſſé nous fîmes une loi de ne nous allier à aucun peuple, nous venons maintenant réclamer l'alliance des autres ; & c'eſt-là ce qui, dans notre guerre avec les Corinthiens, nous laiſſe ſeuls & dénués de ſecours. Ainſi donc ce qui auparavant pouvoit être regardé de notre part comme un trait de ſageſſe, de ne nous allier à perſonne, de ne pas nous engager dans les querelles d'autrui, paroît être aujourd'hui un défaut de prudence & le principe de notre foibleſſe. Nous avons repouſſé, ſeuls & par nous-mêmes,

Diſc. des députés de Corcyre aux Athéniens.

les Corinthiens dans le dernier combat naval: vaincus, ils viennent nous attaquer avec des forces plus considérables, tirées du Péloponèse & du reste de la Grece; nous nous voyons hors d'état de résister avec nos seules troupes, & d'ailleurs nous avons tout à craindre de la domination de Corinthe: nous sommes donc réduits à implorer un secours étranger, en vous priant de nous pardonner, si, par une erreur de notre esprit plutôt que par un vice de notre cœur, nous ne craignons pas maintenant de nous écarter de notre systême pacifique. Il vous sera honorable de souscrire à notre demande, & de vous joindre à nous, soit parce que vous défendrez un peuple opprimé & non oppresseur, soit parce qu'en nous secourant dans une conjoncture critique, l'important service que vous nous aurez rendu sera pour vous un gage solide & durable de notre reconnoissance.

Nous avons la meilleure marine après la vôtre: & quoi de plus favorable à votre république ou de plus contraire à vos ennemis, que de voir une puissance que vous auriez voulu acheter à prix d'or & de bienfaits, venir d'elle-même s'offrir à vous, sans que vous ayez ni d'argent à dépenser, ni de dangers à courir? que de nous voir fournir au peuple d'Athenes une occasion de signaler sa générosité, d'acquérir de nouvelles forces, & la

reconnoiſſance de ceux qu'il aura ſecourus ? Il fut toujours difficile de réunir ces avantages ; & il eſt rare qu'on puiſſe procurer à ceux dont on implore le ſecours, un accroiſſement de puiſſance & de gloire égal à celui qu'on en recevra ſoi-même. S'imaginer que la guerre qui pourroit nous rendre utiles à votre république, ne vous deviendra point perſonnelle, c'eſt être dans l'erreur, c'eſt ne pas ſentir que les Lacédémoniens cherchent à allumer la guerre parce qu'ils vous craignent ; que les Corinthiens ont leur confiance, & qu'ils ſont vos ennemis (1) ; qu'ils nous ont attaqués d'abord pour tomber enſuite ſur vous ; qu'ils veulent empêcher que les deux peuples, animés par une haine commune, ne ſe réuniſſent contre eux ; qu'enfin ils voudroient prévenir cette réunion, ou en ruinant nos forces ou en les joignant aux leurs. C'eſt donc à vous de prévenir vous-mêmes leurs deſſeins, d'accepter l'alliance que vous offre Corcyre, & de les attaquer les premiers ſans attendre qu'ils vous attaquent.

S'ils diſent que vous ne devez pas ſoutenir leurs colonies dans la rebellion, qu'ils ſachent que

(1) *Qu'ils ſont vos ennemis*, non pas ennemis déclarés & en guerre ouverte, mais ennemis dans le cœur, & diſpoſés à reprendre les armes dans l'occaſion : tels qu'étoient les Corinthiens à l'égard des Athéniens.

toute colonie ne respecte sa métropole qu'autant qu'elle la traite avec ménagement, mais qu'elle l'abandonne dès qu'elle veut l'opprimer. Non, ce n'est point pour être esclave de la mere-patrie qu'on envoie la colonie, mais pour être son égale. L'injustice des Corinthiens envers nous est visible. Nous leur avons proposé de terminer par arbitrage nos querelles au sujet d'Epidamne; & ils ont préféré la voie des armes aux voies juridiques. La maniere dont ils traitent des hommes originaires de leur ville, doit vous apprendre à ne pas vous laisser tromper par leurs artifices, à ne pas leur accorder trop légérement ce qu'ils vous demandent. Le moyen d'être à l'abri de toute insulte, c'est de s'exposer le moins qu'on peut au repentir par trop de condescendance pour son ennemi.

Ce ne sera pas rompre avec Lacédémone que de nous recevoir dans votre alliance, puisque nous ne sommes alliés ni de Lacédémone, ni de Corinthe. Il est dit dans le traité (1) que toute ville grecque qui ne sera alliée d'aucun peuple, pourra s'attacher à celui qu'elle voudra: & il seroit fort étrange que les Corinthiens qui, pour

---

(1) *Dans le traité*, par lequel les Athéniens avoient conclu une treve de trente ans avec les Lacédémoniens & les peuples du Péloponèse, alliés de Lacédémone.

monter leur flotte, croient pouvoir prendre des hommes dans les villes confédérées, dans le reste de la Grece, en grande partie même chez les peuples soumis à votre empire, nous empêchassent de nous allier avec un peuple toujours prêt à secourir les malheureux, & de chercher par-tout ailleurs du secours. Après cela, ils vous feront un crime de ne pas souscrire à leurs demandes! Mais nous serions bien plus fondés à nous plaindre, si vous ne souscriviez pas aux nôtres. Vous rejetteriez les Corcyréens qui sont en péril, qui ne sont pas vos ennemis; & les Corinthiens qui sont les vôtres, qui viennent nous asservir; loin de les repousser, vous les laisseriez lever des troupes jusques dans les villes de votre obéissance. Non, cela ne seroit pas juste. Vous devez, ou les empêcher de tirer des forces des pays de votre domination, ou nous envoyer aussi des secours, soit en nous mettant ouvertement au nombre de vos alliés, soit de toute autre maniere qu'il vous plaira.

Notre alliance, comme je le disois en commençant, peut vous être fort utile. D'abord, ce qui est un avantage visible & ce qui sera le garant de notre amitié réciproque, les ennemis contre lesquels nous implorons votre secours sont les vôtres, & ce ne sont pas des ennemis foibles, mais assez puissans pour perdre ceux qui cherchent

à ſecouer leur joug. J'ajoute que rejetter une puiſſance du continent ou une puiſſance maritime, n'eſt pas la même choſe pour vous. Vous devez, s'il eſt poſſible, empêcher que d'autres peuples aient une marine, ſinon vous aſſurer l'amitié de celui qui a la plus forte.

Si, en convenant que nous parlons pour l'intérêt d'Athenes, on héſite de ſe rendre à nos deſirs de peur de rompre la treve, on doit ſavoir que la crainte d'offenſer de redoutables adverſaires, ſoutenue de la force, ſera propre à les contenir; mais que la confiance en la paix, dénuée du ſecours que nous offrons, ſeroit bien foible contre de puiſſans ennemis, & leur impoſeroit fort peu! Sachez encore qu'il ne s'agit pas moins ici d'Athenes que de Corcyre, & que celui-là ſe trompe ſur vos vrais intérêts, qui, occupé de la paix actuelle, ſans appréhender la guerre près de fondre ſur votre république, vous diſſuade d'accepter l'alliance d'un peuple dont l'amitié ou la haine ſont de quelque conſéquence. Sans parler de tous les avantages que vous offre Corcyre, elle eſt ſur le paſſage de l'Italie & de la Sicile, ſituée de façon qu'elle peut empêcher les flottes de ces deux pays d'entrer dans le Péloponèſe, & y faire arriver facilement celles de vos contrées.

Je vais conclure, & dire en peu de mots le principal motif qui doit vous engager à ne pas

nous abandonner. Il n'y a dans la Grece que trois grandes puiſſances maritimes, celle d'Athenes, la nôtre & celle de Corinthe. Si vous en laiſſez deux ſe réunir, en laiſſant les Corinthiens ſe rendre maîtres de notre île, vous aurez en même temps à tenir tête aux forces de Corcyre & du Péloponèſe : ſi vous nous recevez dans votre alliance, vous pourrez combattre les Péloponéſiens avec de plus puiſſantes flottes. ——

Tel fut le diſcours des Corcyréens ; les Corinthiens y répondirent par celui-ci.

Athéniens, puiſque les habitans de Corcyre ne ſe bornent pas à vous demander votre alliance, mais qu'ils oſent ſe plaindre que nous les opprimons & que nous leur faiſons une guerre injuſte, il eſt néceſſaire avant tout de leur répondre ſur cet article : vous en jugerez plus ſûrement de l'équité de nos demandes, & vous ne rejetterez pas ſans raiſon les avantages qu'ils vous offrent. Diſc. des députés de Corinthe aux Athéniens, en réponſe à celui des députés de Corcyre.

C'eſt par ſageſſe, diſent-ils, qu'ils ne ſe ſont alliés à aucun peuple. Mais c'eſt par une politique criminelle plutôt que par vertu, qu'ils ont ſuivi ce ſyſtême. Ils craignoient de prendre des aſſociés & des témoins de leurs brigandages, & d'avoir à rougir en appellant un ſecours. D'ailleurs, la ſituation ſeule de leur ville, ſans qu'il ſoit beſoin d'une convention particuliere, les rend arbitres

des vols qu'ils exercent envers les autres. Ils ne ſe rendent preſque jamais dans les ports étrangers, & on eſt ſouvent forcé de relâcher dans les leurs (1). Si donc ils affectent de s'éloigner de toute alliance, ce n'eſt nullement dans la crainte de partager les injuſtices d'autrui; c'eſt plutôt pour en commettre ſeuls, pour s'enrichir par la violence lorſqu'ils ſont les plus forts, pour multiplier leurs brigandages en ſe cachant, ou enfin pour être en état de nier hardiment leurs rapines. Oui, ſans doute, s'ils étoient auſſi integres qu'ils le diſent, plus ils ſeroient irrépréhenſibles, & plus ils pourroient mettre leur vertu en évidence par des traités équitables.

Mais ce n'eſt pas ainſi qu'ils ſe comportent, ni envers les autres, ni envers nous. Quoiqu'enfans de Corinthe, ils n'ont ceſſé en tout temps de lui être rebelles, & encore à préſent ils lui font la guerre. Ce n'eſt pas, diſent-ils, pour être maltraités par nous qu'ils ont été envoyés en colonie. Eſt-ce donc pour être outragés par eux que nous les avons établis à Corcyre, & non pour être leurs chefs, pour obtenir d'eux les égards qu'ils nous doivent? Nos autres colonies nous reſpec-

(1) Les Corcyréens, comme ils l'ont dit eux-mêmes dans le diſcours précédent, étoient ſur le paſſage de l'Italie & de la Sicile.

tent & nous chériffent ; preuve évidente que les Corcyréens ont tort de nous méprifer & de nous haïr, & que, fi nous leur faifons la guerre avec éclat, c'eft qu'ils nous ont offenfés avec fcandale. Mais quand même nous aurions eu des torts envers notre colonie, elle devoit fe faire honneur de céder à notre colere ; & alors nous aurions rougi d'abufer de fa modération. Devenus infolens, fiers de leurs richeffes, ils nous ont déja fait mille injures, & ils viennent encore d'envahir Epidamne qui nous appartient ; cette ville qu'ils n'ont pas revendiquée lorfqu'on l'opprimoit, & qu'ils ont prife de force parce que nous fommes venus pour la fecourir.

Ils difent qu'ils ont propofé de terminer la querelle par une décifion d'arbitres. Mais c'eft lorfqu'avant de recourir à des voies juridiques, on fe montre jufte par des actions plutôt que par des paroles, qu'on doit paroître ami de la juftice ; & non, lorfqu'à l'abri de toute crainte, après avoir déja réuffi par la force, on propofe de s'expliquer par des raifons. Les Corcyréens ont attendu que la place fût affiégée, que nous fuffions difpofés à la défendre, pour fe parer de l'offre d'un arbitrage. Non fatisfaits d'une conduite auffi coupable, ils viennent encore vous demander de les foutenir dans leur révolte & de vous rendre non leurs alliés, mais leurs complices. Toutefois, c'eft lorf-

qu'ils n'avoient rien absolument à craindre, qu'ils devoient implorer votre secours ; & non pas lorsque leurs injustices les mettoient en danger ; & non pas dans la circonstance actuelle, où vous les protégerez de vos armes sans avoir jamais profité de leur puissance, où vous aurez part à nos sujets de plainte contre eux sans avoir participé à leurs fautes. Oui, c'est par le passé qu'ils auroient dû joindre leurs forces à celles d'Athenes pour vous engager à subir ensemble les mêmes événemens, plutôt que de vous faire partager leurs périls, vous qui n'avez point partagé leurs torts.

Il est assez prouvé, sans doute, que nous nous présentons ici avec un droit incontestable, & que nos adversaires n'ont pour eux que la violence & l'usurpation ; il faut vous apprendre que ce seroit enfreindre le traité que de les recevoir pour alliés. Si le traité porte que toute ville qui n'y est pas comprise pourra s'attacher au peuple qu'elle voudra, cette clause n'est pas pour ceux qui entreprennent sur les droits d'autrui, mais pour ceux qui, n'étant pas des révoltés, ont besoin d'être secourus, pour ceux dont l'alliance ne suscitera pas au peuple qui les recevra une guerre dans laquelle il craindra de s'engager s'il est sage. Prenez garde, Athéniens, de vous jetter dans ce péril en refusant d'écouter nos raisons. En effet,

vous ne vous rendriez pas ſeulement les défenſeurs d'un peuple injuſte, mais nos ennemis au lieu de nos confédérés; & nous ſerions contraints, ſi vous marchiez avec les rebelles, de vous pourſuivre auſſi vous-mêmes. Vous devez reſter neutres; ou, ſi vous voulez prendre parti, vous joindre plutôt à nous pour attaquer Corcyre. Vous êtes unis aux Corinthiens par un traité ſolemnel; & vous ne le fûtes jamais aux Corcyréens même par la plus ſimple treve. N'établiſſez pas une loi qui autoriſe à ſoutenir des peuples dans leur révolte. Vous le devez d'autant moins aujourd'hui, que, dans la révolte des Samiens (1), tout le Péloponèſe délibérant ſi on leur donneroit du ſecours, & les avis étant partagés, nous nous déclarâmes hautement pour vous, & nous décidâmes qu'on devoit laiſſer à chacun le ſoin de châtier ſes rebelles. Si vous ſoutenez les nôtres & ſi vous les ſecourez, on verra pluſieurs des peuples qui vous ſont ſoumis recourir à nos

---

(1) *Dans la révolte des Samiens.* Samos, île de la mer Egée, ſur la côte d'Ionie. Nous liſons dans Thucydide que Samos étant en diſpute avec Milet, au ſujet de Priène, les Athéniens ſe déclarerent contre Samos, qu'ils ſe l'aſſujettirent en y établiſſant le gouvernement démocratique : que cette ville ayant voulu ſecouer le joug, fut attaquée & réduite par Périclès.

armes ; enforte que ce fera porter une loi contre vous-mêmes plus encore que contre nous.

Voilà ce que nous avions à dire de nos droits, qui font fondés fur les ufages des Grecs. Nous croyons auffi, dans la conjoncture, devoir réclamer votre reconnoiffance, & vous exhorter à payer de retour nos anciens fervices. Nous ne fommes ni des ennemis qui puiffent en abufer pour vous nuire, ni des amis qui veuillent exiger trop de votre amitié. Dans la guerre des Eginetes (1), qui précéda celle des Perfes, nous vous prêtâmes vingt navires d'une efpece qui vous manquoit. Ce fecours, & le fervice que nous vous rendîmes d'empêcher le Péloponèfe de fecourir Samos, vous firent vaincre les Eginetes & punir les Samiens. Et nous vous avons fervis dans des circonftances où, marchant contre des ennemis mortels, on néglige tout par le defir de vaincre. On regarde alors comme ami celui qui nous feconde quand il auroit toujours été notre ennemi, & comme ennemi celui qui nous traverfe quand il feroit notre ami, puifque même on

(1) Les Eginetes, un peu avant la guerre des Perfes, eurent de violens démêlés avec les Athéniens. Ils fe réunirent pour combattre l'ennemi commun qu'ils vainquirent à Salamine & à Platée. Mais, les guerres des Perfes finies, les Athéniens fe les affujettirent.

ſacrifie ſes intérêts propres à la vengeance du moment.

Rappellez-vous ces faits dont vous avez pour témoins les anciens de votre ville, & rendez-nous aujourd'hui la pareille, ſans écouter ceux qui vous diront que ce parti eſt juſte, mais ne ſeroit pas utile ſi vous aviez la guerre : comme s'il y avoit rien de plus utile que de reconnoître un bienfait & de ne pas commettre d'injuſtice. D'ailleurs, la guerre que vous font appréhender les députés de Corcyre pour vous rendre injuſtes & ingrats, eſt encore incertaine ; & vous devez craindre de vous faire des ennemis certains pour vous garantir d'une guerre douteuſe. Au lieu de nous donner de nouveaux ſujets de plainte, il eſt de votre ſageſſe de diſſiper nos anciens mécontentemens dans l'affaire de Mégare (1). Un dernier ſervice, même léger, rendu à propos, peut effacer une grande injure. Ne vous laiſſez pas tenter à l'offre qu'on vous fait d'une armée navale. Ne faire tort à perſonne procure une puiſſance plus ſolide, que de s'agrandir avec péril, en ſe laiſſant ſéduire par l'appât d'un avantage actuel. Voici

(1) *Dans l'affaire de Mégare.* Il s'agit probablement des querelles qu'Athenes eut avec Mégare, pour les ſujets que nous verrons bientôt. Les Corinthiens probablement entrerent dans ces querelles.

précisément pour nous le temps dont nous parlions à Lacédémone, lorsque nous disions qu'il falloit laisser à chacun le soin de châtier ses rebelles. Nous réclamons aujourd'hui le même droit, nous vous prions de ne pas nous nuire par vos suffrages, puisque nous vous avons servis par les nôtres. Payez-nous de retour, puisque nous nous trouvons nous-mêmes dans une conjoncture où l'on est aussi flatté d'être secondé que mécontent d'être traversé. Ne recevez pas malgré nous les Corcyréens dans votre alliance, ne défendez pas des rebelles. Par-là, vous prendrez le parti le plus conforme & à l'honneur & à vos intérêts. ——

Les Athéniens se déterminerent en faveur des Corcyréens, les reçurent dans leur alliance, & firent avec eux une ligue seulement offensive: c'est-à-dire que, sans déclarer la guerre aux Corinthiens & sans rompre avec tout le Péloponèse, ils s'engagerent à secourir les Corcyréens si on les attaquoit. Ils envoyerent donc dix galeres, en chargeant le chef de ne pas combattre contre les Corinthiens, s'ils n'attaquoient l'île de Corcyre ou quelqu'autre place de leurs alliés, ce qu'ils ajoutoient pour ne pas rompre la treve. Les Corinthiens attaquerent les Corcyréens avec une flotte considérable; il y eut un grand combat

naval où les deux partis s'attribuerent la victoire. Les Corcyréens étoient ſoutenus des dix galeres Athéniennes, & l'arrivée de vingt autres galeres durant le combat fit retirer les Corinthiens qui ſe croyoient déja vainqueurs.

De cette guerre en naquit une autre qui donna ſujet à la rupture entre Athenes & Corinthe, & enſuite à la guerre du Péloponèſe. Potidée, ville de Thrace ſur les confins de la Macédoine, étoit une colonie de Corinthe. Elle étoit alliée des Athéniens & leur payoit contribution. Ceux-ci donnerent ordre aux habitans de démolir leurs murailles du côté de Pallène, de remettre des ôtages, de renvoyer leurs gouverneurs ou magiſtrats qui étoient de Corinthe, & de n'en plus recevoir par la ſuite. Ils craignoient qu'ils ne les fiſſent révolter, & qu'ils n'entraînaſſent dans leur révolte le reſte de leurs alliés de Thrace. Ces ordres, qu'Athenes avoit donnés, & qu'elle ne voulut point révoquer quelques repréſentations qu'on lui fît, hâterent la révolte qu'elle craignoit. Les Potidéens ſe révolterent, s'étant ligués avec pluſieurs peuples, & comptant ſur les Lacédémoniens qui leur promirent d'entrer dans l'Attique ſi on les attaquoit. Potidée fut aſſiégée vivement par terre & par mer; & ce fut-là le ſujet d'une rupture ouverte & d'une guerre déclarée. Les Athéniens s'offenſoient de ce qu'on avoit fait

ſoulever une place de leurs alliés qui leur payoit contribution, de ce qu'on la maintenoit dans ſa révolte ; & les Corinthiens, de ce qu'on aſſiégeoit une de leurs colonies, défendue par des troupes du Péloponèſe. Ceux-ci voyant le ſiege de Potidée, & craignant de perdre une ville de cette importance, ſolliciterent leurs alliés, & députerent conjointement à Lacédémone pour ſe plaindre des Athéniens comme étant infracteurs de la paix. Les Lacédémoniens ayant aſſemblé leurs alliés & tous ceux qui avoient quelque plainte à faire contre Athenes, leur donnerent audience. Lorſque chacun eut parlé & eut expoſé ſes griefs, les Corinthiens voyant les eſprits irrités, parlerent ainſi après tous les autres. Leur diſcours eſt ſurtout remarquable par un parallele piquant de ces deux républiques puiſſantes dont les rivalités cauſerent tant de maux dans la Grece.

Premier diſcours des députés de Corinthe aux Lacédémoniens.

Lacédémoniens, dirent-ils, la bonne-foi qui regne chez vous dans votre conduite publique & privée, vous empêche de croire ce qu'on peut vous dire au déſavantage d'autrui, &, en maintenant le bon ordre dans l'intérieur de votre ville, elle vous rend moins propres à régler les affaires du dehors. Quoique nous vous ayons ſouvent annoncé les maux dont les Athéniens menaçoient le Péloponèſe, nous n'avons jamais pu réuſſir à

vous convaincre ; vous vous êtes toujours imaginé que nous avions un motif d'animosité personnelle. Aussi avez-vous attendu pour convoquer vos alliés, que nous eussions déja souffert les injures de nos ennemis. Nous devons d'autant moins nous taire, que nous sommes plus fondés à nous plaindre de votre négligence & des outrages d'Athenes. Si les violences des Athéniens, dans la Grece, n'étoient pas aussi publiques & aussi connues qu'elles le sont, il nous faudroit chercher des preuves : mais qu'est-il besoin de s'étendre, lorsque vous les voyez asservir les uns, menacer les autres, vos alliés sur-tout, & se préparer de loin à la guerre ? s'ils n'avoient réellement ce projet, se seroient-ils attaché malgré nous Corcyre, qui pouvoit fournir aux Péloponésiens une puissante flotte ? assiégeroient-ils Potidée, qui est un poste si important pour dominer dans la Thrace ?

C'est vous, Lacédémoniens, qui en êtes cause, vous qui immédiatement, après les guerres de Perse, leur avez laissé fortifier leur ville, & qui depuis avez souffert qu'ils l'environnassent de vastes murs (1) ; vous qui n'avez point cessé de priver de leur liberté, non-seulement ceux qu'ils ont asservis, mais encore à présent vos propres alliés.

---

(1) Voyez plus haut, page 237.

Car c'eſt moins à celui qui opprime qu'on doit imputer la ſervitude, qu'à celui qui, pouvant empêcher l'oppreſſion ne l'empêche pas, ſur-tout quand il ſe pare du titre honorable de libérateur de la Grece. A peine nous accorde-t-on enfin une aſſemblée, & on n'y convient pas même de ce qui n'eſt que trop notoire. Devroit-on, en effet, examiner les motifs de nos plaintes plutôt que les moyens de vengeance ? Ceux dont nous nous plaignons, bien plus décidés, attaquent ſur le champ & ſans délai des hommes toujours irréſolus. On ſait comment la république d'Athenes empiete ſans ceſſe ſur les poſſeſſions d'autrui. Elle aura moins de hardieſſe, ſi elle croit que c'eſt faute de lumieres que vous ignorez ſes deſſeins : mais ſi elle ſe perſuade que c'eſt avec pleine connoiſſance que vous la laiſſez agir, elle deviendra plus entreprenante. Vous êtes les ſeuls des Grecs qui reſtiez tranquilles, & qui penſiez devoir combattre vos ennemis moins par la force des armes que par les lenteurs de la patience ; vous êtes les ſeuls qui attendiez pour les attaquer qu'ils ſoient devenus plus forts & plus puiſſans. La réputation d'hommes prudens & ſages dont vous avez pu jouir, étoit, ſans doute, uſurpée. Nul n'ignore que les Perſes ſont venus des extrémités du monde juſques dans le Péloponèſe, avant que vous allaſſiez à leur rencontre avec un courage digne de vous : &

aujourd'hui vous fermez les yeux sur les démarches des Athéniens, qui ne viennent pas de loin comme les Perses, mais qui sont à vos portes. Vous pourriez les aller attaquer vous-mêmes; vous aimez mieux repousser leurs attaques, & courir des risques en ne les combattant qu'après qu'ils auront acquis de plus grandes forces. Vous savez toutefois que les Barbares ont été malheureux en grande partie par leur imprudence; & que, si nous avons déja eu quelques avantages sur les Athéniens, c'est à leurs fautes plus qu'à vos secours que nous les devons. L'espoir d'être défendu par vous en a déja perdu plusieurs, qui, comptant sur votre assistance, se sont trouvés pris au dépourvu. Et ne croyez pas que ce soit ici l'invective de la haine plutôt que les reproches de l'amitié. On reprend un ami qui fait des fautes; on s'éleve sans ménagement contre un ennemi qui commet des injustices. D'ailleurs, nous nous croyons d'autant plus en droit de nous plaindre, qu'il s'agit pour Corinthe des intérêts les plus essentiels. On diroit que vous y êtes insensibles, que vous n'avez jamais considéré à quels rivaux vous avez affaire, & combien ils ont d'avantages sur vous.

Pleins de génie & d'action, les Athéniens sont aussi vifs pour former des entreprises nouvelles que pour les exécuter: uniquement attentifs à

conſerver, les Lacédémoniens ne peuvent rien imaginer de nouveau, ni même pourvoir aux choſes les plus néceſſaires. D'autant plus entreprenans qu'ils ſont plus foibles, d'autant plus hardis qu'ils ont plus à craindre, les Athéniens montrent toujours dans le péril la plus grande confiance : vous, au contraire, vous n'uſez pas de toutes vos forces; timides lors même que vous êtes le plus aſſurés de réuſſir, vous croyez ne pouvoir jamais échapper au danger. Auſſi actifs que vous êtes lents, vos adverſaires ſe tranſportent par-tout tandis que vous reſtez immobiles; ils croient qu'il y a à gagner pour eux de s'éloigner de leur ville, tandis qu'en portant la guerre hors du Péloponèſe, vous appréhenderiez de perdre votre bien propre. Vainqueurs, ils cherchent à tirer le plus grand parti de leur victoire; vaincus, leur défaite ne peut les abattre. Leur génie & leurs perſonnes ſont toujours au ſervice de l'état, ils les lui conſacrent ſans réſerve. Echouer dans un projet de conquête, c'eſt pour eux comme s'ils ſe voyoient dépouiller de leurs propres poſſeſſions. Ce qu'ils ont conquis ne leur paroît rien auprès de ce qu'ils eſperent conquérir. Le ſuccès vient-il à leur manquer, l'eſpoir ne les abandonne pas, & ils ont bientôt réparé leurs pertes. Telle eſt leur promptitude dans l'exécution, que pour eux ſeuls deſirer c'eſt poſſéder. Impatiens de parvenir à leur but, jamais

les dangers & les travaux ne les effraient. Ils jouiſſent peu de ce qu'ils poſſedent, parce qu'ils brûlent d'acquérir toujours. Nulle fête (1) ne les retient dans leur ville; ils penſent que ſervir la patrie, c'eſt ſervir les dieux. Le travail le plus pénible leur eſt moins à charge qu'une oiſive tranquillité. Enfin on peut dire qu'ils ſont nés pour n'être jamais en repos & pour n'y point laiſſer les autres.

Avec des voiſins auſſi dangereux, ô Lacédémoniens, vous temporiſez ſans ceſſe: vous vous perſuadez que, pour être parfaitement juſte & tranquille, il ne ſuffit pas d'être éloigné de commettre l'injuſtice, en annonçant qu'on eſt incapable de la ſouffrir; il faut encore, & ne faire de mal à perſonne, & ne repouſſer l'injure que quand on eſt attaqué. Vous auriez de la peine à vous ſoutenir, quand même vous auriez près de vous des peuples qui vous reſſemblent: mais avec des

(1) *Nulle fête....* L'orateur fait alluſion au ſcrupule des Lacédémoniens qui, pendant la célébration de leurs fêtes, ne pouvoient ſe déterminer à quitter leur ville. Ce ſcrupule leur fit manquer la bataille de Marathon, & négliger beaucoup d'affaires importantes. Au reſte, les Athéniens étoient alors auſſi actifs qu'ils étoient lents du temps de Démoſthene: il falloit toute la véhémence de celui-ci pour réveiller leur pareſſe, & les tirer de leur inaction.

Athéniens, avec un peuple tel que je viens de le dépeindre, vos mœurs sont trop antiques. Dans la politique, comme dans les arts, les nouvelles inventions ont l'avantage. On peut garder ses anciennes maximes, quand on jouit d'un parfait repos; mais, à mesure que les affaires se multiplient, il faut multiplier les nouveaux expédiens. Aussi, grace à leur activité, les Athéniens ont vu chez eux beaucoup plus de changemens utiles qu'il n'y en a jamais eu chez vous.

Sortez donc enfin de votre inaction : vous en avez pris l'engagement, secourez les autres Grecs, & sur-tout Potidée. Faites au plutôt une incursion dans l'Attique; craignez de livrer à ses plus grands ennemis un peuple qui vous est uni par l'amitié & par le sang; ne forcez pas Corinthe de recourir par désespoir à d'autres alliances. Sans doute, nous ne serions coupables ni devant les dieux vengeurs des sermens, ni devant les hommes témoins de votre conduite. S'attacher à de nouveaux amis, parce qu'on est abandonné des anciens, ce n'est pas rompre les traités; celui-là seul les rompt, en effet, qui refuse du secours à ceux qu'il s'est engagé de secourir. Soyez ardens à nous défendre, & nous vous resterons fideles : car nous ne pourrions changer sans crime, ni trouver ailleurs des amis qui nous conviennent davantage. Prenez donc enfin une sage résolution;

& faites enforte de ne pas laiffer à vos enfans le Péloponèfe moins puiffant que vous ne l'avez reçu de vos peres. ———

Ainfi parlerent les Corinthiens. Il fe trouvoit par hafard à Lacédémone des députés d'Athenes, qui, pour empêcher qu'on ne fît rien avec précipitation en une affaire de cette importance plutôt que pour juftifier leur ville, puifqu'ils n'étoient pas venus pour ce fujet, demanderent aux magiftrats la permiffion de parler au peuple (1). L'ayant obtenu, ils commencerent en ces termes :

A notre départ d'Athenes, ô Lacédémoniens! nous penfions venir délibérer avec vous fur les intérêts de notre république, & non entrer en difcuffion avec vos alliés : mais informés des plaintes que font retentir contre nos prétendus excès les députés des villes du Péloponèfe, nous voulons, non point nous juftifier devant vous, comme devant leurs juges & les nôtres (vous ne l'êtes pas), mais vous prémunir, dans une Difcours des députés d'Athenes aux Lacédémoniens.

---

(1) *De parler au peuple.* La conftitution lacédémonienne étoit mêlée des trois gouvernemens. Certaines affaires fe traitoient devant le peuple, d'autres devant le fénat : les rois n'avoient prefque d'autorité qu'à la guerre où ils commandoient les troupes.

affaire aussi importante, contre la violence de leurs avis & la précipitation de vos jugemens : & en même temps, pour répondre à leurs calomnies, nous tâcherons de faire voir que notre république n'est pas moins digne des avantages qu'elle possede que de la considération qu'elle croit mériter.

Est-il besoin de remonter à des temps fort anciens, & de vous citer des faits dont vous ne pouvez être instruits que par oui-dire ? Quant à nos exploits contre les Perses, ils sont trop illustres & trop connus pour nous en taire. Nous en ferons le récit, dussions-nous ennuyer, l'ayant déja répété tant de fois. Nous avons affronté les périls pour l'utilité de la Grece ; vous avez recueilli avec les autres les fruits de notre bravoure : serions-nous privés du foible avantage d'en rappeller briévement la mémoire ? C'est moins pour obtenir une grace que nous le ferons, que pour vous faire sentir quels ennemis vous aurez à combattre, si vous prenez mal votre résolution.

Je dis donc qu'à Marathon nous avons soutenu seuls le choc des Barbares, & qu'à leur retour dans la Grece, nous voyant hors d'état de leur résister sur terre, nous nous sommes tous mis en mer pour les combattre à Salamine : ce qui les empêcha de faire voile vers le Péloponèse, & d'en ruiner, les unes après les autres, les villes qui

n'auroient pu se secourir mutuellement contre une flotte nombreuse. La conduite même de notre ennemi démontre la supériorité de nos vues. Vaincu sur mer, il se retira avec la plus grande partie de son armée, & par sa retraite il prouva que le salut des Grecs dépendoit de leurs forces maritimes. Or, je le demande : qui a plus contribué que nous à la victoire navale, soit par le nombre des vaisseaux que nous avons fournis, soit par le génie du chef que nous avons envoyé, soit par l'assurance que nous montrâmes dans le péril ? Sur trois cents vaisseaux, près de deux cents étoient à nous. On doit sur-tout à Thémistocle, notre général, d'avoir livré la bataille dans un détroit, ce qui sauva incontestablement toute la Grece. Aussi vous rendîtes vous-mêmes hommage à son mérite, & jamais étranger ne fut reçu à Lacédémone avec autant de distinction. Et quelles furent, dans ces temps d'alarme, notre ardeur & notre intrépidité ? Nous ne recevions aucun secours sur terre ; depuis l'entrée de la Grece jusqu'à nos portes, tout étoit soumis & asservi : après avoir brûlé nous-mêmes nos demeures, désertant notre ville, occupés des intérêts de nos alliés, craignant de leur devenir inutiles par notre dispersion, nous avons pris le parti de nous mettre en mer & de combattre, sans nous offenser de ce que vous tardiez à venir nous défendre.

Ainsi nous prétendons que nous vous fûmes alors d'un aussi grand secours que vous nous avez pu l'être. Quoique vos villes ne fussent pas endommagées, quoique vous fussiez certains de les retrouver après le combat, vos périls seuls & non les nôtres, vous ont avertis de les quitter, & vous n'êtes venus nous secourir que quand Athenes n'existoit plus. Nous, au contraire, nous avons déserté notre ville ruinée de nos propres mains, parce qu'elle ne nous offroit que de trop foibles ressources; & bravant le danger, nous nous sommes sauvés nous-mêmes, nous vous avons sauvés avec courage. Si, à l'exemple de quelques autres Grecs, appréhendant pour notre pays, nous nous fussions d'abord réunis aux Perses; ou du moins, si, nous croyant perdus, nous n'eussions pas pris la résolution généreuse de nous mettre en mer, vous n'auriez pu livrer la bataille faute de vaisseaux, & le roi barbare eût complettement réussi sans beaucoup d'effort (1).

Tant d'ardeur & d'intelligence dans des conjonctures critiques, ne devoient-ils donc pas, ô Lacédémoniens! empêcher les Grecs de nous porter une si violente envie pour l'empire dans la Grece, récompense de nos travaux? Cet empire

---

(1) On peut voir en leur lieu tous les faits qui précedent, dans l'abrégé d'Hérodote.

que nous méritions, nous ne l'avons pas ravi de force : c'eſt ſur votre refus de garder les armes pour completter la défaite des Perſes, que les alliés ont eu recours à nous, & nous ont preſſés de nous mettre à leur tête. Mais ce qui nous a obligés d'appeſantir un peu le joug du commandement, c'eſt la crainte, l'honneur & notre propre avantage. En butte à la haine de pluſieurs peuples de la Grece, forcés d'en réduire quelques-uns qui s'étoient déja révoltés, devenus ſuſpects à vous, Lacédémoniens, qui nous étiez auſſi contraires que vous aviez été nos amis, nous trouvions peu sûr de relâcher de notre autorité, & de nous expoſer aux riſques de voir les peuples abandonner notre parti pour paſſer dans le vôtre. Non, on ne fit jamais un crime à perſonne de ménager ſes intérêts dans des circonſtances difficiles. Vous-mêmes, je le demande, ne conſultez-vous pas votre propre utilité dans la maniere dont vous gouvernez les villes du Péloponèſe ? Et ſi d'abord, étant toujours reſtés les chefs de la Grece, vous euſſiez vu, ainſi que nous, les peuples mécontens de votre empire, nous pouvons l'aſſurer, vous n'auriez pas moins appeſanti le joug, & vous auriez été obligés de gouverner avec rigueur, ou de craindre pour vous-mêmes. Nous n'avons donc rien fait qui doive ſurprendre, rien qui ne s'accorde avec la nature de l'homme, ſoit en acceptant

le commandement qui nous étoit offert, soit en craignant de relâcher de sa force; les plus puissans motifs, je le répete, la crainte, l'honneur, notre propre utilité, nous y contraignoient. On a vu de tout temps, ce n'est pas nous qui en avons établi l'usage, on a vu le plus foible dominé par le plus fort. Nous nous croyons dignes de commander; & vous nous avez jugés tels jusqu'à ce jour, où, ne songeant en effet qu'à vos intérêts, vous vous parez des grands principes de la justice: principes qui n'empêcherent jamais de s'agrandir lorsqu'on avoit la force en main. On doit des éloges à tous ceux qui, jaloux de commander par une suite de ce penchant qui n'est que trop naturel, ne se sont pas montrés aussi injustes que sembloit le comporter leur puissance. Oui, nous pensons que d'autres, à notre place, feroient bientôt regretter notre modération.

Mais c'est cette modération-là même qui, fort injustement, nous attire plus de reproches que d'éloges: c'est parce que nous nous réduisons à plaider avec nos alliés, & à juger chez nous les contestations réciproques selon des loix justes, que nous passons dans leur esprit pour aimer les débats judiciaires; aucun d'eux ne refléchit pourquoi la plupart de ceux qui gouvernent, & qui traitent leurs inférieurs avec moins de réserve & d'égards, n'encourent pas ce reproche. Quand

on peut employer la force, a-t-on besoin de recourir au droit ? Si quelqu'un des peuples, accoutumés à être traités par nous comme égaux, vient, contre son attente, à sentir le poids du pouvoir absolu ou d'une justice rigoureuse, il nous sait moins de gré de tous les avantages que nous lui laissons, qu'il ne sent de peine du peu que nous lui ôtons ; & il nous pardonne moins que si, sans égard pour la loi, nous eussions agi d'abord par voie d'autorité. Lui-même, dans ce dernier cas, n'auroit pu disconvenir que la foiblesse naturellement ne doive céder à la force. Oui, sans doute, on est plus irrité, pour l'ordinaire, de l'injustice d'un égal que de la violence d'un maître : l'une paroît être l'effet de la passion ; l'autre, le joug de la nécessité. Les Grecs ont éprouvé de plus grands maux sous la domination des Perses, & néanmoins ils les supportoient. Notre empire leur est à charge ; cela doit être : la domination du moment paroît toujours la plus pesante. Si, après nous avoir détruits, vous commandiez à votre tour, peut-être ne conserveriez-vous pas long-temps cette affection des Grecs que vous ne devez qu'à la crainte qu'ils ont de nous. Oui, vous la perdriez bientôt si vous manifestiez aujourd'hui les mêmes sentimens que vous fîtes paroître lors de la guerre des Perses, dans le peu d'instans où vous avez joui de l'empire.

Vos loix & vos coutumes ne peuvent compatir avec celles des autres Grecs ; & les gouverneurs (1) que vous envoyez dans les villes, ne ſuivent ni vos uſages, ni ceux du reſte de la Grece.

Délibérez donc lentement comme dans une affaire ſérieuſe ; & trop ſenſibles aux plaintes de vos alliés, n'allez pas, pour vous prêter à leur paſſion, vous ſuſciter à vous-mêmes des peines ſans nombre. Avant que d'entreprendre la guerre, conſidérez-en tous les haſards, & les événemens divers qui l'accompagnent lorſqu'elle ſe prolonge. Nous ſommes encore, vous & nous, également éloignés des périls où elle expoſe, & il eſt incertain de quel côté penchera la fortune. Quand on s'engage témérairement dans une expédition, on commence preſque toujours par où l'on devroit finir : on agit d'abord, & ce n'eſt qu'après les malheurs qu'on réfléchit. Nous n'avons point encore fait cette faute ni les uns ni les autres : tandis qu'il en eſt temps, je vous en avertis, ô Lacédémoniens ! craignez de rompre la treve &

(1) Les Athéniens cherchoient à établir le gouvernement démocratique dans toutes les villes de leur domination, & les Lacédémoniens le régime ariſtocratique. Ceux-ci y envoyoient ſouvent des gouverneurs qu'on appelloit *armoſtes*.

de violer les fermens, traitez avec nous à l'amiable, ainsi que les conventions l'exigent. Sinon, prenant à témoins les dieux vengeurs du parjure, nous tâcherons de repousser d'injustes agresseurs, & nous nous défendrons par les mêmes voies qu'on nous aura attaqués. ——

Les Lacédémoniens ayant entendu les plaintes des uns & la justification des autres, firent retirer tout le monde pour délibérer. Le plus grand nombre opinoient pour la guerre; mais leur roi Archidame, homme sage & expérimenté, parla ainsi :

Lacédémoniens, j'ai déja vu bien des guerres, & parmi vous il en est plusieurs de mon âge qui en ont vu aussi : nous ne devons donc pas, ainsi que tant d'autres qui manquent d'expérience, desirer la guerre comme quelque chose d'avantageux & de sûr. Quant à celle dont il est question aujourd'hui, on trouvera qu'elle est très-importante, si on y refléchit attentivement. Pour combattre des habitans du Péloponèse, nos voisins, nous avons suffisamment de ressources, & nous pouvons nous transporter aisément chez eux : mais lorsqu'il s'agit d'un peuple éloigné, aussi habile dans la marine que bien pourvu de tout; d'un peuple où l'état & les particuliers sont riches;

Disc. d'Archidame, roi de Lacédémone, aux Lacédémoniens.

qui ne manque ni de vaisseaux, ni de chevaux, ni d'armes, qui compte plus d'hommes qu'aucun pays de la Grece, & beaucoup d'alliés tributaires; devons-nous entreprendre la guerre légérement? Et sur quoi compterions-nous pour attaquer de tels ennemis à la hâte & sans être bien préparés? Sur le nombre de nos vaisseaux? Mais nous en avons beaucoup moins qu'eux, & il nous faudra du temps pour mettre sur pié des flottes qui répondent aux leurs. Sur nos ressources pécuniaires? Mais nous leur cédons bien plus encore dans ce point, puisque nous n'avons pas d'argent en réserve, & que nous ne pouvons prendre dans la bourse des particuliers. Nous aurons peut-être de la confiance, parce qu'ayant de meilleures troupes pesantes & en plus grand nombre, nous pouvons faire des incursions dans le pays ennemi & le ravager. Mais les Athéniens ont hors de chez eux une grande étendue de pays dont ils disposent, & le commerce maritime peut leur procurer ce qui leur manque. Que si nous voulons attirer à nous les alliés d'Athenes, il faudra les secourir avec une flotte, puisque la plupart habitent des îles. Que gagnerons-nous donc à prendre les armes? Si nous n'avons pas la supériorité sur mer, ou si nous n'interceptons pas les revenus qui servent à l'entretien de la marine athénienne, nous aurons toujours du désavantage. Et nous

ne

ne pourrons même ſans honte, dans le cours des expéditions, rechercher la paix, ſur-tout ſi nous paroiſſons être les agreſſeurs. Ne nous flattons pas, en ravageant l'Attique, de terminer promptement la guerre; je crains plutôt qu'elle ne ſe prolonge, & que nous nē la tranſmettions à nos enfans: car, ſans doute, de l'humeur dont je connois les Athéniens, ils ne feront pas eſclaves des fruits de leurs champs, & ne ſe laiſſeront pas effrayer par nos incurſions, comme un peuple nullement aguerri.

Ne ſoyons pas toutefois indifférens aux injures qu'ils ont faites à nos alliés, & n'héſitons pas à dévoiler leurs mauvais deſſeins; mais avant de faire marcher nos troupes, envoyons chez eux pour nous plaindre; &, ſans paroître fermer les yeux ſur leurs injuſtices, n'annonçons pas trop ouvertement la guerre. Cependant nous diſpoſerons nos forces; & nous appuyant de l'alliance des Grecs & des Barbares, nous chercherons à nous procurer des ſubſides & des vaiſſeaux. Lorſqu'on eſt attaqué, comme nous le ſommes, par un peuple ambitieux, il eſt permis de ſe défendre même avec le ſecours des Barbares. Mettons auſſi en ordre nos propres finances. Si les Athéniens écoutent nos députés, à la bonne heure: ſinon, après deux ou trois ans, quand nous ſerons bien pourvus de tout, nous marcherons contre eux

ſi nous le jugeons à propos. Peut-être, s'ils voient déja nos préparatifs, & s'ils entendent des raiſons non moins fortes, que nos armes, ils ſe rendront d'autant plus volontiers, que leurs champs ne ſont pas encore ravagés, ni leurs biens pillés. Leur territoire doit être pour vous un gage de leur foi, & un gage d'autant plus sûr, qu'il eſt cultivé avec plus de ſoin. Nous devons l'épargner le plus long-temps que nous pourrons, & appréhender de rendre ſes poſſeſſeurs plus difficiles à vaincre en les jettant dans le déſeſpoir. Que ſi, animés par les plaintes de nos alliés, nous le ravageons avant d'avoir fait de bons préparatifs, prenez garde que ce parti ne ſoit auſſi peu honorable que peu avantageux pour le Péloponèſe. On peut aiſément faire ceſſer les plaintes des villes & des particuliers; mais il ne ſera point auſſi facile de terminer honorablement une guerre que nous aurons entrepriſe tous enſemble pour les intérêts d'un ſeul peuple, une guerre dont l'iſſue & la durée ſeront incertaines.

Et qu'on ne juge pas que c'eſt une lâcheté dans pluſieurs peuples réunis, de différer à attaquer une ſeule ville. Les Athéniens ont un grand nombre d'alliés qui leur paient tribut; & la guerre ne demande pas ſeulement des armes, mais des ſubſides, ſans quoi les armes ſont inutiles. Les habitans du continent en ont ſur-tout beſoin contre

les habitans des côtes. Dispofons donc d'abord nos finances, & ne nous preffons point, par condefcendance pour nos alliés, de lever l'étendart de la guerre. Comme c'eft nous principalement qui répondrons des fuites, nous devons les prévoir à loifir, fans rougir de ces délais & de ces lenteurs qu'on nous reproche. Si vous commencez trop tôt, vous finirez plus tard, parce que vous ne ferez pas fuffifamment préparés. Jamais ville ne fut auffi libre, auffi illuftre que la nôtre : c'eft peut-être à une fage circonfpection que nous fommes redevables de cet avantage. C'eft à elle, en effet, que nous devons d'être les feuls qu'on ne vit jamais ni infolens dans les fuccès, ni abattus dans les difgraces. Si on emploie les louanges pour nous précipiter dans les périls contre notre fentiment, nous ne nous laiffons point prendre à cet appât. De vains reproches, fi on veut nous exciter par ce moyen, ne nous feront pas fortir de notre tranquilité. La fageffe dont nous nous piquons, nous rend à la fois courageux & prudens. Courageux, parce que la fageffe eft toujours accompagnée d'une certaine pudeur, & que la pudeur, qui ne peut fouffrir la honte, produit la bravoure : prudens, parce que la fage auftérité avec laquelle on nous éleve, nous apprend à refpecter les loix & à leur obéir. Peu jaloux des talens inutiles, nous n'avons pas recours aux

navires ; nous, nous avons de fideles alliés, que nous ne devons pas livrer à leurs ennemis, mais venger sur le champ, sans abandonner à de simples discussions le sort de peuples qui ne sont point outragés par de simples paroles. Et qu'on ne vienne pas nous exhorter à délibérer, nous qui sommes offensés ; c'est plutôt à ceux qui offensent à délibérer long-temps avant que de commettre l'injustice. Ainsi, Lacédémoniens, décidez la guerre avec un courage digne de Sparte ; n'attendez pas qu'Athenes devienne plus puissante : n'abandonnons pas nos alliés, mais marchons, avec le secours des dieux, contre les hommes injustes qui les attaquent. ——

Il fut déclaré, d'après l'avis de Stenelaïdas, que la treve étoit rompue : on fit rentrer les alliés, & on leur dit qu'on pensoit que les Athéniens étoient infracteurs du traité, mais qu'il falloit assembler tous les autres alliés, afin de décider la guerre d'un commun consentement. C'est ici que Thucydide place la digression qu'il juge nécessaire pour remplir le vuide entre son histoire & celle d'Hérodote. Après cette digression, dont nous avons donné l'extrait plus haut, il reprend le cours des événemens.

Les Lacédémoniens ayant déclaré hautement que la treve étoit rompue, envoyerent consulter

l'oracle de Delphes, qui leur répondit, à ce qu'ils dirent, qu'en faisant la guerre de toutes leurs forces ils remporteroient la victoire, & qu'Apollon les aideroit, soit qu'ils l'en priassent ou non. Ils assemblerent une seconde fois leurs alliés pour prendre leurs avis, & la plupart conclurent à la guerre. Lorsque tous les autres eurent parlé, les Corinthiens, qui les avoient sollicités en particulier à prendre cette résolution, leur adresserent ce discours :

Second discours des députés de Corinthe dans l'assemblée des Lacédémoniens.

Généreux alliés, nous ne reprocherons plus aux Lacédémoniens, & de ne pas nous rassembler pour déterminer la guerre, & de n'y être pas décidés eux-mêmes. Peu satisfaits de bien régler leur république, les chefs des confédérés doivent, sans doute, veiller aux intérêts communs avec un soin qui réponde à la considération dont ils jouissent. Il seroit inutile d'avertir ceux d'entre nous qui ont eu des démêlés avec Athenes, d'être en garde contre son ambition ; mais il faut apprendre à ceux qui sont éloignés des côtes & avancés dans les terres, que, s'ils négligent de secourir les villes maritimes, il leur sera plus difficile de transporter ailleurs les productions de leur pays, & de se procurer les biens dont la mer enrichit le continent. Ils jugeroient mal des affaires présentes, s'ils croyoient qu'elles ne les

regardent pas : qu'ils ſoient bien perſuadés que, s'ils abandonnent les habitans des côtes, le péril viendra juſqu'à eux, & qu'il eſt auſſi queſtion de leurs intérêts propres. Balanceroient-ils donc à rompre la paix pour entreprendre la guerre ? Le ſage ſe tient en repos lorſqu'on ne l'attaque point, mais il court hardiment aux armes pour ſe défendre lorſqu'on l'y oblige. S'il réuſſit, il s'arrête, & ſouſcrit ſans peine à des conditions raiſonnables. Ni les ſuccès de la guerre ne peuvent l'enivrer, ni les douceurs de la paix lui faire dévorer une injuſtice. Celui que le plaiſir du repos tient dans l'inaction, ſe verra bientôt arraché aux charmes de cette molle indolence qui enchaînoit tous ſes mouvemens. Celui que les proſpérités militaires enorgueilliſſent, ne voit pas qu'il eſt emporté par une ardeur trompeuſe. Un projet inſenſé réuſſit quelquefois, parce que l'ennemi eſt encore moins ſage : au contraire, des meſures qui ſembloient infaillibles ont ſouvent la plus triſte iſſue. Il eſt rare qu'on ait dans l'action l'ardeur & la hardieſſe qu'on montroit dans la délibération. On délibere loin du danger ; la frayeur glace le courage lorſque le péril preſſe. Pour nous, nous ne manquons pas aujourd'hui de motifs pour ſuſciter la guerre ; c'eſt après beaucoup d'injures reçues que nous prenons les armes, & nous les dépoſerons volontairement dès que nous nous ſerons fait juſtice.

Tout nous promet la victoire ; d'abord, le nombre de nos troupes, & des troupes aguerries ; ensuite, notre accord parfait pour exécuter les ordres des commandans. Quant à la marine, dans laquelle les Athéniens sont supérieurs, nous équiperons une flotte avec nos propres finances jointes aux fonds des trésors de Delphes & d'Olympie (1). Notre crédit nous mettra en état d'attirer à nous, par l'appât d'une plus forte paie, les matelots étrangers au service d'Athenes ; & l'on sait que les principales forces de cette république consistent dans des troupes soudoyées. Nous qui comptons plus de soldats que nous ne levons de subsides, nous n'avons rien à craindre de semblable. Que les Athéniens essuient une seule défaite navale, comme ils peuvent l'essuyer, c'en est fait d'eux : s'ils résistent, nous aurons du temps pour nous former à la marine ; & dès que nous aurons leur habileté, nous l'emporterons, sans doute, par la bravoure. L'avantage que nous avons reçu

(1) Les Lacédémoniens avoient plusieurs alliés hors du Péloponèse, entre autres les habitans de la Phocide. Ceux-ci étoient maîtres du temple de Delphes, où étoient accumulées des richesses immenses, dont on pouvoit se servir dans le besoin. Il y avoit aussi de riches trésors à Olympie, ville d'Elide, près de laquelle se célébroient les jeux olympiques. Cette ville étoit dans le Péloponèse & sous la main de Lacédémone.

de la nature, ils ne pourront l'acquérir par l'exercice; celui qu'ils doivent à l'expérience & dans lequel ils se distinguent, il faut nous le donner nous-mêmes pour notre industrie. Nous nous ferons une caisse militaire en contribuant de nos fortunes : car, tandis que leurs alliés ne se lassent pas de contribuer pour éterniser leur servitude, nous conviendroit-il de ne vouloir rien sacrifier pour repousser leurs attaques, pour maintenir contre eux notre liberté, & empêcher que les biens mêmes dont ils nous dépouilleroient ne servent à notre malheur ? Il est encore d'autres moyens de réussir ; la révolte de leurs alliés, qui fera tarir ces revenus, source de leur puissance ; la facilité de construire des forts dans leur pays (1), & mille autres avantages qu'on ne peut encore prévoir. La guerre ne suit pas toujours la route qu'on lui a tracée ; elle trouve d'elle-même mille expédiens suivant les occasions. Quiconque sait profiter de ces occasions avec le sang-froid de la sagesse, est plus assuré du succès que celui qui s'emporte, & qui se perd lui-même par sa témérité.

---

(1) *De construire des forts dans leur pays.* Durant le cours de la guerre, les Lacédémoniens construisirent réellement un fort à Décélée, d'où ils incommoderent beaucoup les Athéniens.

Pensons encore que, si nous avions des démêlés entre nous pour des limites, nous pourrions chacun nous défendre. Mais les Athéniens sont aussi puissans que nous tous réunis, & le sont plus que chacun de nous pris séparément. Si donc nous négligeons de nous liguer pour les repousser de concert, ils nous vaincront sans peine les uns après les autres. Et notre défaite, je ne crains pas de le dire, emporte évidemment la servitude; ce qui pour des Péloponésiens est horrible même à penser. Oui, il seroit honteux que tant de villes fussent asservies par une seule. On jugeroit que nous avons mérité ce traitement, & que nous portons la peine d'une injustice ou d'une lâcheté: on jugeroit que nous avons dégénéré de nos peres au point de ne pouvoir nous assurer à nous-mêmes une liberté qu'ils ont procurée à toute la Grece; & que nous, qui prétendons détruire la tyrannie dans chaque ville, nous laissons établir celle d'Athenes dans tout le Péloponèse, sans faire attention qu'une telle conduite nous attire les reproches déshonorans d'imprudence, de molesse, de négligence. Vous ne vous êtes pas mis à l'abri de ces reproches par cet esprit de tranquillité qu'on décoroit du nom de sagesse, mais qu'on a appellé d'un nom contraire, depuis qu'il a perdu plusieurs de ceux qu'il avoit séduits. Mais pourquoi se répandre en plaintes sur le passé plus

qu'il n'eſt utile pour la conjoncture ? Réglez comme il faut le préſent, ne négligez rien pour l'avenir, & ne vous refuſez à aucune peine, puiſqu'il eſt dans vos maximes d'acquérir des vertus par le travail. Que les richeſſes & la puiſſance par où vous ſurpaſſez vos peres, ne vous faſſent point changer vos uſages, & perdre dans le faſte ce que vous avez acquis par une utile pauvreté. Entreprenez la guerre avec d'autant plus de confiance, qu'Apollon lui-même par ſon oracle (1) a promis de vous ſecourir, & que tout le reſte de la Grece vous ſecondera par crainte ou par intérêt. Vous ne romprez pas les premiers la treve; une treve que le dieu déclare avoir déjà été enfreinte, puiſqu'il vous conſeille la guerre; vous en prendrez plutôt la défenſe contre les infracteurs : car ce ſont ceux qui commencent l'attaque, & non ceux qui la repouſſent, qui rompent les traités.

Ainſi, puiſqu'à tous égards vous pouvez, ſans honte, prendre les armes; puiſque nous vous y exhortons d'un commun accord; puiſqu'il eſt certain que c'eſt l'intérêt des villes & des particuliers, ne balancez pas à ſecourir Potidée, une ville où des Doriens ſont aſſiégés par des Ioniens (2),

---

(1) Voyez plus haut, page 279.

(2) *Des Doriens*, les Potidéens, Doriens d'origine par

ce qui eſt ſans exemple ; ne balancez pas à mettre en liberté les autres Grecs. Il ne vous eſt plus poſſible de différer : les uns ſont déja attaqués, & les autres ne tarderont pas à l'être, ſi l'on ſait que nous nous ſommes aſſemblés pour venger leurs injures, ſans que nous oſions l'entreprendre. Convaincus que vous êtes dans le cas de la néceſſité, & que nous vous donnons le meilleur conſeil, décidez, généreux alliés, décidez la guerre dès à préſent. Loin d'en craindre les haſards, eſpérez qu'elle vous procurera une paix durable : la guerre aſſure le repos, mais le repos n'éloigne pas la guerre. Enfin, trop certains qu'Athenes veut s'aſſujettir toute la Grece, qu'elle domine déja pluſieurs de ſes peuples, & ſe diſpoſe à dominer le reſte, marchons contre elle pour l'humilier & la réduire ; aſſurons pour toujours notre tranquillité, & rendons la liberté à ceux des Grecs à qui on l'a ravie. ——

Animés par ce diſcours des Corinthiens, tous les alliés ſe déciderent pour la guerre, & elle fut réſolue d'un commun conſentement. On employa une année à faire de grands préparatifs avant que d'entrer dans le pays ennemi. Après quoi, on

---

Corinthe dont ils étoient colonie. *Par des Ioniens*, par les Athéniens, qui étoient d'origine Ionienne.

envoya des députés à Athenes pour ſe plaindre de l'infraction des traités, afin d'avoir plus de prétexte de faire la guerre. Cette premiere ambaſſade ſe paſſa à ſe reprocher mutuellement des ſacrileges. Comme les Athéniens reprochoient, entre autres choſes, aux Lacédémoniens d'avoir profané le temple de Pallas en y laiſſant mourir Pauſanias, & que les Lacédémoniens, pour ſe juſtifier, accuſoient Thémiſtocle de la même trahiſon pour laquelle ils avoient fait périr leur prince; Thucydide prend de-là occaſion de raconter la fin malheureuſe des deux plus grands perſonnages de ce temps-là.

Nous avons vu que l'orgueil inſupportable de Pauſanias, à l'égard des alliés, l'avoit fait rappeller à Lacédémone. Il y fut convaincu par une lettre écrite de ſa main, d'avoir des intelligences avec le roi de Perſe : les éphores donnerent des ordres pour qu'on l'arrêtât; car ils avoient ce droit. Le prince, qui en fut informé, ſe refugia dans un temple de Pallas. On en fit murer les portes, on plaça des gardes à l'entour, & on le laiſſa mourir de faim..

Pour Thémiſtocle, banni du ban de l'oſtraciſme, il s'étoit retiré à Argos. Sur les accuſations des députés de Lacédémone, les Athéniens envoyerent pour ſe ſaiſir de ſa perſonne; mais inſtruit à temps qu'on avoit deſſein de le prendre,

il se sauva à Corcyre qui lui avoit quelque obligation. Les Corcyréens, qui craignoient d'encourir en même temps la haine d'Athenes & de Lacédémone, ne pouvant le garder dans leur ville, le firent passer du moins en sûreté dans la Thesprotide. Toujours poursuivi, il se refugia chez Admete, roi des Molosses, qu'il avoit desservi autrefois auprès des Athéniens; mais il comptoit sur la générosité de ce prince. Il lui représenta qu'il ne devoit pas se venger d'un malheureux exilé, parce qu'il s'étoit opposé à ses demandes auprès du peuple d'Athenes : qu'il n'y avoit pas de noblesse, qu'il n'y auroit aucune gloire à accabler un ennemi sans forces & sans défense : que d'ailleurs le service qu'Admete avoit demandé autrefois aux Athéniens, n'intéressoit pas sa conservation; mais qu'aujourd'hui on poursuivoit Thémistocle pour le faire mourir, & que le livrer à ceux qui vouloient se saisir de sa personne, c'étoit le livrer à la mort. Touché de ce discours, le roi des Molosses refusa de livrer son suppliant; il le fit mener à Pydna, ville qui appartenoit aux Macédoniens. Thémistocle, après plusieurs aventures, se transporta à Ephese, & avançant dans le pays, accompagné d'un Perse qui demeuroit sur la côte, il écrivit à Artaxerxès, fils de Xerxès, nouvellement monté sur le trône, une lettre conçue en ces termes :

Lettre de Thémistocle à Artaxerxès, roi de Perse.

Prince, Thémiſtocle a recours à vous, lui qui de tous les Grecs a cauſé le plus de maux à votre maiſon, lorſqu'il a été contraint de repouſſer les attaques de votre pere; mais qui enſuite lui a rendu le plus ſignalé ſervice, lorſqu'il s'eſt vu hors de péril, & que ce monarque étoit en danger. Il m'a obligation de l'avoir averti que les Grecs s'étoient éloignés de Salamine après la bataille, & d'avoir détourné ceux-ci du deſſein de lui couper le paſſage de l'Helleſpont (1). Perſécuté par ces mêmes Grecs à cauſe de mon attachement pour vous, je viens, prince, vous rendre des ſervices non moins importans. Je vous demande une année avant de vous inſtruire en perſonne du ſujet qui m'amene. ——

Portrait de Thémiſtocle.

Thémiſtocle ayant appris la langue & les coutumes du pays, ſe préſenta devant Artaxerxès. Lorſque ce monarque eut connu ſon eſprit, il en fit plus d'eſtime que d'aucun des autres Grecs. Car perſonne, dit l'hiſtorien, n'a mieux montré

(1) Thémiſtocle voulant ſe ménager un aſyle en cas de diſgrace, envoya dire à Xerxès, après la bataille de Salamine, que, par envie de lui rendre ſervice, il avoit empêché les Grecs de pourſuivre ſon armée navale, & d'aller rompre le pont par où il devoit repaſſer en Aſie; qu'il lui conſeilloit de ſe retirer tandis qu'il le pouvoit ſans peine.

que

que Thémiſtocle ce que peut la nature toute ſeule, & c'eſt par ce trait caractériſtique qu'il eſt ſupérieur à tous les hommes célebres. Sans qu'aucune étude eût précédé ou ſuivi ſon entrée dans les affaires, une pénétration naturelle lui révéloit promptement, dans les conjonctures ſubites, le meilleur parti à prendre, & preſque toujours lui découvroit ſûrement l'iſſue des grandes entrepriſes. Capable de bien expliquer ce qu'il ſavoit avec certitude, il pouvoit même bien juger de ce qu'il devinoit par conjecture. Sa ſageſſe le faiſoit lire dans l'avenir, & lui faiſoit voir le bon ou le mauvais ſuccès de telle conduite. En un mot, par la force de ſon génie & la promptitude de ſes réflexions, il pouvoit penſer & agir ſur le champ ſans commettre d'imprudence. Ce grand homme mourut de maladie; ou, ſelon quelques-uns, il s'empoiſonna lui-même, parce qu'il ſe voyoit dans l'impuiſſance d'accomplir ce qu'il avoit promis au roi de Perſe. Il eût été bien plus grand encore ſi, ſupportant avec courage l'ingratitude de ſa patrie, il n'eût pas cherché dans ſa colere à perdre la Grece qu'il avoit ſauvée.

Après avoir raconté avec intérêt la fin malheureuſe de Thémiſtocle & de Pauſanias, Thucydide conclut par cette réflexion impoſante dans ſa ſimplicité : *Ainſi moururent Pauſanias & Thémiſtocle, les deux plus grands hommes de la Grece.*

Mais revenons à l'ambaſſade des Lacédémoniens. Cette premiere s'étant paſſée en plaintes réciproques de ſacrilege, ils en envoyerent d'autres, par leſquelles ils demandoient qu'on levât le ſiege de Potidée, qu'on rendît la liberté aux Grecs, & en particulier aux habitans d'Egine; ils inſiſtoient principalement ſur la révocation du décret porté contre les Mégariens, lequel interdiſoit à ceux-ci tout commerce avec Athenes, contre la diſpoſition du traité (1). On mit donc l'affaire en délibération dans l'aſſemblée du peuple: il y eut différens avis; Périclès, fils de Xantippe, le premier homme de ſon temps dans la république, qui avoit commandé avec diſtinction dans les guerres précédentes, également propre pour l'action & pour la parole, monta à la tribune, & donna ſon avis dans une affaire ſur laquelle il paroît qu'il s'étoit déja expliqué.

Premier diſcours de Périclès aux Athéniens.

Pour moi, Athéniens, dit-il, je ſuis toujours d'avis de ne pas céder aux peuples du Péloponèſe,

(1) Suivant le ſcholiaſte de Thucydide, le décret contre les Mégariens avoit été porté par Périclès. On reprochoit aux Mégariens de donner retraite aux eſclaves fugitifs d'Athenes, & de cultiver des terres conſacrées aux dieux; leſquelles terres, ſuivant le même ſcholiaſte, étoient ſituées entre l'Attique & Mégare, & conſacrées aux déeſſes d'Eleuſis, c'eſt-à-dire, à Cérès & à Proſerpine.

quoique je ſache qu'on ne fait pas la guerre avec la même ardeur qu'on s'y détermine, & qu'on change d'opinions ſelon les événemens. Je perſiſte donc à vous donner le même conſeil; & ſi vous le ſuivez, je demande, ou que les malheurs dont nous pourrons être aſſaillis, ne vous empêchent pas de ſoutenir les réſolutions publiques, ou que vous n'attribuyez point les bons ſuccès uniquement à votre ſageſſe : les événemens ſont auſſi incertains & auſſi trompeurs que les penſées des mortels : & de-là l'uſage où nous ſommes de rejetter ſur la fortune tous les accidens imprévus.

Quant aux Lacédémoniens, ſi jamais ils ont montré peu de droiture à notre égard, c'eſt ſurtout aujourd'hui. Quoiqu'il ſoit dit, dans le traité, que nous terminerons à l'amiable nos démêlés réciproques, & que cependant chacun gardera ce qu'il poſſede, ils n'ont pas propoſé les voies de diſcuſſion, & ils s'y refuſent lorſqu'on les leur propoſe. La voie des armes eſt celle qu'ils préferent; & ce n'eſt plus pour nous porter des plaintes qu'ils viennent à nous, mais pour nous donner des ordres. Ils nous commandent de lever le ſiege de Potidée, de laiſſer Egine ſe gouverner par ſes propres loix, de révoquer le décret porté contre Mégare : leurs derniers députés nous ſignifient de laiſſer les Grecs vivre en pleine liberté.

Et parce qu'on annonce qu'il n'y aura pas de

guerre si le décret au sujet des Mégariens n'existe plus, n'allez pas croire que le refus de l'annuller ne soit point un motif suffisant de prendre les armes. Ce seroit à tort que vous vous reprocheriez d'avoir entrepris la guerre pour peu de chose; car ce peu de chose est seul l'indice & comme l'essai de votre fermeté. Cédez maintenant à vos ennemis; & bientôt ils exigeront plus encore, persuadés que la crainte vous fera souscrire à toutes leurs demandes. Une ferme résistance de votre part leur apprendra à ne pas vous commander en maîtres. Décidons-nous donc à obéir avant que d'avoir essuyé quelque dommage, ou, si nous faisons la guerre, ce qui, à mon avis, est le parti le meilleur, ne cédons rien pour quelque motif que ce soit, & ne nous exposons pas à ne conserver nos possessions qu'avec crainte. Quels que soient les ordres d'un égal, s'y soumettre sans aucune forme, c'est toujours un acte de servitude.

Mais entrons dans le détail des ressources, & montrons qu'à cet égard nous ne serons pas inférieurs à nos adversaires. Les Péloponésiens labourent eux-mêmes leurs champs; ils n'ont de fonds en réserve ni dans les maisons des particuliers, ni dans le trésor public. Ils sont peu accoutumés à des guerres longues & maritimes, la pauvreté ne leur permettant les uns contre les autres que

de légeres excursions. Ils ne peuvent donc ni équiper des flottes, ni faire au loin des expéditions fréquentes, parce qu'alors ils s'éloigneroient de leur travail, qu'ils consumeroient le peu qu'ils possedent, & que d'ailleurs nos armées navales leur ferment la mer. On trouve plus de ressources, pour l'entretien des troupes, dans un riche trésor que dans des contributions forcées; & des hommes travaillant de leurs mains sont plus prêts à payer de leurs personnes que de leur bourse. Ils se flattent d'échapper au péril : mais ils ne peuvent s'assurer de n'avoir point épuisé leurs fonds avant la fin de la guerre; sur-tout si, comme il est probable, elle se prolonge au-delà de leur attente. Les Péloponésiens & leurs alliés (1) peuvent tenir contre tous les Grecs dans un seul combat; mais ils ne pourroient soutenir de longues campagnes dans une guerre nouvelle pour eux. Sans avoir un conseil unique qui tranche avec promptitude, ils sont divisés en plusieurs petits états qui ont tous une égale autorité & des intérêts divers, d'où il arrive que rien ne se termine.

(1) Il faut se rappeller que les Lacédémoniens avoient plusieurs alliés hors du Péloponèse. = *Sans avoir un conseil unique....* En exposant les vices de la confédération du Péloponèse, Périclès expose ceux de l'administration démocratique.

Décidés enfin à s'assembler, ils consacrent aussi peu de temps aux délibérations générales qu'ils en donnent beaucoup à leurs affaires personnelles. Chacun s'imagine que sa négligence ne peut nuire à la chose publique, parce qu'un autre s'en occupe pour lui; & il ne s'apperçoit pas que, tous les particuliers pensant de même, c'est-là précisément ce qui ruine l'intérêt commun. Mais l'essentiel, c'est que nos ennemis seront arrêtés manque de fonds : ils perdront le temps à s'en procurer; & dans la guerre, l'occasion n'attend pas.

Pour ce qui est des forts qu'ils pourront élever dans notre pays, nous n'en avons pas plus à craindre que de leur marine. En supposant une république aussi puissante que la nôtre, il ne lui seroit point aisé de construire chez nous des forts même en temps de paix; combien le lui sera-t-il moins encore, si nous nous défendons, & si, de notre côté, nous fortifions des places chez eux (1);

(1) *Nous fortifions des places chez eux.* Nous verrons par la suite que les Athéniens prirent & fortifierent Pylos dans la Laconie, & que de-là ils incommoderent beaucoup les Lacédémoniens. Pour ce qui précede, j'avoue que je ne comprends pas en quel sens Périclès dit qu'il ne seroit pas facile aux Lacédémoniens de construire des forts dans l'Attique, même en temps de paix. Quelle difficulté auroient-ils donc eue si on les eût laissé faire ?

En s'établissant sur notre territoire, les Péloponésiens peuvent le ravager, & donner retraite à nos esclaves; mais quoi qu'ils fassent pour nous investir, ils ne nous empêcheront jamais de passer chez eux avec nos vaisseaux qui sont notre principale force, & de venger amplement leurs ravages. La guerre sur mer nous donne plus de connoissances pour les combats sur terre, que les combats sur terre ne leur en donnent pour la guerre sur mer. Et ils ne parviendront pas aisément à se rendre savans dans la marine, puisque vous-mêmes qui vous y êtes exercés depuis les guerres de Perse, vous n'y excellez pas encore. Comment donc des laboureurs, pour qui cette science est étrangere, & qui se verront continuellement traversés par nos armées navales, pourroient-ils s'y distinguer? Ils pourront soutenir l'attaque de quelques navires, suppléant à l'ignorance par le nombre; mais ils craindront de paroître devant nos grandes flottes: faute d'exercice ils seront moins habiles, & par conséquent moins hardis. La science de la marine, comme les autres arts, s'acquiert par une longue expérience; il ne suffit pas de l'étudier en passant & par occasion, il faut s'y livrer tout entier.

Nous avons à craindre, dira-t-on, qu'avec l'argent de Delphes & d'Olympie, les ennemis n'attirent à eux nos matelots étrangers. Oui, si

nous n'étions pas seuls en état de leur tenir tête ; en nous embarquant nous & nos citoyens nouveaux. Mais nous pouvons seuls tenir contre eux ; &, ce qui est le principal, c'est que nous avons des citoyens pour pilotes & pour rameurs, en plus grand nombre & plus habiles que tout le reste de la Grece. Dans le cours de l'expédition, nul étranger ne voudroit abandonner sa patrie, &, pour une forte paie de quelques jours, passer avec de moindres espérances dans le parti le plus foible.

Voilà à-peu-près quelle est la position de nos ennemis : la nôtre, sans avoir les mêmes défauts, nous offre de plus grands avantages. S'ils entrent par terre dans notre pays, nous entrerons par mer dans le leur. Et qu'une partie du Péloponèse soit ravagée, ou toute l'Attique ruinée, la disgrace ne sera pas égale. Les Péloponésiens ne pourront trouver d'autre pays qu'à la pointe de l'épée, tandis que nous avons de vastes domaines dans les îles & dans le continent. L'empire de la mer est d'une si grande importance, que, si nous habitions une île, nous serions à l'abri de toute crainte. Regardons-nous comme des insulaires, abandonnons nos campagnes & nos métairies, bornons-nous à défendre la mer & notre ville. Et que la peine que nous causera le ravage de nos champs, ne nous engage pas à présenter la bataille à des

ennemis supérieurs en nombre. Une victoire ne nous dispenseroit pas de combattre leurs nouvelles troupes toujours aussi nombreuses ; une défaite nous feroit perdre nos alliés qui sont notre puissance, des alliés qui ne nous resteront fideles qu'autant que nous serons en état de les contenir par la force de nos armes. C'est la perte de nos soldats qu'il faut regretter, & non celle de nos maisons & de nos terres. Les possessions ne donnent pas des hommes ; les hommes font acquérir des possessions. Oui, si je pouvois en être cru, je vous solliciterois d'aller ravager vous-mêmes vos champs, & d'apprendre aux Péloponésiens que le soin de pareils avantages ne vous fera jamais obéir à leurs ordres. Bien d'autres raisons encore vous promettent les plus heureux succès, pourvu que, dans le cours de la guerre, vous ne cherchiez pas à étendre votre empire, & que vous ne couriez pas volontairement à de nouveaux dangers (1). Car je redoute plus nos propres fautes que les efforts de nos ennemis.

Mais j'aurai occasion, dans la suite des événe-

---

(1) Les Athéniens auroient fait sagement, d'après le conseil que leur donne ici Périclès, de ne point porter trop haut leurs vues, & de ne point passer en Sicile avec des forces immenses qui furent entiérement ruinées : ce qui les conduisit bientôt à leur perte.

mens, de vous entretenir sur cet objet. Pour ce qui est des députés, renvoyons-les avec cette réponse : Nous n'exclurons pas les Mégariens de nos marchés & de nos ports, si les Lacédémoniens n'excluent de leur ville ni les Athéniens, ni leurs alliés ; car le traité ne renferme aucun de ces deux articles : nous laisserons les villes se gouverner par leurs propres loix, si elles se gouvernoient ainsi lorsque nous avons conclu la treve, & si les Lacédémoniens permettent aux villes de leur domination de se gouverner à leur gré, & non suivant la forme qui leur est la plus utile à eux-mêmes. Nous leur proposons la voie de discussion aux termes du traité : nous n'attaquons pas, mais nous saurons nous défendre si on nous attaque. Voilà ce qu'il est juste, ce qu'il est convenable de leur répondre. Sachez, Athéniens, qu'il faut de toute nécessité en venir aux armes ; & que, si nous les prenons avec assurance, nos ennemis seront moins ardens à nous poursuivre. Sachez encore que ce sont les grands périls qui procurent les grands honneurs aux peuples comme aux particuliers. Aussi nos peres, dont la puissance étoit bien inférieure à la nôtre, qui se sont vus réduits à abandonner leur ville, qui avoient plus de sagesse que de bonheur, plus d'intrépidité que de force, nos peres ont soutenu les attaques des Barbares, repoussé leur monarque, & élevé cet

empire au point de grandeur où nous le voyons. Ne dégénérons pas de leur vertu, défendons-nous comme eux avec courage, & craignons de laisser à notre postérité une république moins puissante que nous ne l'avons reçue. ——

On répondit aux députés de Lacédémone d'après l'avis de Périclès; & la guerre fut déclarée irrévocablement.



LIVRE II.

An. m. 3573. Av. J. C. 431. THUCYDIDE raconte les faits par ordre selon qu'ils étoient arrivés, les distinguant par campagnes & par quartiers d'hiver. Nous marcherons sur ses traces dans ce court abrégé, & nous le suivrons exactement de campagnes en campagnes & d'hivers en hivers.

Au commencement du printemps de la quinzieme année de la treve, avant qu'elle fût ouvertement rompue, les Thébains avoient fait une entreprise contre Platée qui ne leur avoit pas réussi. Introduits de nuit dans la ville par les chefs de la faction qui ne leur étoit pas favorable, ils s'étoient saisis de la place publique; & sans causer aucun désordre, ils avoient fait annoncer par un héraut que ceux qui voudroient entrer dans la ligue des Béotiens, vinssent se joindre à eux. Le peuple se rendit d'abord à leurs demandes, croyant qu'ils étoient en plus grand nombre; mais voyant qu'ils étoient peu nombreux & faciles à défaire, il profite de l'obscurité, se rassemble, tombe sur la troupe des Thébains, en taille une partie en pieces, prend les autres qui se rendent à discrétion. Un corps de Thébains qui devoit venir joindre leurs compatriotes, arrêté par un grand orage,

arriva trop tard. Les prisonniers faits par les Platéens furent égorgés. Les Thébains, suivant Thucydide, prétendoient (car lui ne l'assure pas) que les Platéens les avoient fait périr, quoiqu'ils se fussent engagés à leur sauver la vie, pourvu qu'on épargnât leurs campagnes. Quoi qu'il en soit, les Athéniens instruits de cet événement, envoyerent une garnison à Platée, y firent entrer un convoi, & en ramenerent toutes les bouches inutiles. Cependant Athenes & Lacédémone faisoient de grands préparatifs : l'historien entre dans quelques détails & nomme tous les alliés de l'une & l'autre républiques. Archidame, roi de Lacédémone, qui commandoit les troupes du Péloponèse & des autres alliés, assembla les généraux de toutes les villes avec les principaux officiers & les autres personnages de marque, & leur parla ainsi :

Disc. d'Archidame aux généraux & aux principaux officiers des Péloponésiens & des autres alliés.

Péloponésiens, & vous alliés, nos ancêtres ont fait de fréquentes expéditions, soit dans le Péloponèse, soit hors de cette contrée; les plus anciens d'entre nous se sont trouvés à plusieurs guerres : cependant, je le puis dire, nous ne marchâmes jamais avec plus d'appareil, ni contre une ville plus puissante; l'on ne vit jamais sous nos drapeaux de plus braves gens, ni en plus grand nombre. Craignons donc de démentir notre propre

gloire ou celle de nos aïeux. Toute la Grece attend avec impatience le ſuccès de notre entrepriſe; trop juſtement animée contre les Athéniens, elle fait des vœux pour nous. Quoique nous nous avancions avec une armée nombreuſe, & que nous ſoyons preſque aſſurés qu'on ne viendra pas d'abord à notre rencontre, marchons en bon ordre, ſans nous permettre aucune négligence; que les chefs & les ſoldats de chaque ville, chacun dans leur troupe, s'attendent toujours qu'on viendra les combattre. On ne peut compter ſur rien à la guerre; beaucoup d'attaques & d'entrepriſes ſe font bruſquement & par fougue. On a vu plus d'une fois un petit nombre qui ſe défioit de ſes forces, battre une grande multitude qui ſe négligeoit par une vaine confiance & par mépris de ſes adverſaires. On peut entrer dans le pays ennemi avec hardieſſe & réſolution; mais on doit ſe tenir ſur ſes gardes comme ſi on avoit à craindre. Par-là, on ſera toujours plein d'ardeur, toujours prêt à attaquer, ou à repouſſer l'attaque. La république contre laquelle nous marchons, n'eſt pas foible & ſans défenſe, elle eſt pourvue abondamment de tout. Croyons donc que les Athéniens ne reſteront pas tranquilles; croyons qu'ils viendront ſe préſenter à nous, ſinon dans ce moment où nous ne ſommes pas encore ſur leurs terres, du moins lorſqu'ils nous verront brûler & ſaccager

leurs campagnes. Il n'eſt point d'homme qui ne s'émeuve lorſqu'on lui cauſe, ſous ſes yeux, quelque grand dommage : le mal préſent anime le plus ſtupide, le porte à ſe venger. Et les Athéniens probablement ſeront plus animés que d'autres, eux qui ambitionnent de commander à toute la Grece, qui prétendent ravager les terres d'autrui, bien éloignés de permettre qu'on ravage les leurs. Puis donc que nous faiſons la guerre à une telle république, puiſque nous devons, ſelon l'événement, nous couvrir de gloire ou de honte, nous & nos ancêtres, ſuivez votre général partout où il vous conduira, jaloux de lui obéir avec promptitude, & d'obſerver la plus exacte diſcipline. Le plus beau ſpectacle à la fois & le corps le plus redoutable, c'eſt une armée dont toutes les parties ſe meuvent avec ordre & agiſſent de concert. ———

Après cette harangue d'Archidame, on marcha contre l'Attique. La plupart des citoyens d'Athenes, un peu à leur aiſe, vivoient à la campagne; Périclès, l'un des dix généraux (1), les engagea

(1) On ſait qu'à Athenes on éliſoit tous les ans dix généraux, dont les uns étoient chargés des diverſes expéditions, & les autres reſtoient ſouvent à Athenes, où ils faiſoient comme l'office de miniſtres de la guerre.

tous à retirer en diligence leurs effets dans la ville ; & à s'y renfermer eux-mêmes ſans en venir à une bataille ; en même temps il faiſoit équiper des vaiſſeaux pour contenir les alliés dans le devoir, & ravager les terres des ennemis. Ce fut le ſyſtême à-peu-près qu'on ſuivit durant tout le cours de la guerre ; & l'événement prouva que c'étoit le meilleur. Car les Athéniens tinrent encore quelque temps après la défaite eſſuyée en Sicile, & ne furent entiérement perdus que par leurs diviſions. Tandis qu'Archidame ravageoit l'Attique, les Athéniens ravageoient la Laconie, & firent des excurſions diverſes de pluſieurs côtés ; leurs navires les portoient où ils jugeoient à propos. Voilà ce qui ſe paſſa dans cette premiere campagne.

Pendant l'hiver, les Athéniens firent des funérailles publiques à ceux qui avoient été tués lorſque l'ennemi entra dans leur pays ; ce que depuis ils obſerverent toujours tant que la guerre dura. C'eſt une coutume ancienne, dit l'hiſtorien, & voici ce qui ſe pratique. Trois jours avant la cérémonie, on dreſſe une tente où l'on expoſe les oſſemens des morts, & chacun y apporte ſon offrande. Enſuite on les charge ſur des chariots, dans des cercueils de cyprès, chaque tribut ayant ſon cercueil & ſon chariot ſéparés : un des chariots porte un cénotaphe pour ceux dont on n'a pu trouver les

les corps. Ils marchent en pompe dans cet équipage avec une longue suite d'habitans, & les parentes des défunts qui se trouvent au sépulcre pour pleurer. On porte les corps dans un monument public, à un des principaux fauxbourgs, nommé le Céramique. On les y couvre de terre; le personnage le plus illustre de la ville, tant en éloquence qu'en dignité, fait leur oraison funebre; après quoi l'on se retire. Périclès eut cet honneur. C'étoit l'usage de prononcer l'éloge des morts au sépulcre même; mais, afin d'être mieux entendu de tout le monde, il passa à la tribune, où il prononça un magnifique discours, dans lequel il s'étend principalement sur un parallele des Athéniens & des Lacédémoniens toujours à l'avantage de ses compatriotes. Ecoutons comment le fait parler Thucydide.

Les orateurs qui parlent en ce lieu & dans les mêmes circonstances, ne manquent pas de vanter comme sage, la coutume d'ajouter aux honneurs d'une sépulture publique, l'éloge des guerriers morts les armes à la main. Pour moi, j'ai toujours pensé qu'il étoit superflu de louer par des paroles des héros assez loués par leurs actions; qu'il suffisoit de célébrer leur mémoire, ainsi que nous faisons ici, par d'honorables funérailles, sans compromettre la gloire d'un grand nombre d'hommes,

Eloge des guerriers morts pendant la guerre du Péloponèse, par Périclès.

en la faisant dépendre de l'éloquence d'un seul, qui, de quelque maniere qu'il parle, n'est jamais sûr de trouver des auditeurs favorables. En effet, chacun ayant sa maniere de voir & de sentir, il est bien difficile, dans un éloge, de plaire également à tout le monde. Les auditeurs sont-ils instruits des faits ou disposés à les croire, l'orateur n'en dit jamais assez : les faits leur paroissent-ils nouveaux, ou les jugent-ils au-dessus de leurs forces, l'envie leur dit toujours qu'on a exagéré la louange. Tant que nous nous croyons au niveau des belles actions qu'on nous raconte, nous en supportons assez patiemment le récit; si-tôt qu'elles s'élevent au-dessus de ce que chacun se sent en état de faire, l'orgueil s'irrite & refuse même d'écouter. Mais puisque nos ancêtres nous ont fait une loi d'une coutume qu'ils ont regardée comme sage, je vais m'y conformer moi-même, & tâcher de justifier votre confiance en me rapprochant le plus qu'il me sera possible des dispositions de chacun de vous.

Je parlerai d'abord de nos ancêtres, c'est une justice & un honneur qui leur sont dus. De tout temps possesseurs du pays (1) que nous habitons,

(1) On sait que les Athéniens se disoient Autochthones, c'est-à-dire, nés dans le pays même, sans en être jamais sortis, & sans être venus d'ailleurs.

Ils l'ont défendu par leur courage, & l'ont transmis à leurs descendans libre comme ils l'avoient possédé. Sans doute, ils méritent de grands éloges, mais leurs enfans, qui sont nos peres, en méritent de plus grands encore. Trop resserrés dans l'enceinte du pays qui les vit naître, ils en ont reculé les bornes par leurs travaux : & nous, qui avons pris leur place; nous, pour ainsi dire, dans la force & la vigueur de l'âge, nous avons renchéri sur eux, & porté la ville d'Athenes à ce point de grandeur où nous la voyons aujourd'hui, aussi redoutable pendant la guerre, que brillante par tous les avantages de la paix.

Vous connoissez ces antiques combats livrés par nos ancêtres pour la défense de la patrie, & ces guerres moins anciennes où nos peres & nous-mêmes signalâmes notre valeur contre les Grecs & les Barbares : je ne vous fatiguerai point d'un pareil récit; mais je décrirai d'abord le régime, les vertus & les mœurs, auxquels nous devons notre puissance, pour passer ensuite à l'éloge des guerriers dont nous célébrons les obseques, persuadé que ces objets, exposés à votre admiration, ne dépareront pas la cérémonie de ce jour, & qu'ils pourront intéresser cette foule de citoyens & d'étrangers rassemblés ici pour m'entendre.

Je vais commencer par la forme de notre gou-

vernement : je remarque avant tout que nous n'avons emprunté nos loix d'aucun autre peuple (1) ; & qu'au lieu d'aller chercher ailleurs nos modeles, c'eſt ſur nous que les autres viennent ſe former. Nous donnons à ce gouvernement le nom de populaire, parce que chez nous c'eſt le peuple, & non un petit nombre de citoyens d'un certain ordre, qui eſt en poſſeſſion du ſouverain pouvoir. Dans les différends qui s'élevent entre les particuliers, la loi prononce conformément au droit, ſans égard aux perſonnes : dans tout le reſte elle peſe le mérite & les vertus ; & comme ce n'eſt ni la naiſſance ni les richeſſes, mais les grandes qualités de l'eſprit & du cœur qui appellent aux dignités de l'état un citoyen capable de le ſervir, ce n'eſt ni ſon obſcurité, ni ſon indigence qui peuvent l'en éloigner.

Dans les affaires publiques, chacun dit librement ſon avis ; &, portant le même eſprit dans les détails de la vie privée, perſonne n'obſerve trop curieuſement les actions de ſes concitoyens. Leurs plaiſirs ne ſont pas des crimes à nos yeux : nous ne leur montrons pas ſur notre viſage une ſévérité farouche, qui, ſans être armée de peines

(1) L'orateur fait alluſion à ce que Lycurgue avoit emprunté de Crete pluſieurs des loix qu'il avoit portées à Lacédémone.

judiciaires, n'en est pas moins rebutante. Doux & faciles dans le commerce de la vie, nous respectons tout ce qui intéresse l'ordre public; & cela moins par crainte des supplices, que par déférence pour nos magistrats, & par amour pour les loix; soit que gravées sur l'airain, ces loix reglent les droits & les devoirs de chacun; soit qu'imprimées dans l'opinion, elles prescrivent, sous peine d'infamie, la décence & les bonnes moeurs.

De plus, nous avons imaginé de nous distraire de nos travaux par des fêtes & par des jeux qui reviennent tous les ans (1), & par d'autres plaisirs moins solemnels, mais non moins honnêtes, qui nous font oublier les peines de chaque jour.

Toute la terre paie à la grandeur de notre ville le tribut de ses productions; de sorte que nous n'avons pas une jouissance plus particuliere des fruits qui naissent communément sur notre sol, que de ceux mêmes qui sont propres à d'autres pays.

C'est peu de tous ces avantages, nous prétendons encore l'emporter par la valeur sur nos rivaux: & voici les preuves de notre supériorité. Dans tous les temps, nous tenons notre ville

(1) Il y avoit à Athenes beaucoup de spectacles & de fêtes; & c'est-là, joint au commerce qui y étoit très-florissant, ce qui y attiroit ce grand concours d'étrangers.

ouverte (1) aux étrangers, qui veulent s'y rendre, sans craindre qu'ils voient ou qu'ils entendent rien dont puisse profiter l'ennemi; parce que, sans doute, nous comptons plus sur notre bravoure naturelle que sur une politique cachée & sur des précautions mystérieuses. Que d'autres, dès leur enfance, s'exercent aux plus rudes travaux, & cherchent dans leur discipline un courage qu'ils ne trouvent pas en eux: nous, sans nous y préparer par une éducation aussi sévere, nous ne courons pas avec moins d'ardeur au combat. Ce qui le prouve, c'est qu'en marchant contre nous, les Lacédémoniens appellent à leur secours leurs alliés & leurs esclaves: au lieu que, fondant tout-à-coup sur nos ennemis, nous allons seuls les combattre jusques dans leurs foyers, & quelques efforts qu'ils nous opposent, nous sommes toujours sûrs d'en triompher. Encore n'avons-nous jamais réuni contre aucun d'eux la totalité de nos forces, dont nous distrayons la meilleure partie pour le service de la marine, & pour nos

(1) Les Lacédémoniens, en général, n'admettoient pas les étrangers dans leur ville, tandis que les Athéniens étoient flattés de les voir accourir dans la leur. = *Que d'autres, dès leur enfance.* On sait qu'à Lacédémone tous les exercices tendoient à fortifier le courage militaire, & que ces exercices étoient aussi pénibles que multipliés.

expéditions en divers pays. Cependant, s'il arrive qu'en combattant contre nous, les Lacédémoniens aient l'avantage; quelque peu nombreux que nous soyons, ils se vantent de nous avoir tous défaits: si au contraire ils succombent, ils prétendent avoir été vaincus par toutes les forces de la république. Enfin, quoiqu'au lieu de nous exercer d'avance, nous attendions tranquillement le combat, & que, sans être contraints par la loi, nous ne consultions que notre courage, jamais, aux approches du péril, on ne nous voit le craindre, & au moment qu'il se présente, il nous trouve aussi fermes que ceux qui s'étoient le plus laborieusement exercés.

Et ce n'est point à la seule valeur que se borne l'éloge de notre ville; on peut ajouter à sa louange, que nous aimons le luxe sans cesser d'être simples, que nous nous livrons à l'étude sans cesser d'être actifs. Dans l'emploi des richesses, nous cherchons moins à faire parler de notre magnificence qu'à nous faire honneur d'une dépense faite à propos. Nous ne regardons pas comme une honte la pauvreté, mais comme une infamie de ne rien faire pour en sortir. Ce n'est que chez nous qu'on voit les mêmes mains gouverner également les affaires publiques & leurs affaires propres, & qu'au milieu de leurs rustiques occupations, on trouve de simples laboureurs instruits des intérêts

de l'état (1). Par-tout ailleurs l'homme qui se refuse aux travaux de l'administration, peut au moins être regardé comme un particulier paisible ; ici, il est méprisé comme un citoyen inutile. Nous croyons, & nous avons raison de croire, que, dans toutes sortes d'affaires, l'instruction ne sauroit nuire au succès, & que, dans la plupart des entreprises, on n'échoue que faute d'avoir été éclairé par la parole avant de s'y engager. Et c'est-là précisément l'avantage qui nous distingue. Nous réunissons dans le même degré la hardiesse qui entreprend & la sagesse qui délibere ; qualités qui s'excluent communément : l'ignorance inspire l'audace, la réflexion porte à la timidité. Or, le vrai courage consiste à connoître ce que les choses ont d'agréable ou de fâcheux, sans être moins ardent à braver le péril.

Sur les bienfaits, nous nous piquons de penser différemment de beaucoup d'autres (2). Nous aimons mieux donner que recevoir, parce qu'il y

(1) On sait qu'à Athenes tout citoyen, quel qu'il fût, étoit admis au gouvernement de l'état : on sait aussi que les Athéniens étoient grands harangueurs, & que, dans les moindres affaires, on haranguoit le peuple.

(2) On voit par toute l'histoire d'Athenes, qu'en général les Athéniens se piquoient de défendre tous les Grecs attaqués, sans en avoir reçu ou sans en attendre des services.

a plus à compter ſur l'amitié de celui qui donne, le bienfaiteur pour l'ordinaire, mettant plus de zele à ſoutenir un bienfait que l'obligé n'en met à le reconnoître : pour l'un, donner eſt toujours un plaiſir ; pour l'autre, ce n'eſt jamais qu'un devoir. Quant à nous, nous ſommes les ſeuls qu'on voie ſe livrer à leur caractere bienfaiſant, ſans ſonger à leur avantage perſonnel, & ſans appréhender jamais de trouver des ingrats.

Pour finir en peu de mots, je dis que la ville d'Athènes eſt comme l'école de toute la Grece, & que chacun de nos citoyens, par une heureuſe facilité, peut s'exercer dans divers talens avec ſuccès & avec grace.

Et pour ſe convaincre que ce n'eſt pas ici une vaine déclamation, mais la vérité même, il ne faut que jetter les yeux ſur notre puiſſance, & conſidérer les vertus qu'elle ſuppoſe. Les nôtres ſont telles que la vérité paſſe la renommée, telles que l'ennemi vaincu n'eſt jamais indigné de ſa défaite, & que les peuples ſoumis à nos loix ne ſauroient être humiliés de leur dépendance.

Un mérite auſſi réel, prouvé par des témoignages auſſi éclatans, nous aſſure l'admiration de la poſtérité comme celle de notre ſiecle ; & nous n'avons beſoin ni qu'un Homere, ni qu'un autre poëte releve nos vertus par d'agréables menſonges détruits auſſi-tôt par la vérité : il ſuffit que

la terre & les mers domptées par notre vaillance ; & cette foule de monumens répandus en tous lieux, attestent aux hommes de tous les temps & notre vengeance & nos bienfaits.

Telle est la patrie pour laquelle nos guerriers ont versé leur sang, & pour laquelle, à leur exemple, nous ne devons pas craindre de répandre le nôtre. Je ne me suis tant arrêté à décrire les avantages de cette patrie, que pour faire sentir que tout peuple qui n'a pas les mêmes intérêts, ne sauroit avoir la même ardeur, & pour prouver en même temps, de la maniere la plus sensible, la justice des louanges que je viens prononcer sur ce tombeau. Oui, en parlant de notre gloire, j'ai achevé l'éloge de nos guerriers, puisque c'est à leur valeur & à celle de leurs pareils que nous en sommes redevables, puisque dans toute la Grece ils sont les seuls pour qui la louange ne puisse jamais paroître au-dessus des actions. On peut dire d'une mort aussi glorieuse, que c'est la premiere & la derniere preuve (1) qu'un homme puisse donner de sa vertu. Je soutiens même qu'un semblable dévouement doit couvrir bien des fautes; & que, le bien l'emportant sur le mal, un citoyen

(1) *La premiere & la derniere preuve*, maniere de parler grecque, c'est-à-dire, la plus grande preuve ; j'ai cru devoir conserver au françois cette locution.

qui meurt pour son pays le sert plus en un jour qu'il n'a pu le desservir dans tout le cours de sa vie.

De tous ceux qui reposent ici, aucun, pour jouir plus long-temps de ses richesses, n'a refusé le combat; aucun, dans l'espoir de se soustraire par la suite à la pauvreté, n'a fui le péril: mais ne voyant rien de plus doux que de vaincre un ennemi, ni de plus grand que de servir une si belle cause, tous ont fait les derniers sacrifices à l'honneur de défendre la patrie & au plaisir de la venger. Abandonnant à la fortune tout ce qui dépend d'elle, ne se réservant que le courage qui dépend de nous, résolus de tout souffrir pour repousser l'injure plutôt que de rien céder pour acheter leur salut à ce prix, ils ont sauvé leurs jours de tout reproche, livré leurs corps à tous les coups; &, dans l'instant fatal qui a décidé du sort des armes, ils ont envisagé le péril d'un oeil fixe, & sont sortis de la vie avec toute leur vertu.

Tels ont été les guerriers dont la patrie célebre aujourd'hui les funérailles. Nous qui leur survivons, demandons plus de succès, ne montrons pas moins de courage; &, sans nous arrêter à une stérile contemplation des avantages de la victoire que personne ne peut ignorer, ne voyons que les solides grandeurs de notre république, &

redoublons de zele pour la servir. Frappés de l'éclat de sa gloire, disons qu'elle la doit à ces guerriers magnanimes qui, remplis de sentimens dignes de leur naissance, auroient rougi d'une lâcheté; à ces héros qui, se voyant trahis par la fortune, n'ont pas oublié ce qu'ils devoient à la patrie, lui ont payé un tribut aussi glorieux pour elle qu'utile pour eux-mêmes, puisqu'en échange d'un corps mortel, ils ont acquis une gloire immortelle, & le plus magnifique tombeau: non ce tombeau qui renferme leurs cendres, mais l'univers entier qui, témoin de leurs actions, en rappellera le souvenir toutes les fois qu'on voudra parler de bravoure, ou en donner l'exemple. Oui, l'univers est le seul tombeau digne des grands hommes: ils n'ont pas besoin qu'une inscription, ou qu'une colonne élevée dans le seul coin de la terre où ils ont vécu, dérobe leur nom à l'oubli; leur gloire suffisamment gravée, non sur la pierre, mais dans le souvenir de tous les hommes, pénetre jusqu'aux lieux où ils n'habiterent jamais.

Si donc nous envions leur sort, tâchons d'imiter leur vaillance, & rappellons-nous qu'il n'est point de bonheur sans liberté, ni de liberté sans courage. Ce n'est pas à des malheureux qui n'ont plus rien à perdre, qu'il convient de braver les périls; mais plutôt à ces hommes qui, en continuant de vivre, auroient tout à craindre d'une révolution, & à

qui un revers feroit fatal. Pour un cœur généreux, une défaite causée par la lâcheté est bien plus terrible qu'une mort prompte, qui nous emporte au milieu du combat ayant encore toute notre force & l'espoir que la patrie sera victorieuse.

Aussi, peres & meres ici présens, je voudrois bien vous consoler, mais je ne puis vous plaindre. Vous savez à combien de vicissitudes nous naissons exposés. Heureux ceux à qui le sort réserve la même fin qu'à vos enfans & le même sujet de tristesse qu'à vous; heureux ceux à qui la fortune fait trouver à la fin de leur carriere & le bonheur & la mort. Je sais qu'il ne me sera pas facile de vous faire oublier un avantage dont la prospérité d'autrui vous rappellera à chaque instant la jouissance & la perte. On se passe aisément d'un bien dont on n'a pas usé: on regrette toujours celui dont on s'est fait une habitude. Cependant, vous qui êtes encore à temps de procréer une seconde famille, vous devez, dans cette espérance, supporter plus patiemment votre malheur. Un jour ces nouveaux enfans vous feront oublier ceux que vous pleurez aujourd'hui; ils repeupleront & défendront la ville; ils la dédommageront de ses pertes, ils lui répondront de votre ardeur à la servir: car il n'est pas possible qu'on témoigne le même zele pour la patrie, quand on n'a point d'enfans qu'on puisse exposer pour elle. Mais vous

qui n'espérez plus d'être peres, regardez comme un bonheur tout le temps qui a précédé votre infortune; le reste ne sera pas long, & la gloire de vos fils doit vous le rendre supportable. L'amour de la louange est le dernier sentiment qui s'éteigne en nous; & il n'est pas vrai, comme quelques-uns le prétendent, que, dans un corps usé, l'ame morte à la gloire, ne vive plus que pour un vil intérêt.

Fils & freres des guerriers que nous honorons, vous trouverez en eux de redoutables rivaux; il vous faudra lutter contre ce penchant secret qui nous porte à louer des hommes qui ne sont plus. Quelque effort que vous fassiez pour les surpasser, on dira peut-être que vous êtes encore loin même de les atteindre. L'envie, qui s'acharne sur les vivans, favorise les morts, & ne fait grace qu'aux rivaux dont elle n'a plus rien à redouter.

Il faut qu'avant de finir j'adresse la parole aux veuves qui sont venues m'entendre. Voici tout ce que j'ai à leur dire. Votre gloire consiste à ne pas vous départir de la modestie de votre sexe, & à faire ensorte que les hommes ne parlent jamais de vous, pas même pour en dire du bien.

Enfin j'ai obéi à la coutume; j'ai dit ce que j'ai cru de plus convenable à la circonstance. Nos guerriers sont honorés d'une sépulture publique;

la ville se charge de leurs enfans (1) jusqu'à ce qu'ils soient en état de la défendre : & ce prix, digne récompense du courage des morts, est bien propre à piquer l'émulation de ceux qui leur survivent. Oui, sans doute, les états où la vertu est le mieux récompensée, sont ceux où l'on voit s'élever un plus grand nombre de citoyens vertueux.

Maintenant que vous avez pleuré vos parens & vos compatriotes, reprenez le soin de vos affaires & retournez chacun dans vos maisons. ——

Ainsi finit la premiere année de la guerre. La seconde campagne vit les Lacédémoniens recommencer leurs ravages dans l'Attique, & les Athéniens dans le Péloponèse & dans d'autres pays; mais elle fut sur-tout funeste à la ville d'Athenes par une contagion effroyable dont elle fut attaquée. Thucydide fait une longue description de cette maladie fatale, qui, supérieure à tous les remedes, n'épargna ni les pauvres, ni les riches, & emporta des familles entieres. Les symptômes affreux & les effets terribles de ce mal destructeur; les maisons, les rues & les temples remplis

(1) On voit dans la harangue d'Eschine sur la couronne & ailleurs, que la patrie se chargeoit d'élever dans leur enfance les fils des citoyens qui étoient morts à la guerre.

de morts ; les mourans se traînant comme ils pouvoient, & couchés autour des fontaines dont ils s'étoient approchés pour éteindre leur soif brûlante ; l'insensibilité & une espece de léthargie succédant à la pitié, les droits des sépulcres confondus, les devoirs sacrés & profanes négligés, nul intérêt pour les actions grandes & vertueuses, le mépris des bonnes mœurs au milieu du désordre ; plusieurs se livrant à leurs penchans pervers, sans crainte des dieux, ni même des hommes, ne croyant pas vivre assez long-temps pour en être châtiés, & s'imaginant qu'ils devoient jouir des biens & des plaisirs tandis qu'ils en avoient encore le pouvoir : tous ces traits & beaucoup d'autres forment dans l'historien un tableau qui inspire à la fois la compassion & l'horreur.

Après la campagne, les Athéniens voyant leur pays ravagé en même temps par les deux plus grands fléaux, la guerre & la peste, commencerent à perdre courage, & à murmurer contre Periclès, qu'ils accusoient d'être la cause de leurs maux, parce qu'il avoit conseillé la guerre. Ils envoyerent donc à Lacédémone pour accepter les conditions qu'ils avoient refusées, mais leurs députés revinrent sans avoir rien obtenu. Periclès les voyant abattus par leurs maux & irrités contre lui, les assembla, & leur adressa ce discours

parfaitement

parfaitement conforme à l'idée que l'hiſtoire nous donne de cet orateur célebre. Comme il cherche à relever leur courage, il parle de lui-même avec quelque fierté, & tâche de leur donner une juſte opinion de leur puiſſance.

Je m'attendois à votre colere, ô Athéniens! j'en devine la cauſe, & c'eſt pour vous rappeller à vous-mêmes que je vous ai aſſemblés : je viens me plaindre à vous de l'injuſtice de vos emportemens contre moi & de la foibleſſe qui vous fait céder aux malheurs. Second diſcours de Periclès aux Athéniens.

Je dis donc que le grand intérêt de chaque citoyen conſiſte moins dans ſa proſpérité perſonnelle que dans le bonheur de la cité dont il eſt membre. Le citoyen le plus heureux, ſi ſa patrie vient à tomber, tombe néceſſairement avec elle : tant qu'elle ſe ſoutient, il trouve dans le bonheur général de quoi ſe relever de ſes propres diſgraces. Mais s'il eſt vrai que la république puiſſe ſoutenir le particulier dans ſa chûte, tandis que le particulier ne peut arrêter la ruine de la république qui s'écroule, ne faut-il pas que tous ſe réuniſſent pour venir au ſecours de la mere commune, & montrent une fermeté d'ame dont vous êtes bien éloignés aujourd'hui? Je vous vois, Athéniens, perdre courage au premier revers, déſeſpérer du ſalut commun, vous reprocher à vous-mêmes

aussi injustement qu'à moi, les malheurs d'une guerre que nous avons déterminée ensemble. Oui, vous vous en prenez à moi qui me flatte de connoître vos affaires aussi-bien que personne, & de savoir en parler; à moi qui suis ami de l'état & supérieur à tout vil intérêt. Celui qui sauroit beaucoup sans pouvoir communiquer ce qu'il sait, seroit pour vous comme s'il ne savoit rien; celui qui, possédant ce double avantage, auroit de mauvaises intentions, ne vous donneroit jamais un bon conseil; ou si, étant bien intentionné, il étoit capable de céder à l'appât de l'or, par cela seul il pourroit dans l'occasion vendre la patrie : si donc, sous tous ces rapports, vous avez cru que je surpassois les autres, du moins jusqu'à un certain degré, & si par cette raison vous avez déféré à mes avis, vous auriez tort maintenant de me faire un crime d'une guerre que vous avez jugée indispensable.

Il y auroit eu de la folie, sans doute, à prendre les armes, si, étant heureux d'ailleurs, on avoit eu le choix; mais s'il falloit de toute nécessité, ou se rendre & obéir sur le champ, ou combattre pour triompher de l'injustice, on seroit plus blâmable d'avoir fui le péril que de l'avoir bravé. Je suis, moi, toujours le même; je ne change pas comme vous, Athéniens, qui avez adopté mes conseils avant que les maux soient venus vous

assaillir, & qui vous en repentez à présent que vous souffrez. L'esprit affoibli par la douleur, vous blâmez l'avis que vous avez approuvé d'abord, parce que vous sentez déja le mal personnel, & que vous ne voyez pas encore le bien général. Abattus par des disgraces aussi funestes qu'imprévues, vous n'avez pas la force de maintenir vos résolutions. Un malheur subit & inopiné accable ordinairement & enchaîne le courage; & c'est l'effet qu'a produit dans vos ames, sans parler du reste, la maladie contagieuse qui nous afflige. Toutefois, des citoyens d'une grande république, élevés dans des sentimens dignes de leur patrie, devroient-ils succomber à l'infortune, & ternir leur gloire par une conduite lâche? Oui, on ne blâme pas moins la foiblesse qui fait mal soutenir son rang, que l'on hait l'orgueil qui aspire où il ne peut atteindre. Vous devez donc, Athéniens, étouffer vos douleurs privées, & vous occuper uniquement du salut public. Quant à la guerre présente que vous pensez devoir se prolonger sans fin, & dont vous craignez de ne pas sortir avec honneur, il suffit de vous rappeller ce que je vous ai répété souvent, pour vous convaincre que vous aviez tort d'en redouter les hasards.

Je vais vous remettre sous les yeux la grandeur de votre empire, dont il me semble que vous n'avez jamais pris une juste idée. Je ne me suis

permis dans aucune occasion, & je ne me permettrois pas aujourd'hui, des discours qui peuvent être suspects de faste & d'orgueil, si je ne vous voyois dans un abattement peu convenable. Vous croyez ne commander qu'à vos alliés; & moi, voici ce que je vous dis. Il n'est que deux élémens dont les hommes puissent avoir la jouissance, la terre & la mer : vous régnez dans la partie de la mer que vos flottes parcourent, & il ne tiendroit qu'à vous de dominer dans toute son étendue. Non, il n'est pas dans le monde de monarque, ni de peuple, qui puisse résister à vos armées navales & les arrêter dans leur course. Auprès de cette puissance maritime, qu'est-ce que ces maisons & ces champs dont la privation vous est si sensible ? de pareilles pertes sont-elles faites pour vous affliger ? tout cela est-il autre chose que de vaines superfluités de luxe ? & ne devez-vous pas croire que, si nous défendons, si nous maintenons notre liberté, nous ne tarderons pas à recouvrer ce que nous aurons perdu; mais qu'en souscrivant aux ordres d'autrui, on perd & la liberté & les biens qu'elle procure. Ne dégénérons pas de nos ancêtres, qui, par leurs propres travaux ont acquis, conservé & transmis à leurs descendans la puissance dont nous jouissons. Il y a moins de honte à ne pas acquérir qu'à se laisser dépouiller de ce qu'on possede. Marchons

à l'ennemi, non-seulement avec hardiesse, mais encore avec une sorte de mépris. La hardiesse peut naître même au cœur d'un lâche dont la fortune a favorisé l'ignorance : le mépris de son ennemi est fondé sur la persuasion intime qu'on lui est supérieur en lumieres, comme nous le sommes aux Péloponésiens. A bonheur égal, la supériorité du génie rend plus assuré par la grande confiance qu'il inspire. Ce n'est point sur des espérances frivoles & incertaines qu'il s'appuie, mais, ce qui est bien plus solide, sur le sentiment éclairé de ses propres forces.

Il faut, Athéniens, maintenir l'honneur du commandement dont vous êtes tous si jaloux, embrasser les travaux, ou renoncer à la gloire. Non, il ne s'agit pas seulement pour vous d'échanger la liberté contre la servitude, mais de perdre le commandement, & de vous voir accablés de tous les ennemis qu'il vous a suscités. Il ne dépend plus de vous de renoncer à la prééminence ; je le dis à ces citoyens imprudens qui, fermant les yeux sur le danger de l'inaction, se font un mérite de leur amour pour le repos. Oui, l'empire dont vous jouissez dans la Grece, est comme la puissance souveraine dans les villes libres (1), qu'il

(1) Le mot grec *tyrannie* qui se trouve dans le texte, ne veut pas dire un pouvoir exercé durement & cruelle-

eſt auſſi-injuſte d'uſurper que dangereux d'abdiquer. Si on en croyoit nos partiſans de la paix, ils auroient bientôt perdu l'état, en ſuppoſant même qu'ils ſe conſervaſſent ſeuls indépendans. Le repos ne peut être maintenu que par le travail ; & ce n'eſt pas dans une ville qui commande, mais dans celle qui obéit, qu'un eſclavage paiſible eſt avantageux.

Ne vous laiſſez pas ſéduire par de tels hommes, ô Athéniens ! & parce que les ennemis n'ont fait après tout que ce qu'ils devoient, puiſque vous refuſiez de leur obéir, ne m'imputez pas les maux inévitables d'une guerre que vous avez réſolue avec moi. La contagion qui nous déſole eſt le ſeul mal qui ſoit ſurvenu contre notre attente ; & c'eſt en grande partie cet événement, ſupérieur à toute prudence humaine, qui m'attire votre indignation. Mais vous avez tort de m'en rendre reſponſable, à moins que vous ne vouliez auſſi me faire honneur de vos ſuccès ineſpérés. Supporter avec patience les coups du ſort, repouſſer avec courage les attaques de l'ennemi, ce ſont-là les ſentimens qui diſtinguerent de tout temps notre

---

ment, mais une puiſſance ſouveraine uſurpée contre les loix dans une ville libre. C'eſt ainſi, comme nous l'avons déja obſervé, qu'il faut entendre chez les écrivains grecs les mots de *tyran* & de *tyrannie*.

ville, & que vous ne devez pas trahir en ce jour. C'eſt pour n'avoir point cédé aux diſgraces, pour n'avoir, dans les guerres des Grecs, ni épargné ſes citoyens, ni redouté les travaux, qu'Athenes jouit d'un grand nom chez tous les hommes : c'eſt par-là qu'elle s'eſt élevée à un degré de puiſſance dont la mémoire ſe tranſmettra ſans fin aux races futures, quand même, par une ſuite du dépériſſement des choſes humaines, on verroit cette puiſſance s'affoiblir. On publiera ſans ceſſe que les Athéniens ont commandé à une grande partie de la Grece, qu'ils ont ſoutenu des guerres importantes contre tous les peuples réunis & contre chaque peuple ſéparément, enfin qu'ils ont fait d'Athenes la plus illuſtre & la plus opulente ville de l'univers. Le lâche, ami du repos, dédaignera ces avantages ; l'homme actif les deſirera avec ardeur ; celui qui déſeſpérera de les obtenir les regardera d'un œil d'envie. Être haï pendant un temps, c'eſt le partage de quiconque veut commander. Il y a de la ſageſſe à ſavoir braver la haine pour de grands motifs. La haine dure peu, & diſparoît pour faire place à l'admiration de la poſtérité & même des contemporains. Montrez en vous, ô Athéniens ! par votre fermeté au milieu des maux ; montrez en vous des hommes non moins jaloux de s'illuſtrer pour l'avenir, qu'attentifs à ne pas ſe déshonorer dans les circonſtances préſentes.

N'envoyez plus de députés à Lacédémone, & ne faites pas annoncer à votre rivale que vous vous laiſſez abattre par le malheur. Parmi les peuples & les particuliers, ce ſont ceux qui ſe montrent les plus fermes, les plus inébranlables dans les diſgraces, qui méritent le plus notre eſtime & nos éloges. ——

Périclès gagna du moins alors que les Athéniens n'envoyaſſent plus de députés à Lacédémone, & qu'ils ſe préparaſſent à la guerre : mais, toujours auſſi ſenſibles à leurs maux domeſtiques, ils ne ceſſerent pas de perſécuter celui qu'ils en croyoient l'auteur, juſqu'à ce qu'ils l'euſſent condamné à une amende. Cet emportement du peuple contre Périclès, fut paſſager. Bientôt après, il fut encore élu général, & on lui confia, comme auparavant, la principale adminiſtration de la république. On commençoit à s'endurcir aux malheurs particuliers, à devenir plus ſenſible à la gloire de l'état ; & d'ailleurs on ne voyoit perſonne plus capable de rétablir les affaires.

Portrait & éloge de Périclès.

Ici l'hiſtorien s'arrête un inſtant pour faire l'éloge de cet illuſtre perſonnage qui vécut trop peu pour le bonheur d'Athenes. Il avoit gouverné ſagement pendant la paix, & rendu la ville auſſi redoutable qu'opulente : lorſque la guerre fut allumée, il ſut prévoir d'abord ce qui devoit

constituer la force & la puissance de sa république ; il avertit les Athéniens qu'ils seroient les maîtres s'ils savoient modérer leur ambition, & si, ayant soin de leur marine, ils craignoient de mettre l'état en péril par de nouvelles entreprises. Son grand crédit venoit de son bon sens, de sa dignité personnelle, & de sa probité incorruptible. Comme il avoit acquis l'autorité par des voies légitimes, il n'employoit que des moyens honnêtes pour contenir le peuple dans le devoir ; il le conduisoit plutôt qu'il ne s'en laissoit conduire, & le censuroit plus souvent qu'il ne le flattoit. Le voyoit-il trop plein de confiance, former des projets au-dessus de ses forces ; il savoit le réprimer & lui inspirer des frayeurs utiles. S'alarmoit-il sans raison & se laissoit-il abattre ; il le rassuroit par ses discours & relevoit son courage. Sous Périclès, le gouvernement d'Athenes étoit un gouvernement populaire, où le plus grand personnage avoit en effet toute l'autorité : au lieu que ceux qui vinrent après lui, étant à-peu-près égaux en mérite, cherchoient à plaire au peuple, & lui abandonnoient les rênes de l'administration, afin d'écarter leurs rivaux & d'obtenir le premier rang. De-là ces projets téméraires & ces dissensions intestines qui ruinerent enfin la puissance d'une république que ses malheurs rendirent plus sage. Il n'y eut de remar-

quable dans la fin de la ſeconde année de la guerre, que la priſe de Potidée par les Athéniens.

Au commencement de la campagne ſuivante, l'armée ennemie, au lieu d'entrer dans l'Attique, tourna vers Platée, & ayant campé près de la ville, ſe mit à ravager le territoire. Les Platéens, envoyerent des députés à Archidame pour lui dire :

Diſc. des Platéens à Archidame & aux Lacédémoniens ; & réponſe d'Archidame.

Archidame & vous, Lacédémoniens, vous agiſſez contre la juſtice, vous démentez votre gloire & celle de vos peres, en portant vos armes ſur le territoire de Platée. Pauſanias, fils de Cléombrote, généraliſſime des Grecs qui ont garanti la nation du joug des Perſes, & partagé les périls du combat livré dans notre pays, Pauſanias ſacrifiant à Jupiter Libérateur dans la place publique de Platée, en préſence de tous les Grecs confédérés, rendit aux Platéens leur ville & leur territoire, leur permit de vivre ſuivant leurs loix ; il ajouta qu'on ne marcheroit jamais contre eux ni pour piller leurs biens, ni pour aſſervir leurs perſonnes. Telle eſt la récompenſe dont vos peres ont payé notre courage & notre zele dans les combats livrés en commun. Voilà ce qu'ils ont décidé en notre faveur ; & vous, leurs enfans, vous venez avec les Thébains, nos plus mortels ennemis, pour nous réduire en ſervitude ! Au nom des dieux

garans des fermens de vos peres, au nom des dieux de votre pays & du nôtre, nous vous demandons de ne pas ravager le territoire de Platée, &, fideles à vos engagemens, de nous laiſſer vivre ſuivant nos loix, comme l'a ordonné Pauſanias.

Tel fut le diſcours des députés Platéens; Archidame leur répondit en ces termes :

Platéens, vous parlez raiſonnablement, ſi vos actions répondent à vos paroles. D'après la déciſion de Pauſanias, vivez ſuivant vos loix, mettez en liberté tous ceux qui alors ont partagé avec vous les périls, qui ſe ſont liés par les mêmes fermens que vous, & qui ſont maintenant ſous le joug des Athéniens. C'eſt pour leur procurer la liberté à eux & aux autres Grecs que nous avons pris les armes, que nous avons fait de ſi grands préparatifs. Puiſque vous êtes parfaitement libres, fideles à votre ferment, joignez vos forces aux nôtres; ſinon demeurez neutres, comme nous vous y avons déja exhortés; jouiſſez de vos avantages ſans embraſſer aucun parti; ſoyez amis des deux peuples ſans faire la guerre ni à l'un ni à l'autre. Voilà quel eſt notre ſentiment. ——

Les Platéens, après avoir conſulté les Athéniens ſur la réponſe d'Archidame, réſolurent de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Alors

le roi de Lacédémone, adreſſant la parole aux dieux & aux héros du pays, par l'aide deſquels les Grecs avoient vaincu les Perſes, proteſta qu'il ne violoit pas le traité, qu'il ne commençoit pas le premier la guerre, & que par conſéquent il ne ſeroit pas coupable des maux qui alloient fondre ſur les Platéens; que ceux-ci ne pourroient s'en prendre qu'à eux ſeuls, ayant refuſé les conditions juſtes & raiſonnables qu'on leur offroit. Après cette proteſtation, il commença le ſiege de la ville qui fut attaquée & défendue avec la même vigueur. Ce ſiege eſt fameux dans l'antiquité, moins par l'importance de la place, que par les efforts de génie & de courage que firent les habitans pour échapper à leur ruine totale.

Cependant les Athéniens porterent la guerre en Thrace dans la Chalcide, & les Lacédémoniens dans l'Acarnanie, où Athenes envoya une flotte, ſous la conduite de Phormion, pour l'oppoſer à celle de Lacédémone. Il y eut en ce dernier endroit deux batailles navales. Dans la premiere, les Athéniens furent vainqueurs avec un avantage viſible. Pour la ſeconde, les Lacédémoniens voulant réparer leur défaite, raſſemblerent de toutes parts des navires: Phormion, de ſon côté, ayant informé Athenes de ſa victoire & des préparatifs de l'ennemi, avoit mandé qu'on lui envoyât le plus qu'on pourroit de vaiſſeaux.

Brafidas & les autres chefs du Péloponèfe, voulant donner la bataille avant qu'il arrivât du fecours aux Athéniens, raffemblent leurs foldats, & pour les raffurer ils leur parlent ainfi :

Péloponéfiens, ceux d'entre vous à qui le dernier combat naval fait appréhender d'en livrer un nouveau, ont tort de craindre. Dans la derniere action, vous le favez vous-mêmes, nous n'étions pas fuffifamment préparés pour nous battre fur mer, les troupes que portoit notre flotte étoient deftinées en grande partie à une expédition fur terre; ajoutez que la fortune nous a fort mal fervis; enfin, combattant pour la premiere fois fur un élément qui nous étoit peu connu, nous ne pouvions encore être affez inftruits dans la marine. Ce n'eft donc point par lâcheté que nous avons eu du défavantage. Lorfque l'ame n'eft pas abattue & qu'on peut juftifier fa défaite, nulle difgrace n'a droit d'effrayer : on doit croire que, fi les coups du fort occafionnent les revers, le courage refté ferme fait les réparer en s'expofant de nouveau, & qu'il rougiroit de fe rejetter fur l'inexpérience pour couvrir une lâche conduite. Non, vous n'êtes pas auffi inférieurs aux ennemis en habileté que vous leur êtes fupérieurs pour la fermeté d'ame. Leur fcience que vous craignez tant, ne peut agir dans le péril d'après les lumieres

Difcours de Brafidas & des autres chefs du Péloponèfe aux foldats Péloponéfiens.

acquises, si la valeur ne l'accompagne; sans la valeur, elle n'est d'aucun secours dans l'action: la crainte enchaîne les facultés de l'esprit, & le défaut de courage rend les connoissances inutiles. A l'habileté de l'ennemi opposez donc votre intrépide assurance; & à la frayeur que vous inspire votre défaite, l'idée que vous n'aviez pas alors tout ce qu'il falloit pour le combat. Aujourd'hui, vous avez un grand nombre de vaisseaux; vous avez l'avantage de combattre près de vos côtes, sous les yeux de votre brave infanterie. Or, la victoire ordinairement est pour le parti supérieur en nombre & en forces. Je ne vois donc rien qui puisse nous faire appréhender un mauvais succès. Nos fautes passées nous instruiront pour le présent, & par-là elles nous deviendront avantageuses. Que les pilotes & le reste de l'équipage, pleins de confiance, remplissent chacun leurs fonctions, & restent dans le poste où ils auront été placés. Nous disposerons tout avec la même activité que nos prédécesseurs, nous ne fournirons à personne le prétexte d'être lâche. Toute lâcheté sera punie selon qu'elle le mérite; la bravoure recevra sa récompense. ——

Discours de Phormion aux soldats Athéniens.

Phormion, qui ne vouloit pas reculer devant les ennemis, & qui voyoit ses soldats épouvantés du nombre de leurs vaisseaux, les assembla avant

que de combattre, & leur adreſſa ce diſcours:
Soldats, vous me paroiſſez effrayés de la multitude des ennemis; je vous aſſemble donc dans la crainte que vous ne redoutiez ce qui n'eſt pas en effet redoutable. D'abord, c'eſt parce que nous les avons déja vaincus, & qu'ils ſe croient inférieurs à nous, que nos adverſaires ont équipé un nombre de vaiſſeaux qui puiſſe ſuppléer à leur infériorité. Enſuite, ce courage ſur lequel ils comptent principalement, qu'ils regardent comme leur apanage excluſif, & qui n'eſt autre choſe que la confiance que leur donne leur expérience dans les combats ſur terre, ils s'imaginent en tirer les mêmes avantages dans les combats ſur mer, parce qu'ils réuſſiſſent le plus ſouvent dans les premiers. Mais s'ils peuvent avoir de l'aſſurance dans le continent, nous devons en avoir aujourd'hui à bien plus forte raiſon. Leur bravoure n'a rien d'extraordinaire; & c'eſt l'habileté qui nous inſpire de la hardieſſe à eux & à nous chacun dans notre partie. Trop convaincus de votre ſupériorité, les alliés de Lacédémone ne marchent que malgré eux à l'ennemi: après la défaite entiere qu'ils ont eſſuyée, ils n'auroient jamais tenté d'eux-mêmes une ſeconde bataille navale. Ne craignez donc point leur vaine confiance. Vous leur inſpirez bien plus de crainte, une crainte bien plus fondée, & parce que vous

les avez déja battus, & parce qu'ils ne peuvent croire que vous paruſſiez devant eux ſi vous ne méditiez quelque coup important. Des ennemis ſupérieurs en nombre, comme ils le ſont, comptent plus ſur leur multitude que ſur leur expérience. Des guerriers beaucoup moins nombreux, & que rien ne force de combattre, ne ſe préſentent qu'avec un grand deſſein arrêté dans l'eſprit. D'après cette idée, ils nous craignent plus par cela même que nous paroiſſons peu à craindre, que ſi nous avions des forces ſupérieures. On a déja vu plus d'une fois de grandes armées défaites par de petites troupes qui étoient plus exercées & plus braves; & nous ne manquons ni d'exercice ni de bravoure. Qu'ils ne s'attendent pas que j'engage le combat dans le détroit, ou que j'y faſſe paſſer ma flotte. Des navires légers dans leurs mouvemens & bien formés à la manœuvre, s'ils ont en tête un grand nombre de vaiſſeaux qui le ſont moins, doivent ſur-tout avoir attention de ſe mettre au large. Dans un lieu trop reſſerré, on ne peut, comme on voudroit, ni aſſaillir bruſquement les ennemis, ni ſe retirer ſi on eſt preſſé; on ne peut traverſer leur flotte, ni revenir à la charge, toutes manœuvres propres à de légers navires : on eſt forcé de combattre de pié-ferme, comme ſur terre; & alors le nombre a l'avantage. Je pourvoirai à votre ſûreté avec

le plus grand soin ; vous, soldats, gardez votre poste dans les vaisseaux, & exécutez les ordres avec promptitude, d'autant plus qu'il y a peu d'espace pour le choc. Durant le combat, observez exactement la discipline & le silence, qui sont si essentiels dans la guerre, & principalement dans les batailles navales. Combattez avec un courage digne de vos exploits passés. Il s'agit pour vous d'un grand objet ; il est question de détruire les espérances que les Péloponésiens ont fondées sur leur marine, ou de faire craindre aux Athéniens de perdre l'empire de la mer. Rappellez-vous que vous venez de vaincre la plupart des ennemis contre lesquels vous allez vous mesurer, & que le vaincu revient toujours avec moins d'ardeur au combat. ———

La bataille fut livrée, l'avantage fut à-peu-près égal de part & d'autre, & les deux partis s'attribuerent la victoire. Voilà quelle fut l'issue de cette campagne. Une entreprise de la flotte lacédémonienne vers le cap de Salamine, une expédition des Thraces-Odrysiens dans la Macédoine, & quelques excursions des Athéniens dans l'Acarnanie, remplirent le troisieme hiver.

LIVRE III.

LES peuples du Péloponèse & leurs alliés, ouvrirent la quatrieme campagne par leurs ravages accoutumés dans l'Attique. L'île de Lesbos, dont Mitylene étoit la ville principale, ne tarda pas à quitter l'alliance d'Athenes. Méthymne fut la seule ville qui resta fidelle. Les Mityléniens avoient voulu se soulever dès avant que la guerre fût déclarée; mais les Lacédémoniens ne voulurent pas les recevoir. Ils éclaterent enfin un peu plutôt qu'ils n'avoient résolu : car ils vouloient attendre qu'ils eussent fermé l'entrée de leurs ports, achevé leurs murailles, équipé leur flotte, & fait venir du Pont-Euxin ce qui leur manquoit. Ils étoient occupés de ces préparatifs; les habitans de Ténédos, qui étoient leurs ennemis, ceux de Méthymne, avec quelques particuliers de Mitylene, en donnerent avis au peuple d'Athenes, & dirent que, si l'on ne se hâtoit, l'île étoit perdue. Les Athéniens n'ayant pu rien gagner sur les Mityléniens par la persuasion & par des remontrances amicales, résolurent de les prévenir, & envoyerent sur le champ quarante vaisseaux qu'on avoit destinés pour le Péloponèse. Le commandant de la flotte devoit signifier aux Mityléniens d'abattre

leurs murailles, de livrer leurs vaisseaux, & leur déclarer la guerre en cas de refus. Les rebelles furent fort surpris, parce qu'ils n'avoient rien de prêt. Ils parlerent d'accommodement; on prêta l'oreille à leurs propositions, & on leur permit d'envoyer à Athenes. Ils envoyerent en même temps, le plus secrettement qu'ils purent, des députés à Lacédémone pour demander du secours. Les députés envoyés à Athenes, revinrent sans avoir rien obtenu. On se prépara de part & d'autre à attaquer & à se défendre. Mitylene fut bloquée du côté de la mer. Les députés envoyés à Lacédémone, eurent audience dans le temple de Jupiter Olympien, après les jeux olympiques, afin que les alliés pussent entendre leurs plaintes. Voici le discours qu'ils prononcerent :

Disc. des députés de Mitylene aux Lacédémoniens & à leurs alliés.

Lacédémoniens & vous alliés, nous ne pouvons ignorer quel est l'usage & l'opinion des Grecs. Ceux qui, dans le cours d'une guerre, rompent leur premiere alliance pour passer à une autre, sont reçus avec plaisir si on y trouve son avantage; mais on conçoit d'eux une idée peu favorable, & on les regarde comme traîtres à leurs premiers amis. Ce jugement n'est fondé qu'autant que ceux qui abandonnent & ceux qui sont abandonnés, unis par les mêmes sentimens & par la même affection, avec une puissance égale

& des forces pareilles, ne sont autorisés à se quitter par aucun motif légitime : rapports qui ne se trouvent pas entre les Athéniens & nous. Et qu'on n'aille point juger mal des Mityléniens, parce qu'ils se détachent, pendant la guerre, d'un peuple qui dans la paix les a traités avec égard : car nous voulons avant tout vous prouver que notre démarche n'a rien que de juste & d'honnête. Nous vous demandons votre alliance : or, nous savons qu'il ne peut y avoir d'alliance & d'amitié solide entre les peuples & les particuliers, si l'on ne s'unit par l'idée qu'on a mutuellement de sa vertu, & si d'ailleurs l'on ne s'accorde pour les sentimens & pour le caractere, dont la différence ne tarde pas à produire une désunion.

L'alliance entre Athenes & Mitylene commença lorsque vous renonçâtes à la guerre des Perses, & que les Athéniens s'engagerent à en dissiper les restes. Nous ne nous alliâmes pas à eux pour leur assujettir les Grecs, mais aux Grecs pour les délivrer de la domination des Barbares. Tant qu'ils commanderent avec justice, nous les suivîmes avec ardeur. Lorsque nous reconnûmes que, n'étant plus aussi animés contre les Barbares, ils vouloient asservir les alliés, nous ne fûmes plus alors exempts de crainte. La difficulté de réunir les suffrages ne permettant pas aux Grecs confédérés de se liguer pour secouer le joug, ils

furent asservis tous, excepté nous & les habitans de Chio. Indépendans & libres seulement de nom, nous marchâmes à la suite des Athéniens. En voyant la maniere dont ils en avoient usé envers les autres, nous ne pouvions les regarder comme des chefs à qui l'on pût se fier; & il n'étoit pas probable que, s'étant assujetti presque tous les peuples de la confédération, ils n'en usassent pas de même, dès qu'ils le pourroient, avec ceux qui restoient libres. Si tous ces peuples jouissoient encore de leur liberté, nous aurions sujet d'espérer que les Athéniens ne changeroient pas à notre égard; mais, comme ils se sont soumis le plus grand nombre, ils doivent voir avec peine les Mityléniens se soustraire seuls au joug commun & rester leurs égaux; d'autant plus que leurs forces augmentent, & que nos ressources diminuent de jour en jour. Or, la crainte respective peut seule maintenir l'union entre deux puissances, parce que alors l'ambitieux ne se sent pas assez supérieur pour entreprendre de violer le traité.

L'unique motif pour lequel les Athéniens nous ont laissés libres, c'est qu'ils cherchoient à se parer d'un prétexte qui leur conservât l'empire, & qu'ils pensoient pouvoir réussir par la politique plutôt que par la force. Ainsi, d'un côté, ils se faisoient accompagner d'alliés qui jouissoient de l'indépen-

dance, & qui paroissoient les suivre librement, dans la vue de faire croire qu'ils ne prenoient les armes que pour réprimer l'injustice : de l'autre, ils menoient d'abord les plus forts contre les plus foibles pour opprimer ensuite ceux qui resteroient quand ils seroient affoiblis par la destruction des moins puissans. S'ils avoient commencé par nous, lorsque tous avoient quelque puissance par eux-mêmes & qu'ils pouvoient être soutenus, ils n'auroient pas également réussi à les assujettir. Ils craignoient encore de se trouver en péril, si venant à réunir les forces de notre marine, nous les joignions aux vôtres ou à celles de quelque autre peuple. Enfin nous avons échappé à la servitude par nos égards continuels pour le peuple d'Athenes & pour ses chefs. Mais en considérant le sort qu'ont éprouvé les autres alliés, il semble que nous n'aurions pu nous soutenir long-temps, si la guerre actuelle ne fût survenue. Pouvions-nous donc compter sur l'amitié d'Athenes, ou sur la liberté dont nous paroissions jouir, lorsque de part & d'autre nous n'étions pas unis sincérement & par le cœur? Les Athéniens nous flattoient dans la guerre, parce qu'ils nous redoutoient; dans la paix, nous tenions la même conduite à leur égard : la crainte seule étoit le lien d'un attachement mutuel qui n'a de solidité que lorsqu'il est fondé sur l'amour. Oui, c'étoit moins

l'affection que la politique qui maintenoit notre alliance ; & les premiers qui en trouveroient l'occasion devoient rompre les premiers. Mais nous croire coupables, parce que prenant les devants, & cherchant à éloigner les maux que vos ennemis nous réservent, nous n'attendons pas qu'une trop funeste expérience vienne nous convaincre, ce ne seroit point penser juste. Si nous pouvions aussi différer & leur opposer des batteries égales, pourquoi, étant aussi puissans qu'eux, leur resterions-nous soumis ? Puisqu'ils ont en main la faculté de nous perdre, nous pouvons, sans doute, les prévenir, & saisir les moyens de nous sauver.

Tels sont, Lacédémoniens & vous alliés, les motifs & les sujets de plainte qui nous forcent d'abandonner le parti d'Athenes : ils sont suffisans pour justifier notre démarche, pour nous inspirer de la frayeur, & nous faire chercher notre sûreté. Il y a long-temps que nous songions à passer dans votre parti ; nous vous avions fait demander votre alliance pendant la paix, & elle eût été conclue si vous aviez consenti à nous recevoir. Maintenant, sollicités par les Béotiens, nous nous sommes hâtés de nous rendre à leurs desirs. Nous avons pensé qu'en nous séparant d'Athenes, nous gagnions le double avantage de ne point asservir les Grecs conjointement avec elle, mais de nous réunir à

vous pour les affranchir ; de ne pas être accablés nous-mêmes par cette république, mais de prévenir ses mauvais desseins. Nous nous sommes séparés à la hâte, sans avoir encore disposé nos forces ; c'est un motif de plus pour que vous nous receviez dans votre alliance, pour que vous nous secouriez sans délai, afin qu'on vous voie à la fois protéger les opprimés & vous venger de vos ennemis. Jamais l'occasion ne fut plus favorable. Athenes est affoiblie par une maladie contagieuse, ses finances sont épuisées. Une partie de la flotte athénienne est dans votre pays, l'autre est chez nous. Si donc à présent vous faites une seconde irruption dans l'Attique par terre & par mer, il n'est pas probable que les Athéniens puissent vous opposer un grand nombre de vaisseaux; mais, ou ils ne repousseront pas vos attaques, ou ils quitteront prise des deux côtés.

Au reste, n'allez pas croire que c'est pour un pays étranger que vous exposerez vos personnes. Si Lesbos vous paroît éloignée, elle vous servira de près ; & si la guerre, comme on se l'imagine, n'est pas dans l'Attique, elle sera dans un pays où l'Attique trouve des ressources. Les Athéniens tirent de grands revenus de leurs alliés, & ils en tireront de plus grands encore s'ils parviennent à nous réduire. Nul autre peuple ne les abandonnera ; ils joindront nos forces aux leurs, & ils

appesantiront sur nous le joug bien plus que sur ceux qu'ils se sont d'abord soumis. Si vous nous défendez avec zele, en même temps que vous vous attacherez une puissance dont la marine vous sera d'un grand secours, vous détruirez plus aisément les forces d'Athenes, qui se verra privée de ses alliés par la confiance qu'auront les peuples en recourant à votre protection. Déclarez-vous leurs libérateurs ; par-là, vous vous laverez du reproche de ne pas défendre les peuples qui vous implorent, & vous augmenterez vos ressources pour la guerre.

Craignant donc de frustrer les espérances des Grecs, pleins de respect pour Jupiter Olympien, dans le temple duquel nous paroissons en supplians, recevez les Mityléniens dans votre alliance, & accordez-leur le secours qu'ils sollicitent. N'abandonnez pas un peuple qui s'expose seul au péril, mais qui peut ruiner votre parti ou le faire triompher suivant que vous rejetterez ou que vous écouterez ses demandes. En un mot, montrez-vous tels que les Grecs jugent que vous devez être, & que nos craintes desirent que vous soyez. ——

Les Mityléniens obtinrent ce qu'ils demandoient, & furent reçus dans l'alliance du Péloponèse. On se disposoit à envoyer quarante galeres

à leur secours : les Athéniens envoyerent une flotte vers l'Isthme de Corinthe, & à Mitylene un renfort de mille soldats pesamment armés, à l'aide desquels on fit une circonvallation; de sorte qu'au commencement de l'hiver la ville se trouva bloquée par terre & par mer. Sur la fin du même hiver, comme les secours du Péloponèse n'arrivoient pas, elle se rendit, à la charge qu'on ne feroit mourir ni emprisonner personne, jusqu'au retour des députés qui seroient envoyés à Athenes, & que cependant les troupes entreroient dans Mitylene.

A l'entrée de la cinquieme campagne, les Lacédémoniens fondirent sur l'Attique suivant leur coutume, & y firent de grands ravages. Les quarante vaisseaux qu'ils envoyoient au secours de Mitylene, sous la conduite d'Alcidas, apprirent à Claros la reddition de la ville. Ils firent voile à Embate, & là les chefs délibéroient sur ce qu'ils avoient à faire. Teutliape, commandant des Eléens, opinoit à ce qu'on allât sur le champ à Mitylene; & voici comme il expliqua son avis en peu de mots dans le conseil de guerre.

Discours de Teutliape à Alcidas & aux autres chefs des troupes péloponésiennes.

Alcidas, & vous Péloponésiens, chefs des troupes, mes collegues, je crois que nous devons passer sur le champ à Mitylene avant que les ennemis soient informés de notre arrivée. Il est

probable que venant de prendre la ville, nous les trouverons en désordre & nullement sur leurs gardes, sur-tout du côté de la mer d'où ils ne s'attendent pas qu'il leur viendra quelque ennemi, & où nous avons maintenant nos principales forces. Leurs soldats, sans doute, sont dispersés négligemment dans les maisons, comme après une victoire. Si donc nous les attaquons brusquement & pendant la nuit, j'espere qu'avec le secours des habitans qui nous sont restés fideles, nous nous rendrons maîtres de la ville. Hasardons sans crainte cette irruption soudaine, convaincus que c'est-là ce qui occasionne le plus de révolutions dans la guerre. Le général qui ne se laisse jamais surprendre, & qui profite de la sécurité des ennemis, aura toujours l'avantage. ——

Alcidas n'ayant pas goûté cet avis, on conclut à regagner le Péloponèse en diligence. Paquès, général de l'armée athénienne, qui avoit pris Mitylene, fit une excursion avec sa flotte dans l'Ionie, prit quelques villes, revint dans l'île de Lesbos, & envoya les principaux auteurs de la révolte à Athenes, où s'étoient rendus les députés des Mityléniens. On mit l'affaire en délibération, & dans la colere on décida qu'on feroit mourir tous les habitans, que les femmes & les enfans seroient réduits en servitude. On fit partir à l'heure

même une galere pour mettre à exécution ce cruel décret. Mais on se repentit, dès le lendemain, d'avoir confondu les innocens avec les coupables. Les députés de Mitylene s'étant apperçus que les esprits paroissoient se reporter vers la douceur, prierent le magistrat de remettre l'affaire en délibération. Le peuple s'étant donc assemblé, Cléon, auteur du premier décret, homme violent, qui avoit acquis un grand crédit par son éloquence véhémente & impétueuse, prononça ce discours bien conforme à son caractere, pour engager le peuple à ne rien changer à la détermination qui avoit été prise la veille.

Discours de Cléon aux Athéniens, contre la ville de Mitylene.

Il y a long-temps, Athéniens, que j'ai cru m'appercevoir que la démocratie est incapable de commander à des peuples étrangers; mais je n'en fus jamais mieux convaincu qu'en vous voyant revenir aujourd'hui sur vos décisions au sujet de Mitylene. Quoi donc? parce que vous vivez entre vous avec franchise & sans défiance, vous êtes disposés de même pour vos alliés! Dans toutes les fautes où vous jettent les artifices de leurs discours, ou les mouvemens d'une molle compassion, vous ne voyez pas que votre foiblesse vous fait tort à vous-mêmes sans qu'ils vous en sachent aucun gré; vous ne considérez pas que votre domination est une espece d'autorité souveraine

exercée dans une ville autrefois libre, que vos alliés cherchent à s'y souſtraire, & ne vous obéiſſent qu'à regret? Non, s'ils vous ſont ſoumis, ce n'eſt point à des ménagemens, qui vous deviennent funeſtes, que vous en êtes redevables, mais à l'aſcendant de votre puiſſance plutôt qu'aux ſentimens de leur affection. Le plus grand mal, c'eſt que nos décrets n'aient rien de fixe & d'arrêté, c'eſt que nous ne puiſſions comprendre qu'un état où les loix ſont moins bonnes, mais invariables, eſt plus heureux que celui où les loix, quoique meilleures, ſont toujours mobiles. L'ignorance modeſte eſt plus avantageuſe aux états que la ſcience préſomptueuſe; &, en général, on eſt mieux gouverné lorſque les citoyens ſont peu inſtruits, que lorſqu'ils le ſont beaucoup. Trop intelligens, ils veulent paroître plus habiles que les loix, l'emporter ſur les meilleurs politiques, comme ne pouvant montrer leur eſprit dans de plus grandes occaſions; & par-là ils ne perdent que trop ſouvent la cité dont ils ſont membres. Quand ils ſe défient de leurs lumieres, ils ne croient pas en ſavoir plus que les loix, ils s'avouent incapables de cenſurer les grandes vues; &, comme ils ſe font une regle de juger paiſiblement les bons conſeils plutôt que de les combattre, ils réuſſiſſent pour l'ordinaire. Fideles eux-mêmes à cette méthode, craignant d'abuſer de leur talent pour

la parole & de leur subtilité dans la discussion des affaires, vos orateurs, ô Athéniens! ne doivent vous parler que pour maintenir les résolutions déja prises.

Pour moi, je persiste dans mes sentimens au sujet de Mitylene, & j'admire ceux qui, ayant remis cette affaire en délibération, cherchent à gagner du temps pour l'intérêt des coupables. En effet, le délai ralentit la poursuite de l'offense; au lieu que la peine qui suit de près le crime, étant plus févere, est plus proportionnée à la faute. J'admire encore celui qui, par esprit de contradiction, voudra soutenir que la révolte des Mityléniens nous est avantageuse, & que ce qui est un malheur pour nous n'est pas d'un mauvais exemple pour nos alliés. Sans doute que, comptant sur son éloquence, il prétendra que ce qui a été résolu n'a pas été vraiment résolu; ou gagné par l'or des rebelles, il tâchera de vous séduire par des discours étudiés. Dans ces combats d'orateurs, la ville donne le prix à d'autres, & n'a pour elle que le péril. C'est à vous, Athéniens, qu'il faut s'en prendre; c'est vous qui établissez ces combats abusifs par l'habitude où vous êtes d'assister aux discours comme à un spectacle, & de n'écouter les événemens sérieux que comme une histoire amusante. Accoutumés à ne juger de la possibilité des choses incertaines que d'après le récit de vos

orateurs, & quant aux faits qui ne sont que trop réels, en croyant plus vos oreilles que vos yeux, vous vous en rapportez à de vaines critiques en beaux termes. On vous voit toujours vous laisser surprendre à ce qui est nouveau, refuser de suivre les conseils solides, & rejetter ce qui est ordinaire pour courir après ce qui est étrange. Chacun de vous desire d'avoir le talent de la parole : sinon vous vous faites un mérite de contredire les plus habiles orateurs; ou du moins vous êtes jaloux de paroître prévenir la pensée de celui qui parle, & d'applaudir les prémiers à un mot subtil, aussi prompts à deviner le sens d'un discours que lents à prévoir les suites d'un avis. Inquiets, vous cherchez, pour ainsi dire, à changer de situation, sans connoître bien votre état présent. En un mot, uniquement sensibles à l'agrément des paroles, admirateurs des sophistes, vous ressemblez à des spectateurs qui s'amusent plutôt qu'à des citoyens qui déliberent. C'est pour vous empêcher de tomber aujourd'hui dans ces défauts, que je viens vous prouver que jamais peuple ne fut aussi coupable à votre égard que celui de Mitylene.

Des villes qui, ne pouvant supporter notre domination, ou étant contraintes par une force étrangere, ont abandonné nôtre parti, je les trouve excusables. Mais un peuple qui habite une île munie de fortes murailles, qui n'a à craindre nos ennemis

que du côté de la mer où il se voit défendu par les navires qui remplissent ses ports ; un peuple à qui nous avons laissé sa liberté, que nous avons traité avec distinction, & qui s'est comporté aussi mal : ne peut-on pas dire qu'avec des intentions perverses il s'est déclaré plutôt que révolté contre nous, puisqu'on ne se révolte que contre un maître dur & violent ? ne peut-on pas dire qu'il a cherché à nous perdre en se liguant avec nos plus mortels ennemis ? Le procédé des Mityléniens est beaucoup plus atroce, sans doute, que s'ils nous eussent fait la guerre, ayant par eux-mêmes des forces suffisantes. Le malheur des autres, que nous avons asservis pour les punir de leur révolte, n'a pu les instruire ; ni leur bonheur personnel n'a pu les empêcher de se jetter dans le péril. Résolus à tout ce qui pourroit arriver, concevant des espérances au-dessus de leurs forces, mais au-dessous de leurs desirs, ils ont entrepris la guerre, & ont préféré la voie des armes aux voies de justice. L'espoir du succès les a portés à nous attaquer sans que nous leur ayons fait aucune injure. En général, les villes qui jouissent tout-à-coup d'une félicité inattendue, deviennent insolentes. Le bonheur, fruit de la sagesse, est toujours plus solide que celui qui n'est que l'ouvrage du hasard ; & l'on peut dire qu'il est plus facile de se soutenir dans l'infortune, que de se maintenir dans

la

la prospérité. Il y a long-temps que nous n'aurions pas dû avoir pour Mitylene des égards qui n'ont fait qu'enhardir son orgueil, par un sentiment naturel à l'homme qui méprise ceux qui le flattent & respecte ceux qui lui résistent. Mais à présent du moins, que les rebelles subissent la peine due à leur crime. N'imputez pas la faute à un petit nombre pour décharger la multitude, puisqu'ayant pu se jetter entre nos bras & jouir maintenant de leur ville, tous nous ont attaqués également; puisque jugeant plus sûr de courir les hasards avec les auteurs de la révolte, ils ont voulu la partager. Que si, dans le cas où l'on vous a abandonnés de soi-même, vous n'imposez qu'une peine légere, comme si on eût été forcé par l'ennemi, qui de vos alliés ne vous abandonnera pas sur le plus simple prétexte, lorsqu'il verra que s'il réussit il acquerra la liberté, & que s'il échoue il n'en éprouvera aucune fâcheuse disgrace? Vous, Athéniens, il vous faudra exposer vos fortunes & vos personnes contre chaque peuple. La victoire ne vous redonnant qu'une ville ruinée, vous serez privés par la suite d'un revenu qui fait votre principale force : la défaite augmentera le nombre de nos adversaires, & le temps qu'il faudroit employer à repousser nos ennemis actuels, nous le perdrons à combattre nos propres alliés. Nous ne devons donc pas faire espérer

aux Mityléniens qu'en nous gagnant par des largesses, ou en nous séduisant par des discours, ils pourront acheter ou surprendre le pardon de leur délit, comme s'il étoit peu grave. Non, ce n'est point malgré eux qu'ils se sont séparés de nous; c'est avec réflexion qu'ils ont cherché à nous nuire; or, les fautes involontaires sont les seules fautes excusables.

Pour moi je soutenois alors, & je soutiens à présent, que vous ne devez rien changer à votre décret. Je veux vous faire éviter trois défauts essentiels dans le commandement, vous empêcher de faillir en cédant à la compassion, à l'agrément des paroles, & aux sentimens de douceur. Nous devons de la compassion à ceux qui, à leur tour, seront touchés de nos peines; & non pas à ceux qui n'auront pour nous aucune pitié, qui sont comme dans la nécessité d'être toujours nos ennemis. Que les orateurs qui se disputent l'avantage de vous plaire, s'exercent dans des conjonctures moins importantes, & non dans celle-ci, où notre ville, pour un léger plaisir, souffriroit un énorme préjudice, tandis qu'ils auroient l'avantage d'être bien payés pour avoir bien parlé. Nous devons user de douceur envers ceux qui doivent être à l'avenir nos vrais amis, & non envers des hommes qui, toujours les mêmes à notre égard, ne cesseront d'être nos ennemis si nous les épargnons.

Pour conclure en peu de mots, je dis que, si vous vous rendez à mes conseils, vous ferez subir aux Mityléniens le traitement qu'ils méritent en même temps que vous ménagerez vos intérêts. Si vous suivez un avis contraire, les Mityléniens ne vous sauront aucun gré de votre clémence; & vous vous condamnerez vous-mêmes. Oui, s'ils ont eu raison de se révolter, vous auriez tort de vouloir les dominer. Que si vous voulez les dominer même injustement, vous devez donc les punir même contre la justice pour votre avantage; ou, renonçant à toute domination, vous complaire dans une vertu paisible (1). Faites subir aux rebelles le mal qu'ils vous réservoient; & quoique vous ayez échappé au péril, ne vous montrez pas plus insensibles à l'injure que ne l'étoient ceux qui méditoient votre ruine. Songez à la maniere dont probablement en auroient usé envers vous, s'ils avoient réussi, des hommes qui n'avoient aucune raison de prendre contre vous les armes. A-t-on offensé quelqu'un sans sujet, on le poursuit sans relâche; on cherche à le perdre, d'autant plus qu'on n'espere aucune grace d'un tel ennemi si on l'épargne: car celui qu'on a offensé

(1) On sent, & il n'est pas besoin que je le fasse remarquer, combien les maximes que débite ici Cléon, sont odieuses & révoltantes.

ſans cauſe eſt bien plus animé, s'il échappe, qu'un ennemi ordinaire. Ne vous trahiſſez donc pas vous-mêmes, ô Athéniens ! mais vous mettant devant les yeux ce que vous auriez eu à ſouffrir, & vous rappellant avec quelle ardeur vous deſiriez de vous aſſujettir les rebelles, traitez-les aujourd'hui comme ils vous auroient traités eux-mêmes : ne vous laiſſez pas fléchir par leur ſituation préſente, ſans penſer au péril dont vous menaçoit leur révolte. Puniſſez-les comme ils le méritent ; faites-en un exemple éclatant, qui apprenne aux peuples attachés à votre fortune, que toute rebellion ſera punie de mort. S'ils ſont pénétrés de cette crainte, vous ſerez moins expoſés à laiſſer tranquilles vos ennemis pour combattre vos propres alliés. ——

Diſcours de Diodote en faveur de la ville de Mitylene.

Tel fut le diſcours de Cléon ; Diodote, qui avoit déja combattu ſon avis dans la premiere aſſemblée, y répondit par cet autre diſcours :

Je ne puis, Athéniens, condamner ceux qui remettent en délibération l'affaire de Mitylene, ni approuver ceux qui ſe plaignent qu'on revienne pluſieurs fois ſur des objets importans : rien, ſelon moi, n'eſt plus oppoſé à la ſageſſe des conſeils que la précipitation & la colere. L'une eſt ordinairement la marque d'un eſprit mal réglé, l'autre d'un caractere brutal & d'un génie étroit.

Quiconque soutient qu'on peut s'instruire des affaires sans les discuter par la parole, ou manque de sens, ou a quelque intérêt à défendre son opinion. Il manque de sens, s'il se persuade que la parole n'est pas le seul moyen de s'éclairer sur des choses obscures & incertaines. Il a quelque intérêt caché, si, voulant vous porter à une démarche injuste, & se défiant de réussir en donnant un avis peu raisonnable, il pense que, par des calomnies adroites, il étonnera ses adversaires & ses auditeurs. Rien sur-tout de plus odieux que d'accuser les autres de corruption pour se faire valoir. Reproche-t-on de l'ignorance à un orateur, il se retirera, s'il ne persuade pas, avec la réputation de citoyen peu habile plutôt que d'homme peu integre: mais lorsqu'on l'accuse de se laisser corrompre, il est suspect même quand il persuade; &, supposé qu'il manque son but, outre qu'on lui croit peu de lumieres, on se défie même de sa droiture. Cependant la république en souffre, parce que la crainte éloigne les citoyens capables de lui donner de bons conseils. Ce seroit un bonheur pour elle que les hommes que je viens de désigner, fussent privés du talent de la parole, de ce talent qui leur inspire plus de hardiesse pour nuire à l'état. Il est d'un bon patriote de montrer simplement que son avis est le plus utile, sans chercher à effrayer ceux qui pourront le combattre.

Il eſt d'un peuple ſage de ne pas accorder des diſtinctions extraordinaires au plus habile miniſtre, ſans lui refuſer celles auxquelles il a droit de s'attendre, & de n'infliger aucune peine ni même de ne faire aucun affront au citoyen qui manque de trouver le meilleur conſeil. Par-là, ſi l'orateur gagne votre confiance, jamais l'eſpoir d'obtenir plus de conſidération ne le fera parler contre ſa penſée & pour flatter le peuple : s'il ne jouit pas auprès de vous de tout le crédit qu'il deſire, il ne cherchera point à ſe concilier la multitude par les mêmes voies de flatterie. Nous agiſſons tout autrement ; & de plus, ſi on a rendu quelqu'un ſuſpect d'un vil intérêt, donnât-il les meilleurs avis, la haine qu'on lui porte ſur des ſoupçons obſcurs, prive la patrie d'un avantage viſible. Les bons avis donnés dans l'intention la plus droite, ne ſont pas moins ſuſpects que les mauvais ; & ſoit qu'on propoſe des conſeils utiles ou nuiſibles, il faut employer également l'artifice & la diſſimulation pour perſuader le peuple. Notre république, vu les défiances qu'on lui inſpire, eſt la ſeule qu'on ne puiſſe ſervir d'une maniere ouverte & ſans la tromper, parce que, ſans doute, le citoyen qui évidemment lui donne un bon avis, eſt ſoupçonné d'agir par des vues ſecrettes de cupidité. Malgré ces obſtacles de votre part, vos miniſtres doivent, s'il s'agit d'affaires importantes, péné-

trer dans l'avenir plus que vous qui vous contentez d'un coup-d'œil superficiel ; ils le doivent d'autant plus, qu'ils ont à rendre compte de leurs avis à vous-mêmes qui n'en avez pas à rendre de votre détermination. Si celui qui persuade & celui qui est persuadé étoient également punis, vous jugeriez avec plus de sagesse : mais lorsque, emportés par une passion quelconque, vous avez pris un parti nuisible, vous ne pouvez pardonner à un seul homme de vous avoir donné un mauvais conseil, & vous vous pardonnez à vous tous ensemble de l'avoir trop légérement adopté.

Pour moi, je ne suis monté à la tribune ni pour contredire, ni pour décrier personne au sujet des Mityléniens. Ce ne sont pas leurs délits, si nous sommes sages, qui doivent nous occuper, mais nos propres intérêts. Quand je prouverois que leur faute est inexcusable, je ne demanderois point pour cela qu'on les fît périr, si ce n'étoit pas notre avantage ; je ne voudrois point non plus qu'on leur pardonnât, quand ils mériteroient quelque pardon, si ce n'étoit pas le bien de la république : car, dans la délibération actuelle, nous devons regarder l'avenir plutôt que le présent. Cléon soutient qu'en nous annonçant pour punir de mort les rebelles, cette rigueur utile empêchera désormais les peuples de nous abandonner. Considérant moi-même notre avantage

futur, je penſe le contraire, & je vous demande que des raiſons ſpécieuſes ne vous faſſent pas rejetter de ſolides réflexions. Cléon qui plaide pour le droit rigoureux, & qui ſe prévaut de votre reſſentiment contre les Mityléniens, pourroit vous perſuader : mais nous examinons moins la peine que méritent les coupables dans la rigueur de la juſtice, que l'utilité dont ils peuvent nous être par la ſuite.

Dans les villes, il y a peine de mort pour des fautes moins graves que celle dont nous pourſuivons ici la punition; cependant les hommes enivrés par l'eſpoir du ſuccès en courent les riſques, & nul encore ne s'eſt expoſé au danger en déſeſpérant de réuſſir dans ſes deſſeins. Quelle ville s'eſt jamais révoltée, qui n'ait cru pouvoir maintenir ſa révolte avec ſes propres forces ou avec le ſecours d'autrui? Tous, peuples & particuliers, ſont entraînés par leur nature à faire des fautes, ſans pouvoir être arrêtés par aucune loi. On a, ſans doute, parcouru tous les genres de peines, enchériſſant toujours & eſſayant d'effrayer le crime : & il eſt probable qu'il y avoit dans l'origine des peines plus douces pour les plus énormes attentats; mais que la plupart ſe trouvant bravées par les coupables, elles ont été portées juſqu'à la mort que l'on brave auſſi. Il faut donc imaginer une crainte plus forte, ou dire que celle-là même

ne peut contenir les hommes. La pauvreté, qui nous enhardit par le besoin; la richesse, dont la fierté & l'insolence nous livrent à une ambition sans bornes; d'autres situations de la vie, où, selon notre caractere, nous sommes dominés par quelque affection impérieuse : voilà ce qui nous jette dans les périls. Le desir & l'espérance se mêlent par-tout; le desir précede, l'espérance suit. L'un cherchant les moyens pour réussir, l'autre nous flattant du succès, ils nous perdent de concert en nous fermant les yeux sur les dangers les plus manifestes. La fortune elle-même contribue pour sa part à nous aveugler. Comme elle favorise quelquefois des projets extravagans, elle fait tout hasarder, quoiqu'avec des moyens foibles, aux particuliers, & sur-tout aux villes, où de grands intérêts, l'amour de la liberté ou de l'empire, animent chaque citoyen, qui, réuni avec tous les autres, s'échauffe jusqu'à concevoir une opinion folle de sa puissance. Oui, en général, il est impossible, & il y auroit de la folie à le croire, que les hommes entraînés vers quelque objet par une violente passion, en soient détournés par la rigueur des loix, ou par la crainte de quelque disgrace.

Ainsi, d'après la fausse confiance que la crainte de la mort est un garant sûr, ne traitons pas les Mityléniens avec une rigueur excessive, ne fer-

mons pas la porte au repentir, & que les peuples révoltés puissent espérer qu'une punition légere expiera leur faute. Considérez en effet, Athéniens, que, si une ville rebelle est persuadée qu'on ne la détruira pas sans ressource, elle viendra à composition lorsqu'elle pourra encore dédommager le vainqueur des frais de la guerre, & lui payer des tributs à l'avenir. Autrement, quelle ville ne prendra mieux ses mesures que Mitylene, & ne supportera les dernieres extrémités du siege, si elle ne gagne rien à composer de bonne heure ? ne seroit-ce donc point pour nous un dommage réel, après nous être épuisés dans un siege, parce que la ville tardera à se rendre, de la trouver ruinée quand nous l'aurons prise, & de nous voir privés pour la suite d'un revenu qui, dans la guerre, fait notre principale force ? Ainsi, loin de nous punir nous-mêmes en jugeant trop sévérement les coupables, nous devons plutôt, en modérant la punition, nous ménager les revenus des villes riches, & nous assurer de leur fidélité moins par la sévérité de nos loix que par les précautions de notre vigilance. Nous nous conduisons aujourd'hui par d'autres principes. Réduisons-nous une ville libre qui nous a abandonnés, qui n'obéissoit que malgré elle, & que l'amour de l'indépendance rend excusable ; nous croyons devoir la punir avec la derniere rigueur. Mais

au lieu de châtier ainſi les peuples libres qui ſe ſéparent de nous, obſervons-les plutôt, avant qu'ils nous abandonnent, avec une attention ſi exacte qu'ils ne ſongent pas même à ſe révolter; & lorſque nous aurons ſoumis des rebelles, aggravons leur faute le moins qu'il nous ſera poſſible.

Voyez, je vous prie, Athéniens, quelle ſeroit votre mauvaiſe politique ſi vous ſuiviez le conſeil de Cléon. A préſent, dans toutes les villes, le peuple, bien intentionné pour nous, ne partage point la rebellion de ſes chefs; ou s'il y eſt entraîné par force, il ſe déclare bientôt l'ennemi de ceux qui l'ont ſoulevé : de ſorte que, quand vous marchez contre une ville rebelle, vous avez toujours pour vous la multitude. Si vous ſéviſſez contre le peuple de Mitylene qui n'a eu aucune part à la révolte, & qui de lui-même, dès qu'il a eu les armes en main, vous a introduits dans ſes murs; ſans compter que vous ſerez injuſtes en payant de la mort un tel ſervice, vous agirez au gré des principaux de chaque ville. Lorſqu'ils auront fait ſoulever leur patrie, ils ſeront ſûrs d'avoir le peuple pour eux, parce que vous aurez annoncé que les innocens ſeront confondus avec les coupables. Mais quand même tous les Mityléniens auroient trempé dans la rebellion, il faudroit diſſimuler pour ne pas aliéner de nous, dans les villes de la Grece, la ſeule partie qui nous reſte

ordinairement fidelle. Oui, je crois qu'il nous est beaucoup plus utile, pour nous conserver l'empire, de fermer les yeux sur les injures qui nous sont faites, que de perdre, par une sévérité excessive, ceux que notre intérêt nous dit d'épargner; & il est impossible, comme le prétend Cléon, qu'ici la grande rigueur s'accorde avec notre avantage.

Si, d'après ce que je viens de vous dire, ô Athéniens! mon avis vous paroît préférable, suivez-le sans trop accorder à la compassion & à la clémence, que, selon moi-même, vous ne devez pas écouter. Jugez tranquillement les citoyens de Mitylene que Pachès vous envoie comme auteurs de la révolte, & laissez les autres habiter en paix leur île. Ce parti est en même temps le meilleur pour l'avenir, & le plus capable d'épouvanter dès à présent nos ennemis. L'homme prudent & sage est plus redouté de ses adversaires que le brutal qui ne connoît que la force. —

Ce discours produisit son effet : le premier décret fut révoqué; & l'on fit partir aussi-tôt une galere qui, faisant la plus grande diligence, apporta la grace au moment où l'on venoit de lire l'arrêt de mort. On fit mourir les factieux, la ville fut démantelée, les vaisseaux livrés, & on lui ôta la propriété de l'île de Lesbos.

Après cette expédition, les Athéniens en firent une autre dans l'île de Minoé qui est devant le port de Mégare (1). Nicias, qui en étoit le chef, réussit comme il desiroit. Il avança dans l'île, fit quelques fortifications, & bâtit un fort par le moyen duquel on pouvoit tenir Mégare en respect.

Nous avons parlé plus haut de Platée; nous avons dit que cette ville fut vivement assiégée & vivement défendue. Une partie des habitans avoient franchi la circonvallation, & s'étoient refugiés à Athenes. Les autres, qui manquoient de vivres & de tout moyen de se défendre, se rendirent, à la charge qu'on leur feroit leur procès, & qu'ils ne seroient punis que suivant les formes de la justice. Ils furent reçus à cette condition, & on les nourrit jusqu'à ce qu'il vînt de Lacédémone cinq commissaires, qui, sans les charger d'aucun crime, leur demanderent simplement s'ils avoient rendu dans cette guerre quelque service aux Lacédémoniens & à leurs alliés. Surpris de cette demande, ils supplierent leurs juges de leur permettre de dire quelque chose pour leur justification. Ayant obtenu cette grace, ils prononcerent un discours rempli de pathétique, en

(1) Mégare, ville voisine d'Athenes, avec laquelle cette république eut souvent de vifs démêlés.

présence des Thébains, leurs ennemis mortels, qui avoient aidé à prendre leur ville :

Discours des Platéens dans le conseil de guerre des Lacédémoniens.

Lacédémoniens, dirent-ils, nous vous avons livré notre ville dans l'espoir & avec la condition de subir un jugement plus légal, de n'être pas jugés par d'autres que par vous, comme il semble qu'on nous l'accorde, & par-là d'obtenir justice. Mais nous avons lieu de craindre de nous voir trompés dans cette double attente. Nous appréhendons, & avec quelque sujet, qu'il ne s'agisse pour les Platéens du sort le plus affreux, & que nous ayons à parler devant des juges prévenus (1). Ce qui nous inspire cette frayeur, c'est que, d'un côté, on n'a fait précéder contre nous aucune accusation qu'il nous faille détruire, mais que nous avons demandé nous-mêmes à nous défendre ; & que de l'autre nous sommes obligés de répondre à une demande courte & brusque, par laquelle on nous réduit à l'alternative, ou de nous

(1) Il semble que l'orateur, pour mettre de la suite dans ses idées, auroit dû reprendre les deux objets qu'il avoit annoncés d'abord, & dans lesquels les Platéens ont été trompés : il auroit dû leur faire dire que le jugement n'est pas légal, qu'ils sont jugés réellement par les Thébains & non par les Lacédémoniens. Mais comme ces deux assertions auroient été trop dures, il les déguise & ne les énonce qu'à mots couverts.

faire tort à nous-mêmes si nous déclarons la vérité, ou d'être aisément convaincus de mensonge si nous la déguisons. Tout embarrassés que nous sommes en rompant le silence, nous nous trouvons forcés de le rompre, & nous croyons que le plus sûr est de risquer quelques paroles. Si nous ne parlions pas dans notre état actuel, on nous reprocheroit peut-être d'avoir négligé un moyen de nous sauver. A nos autres embarras se joint encore la difficulté de persuader ceux qui nous écoutent. Si nous étions inconnus les uns aux autres, les Platéens pourroient éviter leur perte en vous éclairant : mais vous êtes instruits de tout ce que nous pouvons vous dire ; & ce que nous craignons, ce n'est pas que vous puissiez nous reprocher de vous être inférieurs en courage, mais que, résolus de favoriser nos adversaires, vous nous ayez condamnés d'avance. Toutefois déterminés à nous défendre par tout ce que nous pourrons alléguer en notre faveur, nous allons exposer nos querelles avec les Thébains, & rappeller les services que nous vous avons rendus à vous & aux autres Grecs, sans rien négliger pour vous persuader.

Et d'abord, pour ce qui est de la demande que vous nous avez faite, savoir si dans la guerre présente nous avons servi les Lacédémoniens & leurs alliés, voici ce que nous répondons. Si

vous nous regardez comme des ennemis, nous n'avons pas eu tort de ne vous rendre aucun service; si vous nous jugez des amis, vous êtes vous-mêmes en faute de nous avoir attaqués. Quant à ce qui concerne la paix entre les Grecs & la guerre contre les Perses, on ne peut nous faire de reproche. Nous n'avons point rompu la paix les premiers, & nous sommes les seuls des Béotiens qui ayons soutenu avec vous les efforts des Perses pour la liberté de la Grece. Quoique éloignés de la mer, nous nous sommes trouvés à la bataille navale d'Artémise : dans le combat donné sur notre territoire, nous vous avons secourus vous & votre général Pausanias : enfin, tous les périls que vous courûtes alors pour les Grecs, nous les avons partagés au-delà de nos forces. Vous nous avez même des obligations plus particulieres. Après un tremblement de terre, qui fut suivi de la révolte de vos esclaves (1),

(1) *Qui fut suivie....* Le grec dit, *les Hilotes s'étant retirés à Ithome.* Après un violent tremblement de terre qu'éprouva Lacédémone, les Hilotes, qui étoient les esclaves des Lacédémoniens, croyant que c'étoit une occasion favorable de se remettre en liberté, accoururent pour exterminer ceux que le tremblement de terre avoit épargnés : mais ayant trouvé tout le monde en état de défense, ils se retirerent dans les villes voisines, & sur-tout à Ithome, ville des Messéniens, avec lesquels leurs maîtres étoient en guerre.

lorsque

lorſque votre ville étoit dans la plus grande alarme, nous envoyâmes à votre ſecours le tiers de nos habitans; ſervice qu'il eſt de votre honneur de reconnoître.

Voilà ce que nous avons été anciennement à votre égard dans des conjonctures importantes. Nous ſommes devenus depuis vos ennemis ; mais c'eſt vous-mêmes qui en êtes cauſe. Lorſque nous implorâmes votre ſecours contre les violences des Thébains, vous nous le refusâtes, & vous nous renvoyâtes à celui d'Athenes comme au plus proche. Dans cette guerre, nous ne vous avons fait aucun mal ni eu intention de vous en faire. Si, malgré vos ſollicitations, nous ſommes reſtés fideles aux Athéniens, en quoi ſommes-nous coupables? Ils nous ont défendus contre les Thébains lorſque vous nous abandonniez : or, il y auroit eu à nous de l'ingratitude de trahir, ou même de ne pas ſervir avec zele, des bienfaiteurs qui nous avoient reçus dans leur alliance & gratifiés du droit de cité. Si vous & les Athéniens vous avez engagé vos alliés dans des guerres peu juſtes, ce n'eſt pas à ceux qui vous ont ſuivis qu'il faut s'en prendre, mais à vous-mêmes qui les avez contraints de vous ſuivre.

Quant aux Thébains, ſans parler de mille autres injures, vous ſavez la derniere violence qui nous a été faite par eux, & qui nous a réduits où nous

fommes. Ils s'étoient emparés de notre ville pendant la paix, & même un jour de fête (1); nous nous en fommes vengés, autorifés par la loi générale qui permet de repouffer un agreffeur injufte: & ce feroit à tort que vous nous én puniriez aujourd'hui. Si vous mefurez la juftice fur votre intérêt préfent & fur la haine de nos adverfaires, vous ne pafferez pas pour des juges équitables & défintéreffés. Au refte, fi vous trouvez que l'alliance des Thébains vous foit actuellement avantageufe; nous & d'autres Grecs, nous vous avons été autrefois bien plus utiles, lorfque vous couriez de plus grands dangers. Maintenant vous attaquez les autres & vous faites redouter vos armes: alors les Barbares menaçoient tous les Grecs de la fervitude, fecondés par les Thébains qui s'étoient joints à eux. Vous devez comparer l'ardeur que nous montrâmes dans ces conjonctures critiques avec notre faute actuelle, fuppofé que nous en ayons commis quelqu'une; & notre faute vous paroîtra bien légere en comparaifon du zele que nous fignalâmes dans des circonftances où il étoit rare de trouver un Grec qui voulût oppofer fa bravoure à la puiffance de Xerxès. On combloit alors de louanges ceux qui, incapables de traiter avec l'ennemi pour leur

(1) Pour le fait ici rapporté, voyez plus haut, pag. 300.

sûreté propre, ne craignoient pas de s'exposer pour la gloire aux plus affreux périls. Nous qui avons été de ce nombre, & qui avons mérité des distinctions, nous appréhendons qu'on ne nous perde aujourd'hui, parce que nous avons suivi les mêmes principes, parce que, dans un esprit de justice, sans faire attention à notre propre utilité, nous vous avons préféré les Athéniens. Cependant, au lieu de changer lorsque les choses ne changent pas, on doit croire que le véritable intérêt consiste à savoir gré à des alliés généreux de leur fidélité inviolable, & à ne point régler sa conduite sur l'avantage du moment.

Songez, Lacédémoniens, que vous êtes maintenant regardés parmi les Grecs comme un modele de vertu. Mais si vous prononcez à notre sujet une sentence peu convenable, sentence qui ne sera pas ignorée, parce que vous êtes céle-bres, & que les Platéens jouissent de quelque considération ;,prenez garde qu'on ne vous blâme d'avoir jugé peu favorablement des hommes courageux, vous qui êtes renommés par votre courage, & d'avoir suspendu dans des temples publics les dépouilles des bienfaiteurs de la Grece. On trouvera horrible que des Lacédémoniens aient saccagé Platée ; & qu'une ville dont vos peres, pour prix de notre bravoure, ont inscrit le nom sur le trépié de Delphes, vous l'ayez fait dispa-

roître du milieu de la Grece pour complaire aux Thébains. Tel eſt notre malheureux ſort : nous qui aurions été ruinés de fond en comble ſi les Perſes euſſent été vainqueurs, nous ſuccombons aujourd'hui dans un démêlé avec les Thébains auprès de vous qui étiez autrefois nos meilleurs amis ; & après avoir couru riſque de périr de faim ſi nous ne livrions notre ville, nous riſquons maintenant de ſubir une ſentence de mort. Nous qui avons ſecouru les Grecs avec ardeur & au-delà de nos forces, nous ſommes privés de tout ſecours, abandonnés, rejettés par tous les peuples de la Grece, ſans qu'aucun de ceux dont nous avons partagé les périls, prenne notre défenſe. Nous n'avons d'eſpoir qu'en vous, Lacédémoniens, & nous craignons que cet eſpoir ne nous manque.

Quoi qu'il en ſoit, nous vous en conjurons au nom des dieux témoins de notre ancienne alliance, au nom de la valeur que nous avons ſignalée pour les Grecs, laiſſez-vous fléchir ; & ſi les Thébains vous ont inſpiré quelque réſolution à notre déſavantage, demandez-leur une grace qui eſt auſſi honnête que celle qu'ils vous demandent l'eſt peu ; qu'ils vous permettent de conſerver des hommes que vous ne pouvez perdre ſans ingratitude ; qu'ils n'exigent point que vous vous déshonoriez vous-mêmes pour faire plaiſir à d'autres. Un

inſtant nous ôtera la vie ſi vous le voulez ; mais il ne vous ſeroit pas auſſi facile d'effacer la honte dont notre mort nous couvriroit. Eh ! pourquoi nous feriez-vous périr ? Loin d'être vos ennemis, nous vous ſommes attachés de cœur, & ce n'eſt que par néceſſité que nous vous avons fait la guerre : c'eſt donc une juſtice de votre part de nous épargner. Conſidérez, je vous prie, que nous nous ſommes rendus de nous-mêmes ; que nous vous tendons des mains ſuppliantes, & que ce n'eſt pas la coutume des Grecs d'ôter la vie à des ſupplians ; enfin que notre zele à vous ſervir ne ſe démentit jamais.

Jettez les yeux ſur les tombeaux de vos peres immolés par les Perſes & inhumés dans notre pays ; nous leur rendons chaque année les honneurs qu'on peut rendre à la mémoire des morts (1). Nous leur portons les prémices de tous nos fruits, les productions d'une terre où ils étoient aimés. Ce ſont des amis qui honorent leurs amis ; ce ſont des alliés qui rendent hommage à ceux dont ils ont ſecondé la valeur. Par un jugement injuſte vous détruiriez ce qu'ont fait vos peres & ce que nous faiſons pour eux. Pauſanias les a inhumés

(1) Chaque année, dans un certain jour, on rendoit des honneurs à la mémoire des morts ; on portoit des offrandes ſur leurs tombeaux.

chez nous, croyant les placer dans un pays ami & chez des amis : nous ôter la vie & donner aux Thébains notre territoire, ce feroit laiffer vos peres & vos proches dans un pays ennemi, à la merci de leurs meurtriers. Voudriez-vous donc les fruftrer des honneurs qu'ils obtiennent ? voudriez-vous affervir le pays où les Grecs ont été mis en liberté ? voudriez-vous détruire les temples des dieux dont ils ont imploré le fecours, dont ils ont obtenu la victoire fur les Perfes, & abolir les anciens facrifices des fondateurs de ces temples ? Oui, Lacédémoniens, vous terniriez également votre gloire, ou en attaquant les ufages de la Grece & la mémoire de vos ancêtres, ou en facrifiant au reffentiment d'autrui des hommes qui vous ont rendu d'importans fervices, dont vous n'avez reçu d'ailleurs aucune injure. Laiffez-vous donc toucher ; & vous honorant d'une clémence généreufe, épargnez des malheureux qu'on perfécute. Ne confidérez pas feulement l'indignité du fupplice que nous fubirons ; mais quels font ceux à qui vous le ferez fubir, & combien il eft incertain à quel autre innocent le fort deftine une pareille difgrace. Nous implorons, comme nous le devons faire & comme la néceffité nous y oblige, les dieux qui nous font communs avec les Grecs, qui ont chez nous les mêmes autels, nous les fupplions de vous déterminer en notre

faveur ; nous vous rappellons les fermens par lesquels se sont liés vos peres & dont vous ne devez pas perdre le souvenir. Placés sur leurs tombeaux qui sont pour nous un asyle sacré, nous réclamons ces illustres morts pour n'être pas assujettis aux Thébains, pour que leurs meilleurs amis ne soient pas livrés à leurs ennemis mortels ; nous vous remettons devant les yeux le jour où nous nous sommes distingués avec eux par des exploits éclatans, nous qui aujourd'hui sommes menacés du dernier supplice.

Mais il faut absolument conclure (& c'est ce qu'il y a de plus affreux dans notre état déplorable, puisque la fin de notre vie suivra peut-être celle de notre discours) ; concluons donc & disons : Ce n'est pas aux Thébains que nous avons livré notre ville ; le genre de mort le plus honteux, la faim auroit été mille fois préférable : c'est à vous, Lacédémoniens, que nous nous sommes rendus, nous confiant en votre justice. Si nos raisons ne vous persuadent pas, vous devez nous remettre dans l'état où nous étions, & nous laisser choisir le sort qu'il nous sera libre de prendre. Les Platéens qui ont servi les Grecs avec tant d'ardeur, qui se sont remis entre vos mains, qui s'abandonnent à vous, qui sont vos supplians, vous conjurent de ne pas les livrer aux Thébains, leurs plus mortels ennemis ; ils vous prient de

les sauver, ils vous prient de ne pas les perdre; vous qui vous faites gloire d'affranchir les autres Grecs. ——

Disc. des Thébains en réponse au discours précédent.

Les Thébains craignant que les Lacédémoniens ne se laissassent fléchir par le discours des Platéens, demanderent à y répondre; & en ayant obtenu la permission, ils parlerent ainsi:

Lacédémoniens, nous ne vous aurions pas demandé la liberté de parler, si les Platéens eussent répondu, en peu de mots, à votre question sans se déchaîner contre nous, & si, s'écartant de ce qu'ils avoient à dire, ils n'eussent point employé de longs discours pour se défendre lorsqu'on ne les accusoit pas, pour louer des actions que personne ne blâmoit. Mais il est nécessaire de détruire & les reproches dont ils nous chargent & les éloges qu'ils se prodiguent, afin qu'ils ne triomphent ni de nos crimes prétendus, ni de leur fausse gloire, & qu'écoutant les deux parties, vous prononciez selon la vérité.

Nous allons exposer d'abord la cause de nos inimitiés avec les Platéens. Platée étoit la derniere ville béotienne dont nous fussions les fondateurs; nous l'avions fondée avec d'autres villes, que nous avions prises de force après en avoir chassé des troupes de brigands. Les habitans de cette nouvelle cité refuserent de se soumettre à notre

empire de tout temps reconnu par le reste de la Béotie ; & comme nous prétendions les y forcer, ils s'attacherent aux Athéniens avec le secours desquels ils nous firent beaucoup de mal, ainsi qu'ils en ont souffert de notre part.

Lorsque les Perses vinrent fondre sur la Grece ; ils sont, disent-ils, les seuls des Béotiens qui n'aient pas embrassé leur parti ; & c'est-là principalement ce qui leur donne sujet de s'élever autant qu'ils nous dépriment. Pour nous, nous prétendons que, s'ils n'ont pas embrassé le parti des Perses, c'est parce que les Athéniens ne l'ont pas embrassé non plus. D'après le même systême, lorsque depuis, les Athéniens attaquerent les Grecs, ils sont les seuls des Béotiens qui aient suivi le parti d'Athenes. Considérez cependant comment Thebes & Platée étoient gouvernées, & quel motif a déterminé la conduite des deux villes. Le gouvernement de Thebes n'étoit ni une aristocratie légale, ni une sage démocratie ; mais, ce qui est le plus contraire aux loix & à la sagesse, & le plus voisin de la tyrannie, nous obéissions à un petit nombre d'ambitieux. Ces oppresseurs de l'état, croyant affermir davantage leur puissance, si les Perses étoient vainqueurs, leur ouvrirent les portes malgré le peuple qu'enchaînoit la crainte. La ville n'étoit pas alors maîtresse de ses actions ; & il n'est pas juste de lui reprocher une faute

qu'elle a commise quand il n'y avoit plus de loix. Mais lorsqu'après la retraite des Perses, elle eut recouvré ses loix ; lorsque les Athéniens, prenant les armes, voulurent s'assujettir notre pays & le reste de la Grece, & que profitant de nos divisions ils avoient envahi la plus grande partie de nos domaines : que l'on voie si alors combattant à Coronée (1), nous avons vaincu les Athéniens, délivré la Béotie ; & si maintenant encore, vous fournissant de plus grands secours d'hommes & de chevaux qu'aucun des alliés, nous vous secondons avec ardeur pour arracher les autres Grecs à la servitude ?

Je n'en dirai pas davantage pour justifier notre ville d'avoir suivi le parti des Perses : je vais montrer que les Platéens ont fait plus de mal que nous aux Grecs, & qu'ils sont vraiment dignes

(1) Les Athéniens, quelque temps après les guerres contre les Perses, s'étoient assujetti toute la Béotie. Les bannis des villes & sur-tout les Thébains, vinrent fondre sur eux près de Coronée, les défirent entiérement, en tuerent un grand nombre & firent beaucoup de prisonniers. Les Athéniens, pour ravoir leurs prisonniers, renoncerent à la Béotie, qui par-là fut remise en liberté. Il ne faut pas confondre cette bataille de Coronée avec une autre bien postérieure, où Agésilas vainquit plusieurs peuples réunis, entre autres les Thébains qui combattirent avec beaucoup de valeur.

de tous les ſupplices. C'eſt pour repouſſer nos attaques, dites-vous, que vous êtes devenus alliés & citoyens d'Athenes. Vous ne deviez donc marcher avec les Athéniens que contre nous, & non vous jetter avec eux ſur les autres Grecs. Ne pouviez-vous pas, ſi les tyrans de la Grece vous forçoient de ſeconder leurs violences, vous joindre à ſes libérateurs en vertu de l'ancienne alliance faite avec eux contre les Perſes, cette alliance dont vous êtes ſi fiers? ils étoient aſſez puiſſans, & pour nous empêcher de vous attaquer, & pour vous procurer l'avantage de délibérer ſans crainte. Mais c'eſt de votre propre mouvement, & non par force, que vous avez préféré l'alliance d'Athenes. Vous dites qu'il eût été honteux de trahir vos bienfaiteurs. Mais il étoit bien plus honteux & bien plus injuſte de trahir tous les Grecs auxquels vous étiez liés par un traité, que les Athéniens ſeuls, puiſque ceux-ci opprimoient la Grece, & que les autres vouloient la tirer d'oppreſſion. La reconnoiſſance que vous avez témoignée à ſes oppreſſeurs, porte un caractere de honte & d'injuſtice. Les Athéniens, dites-vous, s'étoient portés à vous ſecourir lorſque vous étiez attaqués. Mais vous les ſecondiez lorſqu'ils attaquoient les autres. Or, on doit moins rougir de n'être pas reconnoiſſant d'un bienfait, que de le reconnoître en manquant à la juſtice & à l'honneur. Vous avez

donc montré que ce n'eſt pas à cauſe des Grecs ; mais par complaiſance pour Athenes, que vous avez refuſé de ſuivre le parti des Perſes. A préſent que vous êtes unis de volonté aux Athéniens & contraires aux Grecs, vous demandez qu'on vous ſache gré d'avoir pris le bon parti pour plaire à d'autres ! mais cela ne ſeroit pas juſte. Vous vous êtes attachés aux Athéniens ; défendez-vous avec leur ſecours. Ne vous appuyez pas, pour qu'on vous épargne aujourd'hui, d'une ancienne alliance que vous avez abandonnée vous-mêmes, d'une alliance au mépris de laquelle, loin de ſecourir les Eginetes & d'autres peuples confédérés, vous avez travaillé à les aſſervir. Et l'on ne peut dire que vous ayez agi malgré vous, puiſque, gouvernés par les loix que vous avez encore, vous n'étiez contraints par perſonne comme nous l'avons été. Enfin derniérement, avant que votre ville fût inveſtie, vous avez rejetté la propoſition qu'on vous a faite de reſter neutres. Quels peuples mériteroient donc plus la haine de tous les Grecs, que vous qui vous êtes piqués de généroſité pour leur malheur, & qui montrez aujourd'hui que la vertu que vous vous vantez d'avoir ſignalée autrefois, ne vous étoit pas naturelle ? Votre ardeur à partager les injuſtices d'Athenes, a fait connoître votre vrai caractere dans tous les temps.

Voilà ce que nous avions à dire pour faire voir

que nous fûmes entraînés malgré nous dans le parti des Perſes, & que vous avez ſuivi librement celui des Athéniens. Maintenant, pour répondre à ce que vous dites qu'en dernier lieu nous avons envahi votre ville au mépris des traités, durant la célébration d'une fête, nous croyons être moins coupables que vous. Sans doute, ſi nous ſommes venus attaquer votre ville de nous-mêmes, & ſi nous avons ravagé votre territoire en ennemis, c'eſt un crime de notre part. Mais ſi les premiers de Platée pour la naiſſance & pour les richeſſes, deſirant de vous faire renoncer à une alliance étrangere, & de vous réunir ſous les loix communes des Béotiens, nous ont appellés librement, quel eſt notre tort? ceux qui invitent ne ſont-ils pas plus coupables que ceux qui répondent à l'invitation? Mais ni eux, ni nous, à ce qu'il nous ſemble, ne ſommes en faute. Citoyens ainſi que les autres, & ayant plus à riſquer, ils nous ont ouvert les portes, ils nous ont introduits dans la ville comme amis & non comme ennemis. Jaloux de ramener à de meilleurs ſentimens ceux qui penſoient mal, & de remettre en conſidération les gens de bien, ils vouloient vous corriger ſans vous perdre, vous réconcilier avec ceux dont vous partagez l'origine, & diſſipant toute inimitié, vous procurer leur alliance. La preuve que nous n'agiſſions pas en ennemis, c'eſt

que, ſans faire de mal à perſonne, nous fîmes annoncer que tous ceux qui voudroient ſe gouverner ſuivant les loix des Béotiens, pourroient ſe ranger auprès de nous. Vous vous rendez, vous en venez à une compoſition, & ne vous permettez d'abord aucun mouvement; mais notre petit nombre vous donnant de l'audace (je ſuppoſe même que nous ayons fait une faute d'être entrés ſans l'aveu du peuple), au lieu de répondre à notre modération, au lieu de nous engager à ſortir, réſolus de ne rien changer dans votre régime politique, vous tombez bruſquement ſur nous ſans reſpect pour l'accord que vous veniez de conclure. Ce qui nous irrite, ce n'eſt pas que vous ayez tué dans la mêlée nos citoyens, qui ſont morts en quelque ſorte par les loix de la guerre: mais avoir égorgé indignement ceux que vous aviez faits priſonniers, qui vous tendoient des mains ſuppliantes, ceux que vous nous aviez promis d'épargner, quelle atrocité (1)! n'eſt-ce pas avoir commis à la fois trois crimes énormes? vous avez rompu l'accord fait avec nous, maſſacré des malheureux ſans défenſe, manqué à la parole expreſſe de les épargner ſi nous épargnions vos campagnes. Cependant, vous dites que nous

(1) Par rapport à ce reproche, voyez plus haut, pag. 301.

avons violé le traité, & vous prétendez échapper à la punition ! Mais il en ſera autrement, ſi nos juges prononcent comme ils doivent ; oui, & vous ſubirez la peine de tous vos crimes.

Si nous ſommes entrés dans ces détails, c'eſt pour vous, Lacédémoniens, en même temps que pour nous ; c'eſt afin de vous apprendre que vous condamnerez juſtement les Platéens, & que vous nous vengerez avec plus de juſtice encore que vous ne les punirez. Ne vous laiſſez pas fléchir par le récit de leurs anciennes vertus, ſuppoſé qu'elles ſoient réelles. Je veux bien que, quand on eſt léſé, ces vertus puiſſent plaider pour nous auprès de nos juges ; mais quand on ſe porte à des actions peu honnêtes, on doit pour cela même être puni doublement, parce qu'alors on dément ſon caractere. Les Platéens invoquent les tombeaux de vos peres, ils gémiſſent ſur leur propre abandon : vaines plaintes, lamentations inutiles ! Ignorez-vous que notre jeuneſſe, égorgée par eux, a été traitée d'une maniere beaucoup plus indigne ? Parmi les peres de ces jeunes infortunés, les uns ſont morts à Coronée, où ils vous ont amené les ſecours de la Béotie ; les autres parvenus à une extrême vieilleſſe, vivent encore. Leurs maiſons déſolées vous ſupplient (ſupplication bien plus juſte que celle des Platéens) de les conſoler en les vengeant. Il n'y a de vrai-

ment digne de compassion que ceux qui souffrent sans l'avoir mérité ; quant à ceux qui, comme nos adversaires, ne souffrent que ce qu'ils méritent, on doit se réjouir de leurs malheurs. Pour ce qui est de leur abandon, c'est à eux-mêmes qu'ils doivent s'en prendre, puisqu'ils ont rejetté librement les alliés qu'ils devoient préférer. Ils se sont rendus coupables en suivant à l'égard des Thébains dont ils n'avoient reçu aucune injure, les mouvemens de la haine plutôt que les voies de la justice ; & ils ne seront jamais punis d'une maniere qui réponde à leurs attentats. Leur supplice sera légal & régulier, puisqu'ils ne vous ont pas tendu les mains en supplians comme ils disent, mais qu'ils se sont rendus à condition qu'ils subiroient un jugement.

Maintenez donc, ô Lacédémoniens ! maintenez la loi des Grecs qu'ils ont violée (1) ; que les Thébains, indignement traités, soient récompensés du zele qu'ils ont témoigné pour vos intérêts. Que les discours des Platéens ne vous fassent pas rejetter nos demandes. Apprenez à toute la Grece que, dans vos jugemens, on examine moins les paroles que les actions. Les actions sont-elles bonnes, il suffit de les exposer en peu de mots :

(1) *Qu'ils ont violée*, en égorgeant les prisonniers Thébains malgré les conventions.

sont

ſont-elles mauvaiſes, des diſcours étudiés ne ſont qu'un voile pour les couvrir. Mais ſi les chefs & les maîtres de la Grece ſe font une loi de juger tous les peuples en les forçant de répondre briévement à une queſtion préciſe, on ſera moins porté à chercher de beaux diſcours après une conduite criminelle.

Les commiſſaires de Lacédémone perſiſterent à demander aux Platéens ſi, depuis la guerre, ils avoient rendu quelque ſervice aux peuples confédérés; &, comme ils ne pouvoient répondre à cette demande, ils furent tous égorgés impitoyablement.

Au reſte, les Lacédémoniens ayant manqué le ſecours de Mitylene, voulurent s'emparer de Corcyre qui étoit agitée par des factions, & dont les habitans étoient partagés entre Athenes & Lacédémone. L'hiſtorien décrit l'état de cette île malheureuſe attaquée au dehors par les ennemis & déchirée au dedans par la guerre civile la plus ſanglante. Il fait une digreſſion aſſez longue à ce ſujet ſur la nature des factions qui partagerent & agiterent toutes les villes de la Grece dans ces temps de trouble où elle étoit bien loin de jouir du bonheur. J'ai cru devoir traduire cette digreſſion de Thucydide & la donner avec ſes harangues.

Réflexions de Thucydide sur la nature des factions dans la Grece, & sur les effets pernicieux qu'elles produisirent surtout dans Corcyre.

Tels furent dans Corcyre, dit l'historien, les effets cruels des discordes intestines. Ils furent plus remarquables dans cette île, parce qu'elle en donnoit le premier exemple. Bientôt le mouvement se communiqua à toutes les villes de la Grece : elles se trouverent en proie à deux factions contraires; celle du peuple appelloit les Athéniens, & celle des grands les Lacédémoniens. La guerre fournissoit un prétexte qu'on n'eût pas trouvé pendant la paix : les factieux alors, jaloux de faire dominer leur parti, avoient la facilité d'appeller des secours, & de se fortifier des armes de l'une ou l'autre république, autant pour accroître leur puissance que pour accabler leurs adversaires. Les dissensions causerent une infinité de désordres, & en causeront toujours de semblables tant que la nature humaine sera aussi perverse; mais les suites en sont plus ou moins cruelles suivant la diversité des conjonctures. En temps de paix, les peuples & les particuliers étant plus heureux, moins dominés par de fâcheuses nécessités, sont dans de meilleures dispositions : la guerre, qui amene les besoins de l'indigence, comme un maître violent & dur, tourne les esprits de la multitude selon la crise du moment. Les villes de la Grece se virent donc troublées par des séditions, qui devinrent de plus en plus furieuses, parce que les factieux, instruits au crime par le récit des précédens for-

faits, s'étudioient à enchérir, tourmentoient leur esprit à inventer de nouvelles perfidies, à imaginer des vengeances plus raffinées. Ce mal funeste, en altérant les vraies idées des choses, changea l'acception commune des mots. Une hardiesse inconsidérée se nommoit un zele intrépide pour ses amis; une sage retenue s'appelloit une crainte palliée; une circonspection attentive, une paresse indolente; la prudence, une lâcheté déguisée. Une précipitation téméraire se qualifioit une résolution courageuse; une raison réfléchie qui veut du temps pour délibérer, une honnête excuse pour ne point agir. L'emportement se regardoit comme une preuve de fidélité, vouloir s'y opposer devenoit suspect. Réussir dans une fraude ou savoir s'en garantir, passoit pour la plus grande marque d'habileté. Celui qui cherchoit à ne prendre aucun engagement, étoit jugé une ame timide & un mauvais ami. On vantoit quiconque savoit prévenir un adversaire occupé de mauvais desseins, ou soulever le citoyen paisible le plus éloigné des factions. Les amitiés de parti étoient préférées à la parenté, parce que ceux qui ne considerent point leurs parens sont plus hardis à entreprendre, parce que d'ailleurs on ne s'associoit pas pour s'agrandir par des moyens légitimes, mais pour satisfaire son ambition ou son avarice au mépris de toutes les loix, enfin parce que c'étoit le crime

qui lioit la société plus que la foi ni le serment. Ceux d'une faction contraire faisoient-ils quelque proposition raisonnable, on y souscrivoit, moins par la confiance dans leurs paroles que dans ses propres forces. On songeoit plus à se venger qu'à se défendre, & à faire du mal qu'à n'en pas souffrir. Dans les réconciliations, on ne gardoit les sermens qu'autant qu'on se sentoit trop foible pour les violer. Ce n'étoit qu'un piege où, à la premiere occasion, on étoit d'autant plus satisfait de prendre son ennemi au dépourvu, qu'on s'applaudissoit de cette surprise comme d'un trait de politique : on s'imaginoit qu'outre l'avantage de perdre sûrement celui qui pouvoit nuire, on remportoit, pour ainsi dire, le prix de l'adresse. Car ceux qui sont fins & adroits passent plutôt pour habiles que les simples pour gens de bien : aussi se glorifie-t-on de la finesse & rougit-on de la simplicité. La source de toute cette dépravation étoit dans le desir de commander qu'inspiroient l'ambition & l'avarice, & dans le plaisir de rendre son parti victorieux. Les chefs des villes, sous le spécieux prétexte, ou d'entretenir l'égalité populaire, ou d'introduire une sage aristocratie, affectant l'amour du bien de l'état, ne songeoient en effet qu'à s'agrandir ou s'enrichir aux dépens de l'état ; &, dans le dessein de supplanter leurs rivaux, ils en venoient aux plus affreuses extré-

mités, à des cruautés atroces. On ne se proposoit ni la justice, ni l'intérêt public, mais seulement d'assouvir sa passion par des condamnations iniques ou par des violences ouvertes. La bonne-foi n'étoit plus comptée pour rien dans les affaires; on étoit estimé selon qu'on réussissoit le mieux en se couvrant de belles apparences. Les citoyens qui ne prenoient aucun parti, étoient persécutés par tous les deux, ou parce qu'on vouloit les obliger à se déclarer, ou parce qu'on les voyoit avec une sorte de jalousie échapper aux malheurs communs. Les dissensions qui agitoient les villes de la Grece, y introduisirent une foule de maux & de crimes. La franchise, compagne ordinaire de la générosité, n'y fut plus qu'un ridicule & disparut : la fureur de se traverser les uns les autres par défiance, y devînt le mérite principal. Rien n'étoit plus capable de rapprocher les esprits; nulle parole assez sûre, nulle serment assez redoutable. On ne vouloit plus se fier à personne, parce qu'on ne trouvoit plus aucun motif de confiance, & l'on ne songeoit qu'à prévenir son rival. Les génies les plus grossiers avoient le plus souvent l'avantage. Se défiant de leur incapacité, & redoutant l'habileté de leurs adversaires, ils se portoient brusquement à des démarches hardies pour déconcerter la ruse & l'artifice : au lieu que les plus adroits, qui méprisoient leurs rivaux, qui croyoient

pénétrer leurs desseins & pouvoir les écarter aisément par leur politique, se trouvoient surpris en attendant le moment d'agir.

Corcyre donna la premiere le spectacle de tous les excès dont étoient capables des hommes, ou qui, gouvernés durement par des magistrats abusant de leur pouvoir, cherchoient à secouer le joug qu'on vouloit appesantir sur eux; ou qui, pressés par le besoin, vouloient sortir de leur indigence en s'emparant, contre toute justice, du bien d'autrui dont ils étoient avides; ou qui, sans aucune vue de cupidité, irrités justement contre les ennemis de la liberté publique, se livroient à toute la violence d'un ressentiment féroce & implacable. Au milieu de la confusion & du désordre qui régnoient à Corcyre, la perversité humaine, que les loix n'arrêtent pas toujours quand elles sont en vigueur, étant parvenue à les renverser, montra sans aucune réserve sa fougue dans les passions, son mépris de tout ce qui est juste, son aversion pour toute autorité. Sans cela, les Corcyréens n'auroient jamais sacrifié l'équité à la vengeance, les avantages de la modération aux fureurs de la cupidité; sur-tout lorsque l'envie pouvoit se satisfaire, & ravir les biens sans immoler les personnes. Aussi les hommes qui brûlent de se venger, voyant que les loix sont établies pour réprimer les passions, & qu'on espere

retrouver cet asyle dans le malheur, travaillent d'abord à les détruire, afin d'ôter cette ressource à leurs adversaires. ——

Les troubles durerent à Corcyre jusqu'à la fin de la septieme campagne. Les Athéniens se joignirent aux habitans pour faire la guerre à une troupe de factieux qui s'étoient retranchés dans un fort d'où ils ravageoient tout le pays; on les extermina tous sans en épargner un seul. Un secours de vingt galeres envoyé par la ville d'Athenes aux Léontins, un redoublement de la contagion dans cette même ville où elle n'avoit pas cessé, de fréquens tremblemens de terre, quelques exploits des Athéniens en Sicile & ailleurs, la purification de l'île de Délos; une défaite qu'ils essuyerent en Etolie; de la part des Lacédémoniens, la fondation d'une colonie à Traquine, une entreprise qu'ils firent vers Naupacte, un échec qu'ils reçurent près d'Ambracie; marquerent la fin de la cinquieme année & toute la sixieme.



LIVRE IV.

LA prise de Messine, par les Syracusains, commence la septieme campagne. Les peuples du Péloponèse entrerent dans l'Attique; Démosthene, autre que l'orateur, qui n'étoit pas même de sa famille, qui fut souvent employé dans cette guerre, & qui périt dans l'expédition de Sicile, s'empara, avec quarante galeres, de Pylos, lieu fortifié par la nature, voisin de l'île de Sphacterie, & peu éloigné de Lacédémone. Il s'y fortifia, & on l'y laissa en garnison avec cinq navires. Les Lacédémoniens mirent des soldats dans l'île de Sphacterie, & résolurent d'attaquer Démosthene par terre & par mer. Le général fit donner avis à la flotte athénienne en rade à Zacinthe, du danger où se trouvoit la place; & en même temps il prit ses mesures pour empêcher l'ennemi d'aborder. Il posta la plus grande partie de ses gens bien ou mal armés, du côté de la terre où le mur étoit le plus fort, descendit avec un petit nombre de ses meilleurs soldats vers la mer par un endroit fort escarpé; & pour animer davantage sa troupe, leur adressa ce discours:

Disc. du géné- Braves compagnons, qu'aucun de vous ne se

pique d'être plus clairvoyant que d'autres, & de concevoir mieux tous les embarras de notre position; mais que plutôt, ſans rien examiner, il faſſe tête à l'ennemi avec une confiance qui le ſauvera de tous les dangers. Dans des extrémités pareilles, les raiſonnemens ſont inutiles; il faut agir, & ſe tirer du péril ſans délai. Ce n'eſt pas que nous n'ayons de grands avantages, ſi nous voulons tenir ferme ſans être effrayés du nombre de nos adverſaires. Les difficultés même du lieu ſeront pour nous & nous ſeconderont ſi nous reſtons en place; ſi nous lâchons pié, nos ennemis pourront les vaincre aiſément quelque grandes qu'elles ſoient, perſonne ne défendant le poſte. Nous les trouverons, ces ennemis, d'autant plus redoutables, qu'il leur ſera moins facile de faire retraite quand même nous les y forcerions. Il eſt aiſé de les repouſſer tant qu'ils ſeront ſur leurs vaiſſeaux; une fois débarqués, ils nous combattront avec un égal avantage. Ne craignons pas leur multitude, qui ne leur ſervira de rien dans un lieu auſſi étroit, & vu les difficultés de l'abord. Si leur armée eſt plus nombreuſe, elle n'eſt pas ſur terre comme la nôtre, mais ſur des navires dont les mouvemens en mer dépendent de mille circonſtances. Je crois donc que leurs embarras équivalent à notre petit nombre. Les ſoldats Athéniens ſavent par expérience ce que c'eſt que d'attaquer

ral Démoſthene à ſes troupes de Pylos.

des troupes qui débarquent ; ils savent que des guerriers qui ne redoutent pas le bruit des vagues & l'abord impétueux des vaisseaux, ne peuvent jamais être forcés : je les exhorte donc à tenir ferme sur cette rive hérissée de rochers : qu'ils repoussent les ennemis, qu'ils nous sauvent nous & la place commise à notre défense. ——

Quelques efforts que les Lacédémoniens, animés par les discours & par l'exemple de Brasidas, fissent pour prendre terre, ils ne purent réussir. Ils furent toujours repoussés par les Athéniens qui se défendoient vaillamment, & qui avoient l'avantage du poste. Cependant la flotte d'Athenes arriva, remporta une victoire sur la flotte ennemie, & environna l'île de Sphacterie, où étoient des soldats Lacédémoniens, qui d'assiégeans se trouverent assiégés. On fut alarmé à Lacédémone de ce contre-temps imprévu, on envoya sur les lieux un magistrat, qui fit demander un accord & une suspension d'armes jusqu'au retour des députés qu'on résolut d'envoyer à Athenes pour proposer la paix à des conditions raisonnables. Le discours que l'historien met dans la bouche des députés, est fort adroit : ils demandent la paix au nom de Lacédémone, mais avec dignité, & sans compromettre leur patrie.

Discours des Athéniens, disent-ils, Lacédémone nous envoie

pour traiter de nos soldats renfermés dans l'île, & pour vous engager à prendre un parti qui vous soit avantageux, sans être déshonorant pour nous autant que la circonstance peut le permettre. Si nous employons un long discours, ce n'est pas contre notre coutume : nous sommes dans l'usage de nous resserrer quand peu de paroles suffisent, & de nous étendre quand il est à propos de s'expliquer sur des objets importans. Ne regardez pas nos discours comme venant d'un ennemi ; & croyez que ce n'est point par forme de leçon & d'instruction, mais d'avertissement & de conseil, que nous allons vous parler. Il dépend de vous de bien user de votre fortune, d'ajouter l'honneur & la gloire à ce que vous ont acquis vos armes, sans imiter ces personnes qui ont obtenu des succès nouveaux pour elles. Comme elles jouissent d'une félicité qu'elles n'avoient pas lieu d'attendre, elles aspirent toujours à de plus grands avantages : au lieu que les hommes qui, dans de fréquentes révolutions, ont éprouvé le bien & le mal, doivent tenir pour très-suspectes les faveurs du sort. Ce sont les sentimens, vu l'expérience du passé, dans lesquels doit être votre ville ; ce sont ceux dans lesquels doit être sur-tout la nôtre. Oui, nous sommes un grand exemple de l'instabilité des choses humaines, nous qui tenons le premier rang parmi les Grecs, & qui venons

députés de Lacédémone aux Athéniens, au sujet des guerriers assiégés dans Sphactérie.

vous demander aujourd'hui ce que nous avons cru jusqu'à présent être en droit d'accorder. Toutefois ce n'est un excès, ni d'ambition, ni d'orgueil, qui nous a occasionné la disgrace que nous éprouvons : heureux jusqu'ici, nous nous sommes persuadés, par une erreur assez naturelle, que nous continuerions de l'être. Ainsi vos forces présentes & vos nouvelles prospérités, ne doivent pas vous faire croire que la fortune vous sera constamment fidelle. L'homme sage sait mettre ses faveurs à l'abri malgré leur incertitude ; il profite avec prudence de l'occasion qui s'offre, & ne s'imagine pas pouvoir régler selon ses desirs les événemens de la guerre que le sort conduit à son gré. Rarement éprouve-t-il des chûtes, parce que incapable de se fier aux plus brillans succès, loin de s'en prévaloir, c'est alors qu'il se rapproche plus volontiers de son adversaire.

Voici donc le moment, ô Athéniens ! de vous rapprocher de nous. Saisissez cette circonstance ; & lorsque vous pouvez, sans péril, vous assurer pour toujours la réputation d'hommes aussi prudens que puissans, craignez si, faute de nous avoir écoutés, il vous arrivoit par la suite quelque disgrace, craignez qu'on n'attribue à la fortune vos prospérités actuelles. Les Lacédémoniens vous exhortent à terminer la guerre par un traité solide ; ils vous offrent, avec la paix & leur alliance,

tous les avantages qui peuvent résulter d'une amitié & d'une union réciproques, & ils ne vous demandent en échange que leurs guerriers renfermés dans l'île. Ils croient qu'il vaut mieux pour les deux peuples ne pas attendre que ces guerriers, ou échappent par quelque ressource inespérée, ou soient pris avec l'île qui les renferme. Le plus sûr moyen de terminer les grandes querelles, ce n'est pas lorsqu'employant les armes contre son ennemi on l'oblige, après plusieurs victoires, de conclure un traité, sous la foi du serment, à des conditions désavantageuses; mais lorsque pouvant en venir-là, on triomphe de lui par un procédé généreux, on lui accorde, contre son attente, une paix juste & raisonnable. Vaincu alors par la générosité plutôt que par la force, & songeant plus à la reconnoissance qu'à la vengeance, il rougiroit de violer les conventions mutuelles. Plus on est ennemi, plus on est disposé à prendre ces sentimens. On cede avec plaisir à ceux qui se relâchent de leurs droits & qui n'usent pas de tout leur avantage : ceux qui sont fiers & inflexibles, on leur résiste quoi qu'il puisse arriver.

Quant à nous, c'est le temps, ou jamais, de nous réconcilier sincérement, avant qu'il survienne quelque événement extraordinaire, qui joigne des motifs particuliers de haine aux motifs

publics, qui la rende éternelle, & qui vous prive des avantages que nous venons vous offrir. Faiſons enſemble un accord, d'où il réſulte pour Athenes de la gloire avec notre amitié, & pour Lacédémone une légere diſgrace ſans aucune honte. Procurons-nous la paix à nous-mêmes, & le repos à toute la Grece, qui vous regardera comme les principaux auteurs de ſa tranquillité. Les Grecs ſouffrent les maux de la guerre ſans ſavoir encore qui de vous ou de nous ont été les agreſſeurs; ils vous ſauront gré d'une paix dont nous vous rendons les arbitres. Faites-y attention; il eſt en votre pouvoir de vous aſſurer l'amitié des Lacédémoniens, puiſqu'ils vous l'offrent d'eux-mêmes, puiſque vous les aurez gagnés & non forcés. Quels biens ne réſulteront pas de notre réconciliation! oui, ſans doute, dès que nous nous rapprocherons & que nous penſerons de même, le reſte des Grecs, contenu par notre puiſſance, aura pour nous les égards que nous pouvons deſirer. —

Les Athéniens, à la perſuaſion du Cléon qui, par ſon éloquence, avoit acquis une grande autorité parmi le peuple, n'accueillirent pas comme ils devoient, les propoſitions raiſonnables des Lacédémoniens, & traiterent les choſes avec tant de hauteur, qu'il fut impoſſible de conclure la paix. Ils eurent ſouvent lieu de s'en repentir.

par la ſuite, lorſqu'ils virent s'évanouir les hauts deſſeins qu'ils avoient conçus. Au reſte, tout leur réuſſit pour le moment. Comme les Lacédémoniens tenoient plus long-temps qu'ils n'avoient penſé, & que les Athéniens ſouffroient eux-mêmes du ſiege (car ce qu'il y avoit de ſingulier dans cette circonſtance, c'eſt que les deux partis étoient à la fois aſſiégeans & aſſiégés), on ſe repentoit déja à Athenes de n'avoir pas accepté la paix. Mais l'audacieux Cléon s'engagea, ſi on vouloit lui donner quelques troupes, à forcer les Lacédémoniens renfermés dans l'île, & à les amener tous priſonniers. Il remplit ſa promeſſe au grand étonnement de tout le monde : s'étant joint à Démoſthene, il força les ennemis, & les obligea de ſe rendre. Les priſonniers furent amenés à Athenes : il fut décidé qu'on les garderoit juſqu'à la paix, & qu'on les feroit tous mourir ſi les Lacédémoniens entroient dans l'Attique (1).

Le ſuccès des Athéniens à Pylos, fut ſuivi d'une victoire qu'ils remporterent contre les Corin-

---

(1) Cet événement, qui fut d'une ſi grande importance pour la république d'Athenes, & qui commença par ſi peu de choſe, eſt raconté dans Thucydide avec beaucoup d'intérêt : c'eſt une de ſes plus belles narrations. J'ai cru devoir la traduire, & la placer à la tête du premier volume avec les autres préliminaires.

thiens. Ils ne firent rien de remarquable pendant l'hiver de la ſeptieme année. Pendant l'été de la huitieme, ils prirent l'île de Cythere dans la Laconie, ſous le commandement de Nicias, un des plus habiles & des plus heureux généraux de ſon temps.

Nous avons vu qu'ils prenoient part aux affaires de la Sicile, & qu'ils avoient envoyé une armée navale au ſecours de quelques peuples. Les Siciliens, qui commençoient à ſe défier de leur ambition, ſongerent à ſe rapprocher, & tinrent une aſſemblée générale pour travailler à la paix. Hermocrate, un des principaux de Syracuſe, homme actif & éloquent, qui doit jouer le plus grand rôle dans la guerre d'Athenes en Sicile, jaloux de porter les eſprits à un accommodement, adreſſa ce diſcours à l'aſſemblée :

Diſc. du Syracuſain Hermocrate dans l'aſſemblée des Siciliens.

Siciliens, dit-il, ſi je parle aujourd'hui en faveur de la paix, ce n'eſt pas que la ville qui m'envoie ſoit peu conſidérable par elle-même, ou qu'elle ſoit épuiſée par la guerre; mais je viens propoſer l'avis qui me ſemble le meilleur pour l'intérêt de toute la Sicile. Il n'eſt pas beſoin de déclamer contre la guerre en général, & de détailler dans un long diſcours tous les malheurs qu'elle entraîne. Ils ſont aſſez connus; & ce n'eſt ni l'ignorance des maux dont elle eſt ſuivie, qui porte à l'entreprendre,

l'entreprendre, ni la crainte qui en détourne si l'on pense y trouver son avantage. Mais, ou l'on croit que le bien qui en reviendra l'emporte sur les maux, ou l'on aime mieux tenter tous les risques que de relâcher de ses prétentions. Or, si parmi nous les peuples se sont vus tous également trompés dans leur attente, le moment est favorable pour les exhorter à se réunir. Nous devons nous y porter avec ardeur dans la conjoncture actuelle, si nous écoutons les conseils de la prudence. Nous avons pris les armes d'abord, parce que nous cherchions tous à ménager nos intérêts propres : tâchons maintenant de nous réconcilier par des discussions à l'amiable ; &, si chaque peuple ne réussit pas à obtenir ses droits, nous recommencerons la guerre.

Au reste, si nous pensons sagement, persuadons-nous qu'il est question aujourd'hui, non-seulement de discuter les droits de nos villes, mais d'examiner les moyens de défendre toute la Sicile, attaquée, selon moi, par la république d'Athenes : regardons comme bien plus efficace & bien plus pressante que mes paroles pour opérer notre réconciliation, la présence d'un peuple le plus puissant de la Grece, qui observe nos fautes, qui n'a amené, pour le moment, qu'un petit nombre de vaisseaux, & dont la politique adroite couvre du beau nom d'alliance avec quelques

Siciliens ſes mauvais deſſeins contre toute la Sicile. Comme nous employons nos armes les uns contre les autres, que nous appellons des hommes qui accourent ſans qu'on les appelle, & que nous épuiſant en dépenſes, nous leur facilitons les moyens de nous aſſujettir, peut-on douter que, lorſqu'ils nous verront entiérement affoiblis, ils ne viennent d'eux-mêmes avec une flotte plus nombreuſe, pour ſe ſoumettre la Sicile entiere? Cependant, ſi nous ſommes ſages, c'eſt pour étendre nos poſſeſſions plutôt que pour les ruiner, que nous devons appeller des alliés & ſoutenir des combats. Nous devons éviter les diſſenſions, le plus grand fléau des états en général, & en particulier de notre île, dont les habitans ſont diviſés lorſqu'ils devroient tous ſe réunir contre l'ennemi commun.

Convaincus de ce que je dis, rapprochons-nous tous, villes & particuliers, & formons une ligue pour ſauver toute la nation. Que perſonne ne s'imagine que parmi nous il n'y a que les Doriens qui doivent appréhender les armes athéniennes, & que les Chalcidiens, Ioniens d'origine, n'ont rien à craindre. Non, ce n'eſt point par eſprit de haine pour tels hommes en particulier, que les Athéniens en veulent à certains peuples d'entre nous, mais par le deſir d'envahir toutes nos poſſeſſions en Sicile. C'eſt ce que prouve

leur conduite à l'égard des Chalcidiens (1) qui les ont appellés; les Chalcidiens qu'ils s'empressent de défendre d'après un traité en vertu duquel ils n'en ont jamais été secourus. Je pardonne au peuple d'Athenes ses vues d'ambition & de conquête; & ce ne sont pas ceux qui cherchent à dominer que je condamne, mais ceux qui sont prêts à obéir. Il est dans la nature de l'homme d'opprimer celui qui cede, & de redouter celui qui résiste. C'est nous qui sommes en faute, si, instruits de cette vérité, nous négligeons de prendre de sages mesures, & de nous convaincre qu'il est essentiel de travailler tous à éloigner le péril qui nous menace tous. La voie la plus prompte pour y parvenir, est de nous rapprocher les uns des autres. En effet, comme ce n'est pas de leur pays que les Athéniens partent pour venir nous attaquer, mais du pays de ceux qui les appellent, la paix seule conclue entre nous dissipera à l'instant toute guerre; & des étrangers qui sont venus avec de beaux prétextes & de mauvaises intentions, s'en retourneront sans avoir rien fait &

(1) Les Athéniens s'étoient transportés dans la Sicile sous prétexte de secourir les Léontins, originaires de Chalcis, colonie d'Athenes. Il y avoit une haine entre les Doriens & les Ioniens. Les Athéniens étoient Ioniens & les Lacédémoniens Doriens.

ſans pouvoir ſe plaindre. Vous voyez donc combien il nous eſt utile de prendre contre eux un parti ſage. J'inſiſte ſur la néceſſité de faire entre nous la paix qui eſt regardée généralement comme une ſource d'avantages ineſtimables. Croyez-vous qu'elle ne ſoit pas plus propre que la guerre à diſſiper les maux, à conſerver les biens, à mettre en sûreté la gloire & les honneurs ? Je ne parle pas de mille autres avantages qu'elle procure, & qu'on pourroit traiter dans un long diſcours, ainſi que les inconvéniens de la guerre.

Pleins de ces réflexions, ſoyez attentifs à mes conſeils ; & d'après ce que je vous dis, occupez-vous chacun à vous tirer du péril. S'il eſt des peuples qui, comptant ſur la force de leurs armes ou ſur l'évidence de leurs droits, ſe promettent de réuſſir, qu'ils prennent garde d'éprouver quelque malheur ineſpéré ; qu'ils ſachent qu'en voulant pourſuivre des injures reçues, pluſieurs, loin de ſe venger, n'ont pu même échapper à leur ruine ; que d'autres, qui eſpéroient s'agrandir par leur puiſſance, au lieu d'acquérir ce qu'ils n'avoient pas, ont même perdu ce qu'ils avoient. La vengeance ne réuſſit pas toujours, parce qu'on la pourſuit avec juſtice ; les forces trompent quelquefois, quoiqu'elles faſſent eſpérer de brillantes conquêtes : l'incertitude du ſort l'emporte ſouvent. Cette incertitude eſt d'autant plus avantageuſe

qu'elle eſt plus à redouter, parce que la crainte qu'elle inſpire fait qu'on eſt plus retenu & plus circonſpect dans ſes attaques. Que cet avenir, voilé pour tous les hommes, joint à la préſence des Athéniens, ennemis redoutables, nous pénetre d'une frayeur ſalutaire : défions-nous de la foibleſſe des vues humaines ; & craignant de nous voir trompés dans nos eſpérances, éloignons tous enſemble de nos contrées des ennemis qui nous menacent, établiſſons pour toujours entre les Siciliens une paix ſolide ; ou du moins faiſons une longue treve, & remettons à un autre temps nos querelles particulieres. En un mot, ſoyez convaincus qu'en ſuivant mes conſeils, chacune de vos villes jouira de la liberté, qu'elle ſera en état de payer avec reconnoiſſance ou de venger avec courage le bien ou le mal qu'on lui aura fait. Mais ſi refuſant de nous écouter, vous vous laiſſez perſuader par d'autres, loin de pouvoir tirer vengeance de vos injures, vous ſerez forcés peut-être de devenir amis de vos plus grands ennemis, & de vous déclarer contre ceux avec qui il auroit fallu vous réunir.

Pour moi, comme je le diſois en commençant, quoique citoyen d'une grande ville, plus en état de faire du mal que d'en ſouffrir, je vous engage à ſonger à vous-mêmes, à vous réconcilier ſur le champ, à ne pas vous porter préjudice pour

nuire à vos adverſaires actuels. Je ne me crois point, par un fol eſprit de parti, auſſi maître de la fortune ſur laquelle je n'ai aucun empire, que de ma volonté propre; mais je penſe devoir céder pour le bien autant qu'il eſt poſſible. Je demande aux autres de ſuivre cet exemple, & de s'y porter d'eux-mêmes avant que d'y être forcés par les ennemis du dehors. Il n'eſt pas honteux de relâcher de ſes prétentions en faveur de ſes compatriotes. Doriens entre Doriens, Chalcidiens entre Chalcidiens, des habitans du même pays, de la même île, qui portent le même nom de Siciliens, peuvent ſans honte ſe céder mutuellement quelque choſe. Nous recommencerons la guerre entre nous dans l'occaſion, & nous ferons la paix de nouveau par des arrangemens pris en commun. Mais ſi nous ſommes ſages, nous nous réunirons pour repouſſer des étrangers qui nous attaquent tous, puiſqu'on ne peut pourſuivre un ſeul de nos peuples ſans que tous ſoient en péril; & nous n'appellerons plus déſormais dans notre pays de pareils alliés, de tels pacificateurs. Par-là, nous procurerons pour le moment à la Sicile deux avantages, nous la délivrerons des Athéniens, nous l'affranchirons d'une guerre inteſtine; & pour la ſuite, libres entre nous & indépendans, nous ſerons moins expoſés aux inſultes de l'étranger. ——

Les Siciliens touchés de ces raisons, s'accorderent entre eux; les généraux Athéniens furent compris dans le traité dont il leur fut donné communication, & ils se retirerent avec leur flotte. A leur retour, deux furent bannis, le troisieme condamné à une amende, comme s'étant laissé corrompre pour ratifier le traité, & ayant manqué la conquête de toute la Sicile. Enflé d'une suite continuelle de succès inattendus, Athenes croyoit que rien ne pouvoit lui résister, & qu'elle devoit réussir dans toutes ses entreprises. Elle en fit une sur Mégare, qui fut rendue inutile par Brasidas, général de Lacédémone, qui, à l'activité & au courage, joignoit la prudence, la justice & la droiture. Ce Brasidas troubla un peu les prospérités des fiers rivaux de sa patrie; il attira à Lacédémone plusieurs de leurs alliés. Après avoir remporté quelques avantages près de Mégare, & s'être approché de Nisée, port de cette ville, où il présenta la bataille aux Athéniens qui ne l'accepterent pas, il se transporte dans la Thrace, entre dans la Macédoine dont le roi Perdiccas lui étoit dévoué, & de-là il passe dans la Chalcide. Il attire un nombre de villes à son parti, en prend quelques-unes par intelligence, & marche avec les Chalcidiens contre Acanthe, colonie d'Andros. Le peuple refusa d'abord de le recevoir; mais, comme on étoit à la veille des vendanges, &

qu on craignoit pour la récolte, on le laiſſa entrer à condition qu'il ſeroit ſeul. Dès qu'il fut dans la ville, il aſſembla le peuple, & lui parla de la maniere la plus propre à le déterminer. Thucydide remarque que Braſidas étoit aſſez éloquent pour un Lacédémonien, & il le fait parler en effet avec beaucoup d'adreſſe.

Diſc. de Braſidas aux Acanthiens.

Acanthiens, lui fait-il dire, ce qui prouve, comme nous l'avons annoncé dès le commencement, que nous n'avons attaqué vraiment les Athéniens que pour affranchir la Grece, c'eſt mon arrivée même dans ce pays avec mes troupes, au nom de Lacédémone qui nous envoie. Si la guerre dont l'Attique a d'abord été le théâtre, & que nous eſpérions finir promptement par la défaite entiere des Athéniens, ſans vous y engager, a trompé notre impatience, & me fait arriver plus tard que je ne deſirois; on ne doit pas nous en faire de reproche. Nous ſommes venus à la premiere occaſion, & je ſouhaite travailler de concert avec vous à réduire un peuple ambitieux. Je ſuis ſurpris que vous m'ayez fermé vos portes, & que vous ne m'ayez pas reçu avec empreſſement. Perſuadés, même avant que nous nous miſſions en marche, que vous étiez nos alliés dans le cœur, & que vous accepteriez volontiers nos offres, nous avons entrepris avec le plus

grand zele un long voyage à travers mille dangers & mille obſtacles. Si les Acanthiens étoient dans d'autres ſentimens que je ne penſe, s'ils s'oppoſoient à leur propre liberté & à celle du reſte de la Grece ; j'y ſerois d'autant plus ſenſible que cet exemple pourroit faire impreſſion ſur les autres Grecs, & les détourner de ſe joindre à moi lorſque je m'adreſſerois à eux. Les Acanthiens, me diroient-ils, n'ont pas voulu vous recevoir, quoiqu'ils habitent une ville conſidérable, & qu'ils aient la réputation d'hommes prudens. Je ne pourrois même donner une raiſon plauſible de vos refus, & je paroîtrois, ou venir opprimer la liberté des Grecs ſous prétexte de la défendre, ou manquer de forces pour repouſſer les attaques des Athéniens. Ces Athéniens cependant, quoique ſupérieurs en nombre, ont craint de ſe meſurer avec l'armée qui m'accompagne ici, & que j'avois menée au ſecours de Niſée. Or, il n'eſt pas probable qu'ils envoient contre vous d'auſſi puiſſantes troupes qu'ils en avoient au ſiege de cette ville. D'ailleurs, je ne ſuis pas venu pour opprimer les Grecs, mais pour les affranchir ; & même j'ai voulu que les magiſtrats de Sparte s'engageaſſent, ſous la foi des ſermens les plus ſaints, à laiſſer libres les peuples que je pourrois m'attacher. Je ne ſuis pas arrivé dans le deſſein de vous contraindre par force, ou de vous engager

par artifice, à vous rendre nos alliés, mais plutôt pour vous aider à ſecouer le joug d'Athenes. Vous ne devez donc, ni vous défier de mes offres, puiſque je vous donne les meilleures aſſurances, ni appréhender de vous joindre à moi, puiſque je ſuis en état de vous défendre. Si quelqu'un de vous, penſant avoir des raiſons de craindre que je ne livre la ville à quelques-uns des principaux, refuſoit de m'écouter, qu'il ſoit abſolument tranquille. Je ne viens pas entretenir les factions; & je ne croirois point vous apporter une liberté sûre, ſi, au méptis de vos uſages, j'aſſerviſſois la multitude à un petit nombre, ou la nobleſſe au peuple. Une telle liberté ſeroit plus à charge qu'une domination étrangere; on ne ſauroit aucun gré aux Lacédémoniens de leurs travaux, & ils mériteroient plus de haine & de reproches que de conſidération & d'éloges. Les juſtes plaintes qui nous ont armés contre la république d'Athenes, retomberoient ſur nous bien plus fortement que ſur des peuples qui ne ſe piqueroient pas de vertu. Oui, un homme d'honneur rougiroit moins d'une violence que d'une injuſtice qui ſe couvre des apparences de la généroſité. Agir par le droit de la force qu'on a reçu de la fortune, ſemble moins honteux que de recourir à la trahiſon & à la perfidie. Auſſi dans les affaires qui ſont pour nous d'une grande conſéquence, procédons-nous tous

jours avec une extrême circonſpection. Outre les ſermens par leſquels nous nous ſommes liés, vous ne pouvez avoir d'aſſurance plus forte que notre conduite même, qui, jointe à nos paroles, doit vous faire regarder comme vraiment utile le parti que je vous propoſe.

Si, malgré les offres que je vous fais, vous dites que vous ne pouvez vous y rendre, mais qu'étant bien intentionnés pour Lacédémone, vous ne devez eſſuyer de ſa part aucun dommage; que la liberté que nous vous offrons vous ſemble réelle, mais non exempte de périls; que nous devons la préſenter à ceux qui peuvent l'accepter & ne forcer perſonne : ſi vous me faites cette réponſe, j'atteſterai les dieux & les héros du pays que je n'ai pu vous déterminer, quoique je vienne pour votre avantage, & je tâcherai de vous contraindre en ravageant votre territoire. Je ne me regarderai plus comme injuſte à votre égard; je me croirai autoriſé dans ma conduite, & même néceſſité, par la vue de l'intérêt des Lacédémoniens & des autres Grecs. Je ne voudrois pas, ſi je manquois de vous engager dans notre parti, malgré vos bonnes diſpoſitions pour nous (1), qu'on vous vît fournir des ſubſides aux Athéniens

(1) Il y a une eſpece d'ironie fine dans ces mots, *malgré vos bonnes diſpoſitions pour nous.*

à notre préjudice, & empêcher la liberté de la Grece. Le ſeul motif du bien de la nation peut rendre notre procédé légitime ; autrement, nous ne devons pas affranchir les peuples malgré eux. Nous ne ſommes point jaloux de dominer ; nous voulons en réprimer d'autres qui aſpirent à la domination. Oui, nous ferions tort au plus grand nombre des Grecs, ſi leur offrant à tous la liberté, nous ſouffrions que vous y miſſiez obſtacle. Délibérez là-deſſus avec ſageſſe, & faites enſorte de vous acquérir un nom immortel en donnant les premiers aux Grecs l'exemple du zele pour la liberté. Mettez chacun vos biens à l'abri du ravage, & couvrez de gloire toute votre ville. ——

Les Acanthiens furent déterminés par le diſcours de Braſidas, & reçurent ſes offres. Stagyre, autre colonie d'Andros, ſuivit leur exemple.

L'hiver de cette année fut fertile en événemens. Démoſthene & Hippocrate, généraux d'Athenes, devoient ſe rendre dans la Béotie, l'un à Siphes avec ſes vaiſſeaux, & l'autre à Délie avec l'armée de terre, pour ſe ſaiſir de Siphes & de Chéronée qui devoient leur être livrées par des factieux ; mais ils furent prévenus par les Béotiens qui ſe ſaiſirent des deux villes & obligerent Démoſthene de ſe retirer. Ce général étant parti de Siphes & voulant faire une deſcente ſur les terres de

Sicyone, y reçut un échec aſſez conſidérable de la part des habitans qui accoururent & tuerent une partie de ceux qui avoient débarqué. Pour Hippocrate, s'étant rendu à Délie qui appartenoit aux Athéniens, il étoit reſté dans cette place pour la fortifier, & avoit fait partir ſes troupes avec ordre de marcher vers Athenes. Les Béotiens ayant appris à Tanagre la retraite de l'armée, la plupart des chefs n'étoient pas d'avis de donner la bataille, parce que l'ennemi déja hors du pays, s'étoit arrêté ſur les confins du territoire d'Orope (1). Mais Pagondas, chef des Thébains, croyant qu'il étoit avantageux de combattre, aſſembla les principaux officiers avec un homme de chaque compagnie, & leur parla en ces termes pour les y exhorter :

Béotiens, il n'auroit pas même dû venir à la penſée d'aucun des chefs, qu'on ne doit combattre les Athéniens qu'autant qu'ils ſeront encore dans la Béotie, les Athéniens qui y ont élevé un fort, & qui partiront d'un pays limitrophe pour la ravager. Ils ſont nos ennemis, ſans doute, dans

Diſcours de Pagondas aux principaux officiers de Béotie.

---

(1) Orope, ville de Béotie. Les Athéniens s'étoient arrêtés ſur les confins de ſon territoire, c'eſt-à-dire, dans le pays qui touchoit aux extrémités de ce territoire, qui étoit limitrophe.

quelque lieu qu'ils soient, & de quelque endroit qu'ils partent pour exercer contre nous des hostilités. Croire que le plus sûr est de ne pas combattre, c'est juger mal. On ne doit ni se précautionner, ni raisonner de même lorsqu'un autre veut nous ravir nos possessions, ou lorsqu'assuré de ce qu'on possede, mais voulant s'agrandir, on se jette sur les terres d'autrui. Vous êtes dans l'usage de repousser dans votre pays & ailleurs des ennemis étrangers qui vous attaquent : mais vous devez à plus forte raison en agir de la sorte avec les Athéniens, avec un peuple dont le pays confine au vôtre. En général, on ne se conserve libre contre des voisins qu'autant que l'on peut & que l'on sait leur résister : mais si ces voisins sont d'humeur à vouloir asservir même des peuples éloignés, ne doit-on pas, pour les contenir, s'exposer aux plus grands périls ? Nous avons un exemple du caractere d'Athenes dans la maniere dont elle asservit les Eubéens séparés d'eux par un détroit, & la plupart des autres Grecs. Ordinairement on ne combat avec ses voisins que pour la frontiere : l'ambition des Athéniens, si nous sommes vaincus, ne connoîtra aucunes bornes, & ne tardera pas à envahir tout notre territoire. Aussi avons-nous tout à craindre d'un pareil voisinage. Des hommes qui, comme eux, pleins de confiance en leurs forces, attaquent les

autres peuples, marchent toujours avec plus de hardiesse quand on reste tranquille, & que l'on se contente de les repousser chez soi : ils sont moins ardens quand on va les attaquer hors de ses frontieres, & que dans l'occasion on commence soi-même les hostilités. Nous l'avons éprouvé contre les Athéniens eux-mêmes. La victoire que nous avons remportée sur eux à Coronée (1), lorsque profitant de nos divisions ils s'étoient emparés de notre pays, a procuré jusqu'à ce jour à la Béotie la tranquillité la plus parfaite. Ranimés par le souvenir de cette victoire, que nos vieillards ne démentent pas leurs premiers exploits : fils de peres qui se sont distingués alors par leur bravoure, que nos jeunes gens craignent de déshonorer la vertu de leurs parens. Assurés de la faveur d'Apollon dont les Athéniens sacrileges ont envahi le temple, encouragés par les heureux présages que nous donnent les entrailles des victimes, marchons contre nos ennemis, & montrons-leur que, s'ils attaquoient des lâches qui n'oseroient se défendre, ils pourroient pousser leurs conquêtes aussi loin qu'ils voudroient; mais qu'ayant affaire à des hommes aussi accoutumés à combattre pour délivrer leur pays

(1) Par rapport à cette victoire remportée à Coronée, voyez plus haut, page 378.

que peu faits pour asservir celui des autres, ils ne seront pas entrés sur leur territoire sans avoir senti la force de leurs armes. ——

Les Béotiens, animés par cette harangue, marcherent aussi-tôt à l'ennemi. Hippocrate en ayant été informé par des coureurs, partit sur le champ de Délie pour aller rejoindre ses troupes. Lorsqu'on fut près d'en venir aux mains, il encouragea ses soldats par cette exhortation courte & vive :

Disc. d'Hippocrate, général d'Athenes, à ses guerriers.

Athéniens, je ne vous dirai que peu de mots; de longs discours seroient inutiles. Il n'est pas besoin d'exhorter de braves gens, il suffit de leur rappeller ce qu'ils ont à faire. Qu'aucun de vous ne s'imagine que nous allons chercher hors de chez nous de grands périls sans nécessité : c'est pour notre sol que nous combattons dans ce pays. Si nous sommes vainqueurs, les Péloponésiens ne tireront plus de la Béotie des cavaliers pour venir ravager nos campagnes. Par un seul combat, vous pouvez acquérir de nouveaux domaines, & mettre les vôtres à l'abri des ravages. Marchez donc à l'ennemi avec une ardeur digne d'une ville, la premiere de toute la Grece, que nous nous glorifions d'avoir pour patrie; digne de nos ancêtres qui, sous les ordres de Myronide, ont

ont vaincu les Béotiens, & conquis la Béotie, à la journée des Œnophytes (1).

Quoique les Athéniens combattiſſent avec courage, ils furent vaincus : privés de leur général tué dans la mêlée, ils ſe retirerent les uns à Délie, les autres à Orope. Délie fut aſſiégé & pris par les vainqueurs : une partie de la garniſon fut tuée, & l'autre ſe ſauva ſur des vaiſſeaux, à la réſerve de deux cents qui furent faits priſonniers.

Nous avons laiſſé Braſidas en Thrace : aidé de Perdiccas & de ſes autres alliés, il y fit pluſieurs conquêtes; il prit, entre autres, Amphipolis, colonie d'Athenes, malgré le ſecours de Thucydide, qui a écrit cette hiſtoire, & qui, commandant pour les Athéniens, étoit alors à Thaſe, colonie de Paros, à une demi-journée d'Amphipolis. Il étoit parti avec ſept galeres qui ſe trouverent près de lui, pour raſſurer la place avant que Braſidas pût s'en ſaiſir, ou du moins pour ſe jetter dans Eione qui n'en eſt pas fort éloignée. Avant qu'il fût arrivé, les habitans, gagnés par les conditions fort douces que leur propoſa Braſidas, s'étoient

(1) Ce fait eſt rapporté dans le premier livre de l'hiſtoire de Thucydide. Les Œnophytes étoient une place de la Béotie.

rendus. Le général de Sparte marcha ensuite vers Eione; mais Thucydide l'ayant prévenu, & y étant entré à propos, lui fit manquer son coup. Les Athéniens furent si sensibles à la perte d'Amphipolis, que, sans égard à ce dernier service, ils ôterent à Thucydide le commandement, & le condamnerent à l'exil. Ils étoient alarmés des progrès de Brasidas & craignoient qu'il n'attirât tous leurs alliés à son parti. En effet, comme il témoignoit beaucoup de modération & d'équité, un grand nombre de villes s'empressoient de se déclarer en sa faveur. On commençoit à Lacédémone à être jaloux de la gloire de ce général & à se lasser de la guerre; mais quoiqu'on ne lui envoyât plus de secours, il continua ses entreprises dans la Chalcide. Il prit plusieurs places, entre autres Torone où il avoit des intelligences, & dont quelques-uns des principaux lui avoient ouvert les portes. Lorsqu'il fut maître de la ville, il assembla les habitans, & leur parla à-peu-près sur le même ton qu'il avoit parlé à ceux d'Acanthe.

Discours indirect de Brasidas aux habitans de Torone.

Il leur dit qu'il n'étoit pas juste d'avoir mauvaise idée des citoyens qui lui avoient ouvert les portes, & de les regarder comme des traîtres, puisqu'ils avoient agi par amour du bien public & non pour un vil intérêt, pour affranchir leur

pays & non pour l'asservir : que par rapport aux autres qui n'avoient pas eu part à la même démarche, il ne seroit pas juste non plus de ne pas les faire participer à la même grace, puisqu'il n'étoit venu pour perdre ni la ville, ni les particuliers : que c'étoit pour cette raison qu'il avoit fait publier par-tout qu'il accordoit toute sûreté à ceux qui avoient pris le parti d'Athenes, ne croyant pas qu'ils méritassent moins d'égards pour s'être attachés à cette république : qu'il se flattoit que, quand les habitans de Torone auroient éprouvé le gouvernement des Lacédémoniens, ils leur seroient d'autant plus affectionnés qu'ils les trouveroient plus équitables que leurs adversaires ; que c'étoit faute de les connoître qu'ils les appréhendoient maintenant : du reste, qu'il les exhortoit tous à prendre la résolution d'embrasser l'alliance de Sparte, & à y demeurer fideles, assurés qu'ils ne commenceroient que de ce jour à être coupables s'ils la violoient : que pour le passé, Lacédémone n'avoit pas de reproches à leur faire ; qu'ils étoient plus à plaindre qu'à blâmer d'avoir été contraints de plier sous une domination étrangere ; qu'enfin il les trouvoit excusables d'avoir été opposés aux intérêts de sa patrie. ——

Brasidas passa le reste de l'hiver à régler le gouvernement des villes qu'il avoit prises, & à

ſe concilier l'affection des peuples. Ainſi finit la huitieme année. Au commencement de la neuvieme, il ſe fit une treve d'un an entre les Athéniens & les Lacédémoniens, les deux partis étant fatigués de la guerre & voulant s'occuper de la paix. Avant que Braſidas fût informé de la treve, il s'aſſura de Mende & de Scione, villes ſujettes d'Athenes qui ſe révolterent. Ces deux villes avec Torone furent repriſes de force par les Athéniens. On tua tous les habitans de Scione, à la réſerve des femmes & des enfans, & la ville fut donnée aux Platéens. Au reſte, le Spartiate actif ne pouvant reſter en repos, joignit ſes forces à celles de Perdiccas, & marcha contre les Lynceſtes, barbares voiſins de Macédoine, qu'il vainquit dans un premier combat. Les vaincus revinrent à la charge, fortifiés du ſecours des Illyriens, nation belliqueuſe. Les Macédoniens ſurpris pendant la nuit d'une terreur panique, ſur la nouvelle que les ennemis arrivoient avec de grandes forces, prirent la fuite & obligerent leur roi de les ſuivre. Braſidas reſta ſeul avec ſes troupes, qui étoient effrayées de la retraite des Macédoniens & de la multitude des Barbares. Toujours plein de courage, il aſſembla ſes ſoldats & leur parla ainſi :

Har. de Braſ. Péloponéſiens, ſi je ne vous croyois effrayés

autant par la retraite de Perdiccas que par l'incur- des [illegible] néfiens,
sion & la multitude des Barbares, je ne vous parlerois pas pour vous inftruire à la fois & pour vous exhorter. Mais voyant la défertion de nos alliés & le grand nombre de nos ennemis, je tâcherai de vous perfuader en peu de mots fur des objets importans, de maniere à produire l'effet que je defire. Ce n'eft pas la préfence de vos alliés, mais votre valeur naturelle, qui doit vous rendre braves à la guerre : la multitude des ennemis ne fauroit épouvanter des hommes qui vivent dans un gouvernement où ce n'eft pas la multitude qui commande, mais un petit nombre de perfonnes d'élite; des hommes qui n'ont acquis la prééminence que par des combats & des victoires. Ces Barbares que vous craignez faute d'expérience, il faut vous apprendre qu'ils ne font nullement redoutables. Pour vous en convaincre, j'ajoute aux combats que vous avez déja livrés contre eux en faveur des Macédoniens, mes propres raifonnemens & les rapports d'autrui. Vient-on à connoître par les effets des ennemis foibles, qui n'ont qu'une apparence de force; on a plus de hardieffe pour les repouffer : on attaque avec plus d'affurance, quand on ne les connoît pas encore, ceux qui ont une bravoure ferme & folide. Pour quiconque ne les a pas éprouvés, nos ennemis actuels ont de quoi effrayer

avant le combat. Le ſeul aſpect de leur multitude, leurs cris extraordinaires, les rendent formidables & terribles. Le choc & le vain bruit de leurs armes a quelque choſe de menaçant ; mais ce n'eſt plus de même dans la mêlée, lorſqu'on les attend de pié-ferme. Combattant ſans ordre, ils n'ont point à garder de poſte qu'ils puiſſent rougir d'abandonner quand on les preſſe. Comme il leur eſt égal d'attaquer ou de fuir, la bravoure chez eux n'eſt pas ſoumiſe à un examen ſévere. Lorſque, dans une bataille, chacun eſt maître de ſes actions, quelle honte y auroit-il à ſauver ſes jours ? Ils croient plus sûr de nous épouvanter de loin ſans péril, que d'en venir aux mains avec nous. Sans cela, n'auroient-ils pas préféré ce dernier parti ? Vous voyez donc clairement que cette terreur qu'ils vous ont inſpirée, n'eſt rien en effet, n'eſt effrayante que pour les yeux & les oreilles. Si vous ſoutenez leur attaque bruſque, ou ſi dans l'occaſion vous vous retirez en bon ordre, vous ne tarderez pas à vous mettre en sûreté, & vous ſaurez par la ſuite que de pareilles troupes, quand on ſe diſpoſe à eſſuyer leur premier choc, montrent de loin du courage par des menaces avant l'action ; mais que, ſi on ſe retire tranquillement devant elles, elles ſe précipitent avec un vain éclat de bravoure ſur les pas de leurs ennemis dont elles n'ont plus rien à craindre. ——

Les Barbares furent défaits malgré leur multitude. Les vainqueurs indignés d'avoir été abandonnés par les Macédoniens, ravagerent en passant des terres dépendantes du royaume de Perdiccas. Ce prince favorisa depuis le parti des Athéniens, parce qu'il crut que les Lacédémoniens étoient devenus ses ennemis. L'année de la treve se passa dans ces mouvemens ; il ne fut pas question de paix, & on recommença la guerre.



LIVRE V.

CLÉON se mit en campagne, & passa dans la Thrace avec une puissante armée pour arrêter les progrès de Brasidas. Il attaqua la ville de Cléophone que ce général avoit fortifiée, & l'emporta avant qu'elle pût être secourue. Prenant ensuite la route d'Amphipolis, il manda à Perdiccas qu'il le vînt trouver avec ses troupes, & au roi des Odomantes qu'il lui amenât le plus qu'il pourroit de Thraces. Brasidas voulant l'engager à combattre sans attendre le reste des troupes, campa sur une éminence près d'Amphipolis, & se renferma dans la place dès qu'il eut vu l'ennemi faire un mouvement. Il vouloit lui inspirer de la confiance en paroissant le craindre, & l'attaquer à l'improviste avant qu'il eût reçu de nouveaux renforts. Il résolut de sortir avec une petite troupe de ses plus braves gens, après avoir donné ordre à Cléaridas de sortir par une autre porte avec le reste de l'armée s'il voyoit qu'il eût l'avantage : mais auparavant il voulut encourager ses soldats & leur découvrir son dessein. Il les assembla donc & leur parla ainsi :

Disc. de Brasi- Péloponésiens, vous savez de quel pays nous

partons, que ce pays fut toujours libre, grace à notre bravoure; vous ſavez que vous êtes Doriens, & que vous allez combattre contre des Ioniens que vous avez coutume de vaincre; un mot ſuffit pour vous le rappeller. Je dois vous communiquer mon plan d'attaque, de crainte que le peu de monde que j'ai pris avec moi ne vous inſpire de la défiance & ne vous décourage. Par mépris pour nous, & ne croyant pas qu'on viendra les aſſaillir, les Athéniens ſont montés ſur cette colline, d'où ils nous contemplent négligemment ſans garder aucun ordre. Quiconque ſait remarquer ces fautes d'un ennemi, & diſpoſe ſon attaque, non pas à force ouverte & en bataille rangée, mais ſelon l'avantage du moment, doit obtenir les plus grands ſuccès. Les ruſes de guerre qui ſont le plus d'honneur, ſont celles où l'on trompe le plus les ennemis, & où l'on ſert le mieux ſes amis. Tandis donc que les Athéniens ſe croient bien aſſurés, & que n'étant pas ſur leurs gardes, ils me paroiſſent ſonger moins au combat qu'à la retraite, je veux, avec le peu de troupes que j'ai priſes, les attaquer bruſquement, ſans leur donner le loiſir de ſe reconnoître; je veux, s'il eſt poſſible, les mettre en déſordre avant qu'ils puiſſent ſe mettre en défenſe. Toi, Cléaridas, tiens-toi prêt avec tes Lacédémoniens, les Amphipolitains & les autres alliés. Lorſque tu me verras

das aux Péloponéſiens, avant d'aller combattre les troupes d'Athenes.

charger les ennemis, & jetter parmi eux l'épouvante, comme cela eſt infaillible, fais ouvrir tout-à-coup les portes, ſors précipitamment, accours au plus vîte dans la mêlée. Les troupes qui ſurviennent dans le fort de la bataille ſont toujours plus d'effet que celles qui l'engagent. Signale ta bravoure comme il convient à un Spartiate. Et vous, alliés, ſuivez-le hardiment; ſongez que les principales qualités d'un brave ſoldat, ſont la bonne volonté, les ſentimens d'honneur, la ſoumiſſion à ſes chefs. Penſez qu'en ce jour votre courage vous aſſurera la liberté, & le nom d'alliés de Lacédémone; ou que la défaite, en ſuppoſant même que, traités avec douceur, vous ne ſoyez pas vendus comme des eſclaves ou punis de mort, vous aſſujettira aux Athéniens, appeſantira vos chaînes, nous empêchera de briſer celles du reſte de la Grece. Montrez donc toute votre valeur, puiſque vous combattez pour de ſi grands intérêts. Braſidas vous donnera lui-même l'exemple; vous verrez qu'il ſait autre choſe qu'exhorter. ——

Cléon vouloit éviter la bataille; mais chargé par Braſidas, & par Cléaridas qui ſortit auſſi-tôt, il fut tué prenant la fuite, & porta la peine de ſa lâcheté préſomptueuſe. Les Athéniens furent entiérement défaits. La victoire cependant coûta cher aux Lacédémoniens: car ils perdirent le

général actif & prudent qui avoit relevé leur puissance presque abattue. Brasidas fut pleuré par tous les alliés ; ils lui firent des funérailles publiques, & lui rendirent des honneurs comme aux anciens héros.

Après la journée d'Amphipolis, on pensa sérieusement à la paix de part & d'autre. L'historien expose les motifs qui la faisoient desirer aux deux partis, & les conditions auxquelles elle fut conclue. Plusieurs alliés des Lacédémoniens refuserent d'y accéder, & même se liguerent contre eux. Thucydide prétend avec raison que, malgré la paix, la guerre ne doit pas être regardée comme absolument finie à cette époque. Car, outre que le traité ne fut exécuté dans presque aucun de ses points, les deux peuples rivaux se faisoient toujours la guerre ailleurs, quoiqu'ils aient passé près de sept ans sans la faire dans leur pays, & ne cessoient de donner diverses atteintes au traité, jusqu'à ce qu'ils le rompirent tout à fait.

Les six années depuis la paix jusqu'à la guerre de Sicile ne présentent que deux événemens un peu remarquables, la bataille de Mantinée & la prise de l'île de Mélos par les Athéniens. Alcibiade, quoique encore jeune, étoit déja en crédit auprès du peuple par l'éclat de sa naissance & par la vivacité de son génie. Il étoit piqué de ce que les Lacédémoniens avoient conclu la paix par

l'entremiſe de ſes adverſaires, l'ayant mépriſé à cauſe de ſa jeuneſſe, quoique ſes ancêtres euſſent eu droit d'hoſpitalité avec eux, & que ce droit, négligé par ſon aïeul, eût été renouvellé par lui-même dans la perſonne de leurs priſonniers de Pylos, auxquels il avoit fait toute ſorte de bons traitemens. Il les traverſoit de toutes manieres, croyant qu'il y alloit de ſon honneur, & il diſoit qu'ils n'avoient fait alliance avec Athenes que pour rompre celle d'Argos & pouvoir attaquer les Argiens au dépourvu. Il engagea donc ceux-ci à ſolliciter l'alliance de ſa république, qui leur fut accordée. Les peuples d'Athenes, d'Argos & de Mantinée réunirent leurs forces, & allerent camper ſur le territoire de cette derniere ville. Les Lacédémoniens & leurs alliés, commandés par Agis, roi de Lacédémone, leur préſenterent la bataille qu'ils accepterent.

Divers diſcours indirects de pluſieurs généraux à leurs troupes avant la bataille de Mantinée.

Lorſqu'on fut près d'en venir aux mains, les généraux des troupes de chaque ville exhorterent diverſement leurs ſoldats. On repréſentoit aux Mantinéens qu'ils alloient combattre pour la patrie, pour ſe conſerver dans l'indépendance dont ils avoient goûté la douceur, & ſe garantir de la ſervitude dont ils avoient déja éprouvé le joug. On rappelloit aux Argiens leur ancienne principauté & le rang qu'ils avoient tenu jadis dans le

Péloponèſe ; on les excitoit à recouvrer enfin ces avantages, à ſe venger d'ennemis qui leur avoient fait beaucoup de mal, d'ennemis d'autant plus dangereux qu'ils étoient plus proches. On diſoit aux Athéniens, qu'il étoit beau de combattre avec de braves gens, & de montrer qu'on ne leur cédoit pas en bravoure : on ajoutoit que, s'ils triomphoient des Lacédémoniens dans le Péloponèſe, ils affermiroient leur empire, & verroient leur pays à l'abri des ravages. Voilà comme on exhortoit les Argiens & leurs alliés. Les Lacédémoniens s'encourageoient l'un l'autre par le ſouvenir de leurs actions, ce qui eſt la plus belle maniere de s'animer au combat, celle qui convient le mieux à de braves guerriers. Ils ſavoient qu'une habitude de courage contractée par de fréquens exercices, eſt bien plus efficace qu'une courte harangue prononcée dans les plus beaux termes. —

Les Lacédémoniens, qui redoutoient le ſort de cette bataille, furent vainqueurs : les Argiens & les Mantinéens conſentirent à faire alliance avec Lacédémone ; & on obligea les Athéniens de quitter le Péloponèſe. Cette bataille de Mantinée eſt une des plus conſidérables qui ſe fût donnée depuis long-temps entre les Grecs. Il ne faut pas la confondre avec une autre livrée près de la même ville bien poſtérieurement, où les Thé-

bains vainquirent les Lacédémoniens, & où leur chef Epaminondas mourut entre les bras de la victoire.

Environ seize mois après, les Athéniens envoyerent une armée de terre & de mer contre l'île de Mélos pour l'obliger à prendre parti : car c'étoit une colonie de Lacédémone qui ne s'étoit pas encore déclarée. Avant que de faire aucun acte d'hostilité, les chefs des troupes athéniennes envoyerent dans la ville des députés qui ne purent avoir audience que devant les magistrats & quelques-uns des principaux. C'est ici une nouvelle espece de discours, un dialogue vif & pressé entre les magistrats de Mélos & les députés de l'armée. Les députés Athéniens commencent ainsi :

Dialogue entre les députés d'Athenes & les magistrats de Mélos.

Puisque vous nous empêchez de parler au peuple assemblé, & que vous nous obligez de paroître devant quelques personnes seulement, dans la crainte (car c'est-là, sans doute, votre dessein) que nous ne persuadions le peuple ou plutôt que nous ne le trompions (1), par une suite de raisons qu'il trouveroit peut-être sans replique ; vous, Méliens, ici présens pour nous entendre, faites mieux encore : n'employez pas vous-mêmes un

(1) *Ou plutôt que nous ne le trompions.* On sent bien que c'est ici une ironie.

discours suivi, mais répondez en peu de mots à chaque article, expliquez-vous dans le moment sur ce qui pourra vous déplaire. Et d'abord, approuvez-vous que nous discutions les choses dans cette forme?

MÉLIENS. Cette maniere tranquille de s'instruire nous semble raisonnable, & nous ne la blâmons pas : mais commencer par nous offrir un appareil de guerre, & joindre aux raisons la force des armes, nous paroît d'une autre nature. Or, nous voyons que vous êtes venus pour juger en maîtres nos discours; & il est probable que cette conférence se terminera par nous apporter la guerre, si, ayant le droit pour nous, nous refusons de céder, ou la servitude si nous nous rendons.

ATHÉNIENS. Si vous nous avez appellés pour nous faire part de vos considérations politiques sur l'avenir, de vos soupçons & de vos défiances, en un mot pour tout autre objet que pour examiner les moyens de sauver votre ville, d'après l'état actuel des choses, d'après ce qui est sous vos yeux, nous n'irons pas plus avant; si vous allez au fait, nous continuerons de parler.

MÉL. Il est naturel & pardonnable, dans l'extrémité où nous sommes, de nous tourner en tous sens, de dire & de penser tout ce que nous pouvons. Mais enfin, puisque, dans cette confé-

rence, il s'agit, comme vous dites, du ſalut de notre ville, commençons, s'il vous plaît, ſelon la forme que vous avez propoſée.

ATH. Nous ne nous arrêterons donc pas à prouver que nous poſſédons avec droit l'empire comme le devant au courage qui a terminé la guerre des Perſes, ou que nous pourſuivons maintenant des injures reçues; nous ne nous épuiſerons pas en diſcours magnifiques qui pourroient vous être ſuſpects. Nous croyons auſſi, pour votre part, qu'il eſt inutile de vouloir nous convaincre, ou que vous ne nous avez fait aucune offenſe, ou que vous ne vous êtes pas joints à nous parce que vous étiez une colonie de Lacédémone. Examinons plutôt, d'après nos vrais ſentimens, ce qu'il eſt poſſible d'exiger & de refuſer. Car nous ne pouvons ignorer les uns & les autres que ce n'eſt qu'entre égaux que, dans les diſcuſſions verbales, on examine ſcrupuleuſement la juſtice; & que, quand il y a inégalité, les plus puiſſans exigent & les plus foibles refuſent ſelon leurs forces reſpectives.

MÉL. Puiſque vous voulez que nous laiſſions le juſte pour ne conſidérer que l'utile, nous penſons qu'il eſt de l'intérêt de tous les peuples de ne pas s'armer contre le bien général, mais de ſecourir tous ceux qui ſont en péril ſuivant la juſtice & la raiſon, & de tirer leur avantage des

autres

autres par des moyens doux plutôt que par des voies de rigueur. Les Athéniens le doivent d'autant plus, que par-là ils ne feront pas exposés, dans un revers de fortune, à subir des punitions éclatantes qui servent d'exemple à toute la Grece.

ATH. Nous ne redoutons pas la fin de notre empire quand il devroit être aboli, parce que ce ne sont pas ceux qui, comme les Lacédémoniens, ont coutume de commander, qui sont redoutables aux vaincus. Non, l'objet de notre crainte n'est pas d'être subjugués par des rivaux, mais par les peuples qui se seroient trouvés sous notre domination. Au reste, laissez-nous courir les risques qu'il nous plaît : nous allons vous apprendre que nous sommes venus vous parler pour le salut de votre ville autant que pour l'avantage de notre empire. Notre dessein est de vous assujettir sans vous perdre, & en vous sauvant de faire votre bien & le nôtre.

MÉL. Mais comment peut-il nous être aussi avantageux de vous obéir qu'à vous de nous commander?

ATH. Le voici : vous gagnerez à vous rendre avant de souffrir des maux extrêmes, & nous à vous recevoir avant que la guerre ait épuisé vos forces.

MÉL. Vous ne nous recevriez donc pas, si, craignant d'être vos ennemis, & jaloux d'être

vos amis, nous évitions de prendre les armes; & demeurions neutres?

ATH. Non, parce que votre amitié nous nuiroit plus que votre haine. La premiere feroit une marque de notre foiblesse, l'autre feroit connoître notre pouvoir aux peuples de notre dépendance.

MÉL. Quoi! ces peuples auroient assez peu de discernement pour confondre ceux sur qui vous n'avez aucun droit, avec ceux dont le plus grand nombre fait partie de vos colonies, & dont quelques-uns s'étant révoltés ont été soumis par vous?

ATH. Oui, sans doute, ces peuples croient que ce n'est point grace à un esprit de justice que vous demeurez libres, & que nous ne devenons pas vos maîtres; mais que ce sont vos forces qui vous soustraient à notre obéissance, & que c'est la crainte qui nous empêche de vous attaquer. Ainsi, en vous subjuguant, nous assurerons notre empire en même temps que nous l'étendrons. Ajoutez qu'on ne verra pas les foibles habitans d'une île refuser de se soumettre aux souverains de la mer.

MÉL. Laissant toujours à part la justice, puisque vous nous obligez à ne considérer que votre avantage, & nous arrêtant nous-mêmes à ce que demande votre intérêt, nous allons faire ensorte

de vous persuader que ce qui nous est avantageux vous l'est aussi. Croyez-vous donc que votre sûreté ne se trouve point dans ce que nous vous proposons ? notre assujettissement n'armeroit-il pas contre vous tous les Grecs qui restent neutres ? ne craindroient-ils pas de se voir attaqués par vous ? & ainsi ne fortifieriez-vous point vos ennemis actuels, ne forceriez-vous point à le devenir ceux qui ne songeoient pas à l'être ?

ATH. Nous pensons tout le contraire : nous croyons que nous n'en aurions pas plus à craindre les peuples du continent, qui, satisfaits d'être libres, se donneroient bien de garde de choquer notre puissance ; mais qu'il n'en seroit pas de même des insulaires qui, comme vous, n'ont pas subi le joug de notre empire, ou de ceux qui ne le portent qu'avec peine. D'après les conseils d'une passion aveugle, ils pourroient se précipiter eux & nous dans un danger manifeste.

MÉL. Mais si les Athéniens, pour n'être pas dépouillés de la domination, & ceux qui leur obéissent déja pour s'en affranchir, ne craignent pas d'affronter les plus grands périls ; nous qui jouissons encore de la liberté, nous serions bien lâches & bien pusillanimes si nous ne tentions pas tous les hasards avant que de la perdre.

ATH. Vous ne les tenterez pas si vous êtes sages. Car il ne s'agit point ici de l'honneur, ni

de disputer de bravoure avec des égaux ; il s'agit de penser à votre conservation, & de céder à la force.

Mél. Mais ce n'est pas toujours le nombre qui l'emporte dans les combats, & la fortune favorise quelquefois le plus foible. D'ailleurs, en cédant aussi-tôt nous n'avons plus d'espérance, au lieu qu'en résistant avec vigueur, nous pouvons espérer de nous maintenir & de rester libres.

Ath. L'espérance, qui soutient dans le péril, affoiblit du moins si elle ne va pas jusqu'à les détruire, ceux même qui ne lui abandonnent qu'une partie de leurs forces : quant à ceux qui risquent tout à la fois (car l'espérance est naturellement (1) téméraire), ils connoissent dans le malheur combien elle est perfide, & ne sont plus même les maîtres de se garantir de ses illusions. N'en faites pas l'expérience, vous qui êtes foibles, & qui risqueriez tout en un instant; n'imitez pas ces insensés qui, lorsqu'ils auroient pu se sauver encore par les conseils de la prudence humaine, ont recours, quand ils se voient pressés & qu'ils manquent de solides ressources, à des prédictions, à des oracles, à mille autres

(1) *Téméraire.* Le Grec dit *dépensiere.* Ce mot est bien plus agréable, & il iroit parfaitement dans le style simple & naïf : mais j'ai craint de le hasarder dans le style noble & soutenu.

moyens trompeurs qui causent la perte des hommes en les flattant d'un vain espoir.

MÉL. Nous n'ignorons pas assurément qu'il est difficile de résister à votre puissance & à votre fortune avec des forces beaucoup moindres que les vôtres : mais nous espérons que les dieux protégeront la justice de notre cause contre une fortune injuste ; quant à l'infériorité de notre puissance, nous croyons que les Lacédémoniens viendront nous secourir, qu'ils ne pourront s'en dispenser, qu'ils rougiront d'abandonner des peuples qui, sans parler du reste, leur sont unis par le sang. Ainsi notre confiance n'est pas aussi mal fondée que vous le dites.

ATH. Nous ne craignons pas non plus, pour ce qui nous regarde, que la faveur du ciel nous manque : car enfin nous ne demandons & ne faisons que ce que les hommes pensent des dieux & ce qu'ils desirent pour eux-mêmes. Nous croyons que parmi les dieux, & nous voyons que parmi les hommes, c'est une loi nécessaire & immuable que le plus fort commande au plus foible (1). Ce n'est pas nous qui avons fait cette

(1) *Le plus fort doit commander au plus foible* ; c'est la maxime favorite des ambitieux & des usurpateurs, qui ne font valoir que la force sans penser à la justice. Le droit des Alexandre, des César, de tous les conquérans en un mot, étoit le droit de la force. Les Athéniens même

loi, & nous ne sommes pas les premiers qui en fassions usage. Elle est éternelle; nous l'avons reçue de nos peres, & nous la laisserons à nos enfans qui la transmettront aux leurs. Nous sommes persuadés que vous-mêmes vous voudriez commander si vous étiez à notre place. Nous ne craignons donc pas que les dieux nous soient moins favorables qu'aux Méliens. Quant au secours que vous attendez de Lacédémone, qui, dites-vous, rougira de vous abandonner; en donnant des éloges à cette candeur qui vous fait si bien augurer des autres, nous estimons peu votre jugement. Sans doute les Lacédémoniens montrent une vertu rare dans leurs sociétés privées & dans la pratique de leurs loix; mais à l'égard des étrangers, on peut dire, en un mot, qu'il n'est aucun peuple qui s'annonce plus visiblement pour ne regarder comme juste & honnête que ce qui est utile & agréable. De tels principes ne sont pas bien propres à vous assurer le secours sur lequel vous comptez sans raison.

MÉL. Mais c'est cela même qui nous fait espérer principalement que, pour son propre intérêt, Lacédémone ne voudra pas, en abandonnant les Méliens qui sont une de ses colonies, perdre la

---

prétendent consacrer ce droit en disant que c'est d'après lui que les dieux se reglent.

confiance de ses amis, & fortifier la puissance de ses ennemis.

ATH. Mais vous ne faites pas attention que l'intérêt cherche sa sûreté propre; qu'on ne peut guere pratiquer ce qui est juste & honnête sans courir des risques, & qu'en genéral les Lacédémoniens sont très-peu ardens à s'exposer pour autrui.

MÉL. Nous sommes persuadés, au contraire, qu'ils s'exposeront volontiers pour nous, parce qu'ils nous regarderont comme des amis d'autant plus sûrs, qu'étant voisins du Péloponèse nous sommes plus à portée de les servir, & que tirant d'eux notre origine nous devons leur être plus affectionnés que d'autres.

ATH. Vous vous abusez, Méliens : sachez que ce qui fait la sûreté de ceux qui doivent donner du secours, ce n'est pas l'affection, mais les forces de ceux qui l'implorent. Et c'est ce que considerent les Lacédémoniens sur-tout, qui, ne se croyant pas assez puissans par eux-mêmes, ne font des expéditions qu'en traînant après eux une multitude d'alliés. Il n'est donc pas probable qu'ils viennent défendre une île attaquée par les maîtres de la mer.

MÉL. S'ils ne viennent pas eux-mêmes, ils pourront se faire suppléer par leurs alliés; & comme la mer de Crete (1) est fort étendue,

---

(1) *La mer de Crete*, qu'il falloit traverser pour aller par mer porter du secours aux Méliens.

il sera plus facile à ceux qu'ils enverront de faire échapper leurs vaisseaux, qu'aux maîtres de la mer de les saisir. Quand cette ressource leur manqueroit, ne peuvent-ils pas se jetter dans votre pays, infester les campagnes de ceux de vos alliés, chez qui Brasidas n'a point fait d'incursion ? & alors vous n'aurez point à combattre pour une région étrangere, mais pour votre pays & pour celui de vos alliés.

ATH. Vous pourrez voir fondre sur vous des maux qui vous apprendront, par une triste expérience, que jamais crainte d'autrui ne fit lever un siege aux Athéniens. Au reste, nous voyons que, dans cette longue conférence où vous deviez examiner toutes vos ressources, vous n'avez parlé d'aucune de celles qu'on juge les plus solides : vous vous fondez principalement sur des espérances incertaines ; & vos seules forces réelles sont bien foibles contre celles que nous vous opposons. Votre folie seroit donc extrême, à moins que, quand nous nous serons retirés, vous ne preniez un parti plus raisonnable. N'allez point, par une honte mal entendue qui perd souvent les hommes, vous jetter dans des périls évidens, qu'il vous seroit vraiment honteux de ne pas éviter. Plusieurs, pour fuir un mal chimérique qu'une fausse honte leur faisoit craindre, se sont précipités eux-mêmes dans des maux réels,

dans des disgraces affreuses, dont ils ont eu encore plus à rougir, leur malheur étant un effet de leur imprudence plutôt qu'un coup du sort. Vous vous mettrez à l'abri de ce reproche si vous êtes sages, & vous ne trouverez pas déshonorant de céder à une république qui vous fait des propositions avantageuses, qui vous demande votre alliance, & qui vous laisse votre territoire avec la seule charge d'un léger tribut; à une république qui, vous donnant le choix entre la guerre & votre conservation, voudroit vous empêcher de vous obstiner imprudemment dans le plus mauvais parti. Résister dans l'occasion à ses égaux, se soumettre aux plus forts, traiter avec douceur les plus foibles, voilà ce que prescrit la sagesse. Considérez donc, quand nous nous serons retirés, & pensez-y sérieusement, qu'il s'agit aujourd'hui de votre patrie, dont le salut ou la ruine dépendent de votre résolution actuelle.

Les Athéniens s'étant un peu retirés, les Méliens, après avoir consulté entre eux, persistant toujours dans le même sentiment, firent cette réponse:

Athéniens, nous pensons toujours de même. Notre ville a subsisté libre pendant sept siecles; nous ne souffrirons pas qu'un court instant lui ravisse sa liberté. Avec l'assistance des dieux & de la fortune, qui ont conservé notre ville jusqu'à

ce jour, comptant aussi sur des secours humains & sur les forces de Lacédémone, nous tâcherons de la conserver encore. Nous vous proposons d'être vos amis & de rester neutres; nous vous demandons de faire retirer vos troupes, & de conclure avec nous un traité tel qu'il paroîtra convenable aux deux parties.

Telle fut la réponse des Méliens; les Athéniens leur dirent en les quittant : Votre résolution nous fait voir que vous êtes les seuls qui abandonniez le certain pour l'incertain, le présent pour l'avenir. Vos desirs vous trompent; & vous apprendrez par vos malheurs combien vous avez tort de fonder votre salut sur Lacédémone, sur la fortune, sur de vaines espérances. ——

Les Méliens ayant refusé de se soumettre, leur ville assiégée par terre & par mer fut emportée de force, les femmes & les enfans furent faits esclaves, le reste tué, & cinq cents Athéniens mis à leur place.

Fin du premier volume.

TABLE

DES PRINCIPAUX TITRES.

Fin de la Table du premier volume.





